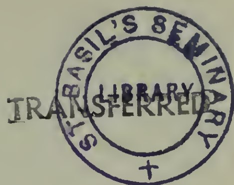

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01934341 7


ST. BASIL'S SEMINARY
LIBRARY
TRANSFERRED


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

J. J. M. Aboulin C. S. B.

AVIS

ET

RÉFLEXIONS

SUR LES

DEVOIRS DE L'ÉTAT RELIGIEUX

I

AVIS
ET
RÉFLEXIONS
SUR LES
DEVOIRS DE L'ÉTAT RELIGIEUX
POUR ANIMER CEUX QUI L'ONT EMBRASSÉ A REMPLIR LEUR VOCATION

Ouvrage utile non seulement aux religieux, mais encore à toutes
les personnes qui veulent vivre dans le monde
avec une piété solide

PAR UN RELIGIEUX BÉNÉDICTIN
DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR

NOUVELLE ÉDITION SOIGNEUSEMENT REVUE ET CORRIGÉE

Par l'Abbé J. DUFOUR
Docteur en théologie
Aumônier des religieuses Augustines de Notre-Dame-de-Miséricorde

TOME I

PARIS
HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
7, RUE DE MÉZIÈRES, 7
1889

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

(RÉIMPRESSION DE 1889)

Voici un ouvrage précieux, dont la Révolution, en dispersant les bibliothèques monastiques, a presque fait disparaître la trace en France. Bien peu cependant, même parmi les plus estimés, méritent mieux que lui d'occuper les lectures et les méditations des personnes religieuses ; de servir aux études des maîtres et maîtresses des novices, des aumôniers de communauté, des confesseurs ; et même d'éclairer les chrétiens dans le monde, lorsqu'ils aspirent à une vie parfaite.

Ainsi en jugeait saint Alphonse de Liguori, ce grand maître en la science du ciel. Dans son livre intitulé : *La Véritable épouse de Jésus-Christ* ou *La Religieuse sanctifiée,* il dit, au chapitre de la lecture spirituelle : « Lisez les « œuvres de saint François de Sales, de sainte « Thérèse, du P. de Grenade, du P. Rodriguez, « de Saint-Jure, de Nieremberg, de Pinamonti « et autres semblables, et *surtout* les *Avis aux* « *religieux* des Pères de Saint-Maur. » Le saint Docteur faisait un si grand cas de cet ouvrage, qu'il l'avait désigné comme livre de

lecture spirituelle dans certaines réunions prescrites par la règle de son institut.

Avant d'apprécier à notre tour un livre si hautement recommandé, essayons d'en faire connaître l'auteur. Son existence austère et laborieuse, les influences doctrinales qui se disputaient, de son temps, le domaine des âmes, jetteront un jour plus net sur son œuvre et suffiront à expliquer la nôtre.

Jean-Paul du Sault naquit à Saint-Sever, au diocèse d'Aire, l'an 1650[1]. Son père, capitaine dans les compagnies de Gascogne, voulut lui donner une éducation distinguée et le confia, dans ce but, aux Bénédictins de Saint-Sever en qualité de pensionnaire. Son caractère reçut là de bonne heure cette forme de régularité et même de sévérité monastique qui devait dominer toute son existence. Il voulut, tout enfant, s'assujétir, par goût et par piété, à des exercices de communauté qui ne l'obligeaient pas encore, et s'essayant au joug qu'il devait porter plus tard, il se levait la nuit pour chanter matines avec les moines, suivait déjà presque toutes leurs observances, se réglait sur leurs maximes, ne voulait rien connaître en

[1] Ces détails biographiques sont empruntés à l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur,* par D. Tassin.

dehors de leur cloître et jugeait le monde avec le même mépris dont il les voyait pénétrés. Ainsi se formait en son âme cette austère conception de la vie chrétienne et religieuse, dont tous ses ouvrages devaient révéler l'influence.

Comme on pouvait le prévoir, il entra dès l'âge de seize ans au noviciat bénédictin de Notre-Dame de la Daurade, et il y fit profession le 21 novembre 1667. Ses succès littéraires et théologiques le distinguèrent de si bonne heure parmi ses frères, qu'on l'appliqua à l'enseignement, malgré sa jeunesse. Il suivit cette carrière obscure et laborieuse en diverses maisons de son ordre. Ce fut pendant qu'il enseignait la théologie dans l'abbaye de Saint-André d'Avignon, qu'il fit son testament spirituel. Il y consigna ses désirs de perfection, ses résolutions, ses volontés dernières, le signa de son sang et le déposa sur l'autel, le jour de l'Epiphanie 1688, qui était celui de la rénovation des vœux dans la congrégation de Saint-Maur. On y trouve l'homme dur à lui-même, observateur rigide des plus minutieuses prescriptions de la loi, résolu à tous les sacrifices de peur de perdre la grâce de Dieu.

Sa carrière d'enseignement terminée, il fut successivement prieur à Saint-Chinian et à Sorèze, montrant partout dans la conduite des

autres la même passion de régularité, d'austérité, de perfection dont il s'était toujours inspiré pour lui-même. On peut dire que le chapitre des *Avis et réflexions,* dans lequel il a tracé les devoirs d'un supérieur religieux, est le portrait qu'il s'efforça de reproduire pendant ses quarante années de supériorité.

En 1693 il devint sous-prieur et maître des novices au monastère de Toulouse et y demeura neuf ans en cette qualité. C'est là, comme il nous l'apprend lui-même, qu'il rassembla les éléments de son principal ouvrage sur l'état religieux, en rédigeant pour ses novices des instructions quotidiennes, où les enseignements des saints et des Pères de l'Eglise, étudiés comme on savait étudier alors, venaient à chaque instant éclairer et appuyer sa doctrine. Il s'acquit dès cette époque une grande réputation d'habileté dans les voies spirituelles. Les communautés religieuses, surtout celles de femmes, avaient sans cesse recours à ses lumières.

Il quitta les fonctions de maître des novices pour prendre et exercer pendant six ans celles de prieur dans la même maison de Toulouse ; devint ensuite visiteur des Bénédictins de Gascogne et de nouveau prieur au monastère d'Avignon. Ce fut là qu'il termina son édifiante

carrière, sans que jamais l'âge et les infirmités l'aient décidé à s'accorder le plus léger adoucissement. Il était rentré à l'abbaye au retour d'une visite aux Bénédictines d'Aix, dont il était le supérieur. L'extrême fatigue qu'il ressentait lui fit prévoir sa fin prochaine. Il l'annonça, dit-on, comme certaine au prieur des Chartreux d'Avignon. La nuit suivante, après matines, il fit appeler autour de son lit les religieux de sa maison pour réciter les dernières prières. Quand elles furent terminées, il rendit son esprit à Dieu, le 16 janvier 1724.

Voici la liste de ses ouvrages :

I. — *Entretiens avec N.-S. Jésus-Christ dans le Très-Saint Sacrement de l'autel*[1]. Toulouse, *Vialar*, 1701-1703. 5 vol. in-12.

Abrégé du même. Toulouse, 1706. 1 vol. in-12.

II. — *Avis et Réflexions sur les devoirs de*

[1] La valeur de cet ouvrage fut justement contestée, dès son apparition. On reprochait à l'auteur d'avoir rendu si difficiles les dispositions nécessaires à la communion, que cela équivalait à une véritable interdiction de la sainte table pour l'immense majorité des fidèles. L'austère vertu du P. du Sault lui présentait les obligations du chrétien sous leur aspect le plus rigide. Les doctrines plus pratiques et plus encourageantes qui régnaient dans le reste du monde catholique, à cette époque, étaient encore suspectes en France, où elles ont prévalu depuis, au grand profit des âmes. Dans l'édition de Paris, *Périsse*, 1833, ce caractère a disparu.

l'état religieux... Toulouse, *Douladoure,* 1706. 2 vol. in-12. — Revu et augmenté par l'auteur. Avignon, *De Lorme,* 2 vol. in-8°. — Paris, *Godar,* 1716. 3 vol. in-12. — Paris, *Louis-Etienne Ganeau,* 1737. 3 vol. in-12.

Nous suivons l'édition de Paris que nous imprimons en deux volumes.

Une traduction italienne faite par les Bénédictins du Mont-Cassin en 1729 et souvent réimprimée est aujourd'hui répandue dans presque toutes les communautés d'Italie.

III. — *Le Religieux mourant,* ou *la Préparation à la mort pour les personnes qui ont embrassé l'état religieux.* Avignon, 1718. 2 vol. in-8°.

Abrégé du même. Toulouse, 1725. 1 vol. in-12.

A propos de ces deux derniers ouvrages, Dom Tassin rapporte un propos plus ou moins authentique, mais qu'il ne faut pas négliger : « On disait à la Trappe que le P. du Sault avait « porté encore plus loin les devoirs monastiques « que l'abbé de Rancé. »

On eût pu dire, non sans quelque vraisemblance, qu'il les avait portés trop loin : non pas assurément en donnant aux religieux une trop haute idée de cette vocation qui les rapproche des anges ; non pas en proposant à leur

sainte ambition une vertu trop sublime : jamais on n'excédera sous ce rapport, après la parole du Sauveur adressée à tous les chrétiens : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*; mais en forçant quelquefois la vraie doctrine, pour transformer en devoir strict ce qui est seulement de perfection, en faute grièvе ce qui n'est que négligence vénielle, en situation désespérée un état qui n'est pas sans remède, avec la grâce de Dieu.

Une pareille tendance, bien conforme d'ailleurs au caractère de Dom du Sault, pouvait aisément aboutir pour certains lecteurs au découragement et au scrupule, surtout dans les communautés de femmes, où la science théologique n'est pas là pour préciser et définir. Au reste, l'auteur lui-même semble avoir eu conscience de ce danger, lorsqu'il écrivait dans son avertissement [1] :

« Comme il est de la prudence de ne pas trop s'arrêter à certaines vérités de la foi qui, touchées d'une manière *un peu vive,* seraient capables de faire de trop fortes impressions sur les consciences délicates et scrupuleuses, l'on conseille aux personnes de ce caractère de passer légèrement sur certains endroits de cet ouvrage, *un peu forts,* qui pourraient les embarrasser et troubler le repos de leur conscience. »

[1] Voir plus loin, à la suite de cette préface.

Nous qui n'admettons pas que dans un livre destiné aux lectures communes et particulières des communautés, on puisse laisser des passages sur lesquels on doive « passer légèrement » sous peine de perdre la paix de l'âme, nous n'avons pas hésité à faire disparaître dans l'ouvrage de Dom du Sault tous ceux qui avaient ce caractère. Dans sa vraie doctrine spirituelle, la sainte Eglise catholique, notre bonne mère, n'a rien qui puisse décourager une âme, rien qu'il faille dissimuler à qui que ce soit.

Un religieux italien nous écrivait de Rome une lettre précieuse dans laquelle, après avoir fait un juste éloge des *Avis et Réflexions,* il ajoutait : « Pour une édition parfaite il faudrait par-ci, par-là, quelques notes correctives et explicatives. » Sans doute de pareilles notes auraient leur raison d'être, s'il s'agissait d'un livre que la perfection de la forme classique rend en quelque sorte inviolable : tel que les pages de Bossuet, de Fénelon ; ou que l'autorité traditionnelle de son auteur met à l'abri de toute correction présomptueuse. Mais tel n'est point, malgré son incontestable mérite, l'ouvrage que nous ressuscitons aujourd'hui. Nous avions le droit de faire à son égard ce que l'auteur eût fait certainement s'il l'eût publié à notre époque ; ce

que firent, en le traduisant, les Bénédictins du Mont-Cassin, au travail desquels saint Liguori donnait la haute approbation qu'on vient de lire. Nous avons donc, sans hésiter, enlevé de certains chapitres ces passages « touchés d'une manière un peu trop vive », c'est-à-dire exagérés jusqu'au rigorisme ; ces endroits « un peu forts », c'est-à-dire absolument contraires à la véritable idée que nous devons avoir de « Notre Père qui est aux cieux. » Nous avons modifié des expressions dures ou inexactes ; effacé avec une vigilance scrupuleuse un certain nombre de propositions qui déjà avaient été relevées par les contemporains ; et ce travail aride, mais nécessaire, ne nous a point lassé, tant nous étions convaincu du grand bien que l'ouvrage ainsi revu pouvait et devait produire. Ce n'est pas en effet dans ces traits-là que repose le mérite si justement apprécié par saint Liguori, qui jugeait l'ouvrage sur l'édition italienne, laquelle ne les renfermait pas. Ils ne sont, à vrai dire, qu'une teinte superficielle jetée sur un tableau excellent, par le jour sous lequel il a été peint ; loin d'être le tableau lui-même. Cette teinte résulte des influences doctrinales qui prévalaient en France au commencement du XVIIIe siècle. Rien n'était plus facile que de la faire disparaître et d'offrir ainsi aux communautés de France un

des meilleurs traités sur la vie religieuse que nos ancêtres nous aient légués : car les retouches jugées nécessaires n'atteignent pas le fond de l'ouvrage : elles ne portent que sur des points généraux de la vie chrétienne qui pourraient trouver place en tout autre livre et sont complètement en dehors du but spécial de celui-ci, destiné avant tout aux choses monastiques. Ici Dom du Sault est sur son vrai terrain, dans son vrai rôle de maître des novices ; il est à son aise, il est lui-même. La justesse de ses vues, l'originalité de ses comparaisons, l'autorité de ses avis, appuyés sur les plus pures traditions, font de son travail un admirable recueil de lectures spirituelles, très supérieur, comme on nous l'écrit de Rome, « à bien des livres modernes sur la matière. » Sur ce terrain exclusivement monastique, D. du Sault est non seulement docte et profond, mais encore tout plein d'onction et de bonté, au point qu'on se demande si quelque main étrangère n'aurait pas glissé dans son œuvre quelques-uns de ces traits que nous avons dû faire disparaître. On trouverait difficilement en effet, sur la *vocation religieuse,* des pages plus touchantes et plus vraies que le troisième chapitre des *Avis et Reflexions* Ces paragraphes[1] dans lesquels l'auteur commente

[1] §§ 6 et suiv.

le mot de sainte Thérèse : « Malheur au monde, s'il n'y avait plus de religieux! » sont d'une incomparable beauté. On y sent l'homme dont toutes les facultés se sont tournées vers cette grande thèse catholique et qui déborde de discours pour la mettre en lumière. Avec quelle énergie il fait sentir aux religieux « ce qui convient » à leur état, et combien le monde lui-même est difficile à tromper sur cette perfection monastique dont il devine les lois avec un merveilleux instinct[1]. Notre auteur écrivait à une époque bien différente de la nôtre, lorsque la prospérité temporelle des religieux était à la fois un avantage et un danger. Mêlés qu'ils étaient forcément aux affaires du monde, ils avaient à défendre leur recueillement intérieur contre des influences aujourd'hui bien éloignées, quoique toujours redoutables. Aussi, avec quelle sainte véhémence ce monde, déjà maudit par le divin Maître, est-il signalé dans un admirable chapitre à l'animadversion du religieux! nous ne pouvons nous défendre de noter ici la charmante comparaison du vaisseau[2] qui est dans la mer, mais dans lequel la mer ne pénètre pas, ou si elle y pénètre, c'est pour le submerger : image du religieux qui vogue sur le monde, sans se

[1] P. 73 et suiv.
[2] Tome Ier, p. 91.

laisser envahir par lui, et qui au moindre empiètement de l'eau dans le navire, court aux pompes et s'empresse d'aveugler l'ouverture qui lui a donné passage.

Signalons encore comme des morceaux de choix les chapitres « du Silence, de l'Amour-propre, de l'Office divin », au premier volume ; et dans le second, ceux « de l'Obéissance, de l'Observation des règles, de la Charité, de la Pauvreté. »

La conviction qui nous demeure à la fin de notre travail est que l'ouvrage de D. du Sault mérite une place d'honneur dans les bibliothèques religieuses entre Rodriguez, Scaramelli et Lancicius. Tout ce que les anciennes éditions françaises avaient pu garder des influences du temps où elles parurent a totalement disparu de celle-ci pour faire place à cette doctrine plus encourageante et plus puissante sur les cœurs, que la sainte Eglise a fait prévaloir à jamais dans nos écoles théologiques.

Nous avons maintenu la division en paragraphes, d'abord parce qu'elle vient de l'auteur, mais surtout parce qu'elle favorise le travail de la lecture spirituelle. On connaît cette naïve et si juste comparaison qui assimile le lecteur se nourrissant des vérités divines à l'oiseau se désaltérant et levant la tête vers le ciel après

chaque goutte d'eau qu'il a prise. Chaque division du sujet dans cet ouvrage marquera pour le pieux lecteur cette élévation de cœur vers Dieu, de qui descend « tout don parfait », toute intelligence et toute énergie.

L'éditeur, J. D.

Nota. — Toutes les notes ajoutées dans le corps de l'ouvrage et appartenant exclusivement à cette nouvelle édition sont signées d'un E (Editeur).

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR[1]

La Providence m'ayant chargé pendant plusieurs années de l'éducation des jeunes religieux, dans l'état où il lui a plu de m'appeler, je crus qu'il leur serait utile de mettre par écrit et les avis que je leur avais donnés de vive voix et les réflexions que je leur avais fait faire sur les devoirs de leur profession, afin qu'en les lisant ils pussent se les imprimer plus avant dans le cœur, et s'entretenir continuellement dans l'esprit de leur vocation. Il me parut que l'effet avait assez bien répondu à mon attente. Ce fut aussi ce qui m'engagea à retoucher ce petit ouvrage, et à l'augmenter considérablement, auquel j'essayai de donner quelque ordre, distinguant par chapitres les différentes matières qui n'étaient auparavant traitées que confusément. Mais cet ouvrage étant tombé entre les mains de quelques personnes de différents ordres religieux de l'un et de l'autre sexe, elles me pressèrent si fort de le donner au public, que je fus enfin obligé de me rendre à leurs désirs, dans l'espérance qu'il serait de quelque utilité

[1] Edition de Paris (1716).

aux religieux qui désirent sincèrement remplir les obligations de leur état. Et afin de le rendre également propre et utile aux religieux des autres ordres, et particulièrement à ceux qui, comme nous, font profession d'une vie retirée et pénitente, j'y mis de nouveau la main pour en retrancher ce qui ne convenait qu'aux religieux de notre congrégation, que j'avais seulement en vue lorsque je l'entrepris.

Comme mon but dans cet ouvrage n'a été que d'animer les religieux à remplir leur vocation, j'ai cru qu'il me suffisait de toucher par manière d'Avis et de Réflexions les points les plus importants de leur état, sans m'engager à traiter au long de toutes les vertus religieuses, ce qui a déjà été heureusement exécuté par plusieurs auteurs.

L'on trouvera peut-être que j'y porte trop loin les obligations des religieux, que je leur demande une trop grande perfection et que j'exagère trop les moindres fautes où ils tombent. Mais peut-on demander trop de perfection à des personnes qui, au sentiment des Pères, font profession d'imiter la vie des apôtres[1], d'égaler la pureté des anges et de tendre à une sainteté consommée? La perfection à laquelle ils s'obli-

[1] Apostolicam omnes vitam professi sumus, apostolicæ perfectioni nomina dedimus universi. *S. Bern., Serm.* 27 *de divers.*

gent étant sans bornes, au sentiment des Docteurs, et n'étant limitée à aucun degré particulier, peuvent-ils aspirer trop haut ? C'est une nécessité à des gens aussi faibles que nous le sommes, d'aspirer à une haute saintété, afin de pouvoir atteindre à une vertu du moins médiocre. Quelque grande que soit l'idée que je donne dans cet ouvrage de la perfectien religieuse, je ne dis rien qu'une infinité de saints religieux n'aient surpassé de beaucoup. Nous devons marcher sur leurs traces et avancer dans la carrière de la perfection aussi loin que nous le permettent nos forces, notre grâce et les moyens que le Seigneur nous fournit.

Quant aux fautes où les religieux tombent, peut-on trop les exagérer ? Obligés comme ils sont à une perfection si sublime, peuvent-ils, sans se rendre très criminels, mener une vie basse et rampante ? Il faudrait ne pas connaître la sainteté de l'état religieux, pour ne pas trouver étrange qu'on s'en écarte par une conduite où l'on ne voit rien que d'animal et de charnel. Oh ! que les fautes les plus légères des religieux paraissent monstrueuses, lorsque dans les lumières d'une vive foi, on les envisage auprès de la sainteté infinie de Dieu, dont ils doivent exprimer les traits dans toute leur vie ; ou qu'on les considère par rapport aux obliga-

tions de leur état, qui demande d'eux une si grande perfection !

L'on pourra encore trouver à redire que je parle des défauts des religieux, et se scandaliser de ce qu'ils y tombent. Mais pouvais-je appliquer le remède sans découvrir la plaie ? D'ailleurs a-t-on lieu d'être surpris qu'il y ait de la fragilité sur la terre parmi les religieux, puisqu'il s'en est trouvé dans le ciel parmi les anges, dont la troisième partie est malheureusement tombée ? Il faudrait n'être pas homme pour être entièrement exempt de défauts. Si l'on en remarque dans les cloîtres, il s'en trouve bien davantage dans le monde, parmi les personnes même qui font profession de piété. Au reste, je crois ne rien dire des religieux qui ne soit connu de tout le monde.

Quoique cet ouvrage ne soit proprement que pour les religieux, il ne laissera pas néanmoins d'être utile aux personnes qui vivent dans le siècle. Car si un religieux est un parfait chrétien, qui fait profession de la perfection évangélique, il est certain que généralement tous les chrétiens sont obligés par les vœux de leur baptême, quoiqu'en un degré moins parfait, à à la pratique des mêmes vertus à quoi s'oblige un religieux par les vœux de sa profession. Ainsi ils doivent tous s'appliquer en quelque

sorte ce que je dis dans cet ouvrage des vertus religieuses : particulièrement les prêtres, qui sont obligés par leur état à une plus grande perfection que le commun des fidèles. C'est pourquoi tous y trouveront de quoi nourrir leur piété, de quoi s'animer à travailler à l'importante affaire de leur salut et à s'enflammer d'un nouveau désir d'être plus parfaitement à Dieu, et de mieux remplir leur vocation.

Comme il est de la prudence de ne pas trop s'arrêter à certaines vérités de la foi, qui touchées d'une manière un peu vive, seraient capables de faire de trop fortes impressions sur les consciences délicates et scrupuleuses, l'on conseille aux personnes de ce caractère de passer légèrement sur certains endroits de cet ouvrage un peu forts, qui pourraient les embarrasser, et troubler le repos de leur conscience[1]. Il faut véritablement craindre et se précautionner dans l'affaire du salut ; mais il ne faut point se troubler, ni perdre la paix intérieure, puisque cela ne servirait qu'à nous éloigner davantage de notre but.

On a cru que nonobstant le danger qu'il y avait que ces vérités ne causassent quelque embarras à un petit nombre de personnes, on ne devait point s'empêcher de les toucher, per-

[1] Voyez ci-dessus la préface de l'éditeur, p. XI et suiv. E.

suadé que l'on est qu'elles peuvent être très utiles pour inspirer une sainte ferveur aux âmes tièdes et négligentes et imprimer une crainte salutaire à celles qui vivent dans un entier oubli de leurs devoirs.

Le premier usage qu'ont fait de cet écrit ceux pour qui il avait été entrepris a été d'en lire tous les jours quelques points, afin de se remplir des sentiments qu'il contient ; et ils le parcouraient tout entier pendant la retraite de dix jours, afin de reconnaître les manquements qu'ils commettaient contre les obligations de leur état, par le détail qu'il en fait, et de s'animer en même temps à se corriger, par les motifs qu'il en fournit. On espère que ceux qui en voudront faire le même usage ne le feront pas inutilement.

AVIS ET RÉFLEXIONS

SUR LES

DEVOIRS DE L'ÉTAT RELIGIEUX

CHAPITRE PREMIER

DU SOIN QU'IL FAUT AVOIR DE SON SALUT

I

Un religieux doit toujours avoir devant les yeux la triple fin qu'il s'est proposée en entrant dans la religion : vaquer à l'affaire de son salut, faire pénitence de ses péchés et travailler à sa propre perfection. Il doit si bien se renfermer dans ces devoirs, qu'il ne fasse pas une action qui ne tende à les accomplir. Il faut qu'il se demande sans cesse à lui-même, avec saint Arsène et saint Bernard : *Pourquoi es-tu venu en religion?* Pareil au sage pilote qui a toujours sa boussole devant les yeux, pour voir si son vaisseau va droit au lieu où il prétend aller, et qui rectifie sa route dès qu'il y remarque le moindre écart[1].

II

Qu'est-ce qu'un véritable religieux? C'est un homme qui, débarrassé de tous les soins de la terre, s'occupe uniquement de la grande affaire de son éternité; qui médite sans cesse dans son esprit les biens et les maux de la vie future, la vanité de tout ce qu'il y a dans la vie présente et la folie de ceux qui y attachent leur

[1] Mos est naucleri in cœlum aspicere, indeque navigationis cursum auspicari. « Le pilote ne cesse de regarder le ciel et d'y chercher la direction de sa route. » *S. Basil., Hom. in princ. Prov.*

cœur; qui pense continuellement à la mort et au compte qu'il doit rendre au jugement de Dieu ; qui, rempli de toutes ces idées, veille avec une extrême attention sur toute sa conduite, pour retrancher jusqu'au moindre défaut : prenant garde que tous ses désirs, toutes ses pensées et toutes ses actions ne tendent qu'à Dieu et ne respirent que sa gloire [1].

III

Le ciel renferme dans son immensité la terre, les éléments et toutes les créatures de l'univers; c'est ainsi que le dessein de votre salut doit renfermer tous vos autres desseins ; et c'est un dérèglement monstrueux en vous que d'en former quelqu'un qui ne puisse s'y rapporter. La grande affaire du salut doit être comme un cercle mystérieux où il faut vous renfermer et d'où vous ne devez jamais sortir. C'est à quoi doivent se terminer toutes vos pensées, tous vos désirs, toutes vos entreprises, comme toutes les lignes d'un cercle se terminent au centre. Il faut que les fondements de tous vos projets soient établis sur les « montagnes saintes », je veux dire, sur le désir d'acquérir le ciel. Vous ne devez former aucune pensée, concevoir aucun désir, ni vous donner aucun mouvement que dans cette vue.

IV

Dieu ne fait rien dans l'économie de l'univers que pour sauver les âmes et peupler le ciel [2]. S'il donne le

[1] Tel est en effet l'idéal qu'il faut avoir en vue, sans toutefois se décourager et s'abattre lorsqu'on ne l'a pas encore atteint. « Ne perdez pas, mon frère, dit l'auteur de l'*Imitation*, l'espérance d'avancer dans la vie spirituelle : vous en avez encore le temps et l'heure. » E.

[2] Ut impleatur domus mea : « Pour que ma maison se remplisse. » *Luc.*, XIV, 23. E.

mouvement aux cieux, la lumière aux astres, la fécondité à la mer et à la terre ; s'il fait souffler les vents, tomber les pluies, couler les rivières, succéder les saisons les unes aux autres, il n'a en vue dans tout cela que le salut des élus. Il n'a créé et ne conserve le monde que pour eux. Imitez sa conduite : n'ayez dans toutes vos entreprises d'autre vue que votre salut ; que tous vos soins et tous vos mouvements ne tendent qu'à ce but ; ne faites rien qui ne vous y conduise.

V

Si Dieu vous a donné et vous conserve l'être et la vie ; s'il vous accorde l'usage de ses créatures, s'il vous comble chaque jour de nouvelles faveurs, ce n'est qu'afin que vous travailliez à l'affaire de votre salut. Toutes les créatures n'ont ordre de vous servir que pour cette fin, et lorsqu'elles sont employées à vos besoins, elles vous crient d'un langage muet : *Salva animam tuam :* Sauvez votre âme. Vous renversez les desseins de Dieu, vous rendez ses ouvrages inutiles, vous méritez que les astres vous refusent leur lumière, le feu sa chaleur, la terre ses fruits, toutes les créatures leurs secours, et enfin que Dieu vous efface du nombre des vivants et vous arrache du monde comme un arbre stérile, si vous négligez cette importante et unique affaire : puisque ce n'est que pour y travailler que la vie et tout le reste vous est accordé.

VI

Il n'est personne, surtout dans les cloîtres, qui ne prétende se sauver ; mais tous ne veulent pas sincèrement faire tout ce qu'il faut pour réussir dans ce dessein. Dieu ne donne pas le ciel pour rien ; il veut qu'on

l'achète. « Quel prix n'en offririez-vous pas s'il était à vendre, demande là-dessus Clément d'Alexandrie[1]? » Le prix que la Sagesse divine y a mis, c'est vous-même. « Le royaume du ciel, ô homme, dit l'auteur du Manuel qui est parmi les œuvres de saint Augustin, n'a point d'autre prix que vous-même. Il vaut tout ce que vous êtes et tout ce que vous possédez. Donnez-vous vous-même, et vous l'obtiendrez[2]. » Mais il faut vous donner tout entier pour en obtenir la possession; quiconque se partage entre Dieu et les créatures et refuse une partie de son cœur à Dieu, met son salut en péril. Car de même que l'on court risque de n'avoir pas une précieuse marchandise quand on ne veut pas y mettre le prix, ne s'en fallut-il que de peu pour faire la somme entière; ainsi quand on refuse une partie de son cœur à Dieu, qui le demande tout entier pour le prix du royaume du ciel, on court risque de ne le point obtenir. Si vous voulez donc assurer votre salut, donnez à Dieu votre cœur sans partage et ne souffrez pas que la créature en possède la moindre partie.

VII

Si vous prétendez au salut, soyez fervent dans le service de Dieu. Vous ne pouvez vous sauver sans ferveur; parce que d'un côté, Dieu, irrité de la manière indigne dont les religieux tièdes le servent, les rejette loin de lui et les abandonne aux désirs déréglés de leur cœur; et que de l'autre, il faut, pour gagner le ciel, souffrir des peines et surmonter des difficultés que la seule ferveur peut vaincre. Le

[1] Quanti, o homines, profiteremini vos esse empturos, si salus æterna venderetur? *Cl. Alex., Admon. ad gent.*

[2] Regnum cœleste, o homo, aliud non quærit pretium, nisi te ipsum; tantum valet quantum habes; te da et habebis illud. *C. 16.*

royaume du ciel souffre violence, et ceux-là seuls le ravissent qui font à la nature et à leurs passions cette violence salutaire. Les lâches n'y entreront jamais. La gloire que Dieu prépare à ceux qui l'aiment ne peut être la récompense d'une âme qui le sert avec tiédeur. Si donc vous êtes du nombre de ces âmes tièdes et indifférentes, tremblez : votre tiédeur est un indice que vous n'êtes plus dans le chemin du ciel.

VIII

Votre salut est assuré, pourvu que vous y travailliez de toutes vos forces et que vous fassiez, avec le secours de la grâce, moralement tout ce que vous pouvez : parce que Dieu ne s'éloigne jamais le premier et qu'il donne toujours de secondes grâces à ceux qui font bon usage des premières. Mais si vous venez à vous négliger, vous mettez votre salut en danger : chaque faute que vous commettez augmente le péril, et si l'habitude de l'infidélité devient la loi de votre vie, votre salut deviendra comme désespéré : parce que Dieu, irrité de tant d'offenses, vous soustraira ses grâces, vous abandonnant à vos propres faiblesses. Il y a dans l'enfer une multitude infinie de damnés, dont le malheur a commencé par des infidélités peut-être plus légères que celles que vous commettez journellement. Craignez le danger où elles vous exposent, de peur qu'enfin elles ne vous amènent au nombre de ces malheureux.

IX

Beaucoup de personnes faisant profession particulière de piété auront peut-être le sort des vierges folles de l'Evangile, sous la figure desquelles Jésus-Christ nous les représente[1]. Ces personnes sont vierges

[1] Istæ quinque et quinque Virgines, non qualescumque sunt

par l'intégrité de leur foi et par le retranchement des plaisirs illicites; elles portent des lampes en leurs mains, par la pratique des bonnes œuvres extérieures; elles vont au-devant de l'Epoux, par le désir de posséder Dieu dans le ciel et par le soin de se préparer à la mort; elles s'attendent à avoir part au festin des noces, par l'espérance du bonheur éternel, fondée sur l'innocence apparente de leur vie, où elles ne remarquent rien qui puisse les en exclure; mais avec tout cela, on doit un jour leur en fermer la porte, parce qu'il n'y a point d'huile dans leurs lampes, c'est-à-dire qu'elles n'ont point dans le cœur ce véritable esprit de piété qui doit animer leurs actions, si la vanité, l'amour-propre, l'humeur, la passion en font le principe. Qui n'appréhendera d'être du nombre de ces vierges folles, je veux dire de ces âmes insensées, qui souvent n'agissent que par les impressions de l'amour-propre, lors même qu'elles paraissent suivre les mouvements d'une charité pure et sincère? Comme les religieux semblent particulièrement figurés par ces vierges évangéliques, vu la profession qu'ils font de la plus haute perfection du christianisme; aussi ont-ils plus sujet que les autres fidèles de craindre le poison de la vanité et les séductions de l'amour-propre. Ne vous flattez donc pas sur la perfection de votre état. Quelque saint qu'il soit, il a ses dangers aussi bien que les autres, et plus encore, en ce sens qu'il a de plus austères obligations.

Le dessein du Sauveur dans cette parabole, au sen-

animæ; sed tales animæ quæ habent catholicam fidem, et habere videntur bona opera in Ecclesia; et tamen ex ipsis quinque sunt prudentes et quinque fatuæ. — « Ces dix vierges ne sont pas les premières âmes venues : ce sont des âmes qui possèdent la foi catholique et apparaissent dans l'Eglise comme pratiquant les bonnes œuvres; et pourtant cinq d'entre elles sont prudentes, cinq sont folles. » *S. Aug., Serm. 93. de Verb. Dom.*

timent des Pères, a été de nous apprendre que personne ne doit se confier en sa propre vertu : puisque la virginité même, cette vertu si sublime et si excellente, ne suffit pas toujours aux âmes qui la possèdent, pour être jugées dignes d'entrer dans la salle des noces de l'Epoux sacré. C'est pourquoi nous devons toujours nous défier de nous-mêmes et craindre que notre piété ne soit point assez sincère ni assez parfaite pour mériter l'entrée du ciel.

X

Que faut-il donc dire de ces religieux qu'on voit quelquefois dans les cloîtres les mieux réglés, passant le temps dans une dissipation continuelle, employant une grande partie de la journée à causer, à s'informer de ce qui se dit et de ce qui se fait, glosant sans cesse sur la conduite des uns et des autres, sans même épargner leurs supérieurs, se procurant tous les petits plaisirs qu'ils peuvent, commettant chaque jour un grand nombre d'infidélités volontaires contre leurs règles, ne travaillant nullement à l'acquisition des vertus solides? Est-il croyable que ces sortes de religieux soient en état de grâce et fassent leur salut? Je sais bien que le cœur de l'homme est un abîme que personne ne peut sonder et que, par conséquent, on ne peut en porter un jugement certain; mais néanmoins, à en juger selon les apparences, il paraît plus vraisemblable que ces religieux sont plutôt dans un état criminel qu'en état de grâce, et qu'il y a plus lieu de craindre leur perte que d'espérer leur salut. Car si la charité régnait dans leur cœur, elle y opérerait quelque chose; puisque, selon saint Augustin, elle ne peut y demeurer oisive, elle y réprimerait les mouvements de la nature corrompue et y remporterait quantité de victoires sur les passions et sur les mauvaises

habitudes. Mais qu'est-ce que la charité opère dans ces sortes de religieux? quelles victoires y remporte-t-elle? A en juger selon ce qui paraît, la charité n'opère proprement rien en eux, puisqu'ils se laissent entièrement aller à leur humeur et à leurs inclinations. Au lieu que cette charité devrait à tout moment remporter des victoires sur la cupidité, c'est la cupidité au contraire qui l'emporte continuellement sur la charité et qui les engage chaque jour à mille choses qu'ils savent fort bien déplaire à Dieu. Ils feront plutôt cent actions par le mouvement de leur amour-propre et de leur cupidité, qu'ils n'en feront une par un véritable motif de charité : d'où il s'ensuit que la cupidité domine bien plus en eux que la charité et par conséquent qu'ils sont dans un état tout au moins bien équivoque. Si la charité régnait dans leur cœur, le premier et le principal de leurs soins serait celui de plaire à Dieu et de faire sa volonté, et le plus grand de leurs désirs, une faim et une soif de la justice. Mais comment est-ce que le premier et le principal de leurs soins serait celui de plaire à Dieu, puisqu'ils ne pensent presque pas à lui? Comment est-ce que le plus grand de leurs désirs serait une faim et une soif de la justice, puisqu'ils ne sont affamés que des joies et des consolations de la terre? Il n'y a donc que trop d'apparence que la charité ne domine point en eux. Mais supposons qu'elle y domine encore et qu'ils soient en état de grâce, est-il croyable que Dieu accorde le don inestimable de la persévérance finale à des gens qui lui sont toujours opposés, qui lui causent chaque jour des déplaisirs extrêmes par leurs infidélités continuelles, et qui ne se conduisent que par l'esprit du démon, dont ils font toujours la volonté, et nullement par les impressions du Saint-Esprit? Il y a quelquefois des religieux qui s'endorment étrangement là-dessus et qui courent à

leur perte sans s'en apercevoir. Ouvrez les yeux, vous qui lisez ceci, et pour éviter le danger de vous perdre, rendez-vous fidèle à la grâce et faites en sorte qu'une généreuse piété soit l'âme et le principe de toute votre conduite.

XI

Un véritable chrétien reconnaît la présence de Jésus-Christ dans son cœur par les mouvements de ce même cœur. Mais la marque la plus assurée qu'on en puisse avoir, est qu'on ne commette aucune faute, quelque légère qu'elle soit, avec connaissance et délibération [1]. Car il n'y a point d'apparence que celui qui ne veut point offenser légèrement le Seigneur, pour quelque considération ou prétexte que ce soit, voulût l'offenser grièvement si l'occasion s'en présentait. Mais au contraire, lorsqu'on commet des péchés véniels assez grossiers, de propos délibéré, en des occasions peu importantes, où l'amour-propre ne prend pas grand intérêt, on a bien lieu de craindre qu'on ne soit dans la disposition prochaine de commettre des fautes grièves et mortelles, s'il se présentait des occasions importantes où l'amour-propre fût vivement intéressé : puisque, comme nous l'apprend le Sauveur, celui qui est injuste dans les petites choses, sera injuste dans les grandes [2]. Si la crainte de Dieu n'est pas capable de nous retenir lorsque nous ne sommes attirés que faiblement par les créatures qui nous présentent quelque léger plaisir, y a-t-il lieu de croire qu'elle puisse nous arrêter, lorsque nous sommes vivement touchés par des objets qui n'ont rien que de flatteur et de séduisant? De sorte que l'état d'une personne, qui

[1] C'est là ce qu'on appelle les péchés véniels *de malice*, pour les opposer aux péchés véniels *de fragilité*. E.

[2] Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus erit. *Luc.*, XVI, 10.

commet habituellement et avec une parfaite connaissance grand nombre de péchés véniels grossiers, paraît fort suspect et très dangereux pour le salut. Faites un peu d'attention à ceci, vous qui commettez si facilement et avec une pleine délibération grand nombre de péchés véniels. Considérez à quel danger vous vous exposez : puisque rien ne marque mieux la mauvaise disposition de votre cœur, que ce malheureux penchant que vous avez à commettre des fautes de cette nature.

XII

Il n'y a d'assurance morale de salut que pour les personnes qui cherchent Dieu sincèrement et ne partagent point leur cœur entre lui et la créature. Car qui vous assurera, vous qui pratiquez cet injuste partage et qui aimez vos plaisirs, votre vanité, vos aises avec un attachement que vous savez être très désagréable à Dieu, mais que l'amour que vous avez pour lui n'est pas capable de rompre ; qui vous assurera, dis-je, que ces attachements ne sont pas plus forts que ceux que vous avez pour Dieu, aux intérêts duquel vous préférez si souvent, de dessein formé, l'amour de la créature? Pouvez-vous marquer jusqu'à quel point vont ces préférences et quelles bornes votre cœur leur donne? Pouvez-vous vous flatter que votre passion, votre entêtement, votre amour-propre, ne vous font sur cela aucune illusion et vous laissent assez de liberté pour vous en former une juste idée? Mais quand bien même l'amour du Seigneur l'emporterait encore dans votre cœur sur celui de la créature, à quel danger de le perdre, cet amour divin, ne vous exposent pas vos infidélités journalières? C'est une vérité constante, de laquelle il n'est pas permis de douter, que les péchés-véniels, surtout lorsqu'ils sont grossiers et

volontaires, méritent la soustraction des grâces du Seigneur, et que cette soustraction des grâces est très souvent suivie du péché mortel où nous tombons pour n'être plus également soutenus de la grâce. A chaque péché véniel que vous commettez, vous méritez une nouvelle soustraction des secours du ciel ; vous fournissez à la justice divine un nouveau motif, un nouveau titre, un nouveau droit, pour ainsi parler, de vous abandonner. Hé ! qui vous a dit que cette justice n'usera pas de ce nouveau droit, ne se servira pas de ce nouveau motif et ne vous abandonnera pas, en effet, comme elle en a abandonné tant d'autres aux désirs de leur cœur, en punition de leurs péchés véniels de malice ! Les secours du ciel ne sont pas infinis, ils s'épuisent enfin, et tarissent par notre ingratitude et nos infidélités ; ou plutôt notre volonté devient de moins en moins disposée à les utiliser quand ils lui sont offerts. Vous ne tremblez pas de voir à quel danger vous exposez votre salut par une si longue chaîne de fautes vénielles très grossières, dont vous lassez depuis si longtemps la patience de Dieu, et qui, diminuant toujours les secours de la grâce, viendront enfin à les affaiblir si fort, qu'ils ne vous préserveront plus des grandes chutes. Si vous êtes sage, vous prendrez de plus justes mesures pour votre salut et n'irez pas risquer votre éternité pour une satisfaction aussi frivole que celle que vous goûtez dans l'accomplissement de vos désirs déréglés et de vos condamnables fantaisies.

XIII

Il n'y a point de profession dans l'Eglise où il ne se trouve du mélange, où il n'y ait de l'ivraie parmi le bon grain, de la paille avec le froment, de fausses vertus parmi les véritables. *Omnis professio in Eccle-*

sia habet fictos, dit saint Augustin [1]. « Partout on voit des gens qui trompent les autres par une vertu simulée, » ou qui sont eux-mêmes trompés par les illusions de leur amour-propre. C'est ce qui fait dire à saint Ambroise, qu'encore qu'il y ait beaucoup de personnes dont la vertu brille au dehors et qui passent pour justes devant les hommes, il y en a néanmoins bien peu qui le soient aux yeux de Dieu : *Multi sunt hominibus justi, pauci Deo* [2]. En voici la raison : c'est qu'on ne connaît presque pas la moitié de ses devoirs, ou si on les connaît, on sait l'art de les éluder. Si on ne peut sur cela se faire illusion à soi-même, on les oublie, on n'y fait aucune attention ; enfin, si l'on y pense, on ne veut pas se faire la violence nécessaire pour les remplir. On ne les accomplit qu'imparfaitement et à demi ; on sauve seulement les apparences devant les hommes, mais on néglige les points les plus importants devant Dieu. L'on peut même dire en général qu'il n'y a point d'homme qui ne s'aveugle et ne se trompe lui-même en bien des choses, et l'on est tous les jours surpris de voir des gens, qui d'ailleurs paraissent avoir une piété sincère, s'étourdir et s'aveugler eux-mêmes sur des points fort essentiels. Oh ! que j'ai lieu de craindre, Seigneur, que je ne sois moi-même du nombre de ces hommes trompeurs ou trompés, et que je ne sois rien moins à vos yeux que ce que je parais à ceux des hommes ! Que j'ai lieu d'appréhender que je ne sois de ces faux justes, de ces faux chrétiens, de ces faux religieux, qui trompent les autres par une fausse apparence de vertu, ou qui sont eux-mêmes trompés par une téméraire présomption de leur justice, laquelle à votre jugement, sera trouvée défectueuse et insuffisante ! Craignons donc que celui

[1] *In Ps.* 99.
[2] S. Ambr., *Lib. de Noe, c.* 11.

qui juge les justices des hommes ne trouve dans la nôtre quelque chose de défectueux. Craignons qu'elle ne lui paraisse trop légère, lorsqu'il la pèsera dans la balance de sa justice, et remplissons si parfaitement tous nos devoirs, qu'on ne puisse pas nous accuser, au jugement de Dieu, d'en avoir négligé un seul.

XIV

Il y a des affaires qui ne regardent que certaines gens et non pas tout le monde, auxquelles on ne doit vaquer qu'en certains temps et en certains lieux, et non pas en tout temps et en tout lieu, qui dans certaines conjonctures peuvent échouer ou réussir, avancer ou reculer, mais dont le succès ne dépend point d'une infinité d'autres choses qui leur sont étrangères ou indifférentes. L'affaire du salut est d'une autre nature; elle est généralement l'affaire de tout le monde : grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, tous en sont chargés. C'est l'affaire de tous les temps : il faut y travailler dans tous les âges, dans toutes les saisons, à chaque jour, à chaque heure, à chaque moment. Il n'en est pas un seul dans toute la vie qu'on n'y doive employer, et on ne peut, sans préjudice, lui en dérober quelqu'un pour le donner à des affaires étrangères. C'est l'affaire de tous les lieux : à la campagne comme à la ville, dedans ou dehors votre maison, dans un lieu solitaire ou public, vous devez partout travailler au salut. C'est l'affaire à laquelle rien n'est indifférent : tout y peut servir et tout peut y nuire. Occupez-vous à ce qu'il vous plaira, travaillez du corps ou de l'esprit, pour vous-même ou pour autrui, pour le public ou pour le particulier, vous ne devez rien faire qui ne puisse être rapporté à votre salut. Quel a donc été mon aveuglement jusqu'ici, ô mon Dieu, de ne m'être pas uniquement occupé de

cette grande et indispensable affaire; de n'avoir pas employé tout mon temps à l'œuvre qui demande tous les temps; de n'avoir pas travaillé partout à l'affaire qui demande qu'on y travaille dans tous les lieux; de n'avoir pas eu en vue dans toutes mes actions l'affaire qui devait être la seule fin et l'unique but de toute ma vie; de m'être au contraire, ce semble, étudié à faire tout ce qu'il y avait de plus propre pour la ruiner. Hélas! combien ne dois-je pas avoir compromis, par ma mauvaise conduite, cette nécessaire entreprise, et que d'efforts ne dois-je pas faire maintenant pour en assurer le succès!

XV

On expose beaucoup son salut, non seulement lorsqu'on fait de toute sa vie un cercle de péchés manifestement mortels et de confessions infructueuses, mais encore lorsqu'on demeure dans des dispositions équivoques : je veux dire lorsqu'on croupit dans une tiédeur et une négligence qui donnent lieu de douter si c'est Dieu ou le démon qu'on a pour maître, si c'est la charité ou la cupidité qui domine dans le cœur. Car mourir avant que la mort ait été précédée d'une vie pure et chrétienne, c'est laisser un juste sujet de douter si la confession qu'on fera au lit de la mort sera meilleure que celles qu'on a si souvent faites pendant la vie, lesquelles n'ayant été suivies d'aucun amendement, ni même du moindre effort pour se corriger, sont justement suspectes, faute d'une véritable contrition. De sorte que mourir dans cette situation, c'est mourir dans un état fort douteux et fort incertain pour le salut. Je ne veux pas dire néanmoins par là qu'il n'arrive, même assez souvent, que les personnes, qui ont vécu dans des dispositions douteuses, meurent chrétiennement et en état de grâce;

mais il arrive peut-être encore plus souvent qu'elles meurent comme elles ont vécu et qu'elles ne sont pas plus touchées d'un sincère repentir de leurs péchés au lit de la mort que pendant leur vie : ce qui laisse un sujet légitime de douter de leur salut. Voulez-vous exposer le vôtre à ce danger en vous épargnant la violence qu'il faudrait vous faire pour sortir de votre état de tiédeur et vous corriger de vos négligences, de vos infidélités, de vos attachements à la bagatelle? N'est-il pas de votre prudence de prendre de plus justes mesures dans une affaire aussi importante que celle du salut? Ne soyez donc plus du nombre de ces gens qui ne sont ni froids ni chauds et qui suivent tour à tour tantôt la cupidité, tantôt la charité. Soyez uniquement et parfaitement à Dieu : toujours fervent, toujours fidèle, toujours appliqué à ce qui regarde son service.

XVI

Le salut éternel est bien moins l'ouvrage de l'homme que celui de Dieu. Il n'y a proprement que le Seigneur qui sauve et qui délivre de la mort[1]; nous ne sommes pas nos propres sauveurs et libérateurs. Ces titres n'appartiennent qu'à Dieu; il dépend absolument de lui de nous sauver ou de nous laisser périr, et en vain ferons-nous nos efforts pour repousser nos ennemis et triompher de leur fureur, s'il ne nous assiste de son bras et ne nous accorde les secours de sa grâce. Mais nous les accordera-t-il? Cela dépendra de la mesure de notre bon vouloir. Ce que nous avons d'assuré, c'est premièrement qu'il ne nous doit pas plus ces secours qu'à tant de milliers d'infidèles à qui il les a refusés et les refuse journellement, en punition du péché du

[1] Domini est salus. *Ps.* III, 9. Tu es Deus Salvator meus. *Ps.* XXIV, 5. Liberator meus es tu. *Ps.* LXIX. 6.

premier homme. Secondement, que nous nous en sommes rendus indignes nous-mêmes mille et mille fois par nos propres péchés. Troisièmement, que toutes nos bonnes œuvres, quelque excellentes et abondantes qu'elles soient, ne sauraient les mériter[1]. Quatrièmement, qu'ils dépendent entièrement de sa bonté et de sa miséricorde purement gratuite, et que, quand il nous les accorde, c'est une pure largesse de son infinie bonté. Quel sujet de trembler, de nous humilier et d'implorer sans cesse avec larmes et gémissements les secours de cette bonté et de cette miséricorde! Quel sujet de veiller sur nous-mêmes pour nous garder d'irriter le Seigneur par nos ingratitudes et par nos malices! Quel sujet enfin de nous appliquer de toutes nos forces à nous le rendre propice par notre ferveur, par notre fidélité et par notre zèle!

XVII

Craignez pour votre salut si vous prétendez vous sauver; mais craignez véritablement et du fond du cœur, parce que le malheur qui vous menace est terrible; craignez beaucoup, parce que le péril d'y tomber est extrême; craignez toujours, parce qu'il est continuel; mais surtout craignez en homme sage et d'une telle manière que votre crainte vous porte à vous donner les mouvements nécessaires pour éviter de vous perdre. Ne pas craindre dans l'affaire du salut, c'est négliger un stimulant que le Saint-Esprit nous recommande comme le « commencement de la sagesse. »

[1] Les mériter infailliblement et de droit : *ex condigno,* comme parle l'école; mais dans l'ordre établi par la rédemption on ne peut nier qu'une âme, vivant, par l'état de grâce, de la vie même de Jésus-Christ, ne reçoive certainement pour prix de ses bonnes œuvres une grâce, toujours gratuite de sa nature, il est vrai, mais que Dieu ne refuse jamais aux membres vivants de son Fils. E.

Craindre quelque autre chose que la perte du salut, c'est ne pas la craindre assez, parce que cette crainte, si elle est véritable et sincère, doit bannir toutes les autres craintes et nous faire envisager comme un gain la perte de tout le reste. Avoir d'autres soins et se donner d'autres mouvements que pour le salut, ce n'est pas s'en donner assez pour l'obtenir; parce qu'il faut que le soin de cette grande affaire domine entièrement tous les autres soins, et que les mouvements qu'on se donne pour la faire réussir suspendent et arrêtent tous les autres mouvements qui nous en détournent. « Il ne faut avoir, dans l'affaire du salut, qu'une seule crainte, qui est de ne pas craindre assez ou de craindre autre chose que Dieu[1]. » Il ne faut avoir qu'un seul soin, qui est de bannir de notre esprit tout autre soin que celui-là.

XVIII

L'état de l'homme en cette vie est un mystère impénétrable. Il ne saurait lui-même discerner sûrement s'il est dans la bonne ou dans la mauvaise voie. *Quis hominum intelligere potest viam suam*[2]? « Vous avez la réputation d'être un homme vivant, dit un ange à un évêque dans l'Apocalypse, et néanmoins vous êtes mort[3]. » — « Vous dites dans votre cœur, dit le même ange à un autre évêque : je suis riche, je suis comblé de biens et je n'ai besoin de rien; et vous ne savez pas que vous êtes malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu[4]. » — « Nous avons prophétisé et fait beaucoup de prodiges en votre nom, » disent dans l'Evangile certains ministres du Seigneur; et néanmoins il leur répond qu'il ne les connaît pas et il leur ordonne de se retirer

[1] Hoc unum timeamus, ne quid magis quam Deum timeamus. *Greg. Naz., orat.* 6.

[2] *Prov.*, XX, 24. — [3] *Apoc.*, III, 1. — [4] *Ibid.*, III, 17.

de lui[1]. Qui de nous a, parmi ceux qui le connaissent, la réputation de ce premier évêque, c'est-à-dire d'être un homme vivant par une foi vive et opérante? A qui est-ce de nous que la conscience rend le témoignage du second : je veux dire d'être un homme riche en vertus et en bonnes œuvres? Qui est-ce enfin qui a l'esprit de prophétie et le don des miracles comme les derniers? Mais quand nous aurions tout cela, il n'y aurait encore rien d'assuré pour notre salut, et nous devrions toujours craindre de nous tromper. Avec combien plus de sujet devons-nous donc veiller sur nous-mêmes, n'ayant aucun de ces avantages et étant aussi dépourvus de vertu et de bonnes œuvres que nous le sommes!

XIX

Il y a des religieux qui se tiennent dans une profonde sécurité à l'égard du salut, parce que leur état les met à couvert des dangers du monde et qu'ils mènent dans leurs cloîtres une vie où il ne paraît rien de criminel. Mais, hélas! qu'il y a bien d'autres choses qui leur doivent imprimer de la crainte! Car qui peut s'assurer d'avoir fait une pénitence assez sincère et assez rigoureuse pour avoir mérité le pardon de ses péchés; d'avoir pour Dieu un amour qui l'emporte sur tous les autres amours, pour le prochain une charité qui le lui fasse aimer comme soi-même et le porte à sacrifier, s'il le fallait, ce qu'il a de plus cher pour son salut? Qui peut se vanter d'avoir une foi assez constante pour la sceller, s'il était besoin, de son sang; une espérance assez ferme pour ne point hésiter dans l'attente des secours du ciel parmi les plus grands dangers; une humilité assez profonde pour souffrir toute sorte de mépris plutôt que d'offenser Dieu; une

[1] *Matth.*, XXII.

patience assez constante pour ne point s'échapper dans les contre-temps les plus fâcheux? Qui enfin peut se flatter de s'approcher des sacrements dans toutes les dispositions requises; de garder ses vœux avec toute l'exactitude nécessaire, de tendre à la perfection avec tout le zèle que Dieu exige de lui et de remplir entièrement tous ses autres devoirs? Et quand même nous serions sûrs d'avoir, jusqu'ici, rempli parfaitement toutes nos obligations, qui peut répondre de l'avenir et s'assurer qu'il persévèrera jusqu'au bout? Car que faut-il pour nous renverser, faibles roseaux que nous sommes? Le moindre souffle de tentation n'est-il pas capable de nous abattre, si Dieu retirait un seul moment de nous sa protection? Craignez donc et veillez, qui que vous soyez et quelque vertu que vous ayez, car vous en avez mille raisons.

Ne vous contentez donc pas de faire quelque léger ou médiocre effort pour vous sauver, si vous voulez réussir dans cette grande affaire du salut; appliquez-vous-y de toute l'étendue de vos forces, donnez-vous-y tout entier, ne pensez jour et nuit à autre chose. Si vous n'y pensez que peu et ne vous y appliquez que faiblement et à demi, vous courez grand risque d'échouer. Heureux mille fois si, après tous vos soins et tous vos travaux, fussent-ils immenses, vous parvenez à un si grand bien!

XX

Je ne puis penser sans frayeur à ce que nous dit Job de la sévérité des jugements de Dieu. Ce saint prophète nous assure « Qu'un homme, quelque juste qu'il soit, ne saurait, devant ce redoutable tribunal, de mille chefs d'accusation, se justifier sur un seul[1]. » Il entendait parler principalement de lui-même, et quoique

[1] Non poterit ei respondere unum pro mille. *Job,* IX, 3.

son cœur, comme il le dit plus bas, « N'eût rien à lui reprocher dans toute sa vie[1], » il reconnaissait néanmoins que si Dieu le jugeait dans la sévérité de sa justice, il le trouverait coupable de mille péchés dont il n'aurait su se disculper. N'y a-t-il pas là de quoi faire trembler l'esprit le plus ferme? Hélas! Seigneur, si le juste qui a fourni sa carrière dans la pratique d'un nombre infini de saintes actions et qui n'a rien à se reprocher est néanmoins trouvé coupable devant vous de mille fautes qui ont échappé à sa vigilance; que sera-ce de moi, qui dans tout le cours de ma vie, n'ai pas fait une seule action qu'on puisse dire être une véritable œuvre de justice, accompagnée de toutes les conditions qu'elle doit avoir pour vous plaire, et qui ai d'ailleurs mille et mille fautes énormes à me reprocher? Comment me mettrai-je à couvert des foudres de votre justice? L'amour-propre, qui ne s'accommode pas de la pensée des jugements de Dieu, parce qu'elle nous engage naturellement à nous faire violence pour en éviter la rigueur, prend soin de l'écarter de notre esprit, pour ne nous occuper que de la pensée de sa miséricorde, qui lui paraît plus favorable à ses inclinations. Mais pensons ou ne pensons pas aux jugements de Dieu, ils ne laisseront pas d'être toujours terribles. Nous n'éviterons pas les rigueurs de la justice divine pour en détourner nos yeux; c'est au contraire sur ceux qui ne veulent point y faire attention que tomberont ses coups les plus sévères. Il n'y aura que ceux qui se seront rendu familière la pensée de cette justice et qui en auront exercé la sévérité sur eux-mêmes qui trouveront accès auprès de sa miséricorde[2].

[1] Neque enim reprehendit me cor meum in omni vita mea. *Job*, XXVII, 6.

[2] Il n'est pas moins vrai que cette miséricorde surpasse tout le reste en « notre Père qui est aux cieux ». Craignons donc, mais non d'une crainte servile; craignons comme des enfants bien nés dont

XXI

N'élargissons pas plus qu'il ne faut la voie du salut. Elle est si étroite et si peu de gens y marchent, que Jésus-Christ, qui est la sagesse et la vérité même, n'en parle qu'avec étonnement. *Que la porte de la vie,* s'écrie-t-il, *est petite ! que le chemin qui y mène est étroit, et qu'il y a peu de gens qui la trouvent !* Nous avons peine à goûter cette doctrine, parce que nous ne connaissons pas Dieu, ni l'énormité du péché ; nous ignorons l'horreur que son infinie sainteté lui en donne et la rigueur avec laquelle sa justice le punit ; nous ne comprenons pas assez bien la sainteté de l'Evangile, les obligations de notre baptême, ni celles de notre profession et encore moins le fond de la corruption de notre nature. Je ne voudrais point, par tout ceci, jeter les âmes timorées dans le trouble ; mais aussi je souhaiterais, s'il était possible, tirer les âmes lâches et négligentes de l'aveuglement qui leur fait croire qu'elles peuvent se sauver sans se faire la moindre violence. Cette fausse sécurité d'un cœur tiède et indolent est bien plus ordinaire et bien plus à craindre que les troubles et les inquiétudes qui ont coutume d'alarmer une conscience délicate. Il n'y a nul inconvénient de se faire la voie du salut plus étroite qu'elle n'est en effet[1]; puisque si cela nous oblige à nous faire plus de violence pour y marcher, ce surcroît de peine ne fait que nous éloigner davantage du danger, qu'augmenter notre récompense dans le ciel et nous attirer même sur la terre de nou-

a crainte n'est jamais sans espérance et sans amour ; craignons, le cette crainte qui stimule et non de cette terreur qui paralyse. E.

[1] A la condition que cette idée ne nous jette pas dans cette « tristesse qui tue » et ne nous enlève pas cette céleste joie intérieure que Jésus a promise aux siens. E.

velles consolations de la part de Dieu. Mais il y a un mal infini et irréparable de se la faire plus large qu'elle n'est véritablement, puisque cela nous engage dans la voie large qui mène à la mort. Le penchant de notre corruption nous porte toujours à nous la faire plus large. Mais rétrécissons-la plutôt que de l'élargir. Penchons plutôt du côté de la sévérité que du relâchement. Prenons le plus sûr et fuyons le danger. « L'on ne saurait prendre trop de mesures et de précautions, où il s'agit d'une éternité [1]. » Je ne prétends point ici alarmer les consciences et les engager dans mille vains scrupules ; je souhaite seulement que nous nous attachions avec fidélité et avec fermeté à tous nos devoirs, et que nous n'écoutions point la nature, ni les plaintes importunes des hommes qui nous sollicitent souvent de nous en dispenser.

XXII

« Tout est plein de pièges en cette vie, » dit saint Hilaire [2], et on ne saurait prendre trop de précautions pour les éviter. Les grands emplois, les grandes entreprises, les grands talents, les grands succès, les grands dehors, sont les pièges les plus dangereux que nous tendent les ennemis de notre salut, et ceux que nous devons craindre davantage, parce qu'il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de n'y être point pris. Loin donc d'envier les rares talents, l'estime ou la réputation des autres, soyez bien aise d'en être privé. Loin de rechercher les charges éclatantes, les emplois distingués, fuyez-les autant qu'il vous sera possible. Si la Providence vous y engage, ne les acceptez qu'en tremblant et par pure soumission à ses

[1] Non potest esse satis magna securitas, ubi periclitatur æternitas. *S. Aug.*

[2] Ubique laquei, ubique scandala. *S. Hilar., in Psal.* 141.

ordres. Apportez-y ensuite la dernière vigilance, et faites tous vos efforts pour vous y conserver dans l'esprit de piété qui convient à votre profession.

XXIII

Il se présente quelquefois dans la vie certaines occasions importantes d'où peut dépendre l'avenir de notre âme. Si on y est infidèle à la grâce, on court grand risque de se perdre, parce que cette infidélité éloigne de nous le Saint-Esprit; si au contraire on s'y comporte avec fidélité, on avance beaucoup son salut, parce qu'on s'attire des grâces extraordinaires qui durent quelquefois autant que la vie. Soyez donc sur vos gardes dans les occasions importantes; pensez que votre salut dépend beaucoup de la fidélité avec laquelle vous vous y comporterez, et n'oubliez rien pour y remplir parfaitement votre devoir.

XXIV

Tous ceux qui perdent le ciel sont à plaindre; mais cette perte a quelque chose encore de plus triste et de plus déplorable pour un religieux qui a eu le malheur de faire naufrage dans le port de la religion. Avoir travaillé et fatigué durant toute la journée de sa vie sans recevoir le salaire au soir de la mort! Avoir acheté la pierre précieuse de la félicité au prix de tout ce qu'on avait dans le siècle, sans en obtenir la possession! Avoir enfin tant couru, sans remporter le prix; pendant qu'une infinité de personnes, qui n'ont pas souffert la dixième partie des fatigues qu'on a endurées, ont obtenu ce bonheur! Vivez donc de manière à ne jamais grossir le nombre de ces malheureux.

XXV

La vocation à l'état religieux, quand on s'y rend fidèle, est une des plus grandes marques de prédestination. Un religieux qui remplit bien sa vocation vit dans une entière séparation du monde; il ne prend nulle part à ses consolations, à ses joies, à sa fausse félicité; il met tout son plaisir et tout son bonheur à aimer Dieu et à s'unir à lui par la pratique des vertus et des exercices du cloître. Y a-t-il de plus grande marque de prédestination que de mener une vie ainsi séparée du monde et appliquée à Dieu? Un mauvais religieux, au contraire, entretient encore commerce avec le monde, prend part à ses plaisirs, à ses douceurs, à ses vanités, et trouve bien moins de satisfaction dans la pratique de l'obéissance, de l'humilité, de la mortification, qui sont les vertus de son état; dans l'office divin, dans l'oraison, dans la lecture spirituelle et dans le travail manuel, qui en sont les exercices, qu'à voir le monde, qu'à se divertir, qu'à repaître sa vanité et sa curiosité et qu'à contenter ses sens. Il quitte souvent sa retraite et ses exercices pour s'engager dans les conversations et courir après les faux plaisirs du monde, où il met sa félicité. Peut-il y avoir des marques plus sensibles de réprobation que de quitter ainsi Dieu, après s'être consacré à lui par des vœux solennels, pour s'attacher de nouveau au monde?

XXVI

Comment se peut-il faire que nous soyons aussi indolents pour une affaire, d'une part, aussi importante, et de l'autre, aussi difficile que celle de notre salut? Il s'agit d'être souverainement heureux, ou souverainement malheureux, pendant une éternité;

cependant nous ne nous en mettons pas plus en peine souvent que si c'était la chose du monde qui nous importât le moins et qu'il n'y eût aucune difficulté à la faire réussir. On se donne des mouvements infinis pour acquérir un bien ou pour se garantir d'un mal passager qui, à proprement parler, n'est rien ; mais pour des biens et des maux, infinis dans leur grandeur et éternels dans leur durée, on est insensible et sans mouvement : cela n'est-il pas étrange? A raisonner sur les principes de la foi, qui nous découvre l'importance de la grande affaire du salut, il semble qu'on devrait tout abandonner, s'aller renfermer entre quatre murailles dans l'obscurité, sans jamais voir le jour, ou se retirer dans quelque affreuse solitude pour y passer toute sa vie dans les larmes, dans les gémissements et dans les austérités les plus effroyables, afin d'exciter la miséricorde du Seigneur à avoir compassion de nous. Si nous ne pouvons porter si loin notre ferveur, menons du moins une vie qui nous conduise sûrement au port du salut, c'est-à-dire une vie toujours appliquée à tous nos devoirs et toujours constante dans la pratique des vertus solides.

XXVII

Dans quel état pensez-vous qu'est présentement pour vous cette grande affaire? y avez-vous mis un si bon ordre que vous soyez prêt à partir tout à l'heure de ce monde pour paraître devant le redoutable tribunal de Dieu? Avez-vous expié vos péchés par une pénitence proportionnée à leur énormité et à leur nombre? êtes-vous entièrement converti? aimez-vous Dieu de tout votre cœur et sans partage entre lui et les créatures? avez-vous acquis toute la perfection qu'il demande de vous et à laquelle vous êtes engagé

par votre état? Oh! qu'il est à craindre que vous n'ayez encore rien fait de tout cela! Mais quand le ferez-vous donc? Hâtez-vous, car la mort est à la porte, qui vous attend, toute prête à vous saisir. Peut-être ne vous donnera-t-elle pas jusqu'à demain.

CHAPITRE II

DU SOIN QU'ON DOIT AVOIR DE TENDRE A LA PERFECTION

I

N'oubliez jamais l'obligation que la profession religieuse vous impose de tendre continuellement à la perfection. Cette obligation est si essentielle à votre état, que ne pas se soucier de devenir plus parfait est en renverser toutes les lois et n'être plus religieux. Car puisque, selon saint Thomas[1] et les autres théologiens, la profession religieuse est un état qui nous met dans une obligation essentielle de tendre sans cesse à la perfection, cesser d'y tendre n'est-ce pas cesser d'être religieux et se mettre en contradiction avec l'essence même de son état?

II

Ne vous flattez point de tendre à la perfection, parce vous en conservez quelque faible désir; pour y tendre véritablement, il faut y travailler effectivement et faire tous vos efforts pour y arriver. Une marque assurée que vous ne le faites point, c'est que vous êtes toujours le même. Car notre travail n'est jamais inutile dans les voies de la grâce : il est toujours suivi du

[1] 2. 2., *q.* 186, *a.* 2, *c.*

succès, de sorte qu'on y avance à proportion qu'on travaille. Puis donc que vous ne remarquez en vous aucun progrès et qu'il semble même que vous êtes à présent moins avancé dans la perfection que vous n'étiez il y a plusieurs années, c'est une marque évidente que vous n'y travaillez pas. Mais si vous n'y travaillez pas, vous n'y tendez pas non plus : puisque, comme j'ai déjà dit, y tendre c'est y travailler; que si vous n'y tendez pas, vous êtes donc prévaricateur de votre profession et par conséquent, dans un état dangereux. Tremblez là-dessus et pensez à vous corriger d'une négligence si coupable. Je remarquerai pourtant en passant, pour ne pas effrayer les âmes timorées, que le progrès dans la perfection n'est pas toujours sensible et que, pourvu qu'elles s'affermissent toujours davantage dans la vertu et dans le désir d'être à Dieu, elles doivent demeurer en repos.

III

Les règles et les observances du corps religieux dont vous êtes membre sont les moyens dont vous devez vous servir pour arriver à la perfection[1], car ces règles renferment en quelque sorte celle que vous avez vouée, lorsque vous avez promis à Dieu de vivre selon votre institut, c'est-à-dire d'en garder les préceptes ou les observances. D'où il faut inférer que vous méprisez la perfection de votre état lorsque vous négligez vos règles et que vous les violez habituellement, et de sang-froid. En effet, n'est-ce pas mépriser la fin que de ne pas faire cas des seuls moyens qui doivent y conduire? Oh! que ces transgressions habi-

[1] Optima religiosi perfectio, perfecte communia quæque servare : « La plus excellente perfection du religieux consiste à bien garder toutes les observances communes. » S. *Bonavent.*, 2, *p. Spec. ad Nov.*, *c.* 2.

tuelles sont un grand sujet de craindre pour vous, puisqu'elles semblent marquer une coupable indifférence pour la perfection de votre état, qui se trouve renfermée dans vos règles, lesquelles seules peuvent vous y conduire, et que ne pas se soucier de la perfection de son état est un crime pour un religieux, comme j'ai déjà dit! Faites de sérieuses réflexions là-dessus.

IV

Ne vous imaginez pas que, pour acquérir cette perfection, il faille faire des choses bien extraordinaires; non, il ne faut que garder avec fidélité vos règles et vos observances et vous acquitter avec ferveur de vos exercices ordinaires. Tout le reste se trouve compris là-dedans; et la raison pour laquelle on voit si peu de religieux s'avancer dans la voie de la perfection, c'est qu'il y en a peu qui gardent avec une entière fidélité toutes leurs observances et qui fassent avec ferveur tous leurs exercices. Il y a dans le ciel plusieurs saints qui, pour l'extérieur, n'en ont peut-être pas tant fait que vous; mais ils étaient bien plus fidèles à s'acquitter des fonctions de leur état et ils savaient animer leurs actions d'un autre esprit que celui qui vous fait agir. Voyez donc par là le tort que vous vous faites par vos transgressions. Vous vous privez certainement d'autant de degrés de perfection que vous violez de fois vos règles et vos observances, et que vous omettez vos exercices ou que vous les faites avec négligence. Quelle perte! Qui pourrait jamais en comprendre la grandeur!

V

A quoi tient-il qu'un religieux n'avance à grands pas dans le chemin de la perfection? Ce n'est bien souvent qu'à de légères infidélités qu'il commet dans

l'observance de ses règles; qu'à de petites attaches qu'il a à son sens, à son humeur, à ses commodités; qu'à un peu de mollesse qui l'empêche de se faire toute la violence qu'il faudrait pour se corriger de certains petits défauts. Hé! n'est-ce pas être bien malheureux que de se fermer pour si peu de chose la porte de son propre bonheur; de se ravir des trésors infinis de grâce sur la terre et de gloire dans le ciel, qu'on acquerrait par le moyen de la perfection à laquelle on s'élèverait! Et ce qui est encore plus triste, c'est que nous renversons les desseins de Dieu sur nous et nous le privons de la gloire qu'il en aurait tirée durant toute l'éternité, si nous avions été fidèles à les suivre et exacts à nous acquitter de nos devoirs. Résolvez-vous donc dès ce moment à ôter entièrement tous les obstacles que vous mettez à votre perfection, afin d'y travailler de toutes vos forces.

VI

Tous les chrétiens sont obligés, à plusieurs titres, de tendre à la perfection[1]. Premièrement, parce qu'étant enfants du Père céleste, ils sont obligés de lui ressembler et à travailler pour devenir parfaits, comme il est parfait. En second lieu, parce qu'il leur est commandé d'aimer Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme et de toutes leurs forces, et que c'est dans cet amour que consiste la perfection essentielle. En troisième lieu, parce que la grâce et la charité tendent toujours à de nouveaux accroissements, si on n'en étouffe la vertu, et que l'homme, étant toujours, en cette vie, dans un état d'enfance selon l'esprit, doit toujours croître et augmenter en grâce et en sainteté, à mesure qu'il

[1] Christianum cum dico, perfectum dico. « Quand je dis un chrétien, je dis un homme parfait. » *S. Ambros., Serm.* 12, *in Psal.* 110.

avance en âge. Enfin, parce qu'ils sont obligés de se soutenir dans la grâce et dans la charité, ce qu'ils ne sauraient faire qu'en travaillant pour progresser toujours : puisque celui qui n'avance pas, recule par un effet naturel de la concupiscence, qui comme un torrent impétueux, nous entraîne toujours en arrière; et que s'il néglige beaucoup son avancement, il reculera si fort qu'il tombera enfin dans l'abîme.

VII

Mais les religieux sont obligés à une plus haute perfection que les séculiers, par plusieurs raisons. Premièrement, parce qu'ils sont obligés non seulement à l'observance des commandements de Dieu, mais encore à celle des conseils dont ils ont fait vœu ; or, les conseils ajoutent sans doute une nouvelle perfection aux commandements. En second lieu, parce qu'outre les conseils, qui comprennent les trois vœux ordinaires, ils sont obligés à quantité d'observances, de pratiques et d'austérités qui sont en usage dans leur ordre, et tout cela ajoute encore une nouvelle perfection aux commandements, puisque ce sont autant d'actions de vertu. En troisième lieu, parce que la grâce de la vocation à l'état religieux, qui en renferme tant d'autres, ajoute sans doute quelque chose aux obligations de celle du baptême, et comme elle est plus grande et plus excellente que celle des autres vocations ou professions du siècle, elle oblige aussi les religieux à quelque chose de plus que les séculiers : c'est-à-dire à une charité plus féconde en bonnes œuvres, par l'observance de leurs vœux et de leurs règles; plus généreuse, par un parfait holocauste d'eux-mêmes; plus constante, par la fermeté à souffrir les innocentes cruautés d'un martyre perpétuel que renferme leur état; enfin, plus tendre et plus

ardente, par une union continuelle de leur cœur avec Dieu dans l'oraison et le recueillement.

VIII

Je sais que, d'après certains auteurs, les religieux ne seraient pas obligés à une plus haute perfection que le reste des fidèles : parce que la perfection, disent-ils, consiste, non pas dans les conseils, mais dans les commandements, particulièrement dans celui de l'amour de Dieu, lequel oblige également les personnes du siècle et les religieux, et que les vœux et les observances du cloître ne sont que des moyens et des facilités pour l'observation des commandements.

Mais quand nous accorderions que les vœux et les observances des religieux ne sont que des moyens et des facilités pour l'observation des commandements et pour parvenir à la charité, qui en est la fin; ces moyens étant relatifs à leur fin, et plus propres, plus excellents, plus efficaces pour nous y conduire, doivent aussi nous y mener d'une manière plus efficace et plus parfaite et nous la faire acquérir plus parfaitement. C'est en effet ce que remarque saint Thomas : « Par les conseils, dit ce saint docteur, on obtient plus facilement, plus sûrement et plus parfaitement la fin, qui est la charité[1]. » Et ailleurs, il dit : « Qu'outre l'essence de la charité, il y a une perfection de cette vertu qui consiste dans quelque spéciale augmentation, qu'on peut acquérir en cette vie en s'abstenant des choses licites pour vaquer à Dieu avec plus de liberté[2]. » D'où il faut conclure, que puisque les reli-

[1] Per consilia facilius, securius et perfectius finis, qui est charitas, obtinetur. *Opusc.* XVII, *c.* 6.

[2] Est alia perfectio charitatis, etiam in hac vita, ad quam aliquis per aliquod speciale augmentum pervenit, ut puta cum homo etiam a licitis rebus abstinet, ut liberius divinis obsequiis vacet. 2. 2., *q.* 184, *a.* 3 *ad* 3.

gieux sont obligés par leur profession à s'abstenir de choses licites, ils sont aussi obligés à la perfection à laquelle cette abstinence conduit, parce que celui qui est obligé aux moyens, est pareillement obligé à la fin à laquelle ils se rapportent. On parvient à la possession de la charité essentielle par l'observation des commandements, indépendamment des conseils ; mais lorsqu'on ajoute les conseils aux commandements, on parvient à quelque spéciale augmentation de cette même charité, ou à quelque nouveau degré de perfection qu'elle n'avait pas auparavant. C'est ce que le Sauveur nous marque dans l'Evangile, lorsqu'il dit à ce jeune homme qui avait gardé les commandements dès sa jeunesse [1], que s'il voulait être parfait, il vendît son bien, en donnât le prix aux pauvres et le suivît, faisant clairement connaître par là qu'il se trouve, dans l'exécution de ce conseil, une perfection que ce jeune homme n'avait pas acquise par la simple observation des commandements.

IX

Mais je ne conviens pas que les vœux des religieux ne soient que de purs moyens ou de pures facilités pour l'observation des commandements ; j'estime qu'ils en font encore l'accomplissement, et qu'un religieux qui, pour plaire à Dieu, lui fait un sacrifice général de tous les biens de la terre, de tous les plaisirs sensuels et de sa liberté, par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, fait un acte très excellent de l'amour divin. Car si le martyre, qui est le sacrifice de notre vie, est regardé comme un acte de l'amour de Dieu et même comme le plus héroïque qu'on puisse faire : *Majorem hac dilectionem nemo*

[1] *Matth.*, XIV, 21.

habet[1]; pourquoi la profession religieuse, qui est une espèce de martyre et un sacrifice général qu'un religieux fait au Seigneur de ses biens, de ses plaisirs, de sa vie et de tout lui-même, ne sera-t-elle pas également un acte de l'amour de Dieu? Sur quoi saint Thomas remarque[2] que l'état religieux n'est pas seulement un exercice par lequel on tend à la perfection, c'est-à-dire un moyen pour y parvenir, mais qu'il est encore un holocauste, par lequel le religieux s'offre lui-même et tout ce qu'il possède au Seigneur; et en qualité d'holocauste immolé à la grandeur de Dieu, dans le dessein de l'honorer et de lui plaire, il renferme un acte très excellent de l'amour divin.

Nous sommes obligés, dans la religion chrétienne, de ne rien faire contre la charité, parce que le précepte de l'amour divin embrasse tout, s'étend sur toutes nos pensées, sur tous nos désirs, sur toutes nos actions; mais comme renoncer au mariage pour l'amour du Seigneur est, de soi, quelque chose de plus parfait que de s'y engager, même selon l'ordre et les lois que Dieu a établies, ainsi que nous apprend l'apôtre saint Paul, et que quitter les biens de la terre, pour ne s'attacher qu'à Dieu, est pareillement quelque chose de plus excellent que de jouir de ces mêmes biens; les religieux s'engageant par leurs vœux à ces renoncements, s'engagent en même temps à faire par amour des actions plus parfaites que ne font les séculiers et par conséquent, à une plus grande perfection de la charité, qui se trouve renfermée dans les actions plus parfaites qu'on fait par le principe de cette vertu.

X

Un séculier est néanmoins obligé à la perfection,

[1] *Joan.*, xv. 13. — [2] 2. 2., *q.* 186, *ar.* 7, *c.*

parce qu'il est tenu de remplir tous les devoirs généraux du chrétien et les obligations particulières de son état, dans l'accomplissement desquels consiste sa perfection; mais comme ses obligations consistent en des choses moins parfaites par elles-mêmes que celles qui sont renfermées dans les devoirs d'un religieux, il n'est pas obligé à une si grande perfection que le religieux. Un séculier est obligé à la perfection, parce qu'il est obligé à ne rien aimer plus que Dieu, autant que Dieu et avec Dieu, qui soit incompatible avec son amour. Mais un religieux est obligé à une plus grande perfection, parce qu'il est obligé, par-dessus tout cela, à ne rien aimer avec Dieu qui le détourne de son amour, qui en ralentisse l'ardeur, qui l'empêche d'être uniquement à lui. Un séculier est obligé à la perfection, parce qu'il est obligé d'avoir pour Dieu un amour qui le fasse mourir au vieil homme, à la concupiscence, au péché; mais un religieux est obligé à une plus grande perfection, parce qu'il est obligé à un amour qui le fasse mourir non seulement à tout cela, mais encore à toutes les créatures les plus innocentes et dont la possession est la plus légitime. Enfin, un séculier est obligé à la perfection, parce qu'il est obligé à faire dans son état tout ce qu'il peut pour plaire à Dieu et que les paroles [1] du sage, qui y exhorte tous les hommes, ne s'adressent pas moins à lui, selon la remarque de saint Thomas, qu'au religieux; mais un religieux est obligé à une plus grande perfection, parce que son état, lui fournissant de plus grands secours, l'oblige aussi à faire davantage. C'est ce qui a fait dire à l'auteur de la lettre adressée aux Chartreux du Mont-Dieu : « Que les religieux ne doivent pas seulement faire attention à ce que Dieu commande, comme

[1] Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare. « Tout ce que ta main peut faire, fais-le avec ardeur. » *Eccl.*, IX, 10.

font les séculiers, mais encore à ce qu'il désire; qu'au lieu que ceux-là ne pensent qu'à servir Dieu, ceux-ci doivent s'étudier à se tenir toujours unis à lui; et au lieu que les premiers se contentent de croire et de savoir qu'il y a un Dieu, de l'aimer et de le révérer; les derniers doivent le goûter, avoir l'intelligence de ses divines perfections, connaître ce qu'il est et en jouir[1]. » C'est dans ce sentiment que saint Euchaire dit[2] : « Que ceux que la religion élève, deviennent toujours plus saints que ceux que la Providence laisse dans le siècle, lorsqu'ils répondent à la sainteté de leur vocation. » Et saint Denis fait dire au prêtre qui recevait le solitaire à la profession[3], qu'au lieu de la vie commune qu'il menait auparavant, il devait à l'avenir en mener une d'une excellence consommée. Tout cela fait voir qu'un religieux est obligé à une plus haute perfection qu'un séculier et doit le couvrir de confusion lorsqu'il voit dans le siècle des personnes aimant plus ardemment le Seigneur, ayant plus de vertu que lui : puisqu'avec des secours fort inférieurs aux siens, elles font plus de chemin que lui dans les voies de la justice, et qu'au lieu de les surpasser autant en sainteté, que les grâces qu'il reçoit dans son état sont plus abondantes, il s'en faut de beaucoup qu'il les égale.

XI

Etre donc appelé au christianisme, c'est véritablement être appelé à la sainteté; mais comme l'état religieux est, au langage des pères, la perfection du chris-

[1] Non est vestrum circa communia præcepta languere, neque hoc solum attendere quid præcipiat Deus, sed quid velit. Aliorum est servire Deo; vestrum adhærere. Aliorum est Deum credere, scire, amare, revereri; vestrum est sapere, intelligere, cognoscere, frui.

[2] *Ep. ad. Hilar.* — [3] *De eccles. hier.*, c. 6.

tianisme, être appelé à cet état, c'est être appelé à la perfection de la sainteté. Un religieux est obligé de tendre à tout ce qu'il y a de plus grand, de plus sublime et de plus parfait dans les vertus du christianisme, à la sainteté la plus consommée; il l'a vouée à Dieu dans sa profession [1]. S'il n'y aspire pas, il ne remplit pas sa vocation. Je dis qu'un religieux a voué à Dieu, par sa profession, toute la sainteté, parce qu'il lui a promis la plus parfaite sainteté du corps et de l'esprit : *Ut sit sancta corpore et spiritu* [2]. Au lieu que les personnes du siècle peuvent bien avoir la plus parfaite sainteté de l'esprit, mais elles n'ont point la plus parfaite sainteté du corps, du moins par état, parce qu'elles n'ont point d'engagement à la conserver. Il a voué toute la sainteté, parce qu'il a promis à Dieu un amour sans partage; au lieu que les personnes du siècle sont obligées à partager le leur par les soins de plaire, un époux à son épouse, une épouse à son époux : *et divisu est.* Son offrande est un holocauste, comme il a déjà été dit, où tout est consumé et où il ne reste rien pour lui; au lieu que l'offrande des personnes du siècle est un sacrifice ordinaire, où une partie de la victime est réservée pour celui qui l'offre. Il a voué toute la sainteté, parce qu'il a promis à Dieu qu'il n'y aurait rien en lui que de saint; que toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses actions seraient saintes, comme n'ayant que le service du Seigneur pour but et pour fin; au lieu que les pensées, les désirs, les actions des personnes du siècle sont, pour l'ordinaire, profanes par elles-mêmes, parce qu'elles n'ont pour fin que les intrigues, les

[1] Vovistis omnem sanctitatem, et omnis sanctitatis perfectionem, et omnis consummationis finem. « Vous avez voué toute sainteté, toute perfection de sainteté, jusqu'aux suprêmes limites. » *Auctor ep. ad fr. de monte Dei*, c. 2.

[2] I *Cor.*, VII, 23.

intérêts, les affaires du monde. Il a voué toute la sainteté, parce que celui qui voue les moyens voue la fin à laquelle ils se rapportent, et que le religieux a voué les moyens qui conduisent à toute la sainteté, lesquels, selon la remarque de saint Thomas[1], sont renfermés dans les trois vœux; au lieu que le séculier, qui n'a pas voué ces moyens, n'a pas non plus voué la fin. Il a voué enfin toute la sainteté, parce qu'il s'est engagé dans un état qui enlève tous les empêchements, (lesquels, selon saint Thomas, se réduisent à la triple concupiscence dont parle saint Jean), que les trois vœux, dit le même saint docteur, bannissent de notre cœur : ainsi, n'ayant nul empêchement à la sainteté, il doit tendre à toute la sainteté. Comme les gens du monde ne sont pas entrés dans les mêmes engagements et qu'ils ne trouvent rien dans leur état qui puisse leur lever ces obstacles, aussi ne sont-ils pas au même point obligés à la sainteté.

XII

La perfection de l'homme consiste, au sentiment de saint Thomas, à être entièrement à Dieu : *Perfectio hominis consistit quod totaliter Deo inhæreat*[2]. Parce que Dieu étant la fin de l'homme, « fin non qui détruit, mais qui finit, qui achève, qui consomme son ouvrage »[3], l'homme ne peut trouver sa perfection que dans la possession de cette fin, ou dans l'union avec son Dieu. Cette union totale, qu'il doit avoir avec lui, comprend deux choses. La première, que tout ce qu'il a de puissances et de facultés dans l'âme et dans le corps, s'unisse à Dieu, s'applique à lui, l'ait pour objet

[1] 2. 2., *q*. 186, *a*. 7, *c*. — [2] 2. 2., *q*. 186, *a*. 1, *c*.
[3] Deus est finis quo perficimur, non quo consumimur. *Aug.*, *Serm.* 43.

et pour fin de tous ses mouvements. La seconde, qu'il s'y applique aussi ardemment et s'y unisse aussi étroitement qu'il est possible. Vous devez donc, pour être parfait, rapporter à Dieu toutes les pensées de votre esprit, tous les désirs de votre cœur, toutes les actions et tous les mouvements intérieurs et extérieurs de vos puissances et les y rapporter avec toute l'ardeur, tout le zèle et toute la fidélité possible. Vous devez regarder le Seigneur comme l'objet, le terme et le but unique de tout ce qu'il y a en vous d'inclinations et de penchants et vous attacher si fortement à lui par un parfait dévouement de tout vous-même, que rien au monde ne soit capable de vous en détourner. Mais remarquez que l'union que votre esprit doit avoir avec Dieu ne consiste pas seulement à penser à lui, à vous occuper de lui, mais encore à n'avoir qu'une même pensée avec lui, c'est-à-dire à penser de toutes choses comme il en pense, à en porter le même jugement qu'il en porte, à n'estimer que ce qu'il estime, à ne mépriser que ce qu'il méprise et à entrer si parfaitement dans tous ses sentiments, que rien au monde ne soit capable de vous en faire épouser d'autres. De même l'union de votre cœur avec Dieu ne consiste pas seulement à lui en consacrer les affections, à désirer sa gloire, son royaume, sa possession ; mais encore à n'avoir qu'une même volonté avec lui, à vouloir, en toutes choses, ce qu'il veut et à ne vouloir jamais rien de ce qu'il ne veut pas, à demeurer si fortement attaché à sa volonté, que rien ne soit capable de vous porter à la quitter pour suivre la vôtre ou celle des créatures. L'union, enfin, de vos autres puissances avec Dieu ne consiste pas seulement à agir toujours pour lui, mais encore à n'avoir qu'une même opération avec lui : je veux dire, à ne vous appliquer qu'aux choses auxquelles il vous applique lui-même, pour y

travailler, de concert avec lui, et à vous y appliquer avec tant de zèle et de constance, que rien ne soit capable de vous les faire abandonner ou de ralentir votre ardeur. Toute la vie spirituelle, toute la perfection chrétienne se trouve renfermée dans ce peu de paroles et consiste dans cette union forte et constante de l'esprit, du cœur et des autres puissances avec Dieu ; à n'avoir avec lui qu'une même pensée, qu'une même volonté, qu'une même opération, et en quelque sorte qu'un même être, par une entière et parfaite transformation en lui, qui vous fasse passer, en quelque sorte, dans l'Unité divine.

XIII

La perfection, selon la remarque de saint Thomas[1], renferme une certaine universalité. Cette universalité comprend trois choses. La première est l'exclusion de tout défaut, de tout vice : *Perfectum est cui nihil deest.* Celui-là est parfait auquel il ne manque rien. Tout vice, tout défaut est opposé à la perfection ; c'est pour cela qu'il n'est personne sur la terre qui soit entièrement parfait, parce qu'il n'est personne qui soit sans défaut. Ceux qui ont le moins de défauts sont les moins imparfaits. La seconde est la possession de toutes les vertus : car « elles contribuent toutes à notre perfection et sont en quelque sorte comme les membres ou les parties intégrantes de notre homme spirituel, liées et réunies ensemble par la charité »[2], qui en est la vie, l'âme et la racine. De même qu'un corps ne serait point parfait s'il lui manquait quelque membre, un chrétien aussi n'est pas parfait lorsqu'il

[1] Perfectio importat quamdam universalitatem. 2. 2., *q.* 184, *a.* 2, *c.*

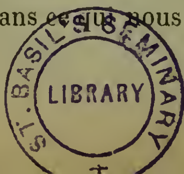
[2] Virtutes omnes hominem perficiunt, sed eas ad invicem charitas nectit. *Glossa.*

lui manque quelque vertu; il faut, poür mériter ce titre, qu'il possède l'humilité, la patience, la mortification, l'obéissance, la charité et toutes les autres vertus. La troisième est la possession des vertus dans un degré excellent; car l'on ne dit pas qu'une vertu médiocre soit parfaite, comme l'on ne dit pas qu'un ouvrage soit parfait lorsque tout y est médiocre, bien qu'il ne lui manque aucune partie. Il faut, pour mériter ce nom, qu'il soit excellemment bien travaillé. Voilà encore ce que vous devez faire pour devenir parfait autant qu'on peut l'être en cette vie : vous devez sans cesse corriger vos défauts et ne vous en pardonner aucun. Vous devez travailler à l'acquisition de toutes les vertus, sans en négliger aucune. Vous devez enfin ne pas vous contenter de les posséder dans un degré médiocre, mais vous efforcer de les acquérir dans un degré éminent. Les défauts nous empêchent de nous unir à Dieu, en quoi consiste la perfection; il faut lever cet obstacle. Les vertus sont les liens qui nous unissent à lui, surtout la charité, qui est un lien parfait; il faut les acquérir, et afin qu'elles nous y unissent parfaitement, il faut les posséder dans un degré excellent.

XIV

Quoique la perfection consiste dans une disposition permanente et habituelle qui nous donne l'inclination et la facilité de faire des actions excellentes et parfaites, c'est-à-dire, dans l'habitude de la charité et des autres vertus, ce n'est pas néanmoins dans cette disposition que consiste notre plus grande et dernière perfection, mais dans les actions qui en naissent; parce que, comme remarque saint Thomas[1], notre dernière perfection consiste dans ce qui nous unit à notre der-

[1] 2. 2., *q.* 184, *a.* 1, *c.*



nière fin, et que c'est l'acte qui nous y unit, et non pas l'habitude, laquelle ne nous donne que la facilité de le produire. Aussi Dieu, qui est la souveraine perfection, est un acte très pur de connaissance et d'amour : *Actus purissimus*. Et les bienheureux, qui sont dans l'état d'une perfection consommée, sont toujours dans une contemplation et un amour actuel de l'essence divine, lequel pendant l'éternité ne sera jamais interrompu un seul moment. Voulez-vous donc monter à la plus haute perfection? Ne vous contentez pas d'acquérir la disposition pour faire des actions saintes et parfaites, mais vivez dans un exercice continuel de ces mêmes actions. Soyez toujours, autant que la fragilité humaine le permet, dans une contemplation et un amour actuel de la divinité, toujours occupé à des actions d'humilité, d'obéissance, de charité, de mortification, de patience et des autres vertus. L'amour-propre ne demanderait pas mieux que nous nous contentassions de l'habitude de la perfection, qui ne coûte plus rien à la nature lorsqu'on l'a une fois acquise, sans passer aux actions qu'on ne peut exercer qu'en se faisant beaucoup de violence; mais il ne faut pas l'écouter; il faut tendre toujours au plus parfait. Outre que cette habitude acquise par des actes souvent réitérés ne saurait subsister sans en continuer la pratique, l'interrompre ce serait déchoir de la perfection, quand même on ne ferait pas des actions qui lui seraient contraires : parce que cette interruption ferait perdre l'inclination et la facilité de faire des actions saintes et parfaites. Sans commettre des crimes et sans perdre la grâce sanctifiante, on peut déchoir de la perfection, au sentiment des théologiens, par les seuls péchés véniels et par l'inapplication aux actions parfaites.

XV

Il y a des théologiens qui distinguent la perfection d'avec la sainteté et qui prétendent qu'on peut être saint sans être parfait et parfait sans être saint, parce qu'ils font consister la perfection dans une charité qui nous fasse remplir tous nos devoirs, éviter tous les péchés mortels et véniels et même les imperfections les plus légères, et que, disent-ils, on peut faire tout cela avec une charité qui ne sera que médiocre. Quant à la sainteté, ils la font consister dans une charité excellente et extraordinaire, qui sera quelquefois jointe à des défauts et des imperfections réelles, et par conséquent, séparée de la perfection. Mais il paraît assez difficile qu'on puisse continuellement éviter jusqu'aux plus légères imperfections et remplir exactement tous ses devoirs, sans une charité excellente, parce qu'on ne le peut sans une grande application et une grande violence imposées à la nature, lesquelles ne peuvent naître que d'une excellente charité, dans laquelle consiste la sainteté. Il paraît encore difficile qu'on puisse posséder une excellente charité et être sujet à des fautes grossières, du moins qui viennent d'attache et qui soient pleinement volontaires; parce qu'une charité excellente en donne un grand éloignement. Il semble que dans l'usage ordinaire on confond la perfection avec la sainteté, parce qu'on n'appelle point parfaite une vertu qui n'a rien que de médiocre, comme je l'ai déjà remarqué. Pour mériter ce nom, il faut qu'elle soit excellente, et la perfection consistant dans la charité, il faut, par conséquent, qu'elle repose sur une charité excellente, en quoi nous avons dit aussi que consistait la sainteté. Il y a même des auteurs qui prétendent que la perfection va plus loin que la sainteté, parce que pour être saint, il ne faut qu'avoir une

charité éminente. Des défauts, même grossiers, qui ne sont pas pleinement volontaires, ne sont pas un obstacle à la sainteté, mais ils le sont à la perfection. On peut être saint et avoir des défauts, comme en effet les saints en ont eus; mais on ne peut pas avoir des défauts et être parfait, parce que qui dit parfait, dit sans défaut. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas disconvenir qu'une haute perfection ne renferme une éminente charité et, par conséquent, la sainteté; or, c'est à cette haute perfection, et même à la plus sublime, que chacun de nous doit aspirer, et par là il aspirera en même temps à la sainteté la plus éminente.

XVI

Comme Dieu ne nous appelle jamais à un état sans vouloir nous conduire à sa fin, il n'y a point de doute qu'appelant les religieux à l'état d'une perfection consommée, il ne prétende aussi les conduire à la perfection, qui en est la fin, et qu'il ne leur donne tous les secours nécessaires pour y parvenir. Oui, n'en doutez pas : il n'est point de religieux sur qui Dieu n'ait des desseins particuliers d'une haute sainteté et d'une éminente perfection, quoique dans un degré inégal, et à qui il ne départe des secours particuliers pour y arriver. S'il n'y parvient pas, ce sont nos infidélités qui en sont la cause. La grâce de la vocation produirait infailliblement son effet, qui est cette haute perfection, si elle ne trouvait point d'obstacle et si elle était fidèlement suivie. Hé! pourquoi donc ne faisons-nous pas tous nos efforts pour arriver à la mesure de sainteté et de perfection que Dieu nous a destinée? Pourquoi ne levons-nous pas tous les obstacles que nous y opposons? Faut-il que par nos infidélités nous renversions les desseins de Dieu et que nous nous privions nous-mêmes d'un si grand bien!

XVII

Qui peut sans rougir considérer combien il est éloigné de la perfection que Dieu demande de lui et à laquelle il serait effectivement monté s'il avait été fidèle à la grâce? Ah! que d'inspirations rejetées, que de bons mouvements étouffés, que d'occasions perdues, que de temps mal employé, que de bonnes œuvres omises ou faites avec une extrême négligence, que de transgressions des lois de Dieu et de la Religion commises en toute votre vie! Que de vertus n'eussiez-vous point pratiquées si vous aviez fait tout ce qui dépendait de vous et suivi le mouvement de la grâce! Toutes les bonnes œuvres que vous avez faites ne sont pas peut-être un centième ni un millième de celles que vous pouviez faire. Quel tort n'avez-vous pas fait à Dieu et quel préjudice ne vous êtes-vous pas causé à vous-même! Voulez-vous croupir toujours dans vos misères et achever peut-être de vous perdre? Faites donc les efforts que vous devez pour sortir de cet état de langueur et de faiblesse, et pour vous élever au degré de perfection que Dieu demande de vous.

XVIII

Souvenez-vous toujours de l'étonnante parole que Jésus-Christ disait à ses disciples : Que si leur justice n'était pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, ils n'entreraient point dans le royaume du ciel[1]. Cette terrible menace vous regarde : si votre perfection n'est pas plus grande que celle du commun des fidèles, il n'y a point de salut pour vous; parce que Dieu exige de vous une vertu et une perfection proportionnée aux grâces qu'il vous a accordées; or,

[1] *Matth.*, v, 20.

comme elles surpassent de beaucoup celles qu'il a départies au commun des fidèles, il veut aussi que votre perfection surpasse de beaucoup la leur. Un religieux se damnera avec la mesure de vertu et de bonnes œuvres qui aurait été rigoureusement suffisante pour sauver un séculier. Si par exemple il ne porte pas plus loin la mortification, l'austérité, le détachement, l'obéissance, la prière, la retraite, le silence qu'un séculier qui vit chrétiennement, il ne se sauvera pas; parce que son état et sa grâce en demandent davantage, et que Dieu irrité de son peu de fidélité à ses devoirs, lui retirera son amour et l'abandonnera à lui-même. Travaillez donc à la perfection, si vous prétendez au salut.

XIX

Les arbres, qui devraient naturellement croître jusqu'à une excessive grandeur, sèchent sur pied lorsqu'ils demeurent dans une excessive petitesse, parce que leur énergie se trouve étouffée; au lieu que ceux qui ne demandent pas un si grand accroissement, se conservent sans monter si haut. C'est ainsi que les religieux, qui devraient, par l'excellence de leur vocation, monter à une sublime perfection, perdent aisément la vie de la grâce, lorsqu'ils se contentent de ramper dans la pratique de la vertu; parce que la force de cette grâce est détruite ou paralysée par l'opposition qu'on met à son progrès; au lieu que les séculiers se conservent souvent dans la grâce et dans la charité pendant toute leur vie, par l'exercice des vertus médiocres; parce que leur grâce, ne les portant pas à une perfection sublime, ne rencontre point de pareils obstacles [1].

[1] On pourrait ajouter que le religieux et le prêtre, à cause même de la sublimité de leur vocation, seront exposés à de grandes chutes

XX

On n'est pas étonné de voir qu'un ver ou quelque autre insecte se traîne sur la terre et mette son plaisir à s'ensevelir dans la boue; mais on serait surpris qu'un aigle, qui, par l'excellence de son espèce, doit mettre son plaisir à prendre l'essor vers le ciel et à s'élever au-dessus des nues, en usât de même. C'est ainsi qu'on ne doit pas trouver étrange que certains fidèles, faute de lumière et d'instruction sur les devoirs de la religion, n'aient du goût que pour les plaisirs de la terre, et mènent une vie sensuelle; mais il doit paraître fort extraordinaire qu'un religieux, qui n'ignore rien de ses devoirs et qui a été élevé dans la piété, garde la même conduite. Ah! c'est un aigle, par l'excellence de sa profession; il ne doit mettre son plaisir qu'à s'élever vers les cieux et à contempler le Soleil de gloire. S'il descend quelques fois sur la terre, ce ne doit être qu'en passant, pour parer aux nécessités du corps; après quoi il faut qu'il remonte d'abord vers le ciel, par son application aux choses célestes et qu'il y fasse son séjour ordinaire. On pourrait, lorsqu'il le néglige, lui adresser les paroles dont saint Hilaire se servait autrefois pour modérer le trop grand empressement des chrétiens de son temps pour les choses de la terre : *Avis effectus es, cur in naturæ tuæ elemento non moraris*[1]*?* « Vous êtes, en quelque sorte, devenu oiseau », parce que le joug du Seigneur, dont vous

en certaines rencontres qu'un séculier eût traversées sans péril. Mettez presque à fleur de terre une poutre longue et étroite : vous pourrez aisément la parcourir d'un bout à l'autre, sans vous laisser choir. Placez ce même pont à cent pieds de hauteur : sa largeur reste la même; les conditions de l'équilibre n'ont pas changé et pourtant vous tomberez pris de vertige, si vous tentez de faire à ce niveau élevé ce qui vous eût été facile dans une situation plus terre à terre. E.

[1] *In Ps.* 118.

vous êtes chargé à votre profession, vous a donné des ailes [1] : « Pourquoi donc ne demeurez-vous pas dans votre élément? » Pourquoi ne faites-vous pas votre habitation dans le ciel?

XXI

N'est-il pas surprenant de voir notre indolence pour la perfection? Toutes les créatures, dans l'ordre de la nature, travaillent continuellement à acquérir celle qui convient à leur espèce; tous les hommes, dans l'ordre civil, s'efforcent de s'agrandir toujours et de croître en gloire et en richesses, et s'ils professent quelque art, ils tâchent de s'y perfectionner toujours davantage. Mais dans l'ordre de la grâce, il y a bien peu de gens qui se soucient de la perfection. Chacun se contente de ce qu'il en a acquis, quoiqu'il ait à peine commencé d'y travailler. C'est sur quoi se récrie saint Jérôme. « Les hommes, dit ce père, ne sont jamais contents de ce qui fait l'objet de leur inclination dans le monde ; ils souhaitent toujours quelque chose de plus; et nous, qui faisons profession d'aimer la vertu, nous nous contenterons d'un faible commencement? » *In omnibus mundi studiis non satiantur homines, et in virtutum tantum cœpisse sufficiet* [2] *?* Que cela est honteux pour nous! Essayons donc enfin de faire de nouveaux progrès. Efforçons-nous d'avancer toujours dans les voies de la perfection. C'est là une ambition digne de nous, puisque la perfection est le faîte de la véritable grandeur, le comble de la solide gloire. Nous devrions rougir de confusion de nous en voir si éloignés, après avoir passé un si grand nombre d'années à faire pro-

[1] Saint Augustin dit en effet que le fardeau posé par le Sauveur sur les épaules de l'homme a des ailes : Sarcina Christi pennas habet. *In Ps.* 59.
[2] *Ep. ad Demet.*

fession d'y tendre. Redoublons nos efforts, pour réparer le temps perdu et courons de toutes nos forces dans le chemin qui y mène. Le Seigneur l'attend de nous et nous l'ordonne; le mouvement du Saint-Esprit nous y pousse; l'exemple du Sauveur et de ses saints nous y invite; notre état l'exige de nous; notre devoir nous y engage; notre intérêt le demande; notre grâce nous y porte, et nous courons risque de nous perdre si nous le négligeons.

XXII

Qu'un homme du siècle n'atteigne pas à la plus haute perfection, cela n'est pas surprenant, puisqu'il n'est point entré dans la lice où l'on y court : je veux dire, qu'il n'a point embrassé l'état d'une perfection sublime, qui consiste dans la pratique des conseils, et que d'ailleurs, étant chargé du pesant fardeau des soins temporels et n'ayant que de faibles secours, il ne lui est pas possible de marcher bien vite dans cette route. Mais qu'un religieux, qui est entré dans cette carrière mystique pour y courir, qui est déchargé de tout ce qui pourrait l'en empêcher et qui a tant de secours pour l'y aider, ne coure cependant point, est-il rien de plus honteux pour lui? Hé! que veniez-vous faire dans la religion, si vous ne vouliez pas travailler à la perfection la plus sublime? Que ne demeuriez-vous dans le siècle parmi ceux qui rampent, si vous ne vouliez que ramper comme eux? Pourquoi veniez-vous profaner un état si saint par une vie si opposée à sa sainteté?

XXIII

La fidélité aux devoirs de l'état religieux conduit véritablement à la perfection, lorsqu'on les remplit avec beaucoup de piété et de ferveur et avec une invio-

lable exactitude, et il faut convenir que c'est déjà quelque chose de bien grand qu'un religieux se soutienne toujours dans cette fidélité. Néanmoins, pour monter à la plus éminente perfection, il ne faut pas se contenter du train ordinaire d'une communauté, lequel, devant être à la portée des faibles aussi bien que des forts, ne peut pas s'étendre bien loin ; il faut y ajouter, avec l'approbation néanmoins des supérieurs, des actions extraordinaires de charité, d'humilité, de patience, d'obéissance, d'oraison, de mortification et des autres vertus. Une des raisons pour laquelle certains religieux demeurent dans la médiocrité, c'est qu'ils n'ont pas le courage de faire rien d'extraordinaire et d'héroïque. Ils épargnent trop la nature, ils ménagent trop l'amour-propre, ils gardent trop de mesures. Ce n'est pas ainsi que les saints en ont usé. Il n'en est point qui n'ait fait des choses extraordinaires, pour donner à Dieu des marques de son amour. Ils ne sont même devenus saints que par là, puisque la sainteté comprend une vertu éminente et au-dessus du commun. Il faut acheter chèrement la perfection, parce qu'elle est quelque chose de fort précieux. Nous ressemblons à des gens qui voudraient avoir une marchandise de grand prix pour rien : ce n'est pas l'ordre établi de Dieu. Il ne nous donne de perfection et de sainteté qu'à proportion du prix que nous lui en apportons, par les violences que nous faisons à la nature et par les bonnes œuvres que nous pratiquons. On ne s'élève à une perfection éminente que par des actions de vertu héroïques et extraordinaires.

XXIV

Quelle différence ne voit-on pas dans la nature, entre les pierres précieuses et entre les fleurs? Il y a telle

pierre précieuse qui vaudra, seule, plus que mille autres de même espèce : comme le diamant du Grand Mogol, qu'on estime onze millions sept cent mille livres, et celui du grand-duc de Toscane, qui est estimé deux millions six cent mille livres. Un fleuriste fera quelquefois plus de cas d'une fleur rare que de tout le reste du parterre. Il en est de même dans l'ordre de la grâce : une âme d'une perfection extraordinaire sera quelquefois plus agréable et plus chère à Dieu que mille autres âmes, qui, néanmoins, seront en état de grâce ; parce qu'elle lui rendra, seule, plus de gloire, par l'éminence de sa vertu, que toutes ces âmes ensemble. On peut appliquer à ce sujet cet endroit du prophète Isaïe, où il semble dire qu'il est tel juste que Dieu estime plus que des nations entières : *Dabit in conspectu ejus gentes*[1]. Hé ! que n'aspirons-nous donc à cette éminente perfection, qui rend les âmes si chères à Dieu et qui lui procure tant de gloire ? Pourquoi ne faisons-nous pas les derniers efforts pour arriver à ce degré sublime de sainteté ?

Il est bon pourtant de remarquer ici que, comme dans la nature la grande dimension d'une pierre précieuse ou d'une fleur n'est pas la qualité qui la fait estimer le plus, mais que la finesse, l'éclat et la vivacité des couleurs contribuent davantage à en relever le prix ; de même, dans l'ordre de la grâce, ce n'est pas la grandeur des entreprises qu'on fait pour Dieu ou l'excès des souffrances qu'on endure pour son amour qui contribue à élever le plus une âme à une perfection très sublime ; l'esprit avec lequel elle agit et avec lequel elle souffre y a beaucoup plus de part. Mais aussi, comme il faut que la grandeur d'une pierre précieuse et d'une fleur se trouve jointe à la finesse

[1] *Isaï.*, XLI, 2.

et à l'éclat des couleurs, afin qu'elle soit d'un fort grand prix, il faut tout de même qu'une âme fasse et souffre pour Dieu de grandes choses et dans de grandes dispositions intérieures, afin qu'elle arrive à la plus haute sainteté et à la perfection la plus consommée.

XXV

Voulez-vous vous avancer dans les voies de la perfection? Voici quelques points qui vous y conduiront, si vous les observez avec fidélité.

1. Il faut en avoir un ardent et continuel désir [1], fondé sur ce que Dieu vous y appelle ; que vous lui avez promis, à votre profession, d'y tendre; que par là vous lui rendrez plus de gloire et vous acquerrez à vous-même une plus riche couronne dans le ciel. Vous devez tâcher de rendre chaque jour ce désir plus vif et plus ardent par de continuelles réflexions sur vos engagements, et il faut l'accompagner d'une ferme résolution de surmonter tous les obstacles à la perfection, d'un généreux courage qui ne s'étonne et ne se rebute de rien, et d'un travail vigoureux et constant. Ceux qui ont ainsi soif de la justice seront infailliblement rassasiés. L'on peut même dire qu'ils possèdent déjà presque toute la justice dont nous sommes capables en cette vie ; puisqu'au sentiment de saint Augustin, elle consiste dans la faim et la soif de la justice : *Deus summa justitia est, quam esurire et sitire ea nostra est in hac peregrinatione justitia* [2].

2. Mortifiez soigneusement vos sens, vos passions, votre propre jugement, votre propre volonté, vos inclinations; en sorte, que vous n'agissiez jamais par

[1] Ad perfectionis fastigium virtutum desiderio impellente pertingitur. « On arrive au sommet de la perfection, poussé par le désir des vertus. » *Laur. Justin. de int. conf., c.* 9.

[2] *Ep.* 120.

sensualité, par passion, par humeur, par amour-propre ou par des motifs humains, mais toujours par des motifs et des principes surnaturels et divins, ne cherchant uniquement que Dieu dans toute votre conduite. Il faut lui offrir, par une élévation de cœur, en union des mérites de Jésus-Christ, généralement tout ce que vous faites, jusqu'à la plus petite action, et s'il était possible, jusqu'à tous vos pas.

3. Gardez-vous avec beaucoup de soin de tout ce qui est contraire à la perfection : car en vain prétendriez-vous en bâtir l'édifice, si vous le détruisez par des actions qui y soient opposées. Il faut donc éviter non seulement les péchés grossiers ou les péchés véniels commis avec délibération, mais encore les plus petites imperfections et les plus légères négligences. Vous devez conserver votre âme dans une pureté et une innocence angélique et n'y souffrir aucune tache.

4. Faites avec perfection toutes vos actions, pour imiter votre Créateur, dont toutes les œuvres sont parfaites : *Dei perfecta sunt opera*[1]. Les habitudes s'acquièrent par les actes, et la perfection, qui consiste dans une habitude, s'acquiert par des actions parfaites. Faites donc vos exercices ordinaires et toutes vos autres actions de la journée avec toute la perfection possible. Il faut, pour cet effet, vous bien instruire de la manière dont on doit les faire et ensuite vous appliquer de toutes vos forces à les accompagner de toutes les conditions qu'elles doivent avoir.

5. Observez avec une inviolable fidélité toutes les règles et toutes les pratiques de votre état, quelque petites qu'elles soient, persuadé que Dieu y a attaché les grâces qu'il vous a destinées et la perfection qu'il

[1] *Deut.*, XXXII, 4.

demande de vous. En vain, prétendez-vous y arriver par quelque autre chemin; Dieu ne vous en a pas ouvert d'autre. Vous faites certainement autant de pas en arrière que vous violez de règles, de quelque petite conséquence qu'elles vous paraissent; mais aussi vous avancez d'autant de pas que vous les observez de fois. Tantôt avancer en les observant, tantôt reculer en les violant, ce n'est rien faire; il faut les observer toujours, afin d'avancer toujours.

6. Désirez toujours faire ce qu'il y a de plus parfait[1], et parmi les choses qui vous paraissent également parfaites, embrassez celle qui est la plus contraire à votre inclination, afin de mortifier davantage votre amour-propre.

7. Exercez-vous continuellement dans la foi avec toute la vivacité possible. Formez-vous surtout des idées très vives de la grandeur infinie de Dieu, de son immensité qui remplit tout, des merveilles de son amour, de ses bontés et miséricordes envers les hommes, de la rigueur de ses jugements, du néant des créatures, de l'énormité du péché, des tourments de l'enfer, de la félicité du ciel, du mérite des souffrances et de l'excellence de votre état. Ayez ces idées toujours présentes à l'esprit et, s'il se peut, ne vous en laissez jamais distraire.

8. Vivez dans un entier et parfait dénuement intérieur de toutes choses, en sorte que votre cœur ne possède que Dieu. Pour l'extérieur, resserrez-vous dans les plus étroites bornes du nécessaire; retranchez-vous tout ce dont vous pouvez vous passer et cherchez en tous vos besoins ce qu'il y a de plus pauvre et de plus vil.

9. Ayez une sincère et profonde humilité. Soyez

[1] Omne quod optimum est Domino facito. *Clem. Const. Apost.*, *l.* VII, *c.* 15.

vivement pénétré de votre néant, de votre corruption, de votre misère. Faites-en des aveux continuels devant Dieu. Ne souffrez dans votre cœur aucun sentiment de propre estime ni de vaine complaisance. Ne souhaitez ni honneur ni réputation. Soyez sincèrement fâché qu'on fasse cas de vous. Ne dites jamais rien à votre louange ni au désavantage des autres. N'enviez point leurs talents, leur gloire, leur réputation. Regardez-vous comme le dernier des hommes et souhaitez de passer pour tel, afin de dompter votre orgueil et de rendre hommage à la vérité divine.

10. Faites-vous à vous-même une guerre déclarée, en contrariant toutes vos inclinations naturelles et en vous persécutant sans cesse. Etouffez dans votre cœur tous les sentiments exagérés de tendresse et de compassion que vous ressentez pour vous-même. Ne vous plaignez jamais tout bas, et encore moins tout haut, de l'excès du travail, des peines, des incommodités dont vous souffrez. Dites toujours, au contraire, que tout ce que vous endurez n'est rien. Faites sans cesse de petits sacrifices à Dieu de vos plaisirs, de vos aises, de vos commodités, en vous privant pour son amour. Mettez votre plaisir dans les rigueurs et les austérités de la pénitence; exercez-vous y autant que vos forces le peuvent permettre.

11. Souffrez avec amour et avec douceur les douleurs du corps, les afflictions et les humiliations de l'esprit. Faites-vous un plaisir de vous voir méprisé, haï, persécuté, prenant toutes ces choses comme des occasions très précieuses d'offrir à Dieu un sacrifice fort agréable et de ressembler mieux à Jésus-Christ crucifié. Ne vous excusez jamais quand on vous accuse, même à faux; ne dites aucune parole pour votre justification lorsqu'on vous blâme, bien que ce soit sans fondement; à moins qu'il n'y ait quelque raison parti-

culière qui vous y oblige pour les intérêts de Dieu. Demeurez passif sur la croix, sans vous donner aucun mouvement pour la quitter et sans vous permettre même de le désirer. Dites au contraire, avec Jésus-Christ crucifié, que vous êtes toujours altéré de nouvelles peines, et avec le Roi-prophète, que vous êtes prêt à en souffrir davantage avec le secours de la grâce : *Paratum cor meum :* « Mon cœur est prêt. »

12. Aimez vos ennemis du fond du cœur. Regardez comme vos meilleurs amis ceux qui vous font tout le tort qu'ils peuvent; traitez-les avec honnêteté, avec douceur, avec affabilité, et rendez-leur tous les services possibles. Portez une égale affection à ceux pour qui vous sentez naturellement de l'antipathie; excusez leurs défauts, supportez leurs caprices avec patience; ayez pour eux tous les ménagements que la charité inspire et tous les égards que l'honnêteté demande. Ecartez de votre esprit, les ombrages, les soupçons, les préjugés qui pourraient vous prévenir contre eux, et bannissez de votre cœur les amertumes, les chagrins, les aigreurs qui seraient capables de vous indisposer à leur endroit.

13. Aimez[1] extrêmement l'oraison et, s'il est possible, n'en interrompez jamais l'exercice. Tenez-vous toujours en la présence de Dieu, implorez sans cesse son secours et produisez continuellement des actes d'amour envers lui, d'adoration et de consécration de tout votre être.

14. Remplissez si bien tous les moments de la journée de prières, de lectures, de bonnes actions, que vous n'en laissiez pas écouler inutilement un seul. Il

[1] Noveris, filia charissima, quod in oratione humili, continua, fideli, cum vera perseverantia, lucratur anima perfectionem et omnem virtutem. « Sachez, ma très chère fille, que par une oraison humble, continuelle, fidèlement persévérante, l'âme gagne la perfection et toutes les vertus. » *Christ. ad Cath. Sen. Dial., c.* 66.

n'en est aucun qui ne soit d'un prix infini et pour le bon emploi duquel vous ne deviez avoir la dernière vigilance.

15. Ayez une attention continuelle sur vous-même, pour profiter des occasions qui se présentent de pratiquer la vertu; appliquez-vous surtout à retirer des plus considérables tous les avantages que Dieu a dessein de vous y ménager. Rien ne vous fera plus avancer dans la vertu que les belles victoires remportées sur vous-même dans les occasions importantes.

16. Rendez-vous très fidèle à suivre les inspirations du Seigneur, surtout lorsqu'elles vous pressent de vous rendre exact à vos devoirs, de faire quelque sacrifice à Dieu ou d'entreprendre quelque chose pour sa gloire; en sorte que vous ne manquiez jamais de suivre une inspiration reconnue pour venir d'en haut.

17. Retranchez avec soin tout ce que vous connaissez être un obstacle à votre perfection, sans que le respect humain ou quelque autre considération temporelle puisse vous arrêter.

18. Quoi qu'il vous arrive, ne vous découragez jamais. Malgré vos faiblesses et vos chutes, recommencez chaque jour et à chaque heure votre travail avec un nouveau courage et une nouvelle ferveur. Il faut d'abord vous en humilier devant le Seigneur, lui en demander très humblement pardon, lui en offrir quelque satisfaction, et puis n'y plus penser, mais continuer votre chemin avec joie, comme si rien ne vous en avait écarté.

Vous trouverez dans la suite de cet ouvrage grand nombre d'autres moyens fort propres pour vous avancer dans la perfection. J'ai cru devoir faire ici ce petit résumé, tiré des chapitres suivants, afin de donner d'abord une idée des principaux moyens qu'on doit employer pour arriver à ce but.

CHAPITRE III

DE LA VOCATION A L'ÉTAT RELIGIEUX.

I

Vous ne sauriez jamais avoir assez d'amour ni assez d'estime pour votre vocation; c'est une faveur que vous devez estimer mille fois plus que tous les sceptres et toutes les couronnes de l'univers, et aimer plus que tout ce que vous avez de plus cher. Hé! pourriez-vous assez estimer un état qui vous garantit d'une infinité de péchés, auxquels vous seriez sans cesse exposé dans le monde; qui vous occupe continuellement à des exercices de piété, qui vous fait mériter à tout moment des couronnes immortelles de gloire, qui vous donne Dieu pour portion et pour héritage, qui vous procure l'avantage et l'honneur de demeurer dans sa maison, où il vous fait goûter ses ineffables délices, et qui enfin vous conduira infailliblement au ciel, si vous en remplissez fidèlement les devoirs? Ah! c'est une grâce qui n'a point de prix, et ce ne sera que dans l'éternité que vous en connaîtrez bien la valeur. Qu'avez-vous fait à Dieu pour l'obliger à vous l'accorder et à vous préférer à tant d'autres qui la méritaient mieux que vous et qui en auraient fait un meilleur usage? Que cette grâce vous soit donc très chère et très précieuse. Remerciez-en chaque jour le Seigneur; ayez-en une vive et profonde reconnaissance et ne manquez pas de renouveler tous les jours vos vœux. Ce renouvellement est une confirmation de l'alliance que vous avez faite avec Dieu le jour de votre profession, et il vous attire de nouvelles grâces de sa part toutes les fois que vous le faites.

II

Tâchez de bien comprendre l'excellence de votre état, afin d'en concevoir plus d'estime et plus d'amour : il n'est rien de plus grand dans le christianisme. Le martyre semble être ce qu'il y a de plus excellent et de plus parfait, parce qu'on ne saurait porter plus loin la charité qu'en souffrant la mort pour Jésus-Christ. Mais l'état religieux n'est pas seulement un martyre; il renferme une multitude de martyres. Déjà la consécration au service de Dieu en est un, au sentiment de saint Jérôme[1], parce qu'elle nous fait mourir au monde et nous immole à Dieu; l'obéissance est un martyre, dans la pensée de saint Théodore Studite[2], parce qu'elle nous fait mourir à notre propre volonté; la chasteté est un martyre, dans l'opinion de saint Ambroise[3], parce qu'elle nous fait mourir aux plaisirs du corps; la pauvreté est un martyre, si nous en croyons saint Bernard[4], parce qu'elle nous engage à souffrir beaucoup d'incommodités et nous fait mourir à l'amour des richesses; la mortification des vices est un martyre, nous assure saint Grégoire pape[5], parce qu'elle crucifie la chair avec ses vices et ses convoitises; la pénitence est un martyre, au sentiment de saint Jean Chrysostome[6], parce qu'elle afflige tous les membres du corps qui ont servi d'instrument au péché; la pureté du cœur est un martyre, dans l'opinion de saint Jérôme[7], parce qu'elle nous fait mourir au péché; l'amour de Dieu est un martyre, dans la pensée de sainte Brigitte[8], parce qu'il nous consume de ses feux et nous fait mourir de douleur de voir Dieu si peu aimé et si mal servi; l'amour du prochain est

[1] *Ep. 27 in Epitaph. Paulæ.* — [2] *Serm.* 25. — [3] *L.* I *de Virg.* — [4] *Serm.* I *in Festo omn. SS.* — [5] *Hom.* XXX *in Evan.* — [6] *Hom.* XXXVI *ad pop. ant.* — [7] *Ep.* 27 *Cit.* — [8] *L.* IV *Rev., c.* 28.

un martyre, dit saint Grégoire de Nazianze[1], parce qu'il nous fait prendre part à tous ses maux et qu'il nous fait souffrir avec patience ses défauts, ses persécutions et ses injustices; toutes les vertus chrétiennes sont enfin autant de martyres, dans la pensée de saint Cyprien[2] : *Gloriosa virtutum martyria;* parce qu'elles nous font mourir aux vices opposés et qu'il faut nous faire de grandes violences pour les pratiquer. L'état religieux renferme toutes ces sortes de martyres, parce qu'il nous engage à la pratique de toutes ces vertus. L'on peut dire d'un véritable religieux qu'il ressemble à ces héros du christianisme qui ont souffert un grand nombre de martyres, par la multitude des différents supplices que la cruauté des tyrans leur a fait endurer; mais avec ces trois différences qui lui sont très glorieuses. La première, que son martyre est volontaire, au lieu que celui des autres martyrs était souvent contre leur volonté; il s'offre lui-même à la mort, au lieu qu'on y traînait les autres. La seconde, que les autres martyrs étaient les martyrs de la foi, et il est le martyr de la perfection. Ceux-là souffraient pour ne pas perdre leur âme, et il souffre pour rendre la sienne plus parfaite et plus agréable à Dieu. Les premiers ont été les martyrs de la guerre qu'a endurée l'Eglise, et il est le martyr de la paix dont elle jouit. La troisième enfin est que le supplice des autres martyrs finissait bientôt, au lieu que le sien dure autant que le cours ordinaire de la vie humaine. Mais tous ces différents martyres seront autant de couronnes immortelles de gloire dans le ciel pour lui. Que vous êtes donc heureux d'avoir été appelé à un état où vous pouvez mériter tant de riches couronnes! Que votre vocation vous doit être précieuse, puisqu'elle vous procure de si rares

[1] *Orat. de S. Basil.* — [2] *Lib. de lapsis.*

avantages! Appliquez-vous avec tant de ferveur à la pratique de toutes les vertus qu'elle demande de vous, que vous vous rendiez digne de ces grandes récompenses.

III

Mais votre état ne vous met pas seulement au rang des martyrs, il vous donne encore place parmi les apôtres, parmi les prophètes, parmi les patriarches, parmi les anges, et il vous élève même jusqu'aux premiers chœurs des chérubins et des séraphins. Je dis qu'il vous donne place parmi les apôtres, parce que si les pasteurs de l'Eglise sont les héritiers de leur puissance, par le caractère qu'ils reçoivent dans leur ordination, les religieux sont les héritiers de leur sainteté, par leur renoncement à tous les biens temporels, par leur application à l'oraison et par leur vie dure et austère. C'est ce qui a fait dire à saint Jean Chrysostome[1] et à saint Bernard[2] que la vie religieuse est une imitation de celle des apôtres. Votre état vous donne place parmi les prophètes, parce que les religieux en sont les enfants et les disciples; qu'ils imitent leur vie cachée et éloignée de celle du peuple; qu'ils passent leurs jours comme eux dans des entretiens continuels avec Dieu, et qu'ils annoncent encore plus par leurs actions que par leurs paroles les choses futures, c'est-à-dire, l'avènement du règne de Jésus-Christ et la destruction de l'empire du démon. Votre état vous donne place parmi les patriarches, parce qu'il vous fait l'héritier de leur foi et de leur simplicité, et qu'il vous rend, comme eux, mais d'une manière plus noble et plus sainte, le père des peuples que les religieux engendrent spirituellement, par les prières et les bonnes œuvres qu'ils offrent à Dieu pour leur salut et par la

[1] *Hom.* XIII *in Mat.* — [2] *Serm.* 27 *de divers.*

parole de Dieu qu'ils leur annoncent. Il vous donne place parmi les anges, parce qu'il vous fait mener une vie angélique, selon la remarque de saint Climaque[1], et qu'il vous occupe, comme ces bienheureux esprits, à chanter presque continuellement les louanges de Dieu. Il vous élève enfin aux chœurs des chérubins et des séraphins, selon la pensée de saint Bonaventure[2], parce qu'il vous remplit de leurs lumières et de leurs ardeurs, que vous répandez ensuite, à leur imitation, dans les cœurs des autres.

IV

Ajoutons, que si on voit dans l'Eglise de nouveaux apôtres, qui passent les mers pour aller annoncer l'évangile aux nations barbares, ils sont, la plupart, tirés des cloîtres. S'il y paraît des prophètes, à qui Dieu communique des lumières extraordinaires et à qui il révèle les secrets de l'avenir, ce sont, le plus souvent, des religieux qui reçoivent ces faveurs. Si l'Eglise a le plaisir de voir naître de nouveaux enfants dans son sein par la conversion des infidèles et de voir ressusciter, par leur retour à Dieu, ceux qui étaient morts par le péché, ce sont très souvent les religieux qui en sont les pères. Si on voit des anges, des chérubins et des séraphins sur la terre, dans ces grandes âmes qui mènent une vie toute céleste, qui sont toujours absorbées dans la contemplation des grandeurs de Dieu et toujours consumées des plus ardentes flammes de la charité, c'est ordinairement dans les cloîtres qu'on les trouve. L'état religieux est l'héritage du Dieu de Jacob, sur lequel il verse une pluie plus abondante de ses grâces ; c'est son temple où il tient renfermés ses plus riches trésors. *Les religieux,* dit

[1] *Grad.* 4. — [2] *L. eccl. hier., c.* II, 23.

saint Cyprien, *sont les fleurs du jardin de l'Eglise, qui font sa beauté et son ornement et qui l'embaument de leur odeur; ils sont l'image vivante de Dieu, exprimant fidèlement les traits de la sainteté de son Fils. Ils sont la portion la plus illustre du troupeau de Jésus-Christ*[1]. Car, bien que l'état religieux ait beaucoup perdu de sa première splendeur, on peut pourtant dire qu'aujourd'hui même, ce que l'Eglise a de plus édifiant et qui répand une plus douce odeur parmi les peuples, ce qu'elle a de plus saint et qui imite de plus près la sainteté infinie de Jésus-Christ, son adorable Epoux, ce qu'elle a de plus grand et qui relève le plus sa gloire, se trouve, pour la plus grande partie, renfermé dans les cloîtres.

V

Saint Grégoire de Nazianze dit[2] que *les religieux sont les prémices du troupeau de Jésus-Christ, les colonnes et la couronne de la foi, les pierres précieuses qui servent à l'édifice du divin temple, dont Jésus-Christ est le fondement et la pierre angulaire*. Il dit que les religieux sont les prémices du troupeau de Jésus-Christ, parce que leur consécration au service du Seigneur, par les trois vœux ordinaires, est la première et la plus digne offrande que l'Eglise ait à présenter à Dieu, après celle du divin sacrifice de nos autels. Il les appelle les colonnes de la foi, parce que ce sont eux qui la soutiennent avec plus de force lorsqu'elle est attaquée, et qu'elle ne se conserve jamais plus pure et plus entière que dans les cloîtres. Il les nomme la cou-

[1] Flos est iste ecclesiastici germinis, decus atque ornamentum gratiæ spiritalis, Dei imago respondens ad sanctimoniam Domini, illustrior portio gregis Christi. *S. Cypr. l. de hab. Virg.*

[2] Omnes sunt gregis Domini primitiæ, columnæ et coronæ fidei, pretiosæ margaritæ, templi illius lapides cujus fundamentum et lapis angularis est Christus. *Greg. Naz. or. ult. in Julian.*

ronne de la foi, parce que s'ils sont, par la fermeté de leur foi, les colonnes de l'Eglise, ou comme parle Hugues le Cardinal, les os qui portent et qui soutiennent son corps; ils sont, par la sainteté de leurs mœurs, la gloire et la couronne de cette même Eglise. Il dit enfin qu'ils sont les pierres précieuses dont est bâti le divin temple, dont Jésus-Christ est le fondement, parce que si la Jérusalem céleste est bâtie de pierres précieuses, qui sont les saints et les élus, elles sont principalement tirées des cloîtres. N'avons-nous pas vu, dans le siècle dernier, que parmi plus de soixante de ses enfants, que l'Eglise a mis au nombre des saints ou des bienheureux, il n'y en a que cinq ou six qui n'aient pas fait profession de la vie religieuse? Et ne lisons-nous pas, dans l'histoire de l'Eglise, que depuis que les persécutions qu'elle a souffertes ont cessé, les religieux ont succédé aux martyrs et qu'elle n'a presque point eu de saints qui n'aient embrassé l'état religieux, ou du moins, que le nombre des saints qui ont vécu dans le cloître surpasse infiniment celui des saints qui ont vécu dans le siècle? Où trouve-t-on encore aujourd'hui plus de vertu solide et des âmes qui marchent avec plus de courage et plus de fidélité dans le chemin de la perfection que dans les cloîtres? De sorte que presque toute la sainteté du christianisme semble y être renfermée, comme les séculiers même n'en disconviennent pas.

VI

Malheur au monde, disait un jour Jésus-Christ à sainte Thérèse, *malheur au monde*[1], *s'il n'y avait plus de religieux, quoiqu'il s'en trouve plusieurs*

[1] Malheur au monde! parce que si l'état religieux était aboli, il n'y aurait plus sur la terre de profession publique, et en quelque sorte officielle, des conseils évangéliques, et la vie de Jésus-Christ ne serait plus reproduite tout entière dans l'Eglise. E.

parmi eux qui se sont relâchés de leur première ferveur! Il ne faut point douter, dit le savant Rufin, que si le monde subsiste encore, ce ne soit par leurs mérites : *Dubitari non debet ipsorum meritis adhuc stare mundum*[1]. Ils sont les anges tutélaires des royaumes et des empires; les forts d'Israël qui environnent et qui gardent le lit du vrai Salomon, c'est-à-dire l'Eglise; les « montagnes saintes » que Dieu a mises autour de son peuple, pour lui servir de rempart contre la fureur de ses ennemis; les troupes d'élite de l'armée du Dieu vivant, qui en font presque toute la force. Il y a autant ou plus de différence des religieux aux personnes même de piété qui sont en estime dans le siècle, qu'il y en a des milices qui n'ont jamais vu l'ennemi à des troupes aguerries. Aimez donc, respectez et honorez un état si excellent et si illustre. Félicitez-vous vous-même d'y avoir été appelé, et n'épargnez rien pour être un des membres qui en remplit mieux les obligations et qui en soutient la gloire avec plus de dignité.

VII

Quand on considère avec attention les desseins éternels de Dieu, qui n'a mis l'homme dans le monde que comme un père de famille met un ouvrier dans son champ ou dans sa vigne, pour lui faire gagner le salaire, je veux dire, pour lui faire mériter la félicité du ciel; quand on fait réflexion que tout le temps de notre vie est comme un point entre l'éternité, qui à notre manière de concevoir, l'a précédée et celle qui la doit suivre; que ce point ou ce court espace de temps devant décider de notre bonheur ou de notre malheur éternel, selon la manière dont nous

[1] *Prol. in vit. Patr.*

l'aurons employé, il est d'une importance infinie de le bien employer et de n'en point perdre la moindre partie; quand, dis-je, on considère tout cela, on est surpris de ce que les hommes ne désertent pas les villes et les villages, pour courir en foule dans les cloîtres, ou pour se retirer dans les solitudes, afin d'y travailler de toutes leurs forces à la grande affaire de leur éternité, à quoi il est si difficile de vaquer dans le monde. Que s'ils ouvraient les yeux pour voir le danger qu'ils courent de leur salut éternel, ils prendraient sans doute une autre résolution. Mais le plan de la Providence n'est pas et ne peut être que tous les hommes quittent la vie séculière; elle leur a donné, d'ailleurs, les moyens de s'y sanctifier. Cependant combien leur condition est plus périlleuse que la vôtre! Bénissez donc le Seigneur, qui vous a fait apercevoir le danger et qui vous a tendu la main pour vous en retirer, en vous conduisant dans le cloître. Soyez très sensible à une grâce si précieuse et très soigneux d'en profiter, employant, avec la dernière fidélité, tous les moments de votre vie à la grande affaire de votre salut.

VIII

Formez-vous dans votre esprit une idée de tous les plaisirs, de toutes les douceurs, de toute la gloire et de toute la félicité qu'un homme, d'une condition égale ou même supérieure à la vôtre, peut posséder dans le monde, pendant tout le temps de sa vie, lorsque tout lui réussit selon son désir. Mettez tous ces plaisirs, toute cette gloire, toute cette félicité d'un côté, et de l'autre, la gloire et la félicité qu'un religieux mérite dans le ciel par le sacrifice qu'il fait à Dieu de toute cette félicité temporelle et par toutes les bonnes œuvres qu'il pratique dans le cloître, en y remplissant exacte-

ment tous ses devoirs. Il y a moins de disproportion entre un grain de sable et la grandeur immense des cieux, qu'il n'y en a entre cette félicité temporelle et celle que ce religieux s'acquiert pour le ciel. Comment donc un homme, qui a encore quelque reste de raison, regretterait-il cette légère félicité, dont il ne saurait jouir que pendant le court espace de la vie, quand il entrevoit ce souverain bonheur; surtout entendant Jésus-Christ qui l'assure, avec serment, que son renoncement le rendra cent fois plus heureux, même dès ce monde, que s'il ne l'avait pas fait? Oh! que vous avez agi sagement de prendre le parti que vous avez embrassé en quittant le siècle, pour vous acquérir des trésors infinis de gloire dans le ciel! Applaudissez-vous de votre choix et remerciez le Seigneur de vous l'avoir inspiré.

IX

Qu'est-ce que la vie des personnes du siècle les mieux réglées et qui font une plus haute profession de piété, auprès de celle des religieux d'un ordre régulier et quelque peu austère? Une personne de piété dans le monde se lève-t-elle toutes les nuits pour chanter les louanges de Dieu? Emploie-t-elle cinq ou six heures par jour à ce saint exercice? Fait-elle abstinence perpétuelle? Jeûne-t-elle la plus grande partie de l'année? Se tient-elle renfermée dans la solitude, sans en sortir que très rarement ou même jamais? Garde-t-elle un silence presque continuel? Est-elle attachée à une suite d'exercices qui dure depuis le matin jusqu'au soir et qu'il faut recommencer tous les jours, sans pouvoir s'en dispenser que pour de fortes raisons et avec permission? Est-elle dans une telle dépendance d'un supérieur qu'elle ne puisse ni parler, ni écrire à personne, ni faire la moindre chose

sans en avoir auparavant obtenu la permission? Voilà pourtant ce que fait le moindre de la communauté dans un ordre réglé et un peu austère; sans parler de quantité d'autres saintes pratiques et de bonnes œuvres de surérogation, que chacun fait en son particulier et qui, lorsqu'un religieux est un peu fervent, vont toujours bien loin. Il est sûr que tout ce que font pour l'ordinaire dans le monde les personnes de piété les mieux réglées ne peut entrer en parallèle avec tout cela; et puis ce qu'elles font est adouci par le mélange des conversations, des divertissements et des autres plaisirs qu'elles prennent. La propre volonté gâte souvent une partie des bonnes œuvres qu'elles pratiquent, et les vaines louanges qu'on leur donne corrompent l'autre. Je ne prétends pas, néanmoins, comprendre ici certaines personnes d'un mérite supérieur, qui vivent avec autant ou plus de régularité et de sainteté dans le siècle, que les religieux les plus fervents et les plus parfaits, dans leur cloître. Je ne parle que des personnes d'une vertu moins élevée, qui pour l'ordinaire, est fort inférieure à celle des religieux austères et fervents. Ce qui faisait dire à l'abbé Gilbert que « ce qu'il y a de faible dans le cloître l'emporte sur ce qu'il y a de plus fort dans le monde » : *Quod infirmum est in vobis, fortius est sæcularibus*[1]; et à saint Bernard « que si un homme faisait dans le monde la quatrième partie de ce qu'un religieux pratique dans son cloître, il serait regardé comme un saint et comme un ange » : *Credo nullum hic esse, qui si quartam partem eorum quæ facit, in sæculo actitaret, non adoraretur ut sanctus, non reputaretur ut angelus*[2]. Et une supérieure de mérite d'un ordre des plus réformés de l'Eglise disait que les personnes qui brillaient dans le siècle comme des

[1] *Serm.* 87. — [2] *Serm.* 4 *in Ps.* Qui habitat.

soleils par l'éclat de leur vertu n'étaient pas même des étoiles lorsqu'elles étaient entrées dans le cloître, où elles se voyaient effacées par des vertus beaucoup plus éclatantes. Estimez donc votre état, qui, d'une part, vous engage dans une vie si sainte et si pleine de bonnes œuvres, et qui, d'autre côté, vous met à couvert de la vanité, par la compagnie d'un bon nombre de personnes de vertu qui en font autant ou plus que vous.

X

On peut comparer une personne du monde qui fait son salut, en vivant avec piété et dans la pratique des vertus chrétiennes, à ces petits marchands qui conduisent assez bien leurs affaires et qui font quelque fortune, comme serait, par exemple, de cinquante ou de cent mille livres. Mais un religieux d'un ordre réglé et austère, lorsqu'il est fervent et qu'il remplit bien les devoirs de son état, ressemble à ces gros marchands qui font une fortune surprenante, comme serait, par exemple, de dix ou de vingt millions. Cela veut dire que dans les cloîtres on s'acquiert une gloire incomparablement plus grande pour l'éternité, que dans le monde; parce qu'un religieux remplit de quelque sainte action tous les moments de la journée; qu'il pratique dans le cloître des vertus excellentes qui sont inconnues dans le monde; qu'instruit et formé à la piété par des personnes éclairées, il pratique la vertu d'une manière beaucoup plus solide et plus dégagée de l'amour-propre et des recherches de la nature, et qu'enfin il fait ses actions ordinaires avec bien plus de perfection qu'on ne fait dans le monde. Cela doit néanmoins s'entendre, comme j'ai déjà remarqué, des religieux fervents et fidèles à leur vocation; car il peut arriver qu'une personne du monde ne fera pas, à

beaucoup près, tant de bonnes œuvres extérieures qu'un religieux, et que néanmoins, ayant plus de piété intérieure et plus de ferveur que lui, elle méritera une plus grande gloire dans le ciel; « Parce que Dieu a beaucoup plus d'égard, dans la distribution de ses récompenses, aux dispositions intérieures du cœur qu'aux actions extérieures[1]. » C'est pourquoi les religieux doivent prendre garde de ne point perdre les grands avantages de leur état par leur tiédeur et par leur infidélité.

XI

Il est du devoir d'un homme sage de faire ce qu'il sera toujours bien aise d'avoir fait et d'éviter ce qui lui serait un sujet éternel de repentir s'il venait à le faire. Il n'est personne qui, au lit de la mort et pendant toute l'éternité, ne soit ravi de s'être consacré au service du Seigneur et d'avoir passé sa vie dans la pratique des bonnes œuvres, dans les travaux et dans les austérités de la pénitence; et il n'est personne, au contraire, qui, sur le point de mourir et pendant toute l'éternité, ne regrette très vivement d'avoir passé sa vie dans l'amusement des créatures, à suivre ses passions et à contenter ses sens. *Plût à Dieu!* disait au lit de la mort Philippe III, roi d'Espagne : *Plût à Dieu que je n'eusse jamais été roi! Plût à Dieu que j'eusse passé dans le désert les années que j'ai passées sur le trône! Plût à Dieu que j'eusse toujours mené une vie solitaire dans la Thébaïde, appliqué uniquement à Dieu! Oh! que j'en mourrais à présent avec bien plus de paix et que j'en paraîtrais avec bien plus de confiance au tribunal de Dieu! A quoi sert d'être roi, qu'à ressentir*

[1] Non enim numero et laborum multitudini Deus mercedem reddit; sed alacri proposito atque ferventissimæ voluntati. *S. J. Clim. Præf. in scal.*

au lit de la mort de cruels regrets de l'avoir été[1] ! Tout cela doit porter un bon religieux à aimer son état et à se réjouir de ce qu'en remplissant ses obligations, il passe sa vie de la manière qu'il souhaitera pendant toute l'éternité de l'avoir passée. Un homme du monde, au contraire, a sujet de plaindre son sort et de s'affliger de ce qu'il mène une vie qui pourra devenir l'éternel objet de ses regrets.

XII

Voulez-vous être heureux dans votre état? Vivez en bon religieux et acquittez-vous avec une inviolable fidélité de tous vos devoirs. La mesure de votre fidélité et de votre zèle au service de Dieu sera celle de votre bonheur. Si vous êtes parfaitement fidèle, vous serez parfaitement heureux, autant qu'on peut l'être en ce monde. Si vous avez une fidélité médiocre, vous serez aussi médiocrement heureux. Mais si vous manquez de fidélité, vous serez misérable. Etre bon religieux et heureux, être mauvais religieux et malheureux, c'est la même chose. La première raison en est qu'il n'y a point de véritable consolation, surtout dans la religion, que celle qu'on trouve auprès de Dieu. Le cloître est un désert affreux et stérile, où il ne croît ni herbe ni fruit, et où l'on n'apporte rien d'ailleurs, de quoi l'on puisse se nourrir; on n'y vit que de la manne du ciel et de l'eau miraculeuse du rocher : je veux dire que des consolations qu'on reçoit de Dieu et qu'on trouve auprès de Jésus-Christ. Quand cette manne et cette eau viennent à manquer, que peut faire un religieux, que périr de faim et de soif? Or, elles lui manquent infailliblement lorsqu'il n'est pas bon religieux, parce que Dieu ne fait point part de ses consolations à des

[1] Apud Corn. a lapide in c. 2 *Osee*, v. 14.

créatures infidèles, qui n'ont ni amour ni complaisance pour lui; ainsi, ce religieux ne peut être que malheureux. Car, d'un côté, il est sans consolation de la part du ciel, puisque Dieu la lui refuse en punition de ses péchés; de l'autre côté, il est privé des consolations de la terre, parce que son état les lui interdit; ou s'il lui en permet quelqu'une, elle est si mince qu'elle ne saurait suffire pour le rendre content. En second lieu, la vie religieuse est d'elle-même fort pénible; on n'en saurait supporter le joug si Dieu ne l'adoucit avec l'huile de ses consolations. Un mauvais religieux en est privé; par conséquent il est misérable. En troisième lieu, un mauvais religieux s'attire, par ses dérèglements, des corrections et des châtiments de la part de ses supérieurs, des mépris et des reproches de la part de ses frères; il est regardé d'un mauvais œil par tout le monde; sa conscience le bourrèle au dedans; il n'a que des rebuts et des sujets de chagrin au dehors. N'est-ce pas là une vie bien malheureuse? Il commence son enfer dès ce monde, comme un bon religieux y commence son paradis.

XIII

Ne vous attendez pas à n'avoir point de peines dans la religion et ne cherchez point en cela votre bonheur; vous devez, au contraire, vous préparer à en souffrir beaucoup, soit de la part de votre état même, qui à la longue devient fort pénible, si une grande ferveur n'en adoucit le joug; soit de la part de vos passions immortifiées, qui vous fatigueront par de fréquents et de fâcheux assauts; soit de la part de vos supérieurs ou de vos frères, dont la conduite ne sera peut-être quelquefois ni obligeante ni équitable à votre endroit; soit enfin de la part de Dieu même, qui voudra éprouver

votre vertu. Il faut que vous soyez disposé à supporter et à dévorer, pour ainsi dire, par l'ardeur de votre amour, toutes ces peines et que vous ayez un courage à ne vous étonner de rien et à ne vous laisser jamais abattre, dans la persuasion que tout ce que nous souffrons en cette vie est peu de chose, et que ce sont des occasions qui nous doivent faire plaisir au lieu de nous affliger, parce qu'elles nous fournissent les moyens de rendre gloire à Dieu, de nous avancer dans les voies de la grâce et de nous mériter de riches couronnes dans le ciel. Lorsqu'on prend de cette sorte les peines de la religion, elles se changent en consolations, parce que, d'une part, on se met au-dessus d'elles et que, d'un autre côté, Dieu nous remplit de ses douceurs, en récompense de ce que nous souffrons courageusement pour son amour.

XIV

Le joug de la religion devient toujours plus pesant à ceux qui s'efforcent de se le rendre plus léger, en se dispensant d'une partie de leurs devoirs ; comme au contraire il devient plus léger à ceux qui tâchent d'en augmenter le poids par une vie plus austère et plus mortifiée ; parce que l'abondance des douceurs que Dieu répand dans leurs cœurs, en récompense des violences qu'ils se font pour son amour, empêche qu'ils ne sentent la pesanteur du joug et fait qu'il leur semble plus doux et plus léger que tout au monde. Au lieu que la soustraction des grâces et des consolations célestes que souffrent les religieux lâches et négligents, en punition de leurs infidélités, fait que ce joug leur paraît extrêmement dur et fâcheux, et qu'il le devient en effet à leur égard. Ne vous dispensez donc jamais d'aucun de vos devoirs, si vous voulez vivre content et heureux dans votre état. Vous ne sauriez

en omettre quelqu'un sans diminuer de quelque degré votre joie et votre bonheur.

XV

On voit quelquefois des religieux qui sont dans un mouvement continuel pour se procurer du repos et ces quelques misérables consolations qu'ils espèrent trouver parmi les créatures. Ils remuent toute sorte de ressorts et mettent tout en œuvre pour se les ménager. Ils sont chagrins quand ils ne peuvent réussir dans leur dessein et passent leur vie dans la tristesse et dans l'amertume. Mais pourquoi ces religieux vont-ils chercher avec tant de travail et tant de soins ce qui leur est si facile de trouver? Pour vivre contents et heureux, ils n'ont qu'à s'attacher à Dieu et à vivre en bons religieux; c'est en cela seulement qu'ils peuvent espérer de trouver leur repos et leur bonheur; ils ont beau le chercher ailleurs, ils ne l'y trouveront jamais.

XVI

Piquez-vous saintement de savoir bien votre religion : je veux dire de connaître et d'observer toujours mieux les devoirs et les obligations de votre état. Il vous oblige à vous distinguer des gens du monde par votre piété, par votre humilité, par votre détachement, par votre régularité et par votre modestie. C'est à quoi vous ne devez pas manquer. Un religieux se fait honneur quand il vit selon sa règle et qu'il a l'air, les manières, la simplicité, la retenue qui conviennent à son état. Il se rend au contraire ridicule quand il se dispense de ses règles et qu'il prend les airs et les manières d'un séculier. Les gens du monde qui sont un peu éclairés savent fort bien faire le discernement

de ces deux caractères, et autant ils se raillent et se scandalisent d'un religieux qui prend des airs et affecte des manières qui ne lui conviennent pas, autant sont-ils édifiés de la vertu d'un autre qui est retenu et modeste.

XVII

Soyez religieux en toutes choses : dans vos inclinations, dans vos pensées, dans vos désirs, dans vos discours, dans vos actions, dans votre port, dans vos manières, en un mot, dans toute votre conduite. Soutenez partout la gloire de votre état. Soyez partout la bonne odeur de Jésus-Christ ; ne donnez occasion à personne de mépriser la profession religieuse. On commet souvent des fautes fort considérables en flétrissant l'honneur de la Religion par des manières indignes d'un religieux ; car les séculiers qui voient certains religieux dissipés s'imaginent que tous ceux du même corps leur ressemblent ; comme l'on juge, dit saint Bonaventure, que tout le vin d'un tonneau ressemble à celui qu'on donne à goûter. Ils ne font pas réflexion que les fautes sont personnelles ; qu'il n'est point de corps, pour sain qu'il soit, où il ne se trouve quelque goutte de mauvais sang, et que quand les religieux seraient des anges, on devrait s'attendre à voir parmi eux un triste mélange de bons et de mauvais, comme il s'en trouva parmi les esprits célestes, un moment après qu'ils furent sortis des mains de leur Créateur.

XVIII

Les religieux, autrefois si honorés et si estimés, ne sont regardés aujourd'hui, par un grand nombre de séculiers, que comme la balayure du monde et comme l'opprobre du peuple. J'avoue que la malignité et

l'envie ont souvent part à cette conduite; mais aussi il faut convenir que les religieux s'attirent assez souvent le mépris des hommes par leur faute[1]. On ne voit plus en eux cette éminente perfection des anciens solitaires, ce grand détachement de toutes les choses temporelles, cette humilité profonde, cet amour insatiable pour les austérités et les mortifications, cet esprit de retraite et d'oraison; on y voit même assez souvent des dispositions toutes contraires. Comment pourrait-on estimer des gens qui semblent imposer au public par les apparences trompeuses d'une fausse piété, et qui devant être plus différents du reste des hommes par l'éminence de leur vertu qu'ils ne le sont par la figure de leur habit, n'ont pourtant rien au-dessus du commun. La vertu a tant de charmes qu'elle se fait estimer de ses propres ennemis. Si les religieux étaient, comme ils le devraient être, des anges incarnés et des hommes tout célestes, ils s'attireraient l'amour et l'estime de tout le monde; ou s'il se trouvait encore quelqu'un assez malicieux pour les persécuter, Dieu ne manquerait pas de leur susciter des protecteurs pour les défendre. Voyez si vous n'êtes pas un de ceux qui avilissent et qui déshonorent l'état religieux par une vie peu conforme à son excellence, et si cela est, ne manquez pas de vous en humilier et de vous en confondre.

XIX

C'est quelque chose de bien grand que la profession

[1] Ce que l'auteur de ce livre ne pouvait prévoir, au temps où il écrivait, c'est que le relâchement d'un petit nombre de religieux, au XVIIIe siècle, préparait déjà la catastrophe sinistre où sombra tout à fait la vocation de quelques-uns, mais d'où la sainte profession monastique épurée par l'exil et le martyre sortit plus pure et plus honorée que jamais. E.

religieuse et que la qualité de religieux; il faut beaucoup s'élever au-dessus de la nature, posséder une vertu sublime et vivre plutôt comme un ange du ciel que comme un homme de la terre, pour n'en point flétrir la gloire. Animez-vous chaque jour à travailler avec une nouvelle ferveur, pour en remplir les devoirs et pour vous élever à ce haut point de vertu qu'elle exige de vous. Dieu abandonne souvent à d'étranges désordres les religieux qui ne se mettent pas assez en peine de vivre avec la perfection que demande leur état. Il retire de leurs mains, comme le père de famille de l'Evangile, de celles du serviteur négligent, la mine d'argent, c'est-à-dire la grâce. Hé! que peut faire un homme dépouillé de la grâce, que de déplorables chutes? Dieu lui laisse porter seul le pesant fardeau de ses obligations; mais que peut-il faire, n'étant plus en disposition de le porter, que de le laisser au milieu du chemin et de se dispenser de ses devoirs les plus essentiels! Il faut de deux choses l'une, ou qu'un religieux aspire bien haut, ou qu'il s'attende à tomber bien bas; qu'il s'efforce d'arriver à une haute perfection, ou qu'il se mette en danger de faire de funestes chutes. Le mépris qu'il fait de la grâce de sa vocation est très souvent puni par des crimes énormes où Dieu permet qu'il tombe.

XX

C'est une chose surprenante de voir quelquefois des religieux qui vivaient dans la crainte du Seigneur, lorsqu'ils étaient encore dans le siècle, s'oublier ensuite dans la religion jusqu'à commettre de grandes fautes, semblables en cela aux Israëlites, qui se conservèrent dans la fidélité qu'ils devaient à Dieu, parmi les idolâtres de l'Egypte, et qui ensuite idolâtrèrent eux-mêmes dans le désert. J'estime que la cause de leur

malheur vient de ce qu'ils n'ont pas fait les efforts qu'ils devaient faire pour s'avancer dans la perfection. Ne mener dans le cloître qu'une vie commune, c'est courir à sa perte, parce que c'est un état de perfection où l'on est obligé de travailler sans relâche à se rendre plus parfait. Quand on le néglige, Dieu retire ses grâces, et on y devient pire qu'on n'était dans le siècle. Le cloître est cette terre de promission qui dévore ses habitants, s'ils ne sont des hommes forts et courageux. Les hommes faibles et languissants ne peuvent supporter la rigueur de son climat et ils y périssent misérablement. Il faut ou y travailler courageusement à la perfection, ou s'y perdre malheureusement.

XXI

Les religieux doivent être des hommes intérieurs et tout remplis de grâce, qui ne se conduisent que par ses lumières, n'agissent que par ses mouvements, ne soupirent qu'après ses richesses et soient entièrement dévoués aux volontés de Celui qui en est l'auteur, le principe et la fin. La nature ne doit se trouver en eux que pour être la matière de leurs combats, le sujet de leurs victoires et de leurs triomphes; elle ne doit jamais être le motif et la règle de leurs actions; ce doit toujours être la grâce. Il ne faut jamais qu'ils agissent naturellement; ils doivent toujours agir d'une manière surnaturelle et divine, c'est-à-dire pour des fins et par des motifs surnaturels et divins.

XXII

Un religieux doit s'appliquer avec beaucoup de soin à prendre l'esprit de son état et s'efforcer de se rendre un véritable religieux, s'il veut se sauver. Celui qui n'a point l'esprit de son état est regardé et rejeté de

Dieu comme un apostat. Car porter l'habit de la religion, ou demeurer enfermé dans un cloître, ce n'est pas être religieux à ses yeux; il faut, pour cela, avoir l'esprit de la religion, qui est comme la forme qui donne l'être au religieux. Quiconque n'a pas cet esprit n'est pas religieux devant Dieu; puisque, par son attachement au siècle et par les transgressions de sa règle, il est déjà sorti de son état, il s'est dépouillé des vertus qui en sont comme l'habit, il en a perdu la forme. Oh! qu'il est à craindre qu'il ne se trouve quelques apostats aux yeux de Dieu au milieu même des cloîtres, puisqu'il y a des religieux qui, au lieu d'avoir l'esprit de leur vocation, sont pleins de l'esprit du monde et conservent un cœur tout séculier sous un habit monastique, que la honte ou le respect humain les empêche de quitter. Leur tiédeur au service du Seigneur les a conduits insensiblement à n'avoir plus de penchant que pour les amusements du siècle et à donner tout leur amour à ce qui fait l'objet de la passion des gens du monde. Appréhendez qu'au jugement de Dieu vous ne soyiez trouvé de leur nombre. *Timendum est ne si pudor neget apostasiam corporis, tepor ipse paulatim ingerat apostasiam cordis : ut videlicet sub habitu religionis cor sæculare gerat* [1].

XXIII

Quel est l'esprit d'un religieux de saint Benoît? C'est une obéissance inviolable à la volonté de ses supérieurs et à toutes les règles de son état; une très grande ponctualité à tous les exercices de la Religion, singulièrement à l'office divin; une séparation entière

[1] « Il est à craindre que si la honte empêche l'apostasie extérieure, la tiédeur ne prépare insensiblement l'apostasie du cœur: de sorte que sous un habit religieux on porte un cœur tout séculier. » *S. Bern., Serm.* 5, *in Ps.* 90.

du commerce du monde; une oraison continuelle; une humilité très profonde; un silence très exact; un renoncement général à tous les désirs de la chair et à toutes les inclinations de la nature; un saint zèle pour les rigueurs et les austérités; un amour pour Dieu qui soit le maître absolu du cœur et qui rapporte tout à son objet; une charité sincère envers le prochain, qui porte à lui rendre toute sorte de bons offices extérieurs et à lui attirer, par les prières et par les bonnes œuvres, tous les secours intérieurs dont il a besoin pour l'affaire de son salut. Presque toutes ces qualités sont également essentielles aux religieux des autres ordres. Si quelques-uns sont moins obligés à la solitude et à la mortification extérieure, ils sont, du moins, autant obligés à l'intérieure. Il faut que pour conserver la ferveur, la force et l'onction du Saint-Esprit, ils se retirent de temps en temps du commerce des hommes, afin de vaquer à Dieu seul et de réparer par la retraite les fautes qu'ils ont commises dans leur ministère. Voyez si vous possédez toutes ces qualités, ou du moins si vous travaillez efficacement à les acquérir. Les parfaits religieux les possèdent; les imparfaits y travaillent. Si vous remarquez que vous ne faites ni l'un ni l'autre, vous n'êtes pas religieux devant Dieu.

XXIV

Quelle vie menons-nous, en comparaison de celle des premiers religieux de notre ordre? Combien nos jeûnes, notre travail, nos austérités, nos observances sont éloignées des leurs! Nous pouvons bien dire à leur égard ce que les Israëlites disaient à l'égard de ces hommes qui habitaient la terre de promission : *Quibus comparati quasi locustæ videbamur*[1]; que « nous

[1] *Num.*, XIII, 34.

sommes comme des petites sauterelles auprès d'eux. » Mais puisque nous n'avons pas la force de mener une vie aussi dure et aussi pénible pour le corps qu'a été la leur, tâchons du moins de réparer ce défaut par les vertus de l'esprit, par un ardent amour de Dieu, par une charité tendre pour le prochain, par un entier détachement de toutes les créatures, par une humilité profonde, par une obéissance exacte, par une oraison continuelle, par une pureté de cœur inviolable, par une fidélité parfaite à tous nos devoirs. S'ils nous ont surpassés dans les vertus extérieures, tâchons de les surpasser, ou du moins de les égaler, dans les vertus intérieures.

XXV

Il y a quelquefois des religieux qui s'entêtent de certains desseins, comme de se rendre habiles dans les sciences, dans la prédication, dans les affaires, de se pousser dans les emplois, de s'acquérir de la réputation et qui, ayant toujours ce but devant les yeux, en font en quelque sorte leur dernière fin. Quel dérèglement! Est-ce pour cela que Dieu vous a appelé à votre état et que vous y êtes vous-même entré? Pourquoi donc le profanez-vous par des vues si basses et si contraires à sa sainteté? L'unique chose que vous devez vous y proposer et de laquelle vous devez vous piquer est d'être un parfait religieux et d'y servir Dieu en esprit et en vérité. Si vos supérieurs vous occupent dans les sciences ou dans les emplois, il faut vous y engager dans l'esprit de la Religion, c'est-à-dire pour y accomplir la volonté de Dieu, pour y servir le prochain et pour y trouver votre sanctification, mais nullement pour y satisfaire votre vanité, ou pour y nourrir votre amour-propre par l'honneur qu'ils pourront vous attirer, ou par les douceurs que vous pourrez y trouver.

XXVI

Que la droiture et la simplicité soient l'âme de toute votre conduite; qu'il n'y ait rien en vous de factice ni d'affecté; que votre unique but soit de chercher le Seigneur et de le servir en esprit et en vérité. Que votre observance et les bonnes actions que vous faites partent d'un véritable fond de piété et d'un sincère désir de plaire à Dieu, et non pas d'une hypocrisie artificieuse qui cherche à s'attirer l'estime et l'approbation des hommes. Il se trouve quelquefois dans les cloîtres des religieux dont la conduite n'est que politique et qu'artifice; qui emploient tout leur esprit et toute leur adresse pour paraître ce qu'ils ne sont pas, c'est-à-dire fort réguliers et fort pieux, afin de s'acquérir de la réputation et de s'élever aux charges, ou de s'y maintenir, s'ils y sont déjà parvenus. Mais Dieu fera voir un jour, à leur confusion, que toute leur piété et toute leur régularité n'étaient que feinte et grimace. Il permettra même dès cette vie que tôt ou tard leurs artifices soient découverts, que leur hypocrisie éclate par quelque endroit et que l'on conçoive d'autant plus de mépris pour eux qu'on y aura remarqué plus d'affectation pour paraître ce qu'ils n'étaient pas. Conduisez-vous toujours de telle manière que votre conscience ne puisse vous reprocher aucune feinte, ni aucune duplicité, et qu'elle vous rende au contraire témoignage que vous agissez toujours avec une droiture inflexible et avec une simplicité sans fard, qui ne sait ce que c'est que d'avoir des vues pour autre chose que pour Dieu, et qui même se fait connaître au dehors par des manières aisées, naïves et naturelles.

XXVII

Ayez un grand zèle pour la conservation et pour l'augmentation de l'observance dans l'état que vous avez embrassé et particulièrement dans le monastère où vous faites votre demeure. Demandez sans cesse à Dieu qu'il donne de bons sujets à la Religion et qu'il remplisse de son esprit tous les religieux qui en sont les membres, particulièrement les supérieurs. Tâchez vous-même d'être un modèle de vertu à tous vos confrères. Chacun doit se piquer saintement d'être dans son monastère le soutien de la régularité et de transmettre à ses successeurs l'observance au moins aussi pure qu'il l'a reçue de ses pères. Si nous nous faisons un sujet de scrupule de dissiper les biens temporels de la Religion, que nous avons reçus de ceux qui nous ont précédés, nous devons nous en faire encore davantage de dissiper les biens spirituels, c'est-à-dire la vigueur de l'observance, qui est quelque chose de bien plus précieux que l'or et l'argent. Ce n'est pas aimer la Religion que de ne point s'intéresser pour son progrès dans la piété et dans l'observance, et que de ne pas faire tous ses efforts pour les y faire fleurir.

XXVIII

Toutes les choses humaines vont en décadence, sans que la vertu même soit à l'abri de cette loi. Nous n'avons pas la vertu de nos pères, qui les premiers ont sanctifié le désert, disait autrefois l'abbé saint Agathon[1]. « Tel brille à présent parmi nous par l'éclat de sa vertu qui aurait été un homme obscur de leur temps. » C'est le langage que nous pouvons tenir dans le corps dont nous sommes membres. Il s'en faut de

[1] *In vit. Patr., lib.* VI, *libel.* 2.

beaucoup que nous égalions la piété et l'observance des premiers Pères de notre ordre et même de notre réforme, et nous avons sujet de craindre que ceux qui nous succéderont n'égalent pas la nôtre ; parce que, par un effet de la faiblesse humaine, on voit sensiblement diminuer la ferveur. Il faut pourtant que chacun courre à la brèche, comme l'Ecriture le dit de Moïse : *Stetit in confractione*[1], pour empêcher que le relâchement n'entre dans la religion. Chacun doit faire de son mieux pour soutenir l'observance dans les points les plus attaqués et doit prendre garde surtout de n'être pas lui-même le premier à les assaillir. S'il n'est pas moralement possible que tout un corps se soutienne longtemps dans la même ferveur et dans la même exactitude, on doit dire néanmoins qu'il n'est point de particulier qui ne le puisse aisément, s'il veut se donner les mouvements qu'il faut pour cela. C'est à quoi vous devez vous appliquer de toutes vos forces.

XXIX

Dieu, dans les premières années de notre vocation, nous porte, pour ainsi parler, entre ses bras, comme une mère porte son enfant, afin d'épargner notre faiblesse, qui ne nous permet pas encore de marcher ; mais il veut que nous travaillions en même temps à nous fortifier, afin que dans la suite nous puissions marcher de nous-mêmes avec le secours ordinaire de sa grâce. Il nous nourrit au commencement du lait de ses divines consolations ; mais il veut que nous gagnions ensuite notre pain à la sueur de notre front. Il porte, à notre entrée dans la religion, presque tout le fardeau de nos obligations, en sorte que nous n'en

[1] *Ps.* CV, 23.

sentons presque point le poids; mais il nous le laisse ensuite presque tout entier sur les épaules. Il nous marque par là qu'il prétend que nous croissions en vertu avec l'âge et que nous fassions de nouveaux progrès dans les voies de la perfection, à mesure que nous avançons dans les années de notre profession. Si nous les négligeons, nous courons risque de nous perdre, parce que Dieu ne nous donnant plus les secours extraordinaires dont il nous favorisait au commencement, les forces nous manqueront au milieu du chemin et nous ne pourrons plus continuer à porter le fardeau de l'observance, et moins encore nous soutenir dans certaines occasions dangereuses qui arrivent quelquefois pendant la vie, et dans lesquelles un religieux qui n'est pas bien fondé en vertu succombe malheureusement. Rendez-vous donc de jour en jour plus vertueux et plus parfait, si vous ne voulez pas risquer votre salut.

XXX

Notre amour pour la Religion ne doit pas seulement nous obliger à prendre à cœur ses intérêts spirituels, mais encore ses intérêts temporels autant qu'ils peuvent être utiles au bien des âmes et à l'entretien de l'observance. On voit quelquefois des religieux qui aiment si peu la Religion, qu'ils laissent perdre, par une négligence affectée, ou qu'ils dissipent, par leur mauvaise gestion, les biens qui lui appartiennent. D'autres témoignent la dernière indifférence dans les affaires fâcheuses qui lui arrivent. Un religieux qui est digne enfant de la Religion l'aime tendrement et sent vivement ses bons et ses mauvais succès, sans néanmoins porter trop loin son attachement, pour ne pas tomber dans l'autre extrémité où tombent quelques-

uns, qui épousent avec tant de chaleur les intérêts de leur corps, qu'on les leur voit soutenir aux dépens même de la vérité et de la justice. C'est ce qu'il faut éviter avec soin et se conduire toujours selon les règles de l'équité.

XXXI

Ne soyez pas du nombre de ces religieux delicats et tout à eux-mêmes, qui ne veulent prendre aucun emploi ni rendre aucun service à la Religion, sous prétexte qu'ils n'y sont pas propres ou qu'ils s'y dissipent. N'est-il pas juste de servir une mère qui nous a engendrés une seconde fois en Jésus-Christ et qui nous nourrit et nous entretient? Les .services que vous lui rendez par un esprit de soumission ne peuvent être que fort agréables au Seigneur et sont très propres pour votre sanctification. C'est une imagination de dire qu'ils nuisent à votre intérieur. Ce qui est dans l'ordre de Dieu n'y nuit jamais, pourvu qu'on fasse de son côté ce qu'on doit, pour ne se pas oublier parmi les soins et les occupations que demande la conduite des affaires extérieures.

XXXII

Il se trouve quelquefois des religieux qui se dégoûtent de leur état et qui font des démarches contraires à leur vœu de stabilité, à cause de quelque chagrin qui leur est arrivé dans la Religion ou parce que, s'étant relâchés dans l'observance, toutes les pratiques du cloître leur sont devenues extrêmement pénibles. Gardez-vous bien d'écouter jamais aucune pensée contre votre vocation. Croyez certainement, comme il est très vrai, qu'elle est une grâce inestimable et que votre salut y est entièrement attaché. Vous êtes perdu si vous l'abandonnez ou si vous n'y demeurez que par

force. Vos chagrins, si vous en avez, viennent uniquement de vos passions déréglées et de ce que vous n'êtes pas fidèle à vos devoirs. Les bons religieux n'ont point de peine dans la Religion, ou, s'ils en ont, cette peine se change en consolation par le bon usage qu'ils en font. Vous serez assurément très malheureux dans ce monde et dans l'autre, soit que vous nourrissiez dans votre cœur quelque dessein contraire à votre vocation, soit que vous fassiez au dehors quelque démarche qui marque un défaut d'attachement pour votre état. Le seul moyen de dissiper toutes vos peines est de vous attacher uniquement à Dieu, d'aimer votre état et de vivre en bon religieux. Il vous en coûtera d'abord un peu pour vous remettre dans votre devoir après vous en être écarté ; mais vous éprouverez dans la suite qu'il n'y a point de douceur ni de plaisir qui égale ceux qu'on goûte au service du Seigneur.

CHAPITRE IV

DU MÉPRIS DU MONDE

I

Pour porter avec justice la qualité de religieux, il faut rompre tout commerce avec le monde, renoncer à ses pompes, à ses vanités, à ses plaisirs, lui déclarer une guerre éternelle. Lorsqu'un religieux vient à renouer avec lui, à lui donner encore quelque part de son estime et quelque place dans son cœur, il n'est plus religieux, parce qu'il n'en porte plus le caractère, qui est ce renoncement parfait au monde et ce divorce irréconciliable qu'il doit faire avec lui.

II

Qu'est-ce qu'un religieux? C'est un homme mort et crucifié au monde, à qui tout ce que le monde a de plus charmant, de plus doux et de plus grand est une croix, un supplice, une mort; qui méprise tout ce que le monde estime, qui hait tout ce que le monde aime, qui fuit tout ce que le monde recherche et qui, au contraire, met toute sa gloire et toutes ses délices dans ce que le monde ne regarde qu'avec horreur et avec mépris. Un religieux, pour en venir là, doit, au sentiment de saint Bernard, monter trois degrés[1]. Le premier est de s'abstenir des désirs charnels qui combattent contre l'âme, ou de se regarder comme un étranger et un voyageur en ce monde. Un voyageur ne voit les choses qu'en passant. S'il trouve sur sa route des gens qui se divertissent, il ne s'arrête pas pour prendre part à leurs plaisirs; il passe son chemin. C'est ainsi qu'en doit user un religieux : lorsqu'il voit les enfants du siècle nager dans les plaisirs, passer leurs jours dans les jeux et les divertissements, il ne doit point se joindre à eux, mais poursuivre son chemin et tendre toujours vers la céleste patrie.

Le second degré consiste à se tenir dans la situation d'un mort, dont la vie est cachée en Dieu. Si un voyageur ne s'arrête pas pour prendre part aux plaisirs de ceux qui se divertissent sur son chemin, il a du moins la satisfaction de les voir se divertir et de leur entendre parler de leurs plaisirs. Mais un mort ne voit ni n'entend rien; il est insensible à tout. Nous devons tâcher de lui ressembler, c'est-à-dire d'être insensibles à tout ce qui regarde le monde, de n'avoir de sentiment que pour les choses de Dieu et de nous mettre en état de

[1] *Serm. 7 in Quadr.*

pouvoir dire avec saint Bernard[1] : *Ad alia quidem mortuus sum... si qua vero sunt Christi, hæc me vivum inveniunt et paratum;* « à tout le reste je suis mort, mais aux œuvres de Jésus-Christ je suis actif et vivant. »

Le troisième degré enfin consiste à nous mettre dans l'état d'un crucifié. Si un mort ne reçoit nul plaisir des objets sensibles, aussi n'en souffre-t-il aucune peine; mais l'état d'un crucifié est un tourment continuel, et dans la triste situation où il se trouve, non seulement il ne goûte aucun plaisir, mais il souffre des douleurs très aiguës. C'est ainsi que tout ce que le monde aime et recherche avec plus d'empressement : plaisirs, honneurs, richesses, vaines louanges. doit être pour nous non pas un plaisir, mais une croix et un supplice : *Omnia quæ mundus amat crux mihi sunt : delectatio carnis, honores, divitiæ, vanæ laudes.* Ce que le monde au contraire regarde comme une croix et fuit avec horreur, nous devons l'embrasser avec amour et y mettre toute notre affection : *Quæ vero mundus reputat crucem, illis affixus sum, illis adhæreo.* Voilà la situation où doit être un religieux pour remplir les engagements de son état.

III

Il faut qu'il se trouve entre la religion et le monde une distance infinie et comme un chaos immense et impénétrable qui les empêche d'avoir aucun commerce ensemble; et que comme un homme du monde est infiniment éloigné d'aimer les croix, les mortifications, les humiliations, les austérités, qui font l'amour et les délices d'un véritable religieux, un véritable religieux soit aussi infiniment éloigné d'aimer les

[1] *Serm. 7 in Quadr.*

plaisirs, la gloire, les richesses, les consolations de la vie présente, qui sont toute la félicité d'un homme du monde.

IV

Traitons le monde comme il nous traite ; il ne peut souffrir les véritables disciples de Jésus-Christ ; tout ce qu'il remarque en leur personne le choque. Il les regarde avec le dernier mépris et il conserve toujours dans son cœur une haine irréconciliable contre eux. Usons-en de la même manière à son égard : que ses maximes, ses inclinations, ses manières nous soient insupportables ; que tout nous déplaise et nous rebute en lui ; que tout allume dans notre cœur une haine implacable contre cet ennemi de Dieu. Nous ne pouvons aimer et estimer notre état qu'en haïssant et en méprisant le monde, qui lui est diamétralement opposé. Nous devons donc nous étudier à nourrir dans notre cœur une haine continuelle contre son esprit, par de fréquentes réflexions sur sa corruption et sa malice, afin que notre cœur, dégagé de toutes les affections de la terre, s'applique uniquement aux choses célestes : *Odio esse debent quæ sæculi sunt, ut rebus cœlestibus totus impendatur affectus*[1]. Il faut nous persuader que les pensées et les sollicitudes du monde, qui semblent les plus indifférentes, sont à notre âme, quand elle s'y abandonne, ce que le ver est au bois et la teigne au vêtement, c'est-à-dire qu'elles causent insensiblement sa perte[2]. On ne pense jamais à un ennemi déclaré qu'avec horreur et indignation ; nous ne devons non plus jamais penser au monde que pour le détester.

[1] « Il faut avoir en haine tout ce qui est du siècle si l'on veut garder tout son amour pour les choses célestes. » *Cassiod., in Ps.* 118.

[2] *Si non abjiciamus atterimur.* « Si nous ne la chassons pas, nous serons bientôt détruits. » *Idem in Ps.* 54.

V

Quelque essentielle que soit notre obligation de renoncer au monde, il est rare que notre renoncement aille aussi loin qu'il devrait aller et qu'il soit entier et parfait. Nous laissons toujours glisser un peu du monde dans nos cloîtres par l'amour des plaisirs de la vie et par les consolations que nous cherchons hors de Dieu. La fragilité et la corruption de notre nature rendent ces fautes un peu excusables, lorsqu'on y tombe par faiblesse, par surprise, par respect humain; mais les peut-on excuser lorsqu'on les commet avec réflexion, avec goût, avec affectation? Peut-on excuser ces empressements passionnés pour les biens du monde, ces indignes amusements avec des personnes de différent sexe, ces airs pleins de vanité et d'orgueil, cet ardent désir de la gloire, ces grands attachements aux plaisirs des sens? Comment doit-on appeler les religieux qui s'abandonnent à ces dérèglements? On ne peut les appeler que de lâches déserteurs de la sainte milice de Jésus-Christ, qui, après avoir pris les armes sous son étendard, les quittent honteusement pour aller prendre parti chez son ennemi. Ou bien on peut les comparer, selon un apôtre, à des chiens qui reviennent à leur vomissement et reprennent avec plaisir ce qu'ils avaient rejeté avec horreur; à des animaux immondes qui, après s'être lavés, se replongent dans le bourbier; ou enfin à la mer, élément inconstant, qui prend de nouveau dans son sein les cadavres qu'elle avait rejetés sur son rivage? Ne pourrait-on pas dire à chacun d'eux ce que Tertullien disait à un soldat chrétien : *Nihil tibi cum gaudiis sæculi*[1]; vous ne devez plus prendre aucune part aux

[1] *Lib. de coron., c.* 13.

joies du monde, après y avoir si solennellement renoncé à votre baptême et à votre profession; ou lui adresser ces paroles d'un grand évêque de notre France : *Renunciasti sæculo, quid tibi cum rebus sæculi*[1]? N'avez-vous pas renoncé au siècle? Pourquoi donc marquez-vous encore de l'empressement pour ses vaines consolations? Regrettez-vous comme une perte le sacrifice que vous en avez fait à Dieu? Mais considérez la riche couronne qu'il vous a méritée dans le ciel, et vous conviendrez que ce n'est pas une perte, ainsi que Tertullien le faisait remarquer aux martyrs détenus dans les prisons, mais un commerce fort avantageux pour vous, d'avoir pour si peu de chose fait une si belle acquisition : *Et si aliqua amisistis vitæ gaudia, negotiatio est aliquid amittere ut majora lucreris*[2].

VI

Un religieux doit ressembler, ainsi que la femme forte, à un vaisseau marchand qui vogue sur mer[3]. Un vaisseau est dans la mer, mais il est élevé au-dessus de cet élément; il se soutient, il avance et semble même dominer les flots. C'est ainsi qu'un religieux qui est dans le monde doit être élevé au-dessus du monde. Il faut qu'il le foule aux pieds par le généreux mépris qu'il en doit faire et qu'il ne se laisse pas dominer par l'amour des faux biens que le monde lui présente. Un vaisseau est dans la mer, mais la mer n'est point dans le vaisseau; on prend toutes les précautions possibles pour empêcher l'eau d'y entrer, et si elle s'y glisse par quelque ouverture, on a soin de la

[1] *S. Hilar., in Ps.* 118.
[2] « Encore que vous ayez sacrifié quelques joies de cette vie, c'est une spéculation excellente de perdre peu pour gagner beaucoup. » *Lib. ad Mart., c.* 2.
[3] *Prov.*, XXXI, 10.

retirer aussitôt et de la jeter dehors. Un religieux est dans le monde, mais le monde ne doit pas être dans le cœur du religieux; il doit veiller avec la dernière application à n'en être point pénétré. Si quelque chose de ses vanités et de sa corruption s'insinue en lui, il doit l'en bannir au plus tôt. Un vaisseau est dans la mer, mais ceux qui le montent ne vivent pas de la mer; ils tirent d'ailleurs ce qui est nécessaire pour leur subsistance. Un religieux est dans le monde, mais il ne doit point se repaître du monde, il doit chercher hors du monde de quoi nourrir son âme. Un vaisseau enfin est dans la mer, mais il ne s'y arrête pas, il vogue vers le port et il se sert de cet élément pour y arriver. Un religieux est dans le monde, mais il ne doit point y attacher son cœur; il doit passer outre et se servir du monde et des créatures pour aller au port de l'éternité bienheureuse.

VII

Les fleuves ont élevé, Seigneur, les fleuves ont élevé leur voix[1]. Les fleuves des choses temporelles, qui coulent avec une si étonnante rapidité, ont fait retentir bien haut, par les tristes événements qui arrivent tous les jours dans le monde, qu'il ne faut pas compter sur ses fausses promesses, ni sur sa vaine félicité; que tous ses plaisirs et toutes ses joies ne sont qu'une eau fade et bourbeuse qui ne sert qu'à nous souiller, sans jamais nous faire goûter un véritable contentement, ni pouvoir nous désaltérer; qu'on y est toujours agité et battu par les flots des contradictions; que tout y passe dans un clin d'œil et nous échappe lorsque nous croyons le tenir avec plus de sûreté; que nous avons à peine commencé à jouir de ses faux biens qu'ils

[1] *Ps.* LXXII, 3.

s'enfuient de nous pour nous laisser dans une éternelle privation; que ce torrent impétueux renverse dans un instant tous nos projets et ruine sans ressource toutes nos espérances, pour nous entraîner dans les gouffres de l'enfer[1]; en un mot, que la désolation est si grande dans le monde, les malheurs si fréquents, les calamités si générales, la misère si extrême, qu'il ne lui reste pas même à présent de faibles apparences de félicité, avec quoi il puisse nous séduire. Ecoûtons la voix de ces fleuves; désabusons-nous de la vanité des choses du monde; attachons-nous à des biens plus solides et plus constants, qui sont ceux du ciel; mettons nos espérances en Dieu qui est notre bien souverain, dont l'être immuable n'est sujet à aucune vicissitude ni à aucun changement.

VIII

Pour mépriser le monde, il ne faut que le connaître. J'y remarque trois choses qui doivent nous en donner un extrême mépris : sa malice, sa vanité et sa misère[2]. Nous découvrons sa malice en le considérant en lui-même, par rapport à Dieu et par rapport aux hommes. Qu'est-ce que le monde en lui-même? C'est l'assemblage de toutes les iniquités, de toutes les violences et de toutes les injustices, de toutes les perfidies et de toutes les cruautés, de toutes les impiétés et de toutes les abominations, en un mot, de tous les vices et de tous les crimes; quoi de plus détestable? Qu'est-ce que le monde par rapport à Dieu? C'est un ennemi déclaré qui lui fait continuellement la guerre, qui s'oppose toujours à ses volontés, qui renverse ses desseins, qui

[1] Mundus tanta rerum labe contritus est, ut speciem seductionis amiserit. « Le monde est si plein de ruines et de désastres, qu'il n'a plus même les dehors séduisants. » *Aug., ep. 45 ad Arment.*

[2] Ajoutons : son effroyable égoïsme. E.

détruit ses ouvrages, qui abolit son culte, qui obscurcit sa gloire, qui méprise sa puissance, qui se moque également de ses promesses et de ses menaces, de ses récompenses et de ses châtiments, qui enfin, ne pouvant l'anéantir en lui-même, s'efforce de l'anéantir dans l'esprit des hommes ; peut-on imaginer un monstre plus horrible? Qu'est-ce que le monde, par rapport aux hommes? C'est un cruel tyran, qui par ses ruses et par ses artifices les engage dans son parti, les dépouille de leur gloire, leur enlève leur bien, leur ôte la liberté, les perce de coups, les couvre de plaies, les charge de chaînes, les mène par des routes extrêmement pénibles et les précipite enfin dans les feux éternels. Qui pourrait ne pas avoir en horreur un objet que sa malice en rend si digne ?

IX

La vanité du monde paraît à la fausseté, à la petitesse et à la fragilité des biens qu'il nous présente. Ces biens, en effet, ne sont pas proprement des biens, ils ne sont que l'ombre et l'apparence du véritable bien, qui est Dieu ; ce sont des biens creux, des biens vides, qui ont seulement quelque dehors du bien, mais qui n'en ont nullement le dedans ni la vérité; ce sont des biens chimériques et imaginaires qui ne font que tromper par leur apparence et qui n'ont point de réalité. Le monde, avec tous les biens qu'il renferme, n'est qu'une « grande fable et un long mensonge, » comme l'appelle saint Augustin : *Ingens fabula et longum mendacium* [1]. Il n'est, par la fausseté de ses biens, que néant et que vide, ainsi que dit l'Ecriture : *Nihilum et inane* [2]. Posséder des biens si faux et ne les posséder pas est une même chose. Leur possession

[1] *Conf.*, *l.* IV, *c.* 8. — [2] *Isaï*, XL, 17.

ne nous rend pas plus heureux, ni leur privation plus misérables. Le monde n'est encore qu'un néant par la petitesse de ses biens. Dieu est si grand que tout l'univers auprès de lui n'est proprement rien, et comme le cœur de l'homme est capable de posséder Dieu et qu'il a été fait, pour ainsi parler, à cette mesure, afin qu'il en fût rempli, le monde n'est pas plus grand auprès de ce cœur qu'auprès de Dieu. Il n'en saurait remplir la vaste capacité; il y laissera toujours des vides infinis. Il n'y a que Dieu, dit saint Augustin, qui a fait ce cœur pour lui-même, qui suffise à ce cœur; tout le reste, loin de le contenter et de le remplir, ne sert qu'à le rendre plus misérable : *Non tibi sufficit nisi qui te creavit : quidquid aliud apprehenderis miserum est*[1]. Ce cœur ne serait pas plus heureux en possédant tout un monde que s'il ne possédait rien, puisque, comme je viens de dire, le monde n'est rien auprès de Dieu, que ce cœur est capable de posséder. Le cœur d'un chrétien, dit saint Jean Chrysostome, est plus grand que tout l'univers : *Christianus orbe major*. En vain donc espérerait-il d'être rempli et content, quand il posséderait le monde entier. Celui, dit encore saint Cyprien, qui connaît combien le monde est au-dessous de lui, combien il est indigne de ses recherches, combien il est incapable de remplir ses vastes désirs, ne saurait avoir aucune inclination, aucun désir pour les choses du monde : *Nihil appetere, nihil desiderare de sæculo potest qui sæculo major est*[2]. « Tout ce qui est moins que vous, ô mon Dieu, s'écrie encore à ce sujet saint Augustin, tout ce qui est moins que vous est incapable de rendre un homme heureux. Ce n'est qu'en vous seul qu'il peut trouver sa félicité et son repos : » *Nullo modo sufficit ad beatam requiem quidquid te*

[1] *S. Aug., Serm.* 125. — [2] *S. Cypr., Ep. ad Donat.*

minus est [1]; parce qu'il n'y a que vous seul qui puissiez remplir la vaste capacité de son cœur. Enfin, le monde n'est qu'un néant par sa fragilité; il dure si peu que tout le temps pendant lequel nous en jouissons n'est rien. Avoir et n'avoir pas ce qui ne doit durer qu'un moment est une même chose. Ainsi notre vie, pendant laquelle nous pouvons seulement jouir du monde, ne devant durer qu'un moment, la possession des biens du monde doit être regardée comme rien. Quelle folie n'est-ce donc pas de donner son estime à une chose si vaine et si trompeuse?

X

Enfin, la misère du monde se fait sentir par les afflictions, par les déplaisirs et par les travaux dont il accable continuellement ses partisans. La vie qu'ils mènent n'est qu'une chaîne continuelle de maux. Les passions violentes dont leur esprit est agité, les fatigues et les peines que souffre leur corps, les obstacles, les traverses qui les arrêtent dans leur chemin, le renversement de leurs projets, les pertes de ce qu'ils avaient acquis par de longs et pénibles travaux et mille accidents fâcheux qui leur arrivent chaque jour; tout cela les met au désespoir et ne leur donne pas un moment de repos. Le monde est une roue; nous ne saurions nous y attacher, qu'elle ne nous entraîne, ne nous brise, ne nous déchire, ne nous écrase, ne nous mette en pièces d'une manière cruelle et impitoyable [2]. Qui pourrait après cela faire cas du monde et lui donner son cœur? Monde trompeur! quiconque te connaîtra te fuira de toutes ses forces : *Omnis qui*

[1] *S. Aug., l.* XIII *Conf., c.* 8.

[2] Mundus rota quadam temporum volvitur et amatores suos conterit. « Le monde est une roue que le temps entraîne et qui écrase les amateurs du monde. » *Aug., in Psal.* 36.

viderit te resiliet a te[1]; il n'y a que les insensés qui puissent te donner leur estime et leur amour.

XI

Qu'attendons-nous du monde? Que pouvons-nous en espérer? Quel avantage en ont tiré tant de rois, tant d'empereurs, tant de princes, tant d'hommes puissants qui ont vécu dans les siècles passés et à qui le monde semble avoir donné tout ce qu'il a de grand, de riche, de doux, de charmant, et qui se sont aussi attachés au monde, comme s'il eût dû faire à jamais leur bonheur? Quel profit ont-ils tiré de leur gloire et de leur puissance? De quoi leur ont servi leurs richesses et leurs plaisirs? Ils les ont amusés pendant quelques moments de vie, sous l'apparence trompeuse d'une grande félicité, mais tout cela a passé comme un éclair. Le monde leur a échappé sans espérance de retour; il est à présent à leur égard comme s'il n'était plus et qu'il n'eût jamais été. Le temps qu'ils en ont joui leur paraît un moment, et les faux plaisirs qu'ils y ont goûtés leur semblent plutôt un songe qu'une vérité. Cependant, beaucoup porteront à jamais, par des supplices au-dessus de toute idée, la peine de s'être attachés à un objet si trompeur. Le monde va, dans un moment, nous échapper comme à eux et nous allons être enveloppés dans leur malheur, si nous ne le quittons promptement. Rompons donc dès ce moment toutes les chaînes qui nous y tiennent attachés et renonçons à tout l'amour que nous avons pour lui.

XII

Oh! le mauvais maître que le monde! Son joug est un joug de fer dont on ne saurait supporter la dureté

[1] *Nah.*, III, 7.

ni la pesanteur. Ceux qui le portent en sont accablés et souffrent à tout moment une cruelle mort. Il flatte ses partisans de mille belles espérances, mais rien de plus trompeur que ses promesses. Ce qui porte un auteur, parmi les ouvrages de saint Augustin, à s'écrier : « O monde perfide! tu nous promets tous les biens, et tu nous donnes tous les maux; tu nous promets la vie, et tu nous donnes la mort; tu nous promets la joie, et tu nous donnes la tristesse; tu nous promets le repos, et ce ne sont que troubles; tu nous promets des fleurs, et elles passent en un clin d'œil; tu nous promets de demeurer éternellement avec nous, et tu nous quittes dans un instant [1]. » Jésus-Christ est un maître bien différent du monde. Son joug est plein de douceur et il distille continuellement l'huile des consolations célestes. Loin d'accabler ceux qui s'y sont soumis, c'est lui au contraire qui les porte : *Alia sarcina premit et aggravat te : Christi autem sarcina sublevat te,* dit saint Augustin [2]. « Loin de fatiguer ceux qui en sont chargés, c'est au contraire en portant ce doux fardeau qu'ils trouvent leur plus agréable repos. » Les promesses de cet aimable Maître sont grandes et magnifiques, mais toujours fidèles. Voulez-vous savoir la différence qu'il y a entre ces deux maîtres? la voici : C'est que Jésus-Christ donne à ses serviteurs, pour salaire, cent pour un dès cette vie et une éternité de bonheur en l'autre. Le monde, au contraire, ou n'a point de salaire à donner à ses partisans pour les cruelles peines qu'ils souffrent à son service, ou s'il leur en donne quelqu'un, c'est tout au plus un

[1] O munde proditor! cuncta bona promittis, sed cuncta mala profers; promittis vitam, sed donas mortem; promittis gaudium, sed largiris mœrorem; promittis quietem, et ecce turbatio; promittis florem, sed cito evanescit: promittis stare, sed cito recedis. *Serm.* 31 *ad frat. in erem.*

[2] *In Psal.* 59.

pour cent en cette vie et puis une éternité de supplices en l'autre; c'est-à-dire qu'au service de Jésus-Christ, outre la félicité du ciel qu'il nous promet, on reçoit, dès cette vie, cent plaisirs pour une peine; et au contraire, au service du monde, outre les supplices de l'enfer qu'il nous prépare, on souffre, dès cette vie, cent peines pour un plaisir. Oh! que nous sommes heureux d'avoir secoué le joug de ce maître ingrat et cruel et d'avoir baissé le cou sous celui de Jésus-Christ, le plus doux, le plus aimable et le plus libéral de tous les maîtres! Tâchons de bien comprendre la grandeur de notre bonheur et portons son joug avec joie et avec amour.

XIII

« Un religieux qui a pris Dieu pour sa portion et pour son héritage ne doit plus avoir d'empressement que pour Dieu et ne s'appliquer qu'à son service. » *Cui portio Deus est, nihil curare debet nisi Deum*[1]. « Tout ce qui n'est pas Dieu lui doit paraître méprisable » : *Vilescat quidquid præter Deum est*[2]. Biens, honneurs, plaisirs, il doit, avec l'Apôtre, pour pouvoir posséder Jésus-Christ, regarder tout cela comme des ordures et le compter pour rien. En effet « quel plaisir et quelle consolation peut-il attendre des créatures, qu'il ne trouve infiniment mieux dans Celui qui est la source de tous les plaisirs et de toutes les consolations? » *Quis ita delectat quam ille qui fecit omnia quæ delectant*[3]*?* N'est-ce pas lui faire injure que d'en aller chercher ailleurs, comme si on pouvait espérer de trouver auprès des créatures des avantages qu'on ne trouvât pas auprès de lui, ou qu'il ne fût pas

[1] *S. Ambr., l. de fuga sæculi, c.* 2. — [2] *S. Aug., in Ps.* 30. — [3] *S. Aug., in Ps.* 32.

capable, tout immense qu'il est, de remplir seul les vastes désirs de notre cœur; ou enfin, qu'il ne le méritât pas tout entier? « Aussi son amour ne saurait souffrir cet injuste partage, ni s'allier dans un cœur avec l'amour du monde. » *Fieri nequit ut simul existat amor erga mundum, cum amore Dei*[1]. « Dès que ce feu sacré entre dans un cœur, dit saint Jean Chrysostome, il en bannit entièrement tous les plaisirs des créatures et leur en ferme l'entrée, pour le conserver tout entier à Dieu. » *Hæc est natura ignis a spiritu sancto immissi, ut nullam voluptatem in nobis patiatur*[2]. On ne saurait s'attacher aux joies du monde, sans rompre avec lui. « Dès lors, dit saint Jérôme, qu'une personne consacrée à Jésus-Christ et qui l'a pris pour son époux a des empressements pour le siècle, le voile du temple se déchire, cet Epoux sacré se retire en colère et dit qu'il abandonne sa maison[3]. » Oublions donc entièrement les créatures pour nous occuper uniquement de notre Créateur. Ah! comment un homme, qui n'est fait que pour Dieu et qui est destiné à le posséder éternellement, peut-il s'avilir jusqu'à borner ses désirs à la possession d'un bien fragile et passager? Comment peut-il s'étourdir jusques-là que de chercher sa félicité dans les créatures, qui, bien loin d'être la fin de l'homme, ont elles-mêmes l'homme pour fin, et ont été faites pour lui!

XIV

Lorsque nous sommes entrés dans le cloître, nous avons prétendu obéir au commandement du Sauveur, qui ordonne à ses disciples de prendre leur croix et de

[1] *Origenes in c.* 6 *Joan.* — [2] *S. Joan. Chrys., hom.* 5 *in Matt.*
[3] Ubi de pectore virginali sæcularium negotiorum cura æstuat, statim velum templi scinditur: Sponsus consurgit iratus, et dicit: Relinquetur vobis domus vestra deserta. *Hier., ep.* 22 *ad Eustoch.*

marcher à sa suite. Nous avons eu dessein de l'accompagner au Calvaire et de nous y crucifier avec lui. Nos trois vœux ont été comme les clous mystiques avec lesquels nous nous sommes attachés à la croix sur le Calvaire sacré de la Religion. Mais un disciple de Jésus-Christ qui porte sa croix après lui oserait-il bien quitter au milieu du chemin et son fardeau et son maître, pour courir après les joies et les vanités du siècle ? Un imitateur du Sauveur, crucifié avec lui, aurait-il bien la hardiesse de descendre à ses yeux de la croix, à laquelle il s'est lui-même attaché, pour s'aller repaître des vaines consolations du monde? Lisons-nous que quand les ennemis de Jésus-Christ le pressaient de descendre de la croix, aucun de ses membres sacrés s'en soit détaché, je ne dis pas pour aller chercher des plaisirs, mais même pour se procurer quelque soulagement ? Vous êtes un des membres du Sauveur des plus distingués par l'excellence de votre vocation : comment osez-vous donc descendre de la croix, pour aller chercher vos plaisirs, pendant que le reste du corps y demeure cloué? Comment même osez-vous regarder les vanités du siècle, que votre divin Rédempteur a crucifiées avec lui dans sa chair ? *Qui in Christo est, quomodo potest vanitates aspicere, cum Christus in carne sua omnes crucifixerit vanitates*[1] ? Le monde, ayant été crucifié et étant mort avec Jésus-Christ, n'est plus qu'un cadavre; mais est-il permis à un Israëlite de se nourrir de cadavres, lui qui devient immonde seulement pour les avoir touchés? Le Sauveur vous a fait asseoir à sa table en vous introduisant dans le cloître pour y être nourri des mêmes viandes que lui, c'est-à-dire de croix et d'opprobres, qui ont été sa nourriture; oseriez-vous bien quitter la table de votre

[1] *S. Ambr., serm.* 5 *in Ps.* 118.

divin Maître, pour vous aller asseoir à celle du démon et goûter les fatales douceurs dont il empoisonne ceux qui le suivent? Jésus-Christ vous a laissé héritier de ses biens, qui sont sa croix en cette vie et sa gloire en l'autre; voudriez-vous bien répudier l'héritage de la croix, quoique vous n'ignoriez pas que les répudiations ne peuvent se faire à demi et par conséquent que renoncer à sa croix, c'est renoncer à sa gloire?

XV

Jésus-Christ exhorte ses disciples à avoir bon courage, parce qu'il a vaincu le monde. *Confidite, ego vici mundum*[1]. Il l'a en effet vaincu lorsqu'il en a foulé aux pieds les grandeurs, les richesses, les plaisirs, et qu'il en a désarmé le prince, en ôtant aux richesses, aux grandeurs, à la félicité du siècle le faux éclat par lequel elles séduisaient les hommes. Ce divin Sauveur, en renonçant à la possession de tous ces faux biens, a fait connaître combien ils étaient vils et méprisables : *Carendo vilia fecit*[2]. Parce que c'est à lui, comme à la sagesse éternelle et au souverain de l'univers, à donner le prix à toutes choses et que ce qu'il a rejeté et méprisé est devenu par là digne de rebut et de mépris. Mais lorsqu'il nous crie qu'il a vaincu le monde, c'est pour nous animer à le combattre et à le vaincre avec lui. Nous nous y sommes engagés lorsque nous nous sommes enrôlés dans sa sacrée milice; nous nous sommes dévoués pour détruire en nous-mêmes, et autant que nous le pourrons, dans les autres, tout ce qui ressent la vanité et la corruption du siècle : *Devovisti animam tuam ad destruenda quæ sunt hujus sæculi*[3]. Combattons donc avec ardeur contre cet ennemi

[1] *Joan.*, XVI, 33. — [2] *S. Aug., lib. de vera Relig., c.* 16.
[3] « Vous avez consacré votre vie à détruire ce qui est du siècle. » *S. Ambr. Ad virg. dev., c.* 1.

de Jésus-Christ; détruisons-en entièrement la puissance, en foulant aux pieds toutes les grandeurs, tous les plaisirs, toutes les vanités de la vie présente. Il en est d'autres qui combattent le monde avec les armes de la parole, mais notre manière de le combattre dans le cloître réside en nos actions. Nous devons en inspirer le mépris et l'horreur aux hommes, par le mépris et l'horreur que nous en avons nous-mêmes. Gardons-nous de rien réserver des dépouilles de cet ennemi vaincu. N'imitons pas le roi Saül, qui se réserva ce qu'il y avait de plus précieux parmi les dépouilles des Amalécites. Suivons plutôt l'exemple du patriarche Abraham, qui ne voulut pas même un fil des biens qu'il avait arrachés aux mains d'un ennemi victorieux. Si nous remarquons encore en nous quelque reste du monde, disons-nous ce que Josué disait au peuple d'Israël, au sujet du larcin d'Achan : *Anathema in medio tui*[1]. « Tu as l'anathème et la malédiction au milieu de ton cœur. » Ce que tu as réservé du monde sera la cause de ta perte, si tu ne le bannis loin de toi et ne te dépouilles sur le champ de ces tristes restes du siècle.

XVI

« Toute l'application d'un religieux doit être de se conserver sans tache au milieu de ce siècle corrompu ; » *Religio hæc est : immaculatum se custodire ab hoc sæculo.* « Mais le véritable moyen pour se conserver sans tache dans le monde est de fuir le monde ; » *Fuge mundum si vis esse mundus*[2]. Pour ne point participer à ses souillures, il ne faut point prendre part à ses plaisirs. « Une âme pure ne se plaît nullement avec le monde. Elle n'y trouve nul goût, nul agrément » : *Si tu es mundus, jam non te delectat mundus*[3].

[1] *Josue*, VII, 13. — [2] *S. Aug. in* I *Ep. Joan.* — [3] *Ibid.*

Dès lors qu'on se plaît avec le monde, qu'on en goûte les plaisirs, on souille la pureté de son cœur. Pénétrez-vous bien de cette vérité, que vous ne sauriez goûter les plaisirs du monde sans vous souiller; que chaque plaisir que vous y prenez est une tache à votre âme, et que si vous voulez ne donner aucune atteinte à sa pureté, vous devez rejeter bien loin tous les plaisirs des créatures. Mais parce que nos nécessités temporelles ne nous permettent pas de nous passer entièrement de leur usage, il faut suive fidèlement l'avis de l'Apôtre, qui nous exhorte d'user de ce monde comme si nous n'en usions pas, c'est-à-dire sans y avoir plus d'attachement, ni y mettre plus notre plaisir que ceux qui n'en usent pas. Ou, pour parler dans les termes de saint Augustin : « Il faut s'en servir de telle sorte que nous en usions, mais que nous n'en jouissions pas. » Parce que, comme remarque ce saint docteur, tous nos péchés consistent dans ce mauvais usage et dans cette mauvaise jouissance : en ce que nous jouissons de ce dont il ne faudrait qu'user et que nous usons de ce dont il faudrait jouir : *Non est alia vita hominum vitiosa et culpabilis, quam male utens et male fruens* [1]. Jouir d'une chose, c'est la rechercher et s'y attacher pour l'amour d'elle-même. User d'une chose, c'est s'en servir pour en obtenir une autre qu'on aime. Nous péchons, lorsqu'au lieu d'user des choses temporelles, nous en jouissons, c'est-à-dire lorsqu'au lieu de nous en servir en vue de Dieu et pour aller à lui, nous nous y attachons pour l'amour d'elles-mêmes et en vue du plaisir que nous y trouvons. Nous péchons encore, lorsqu'au lieu de jouir des choses célestes et divines en les recherchant pour l'amour d'elles-mêmes, nous en usons en nous y appliquant par des motifs tempo-

[1] *L. X de Trin., c.* 10.

rels d'honneur, de plaisir et d'intérêt. Imprimons bien avant dans notre esprit ce grand principe de saint Augustin : que s'attacher à la créature, pour l'amour d'elle-même et sans aucun rapport à Dieu, est un péché, et que s'attacher à Dieu ou aux choses divines, par des motifs uniquement temporels, est un autre péché. Oh! combien de fois le jour nous souillons-nous de l'une et de l'autre de ces deux manières, puisqu'à tout moment, si nous n'y prenons garde de près, au lieu d'user des créatures en ne les recherchant que pour Dieu, nous en jouissons en nous y portant pour l'amour d'elles-mêmes et en vue du plaisir que nous y trouvons; et au contraire, au lieu de jouir de Dieu et des choses célestes et divines, en ne les recherchant que pour elles-mêmes, nous en usons, en ne nous portant à nos pratiques, à nos exercices, à nos observances, que pour soutenir notre réputation, pour nous épargner des reproches, ou pour quelque autre motif humain. Purifions-nous de toutes ces souillures et souvenons-nous que « Si nous voulons entrer dans le ciel, il faut user de ce monde et non pas en jouir. » *Si redire ad patriam volumus, utendum est hoc mundo, non fruendum*[1].

XVII

Il se trouve quelquefois des religieux qui se réjouissent lorsqu'ils voient le monde venir vers eux pour leur faire part de ses honneurs, de ses biens, de ses plaisirs et qui même s'en estiment heureux. Quel étrange aveuglement! Hé! que pensez-vous que soit ce monde qui vient à vous avec tous ces charmes? C'est un ennemi armé, *Armatus venit hostis*[2]. Oui, un ennemi armé, mais d'armes d'autant plus dangereuses

[1] *S. Aug., l.* XI *de Doct. Chr., c.* 4. — [2] *Job.* x, *apud S. Greg., l.* VI *Mor., c.* 5.

que vous en connaissez moins la malignité et que les blessures vous en sont plus douces et plus agréables. Tous les plaisirs, les honneurs, les satisfactions que le monde vous offre sont autant de coups funestes qu'il vous porte; et avec cela vous vous en réjouissez: quelle aberration! Est-il un homme assez insensé et assez furieux pour se faire un plaisir de se voir percer de mille coups? Comment portez-vous donc votre fureur jusque-là, que de vous estimer heureux de ce que le monde vous perce d'une multitude de coups mortels. Ouvrez donc un peu les yeux sur votre malheur! Considérez quel dangereux ennemi c'est qu'un monde armé de plaisirs, d'honneurs, de richesses, de consolations terrestres. Comprenez que c'est le démon qui pousse le monde à vous offrir tous ces avantages et qui s'en sert pour vous perdre : *Omnis sæculi honos diaboli negotium est*[1]. Parez soigneusement tous ces coups. « Rejetez avec un généreux mépris tout ce que cet ennemi mortel vous présente de plus doux et de plus charmant, si vous ne voulez périr. » *Quidquid delectabile mundus ingesserit respuatur*[2]. Laissez tout cela aux enfants du siècle. « Les justes, au lieu de recevoir avec plaisir les consolations de cette vie, s'en font une véritable peine » : *Moleste tolerant justi hujus vitæ blandimenta*[3]. Parce que les considérant non pas avec les yeux de la chair, mais avec les yeux de la foi, ils comprennent aisément que tout ce qui semble contribuer à les rendre heureux sur la terre est comme autant de coups funestes dont l'ennemi les frappe : *Vapulat homo quando illi bene est*[4], et que quand bien même ils auraient assez de vertu pour parer ces coups

[1] « Tout honneur mondain est un présent du démon. » *S. Hilar. in Matt., c.* 3.

[2] *S. Aug., serm.* 37 *de div., c.* 4. — [3] *S. Greg., l.* V *Mor., c.* 1.

[4] « L'homme reçoit des coups, lorsque le monde est content de lui. » *S. Aug., in Ps.* 122.

en renonçant aux fatales douceurs de cette vie, ils ont toujours lieu de craindre que leur propre faiblesse ne les fasse enfin succomber parmi de si pressants dangers et qu'ils ne deviennent la proie de leur ennemi : *Nemo diu tutus est periculo proximus*[1].

XVIII

Jésus-Christ a déjà prononcé anathème contre le monde et il a condamné son prince avec tous ses adhérents aux feux éternels ; vous ne pouvez donc vous attacher au monde, ni faire alliance avec lui, sans vous trouver enveloppé dans sa condamnation. Abandonnez donc le monde, si vous ne voulez pas périr avec le monde. Vous prétendez le condamner au dernier jour avec Jésus-Christ et avec les saints, mais pour pouvoir le condamner alors, il faut le condamner dès à présent par une conduite toute opposée à la sienne.

XIX

Il faut n'avoir point de religion, ou l'avoir tout à fait oubliée, pour se donner tout entier au monde, parce qu'il a des maximes qui détruisent entièrement celles de l'Evangile. Aussi n'est-ce pas ce que prétendent ceux qui ont encore quelque reste de religion ou de piété, lorsqu'ils entrent en commerce avec le monde. Ils ne prétendent pas le suivre dans les désordres grossiers où il engage ses partisans, mais ils voudraient goûter ses plaisirs et ses douceurs les moins criminelles, sans néanmoins rompre avec Jésus-Christ. Ils voudraient allier une vie chrétienne et religieuse avec une vie de plaisir et de divertissement. C'est néanmoins ce que vous ne sauriez faire sans un grand

[1] « Nul n'est en sûreté longtemps, s'il demeure si près du péril. » *S. Cyprian., ep.* 62.

danger pour votre salut; car pour peu que vous veniez à prendre part à ces vains plaisirs qui n'ont aucun rapport à Dieu, il y en aura assez pour éteindre insensiblement dans votre cœur l'amour divin. Les petits plaisirs que vous vous accorderez irriteront, d'une part, votre concupiscence et la porteront à en désirer de plus grands, et, de l'autre, ils engageront Dieu à vous soustraire ses grâces pour punir vos infidélités. Il n'en faut pas davantage pour vous conduire enfin à votre perte, parce que la concupiscence devenant toujours plus furieuse par les nouveaux plaisirs que vous vous permettrez, et la grâce venant à s'affaiblir toujours davantage, vous ne sauriez éviter de tomber enfin dans des fautes qui détruiront en vous la charité divine.

XX

Le monde suit toujours sa voie; il court toujours, malgré les obstacles qu'il rencontre sur son chemin, après les biens de la terre et méprise ceux du ciel. On a beau lui prêcher les maximes de l'Evangile et le presser d'embrasser la croix, il n'a point d'oreilles pour entendre cette doctrine. Les disciples de Jésus-Christ doivent aussi de leur côté aller toujours leur chemin, persévérer toujours à chercher les biens du ciel et à mépriser ceux de la terre. Quelque instance qu'on leur fasse pour les engager à suivre les maximes du monde et à mener une vie de plaisir, ils doivent toujours fermer l'oreille à ces pernicieux conseils.

XXI

Le monde attaque les serviteurs de Dieu par trois moyens différents : par les biens de la vie présente, qu'il étale à leurs yeux pour leur en inspirer de

l'amour; par les maux temporels, dont il les menace pour leur donner de la crainte; par les maximes du siècle, qu'il emploie pour les engager dans ses erreurs : *Amoribus, terroribus, erroribus,* dit saint Augustin[1]. Mais ils doivent se défendre contre toutes ses attaques et s'armer contre tous ses traits; ils ne doivent faire aucun cas des biens qu'il leur présente, parce que ce ne sont que des ombres fugitives qui n'ont aucune solidité et qui s'enfuient lorsqu'on veut les embrasser. Ils doivent mépriser les maux dont le monde les menace, parce que n'étant que la privation des faux biens, ils ne sauraient être de véritables maux, et qu'ils ne peuvent pas plus nous rendre misérables que les biens de cette vie ne peuvent nous rendre heureux. Il n'y a de véritable mal que le péché, qui nous sépare de Dieu, comme il n'y a de véritable bien que la charité et les autres vertus chrétiennes, qui nous en méritent la possession. Il faut rejeter les maximes du monde, parce qu'étant la doctrine et les lois du père du mensonge, elles ne sauraient nous enseigner la vérité. Il faut surmonter l'amour des faux biens de la terre par l'amour des biens véritables, qui sont ceux du ciel; vaincre la crainte des maux de la vie présente par la crainte de ceux de la vie future, nous défendre des erreurs que renferment les maximes du siècle par notre attachement aux vérités de l'Evangile. Nous devons renoncer à l'amour du monde, « parce que nous ne saurions lier amitié avec lui sans devenir ennemis de Dieu[2]. » Nous devons surmonter la crainte du monde, parce que nous ne saurions craindre sa puissance sans éteindre en nous la crainte des jugements de Dieu. Nous devons enfin rejeter ses fausses maximes, parce que nous ne saurions les embrasser

[1] *De correct. et grat., c.* 35.
[2] Amicus hujus sæculi inimicus Dei constituitur. *Jac.,* IV, 4.

sans combattre les vérités divines. Ne nous embarrassons donc plus, dit un grand saint de notre France, du soin de plaire au monde afin d'en obtenir des faveurs : *Quo nobis gratiam sæculi, quæ est odium Christi?* « Devons-nous souhaiter des faveurs qui sont l'objet de la haine de Jésus-Christ[1] » et qu'on ne saurait posséder sans encourir sa disgrâce? Ne craignons pas non plus de déplaire au monde et de nous attirer, en lui déplaisant, les effets de sa colère. *O beata injuria displicere cum Christo*[2]. « Pourrions-nous choquer le monde d'une manière qui nous fût plus glorieuse, que de le faire avec Jésus-Christ? » Ce n'est pas la haine, mais plutôt l'amour de celui à qui on ne saurait plaire sans déplaire à Jésus-Christ que nous devons craindre. « Enfin, ne balançons point à abandonner les erreurs d'une foule ignorante et séduite, qui court après les biens trompeurs de cette vie, nous qui faisons profession d'être disciples de la vérité. » *Turbam non sequantur errantem, qui se discipulos veritatis profitentur*[3].

XXII

Qu'est-ce que les hommes prétendent en s'attachant au monde, que de se rendre heureux? La plus forte de nos inclinations est celle de le devenir. Mais nous ne pouvons espérer de réussir dans notre dessein qu'en nous attachant à Dieu, parce qu'il n'y a que la vérité qui puisse faire notre bonheur, selon la remarque de saint Augustin : *Sola veritas beatos facit*[4]; et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est qu'erreur et mensonge. « Il n'y a que lui qui soit notre joie, notre paix, notre repos et la fin de nos chagrins. » *Gaudium nostrum, pax nostra, requies nostra, finis omnium molestiarum non*

[1] *S. Paulin., ep.* 6. — [2] *Id., ep.* 29. — [3] *Id., ep.* 8. — [4] *S. Aug., in Ps.* 3.

est nisi Deus[1]. Tout ce qui n'est pas Dieu ne saurait nous apporter la joie, la paix, le repos, ni calmer nos inquiétudes, et n'a même, à vrai dire, rien de doux pour nous : *Quidquid adest præter Deum non est dulce*[2]. Dieu est toute notre joie ; on n'en trouve point de véritable hors de lui : *Totum gaudium nostrum Deus est*[3]. Pourquoi vous étourdissez-vous donc, ô hommes insensés, en prétendant trouver votre félicité dans de viles créatures qui sont beaucoup au-dessous de vous? *Ut quid vultis esse beati de infimis*[4]? Pour la trouver, il ne la faut chercher qu'en Dieu, qui est le bien souverain, seul digne de nous et seul capable de nous contenter. Et puisqu'il est notre félicité, que pouvez-vous espérer sinon d'être misérables, en le quittant pour vous attacher à la créature? *Si Deus est beatitudo nostra, quid erit recedenti nisi miseria*[5]?

CHAPITRE V

DE LA FOI

I

La foi est le fondement du salut, la porte de la vie, la source des bonnes œuvres, la racine de toutes les vertus chrétiennes. On n'y fait du progrès qu'à proportion qu'on croît dans la foi, parce que les vertus ne se portent avec ardeur vers leur objet qu'à mesure que nous en connaissons le mérite, et c'est la foi qui nous le fait connaître. Croissez donc chaque jour dans la foi, si vous voulez vous avancer dans toutes les vertus

[1] *S. Aug., in Ps.* 84. — [2] *Id., in Ps.* 85. — [3] *Id., in Ps.* 34. — [4] *Id., in Ps.* 5. — [5] *Id., in Ps.* 70.

chrétiennes. Mais pour croître dans la foi, il faut tâcher de vous convaincre toujours de plus en plus de la solidité de ses fondements. La foi est fondée sur l'autorité de Dieu, qui est la vérité même et qui ne saurait ni nous tromper, ni être trompé. Il faut nécessairement que tout ce qu'il a révélé à son Eglise soit comme il l'a révélé. Il n'est pas impossible que les créatures, quelque éclairées qu'elles soient, se trompent dans leurs connaissances, parce que leur lumière étant bornée, elles ne sont point infaillibles; mais il est absolument impossible que Dieu se trompe dans les siennes, parce que sa lumière étant infinie, rien ne peut être caché à ses yeux. Tout ce qu'il nous a révélé est aussi nécessairement véritable qu'il est nécessairement véritable que Dieu est Dieu. D'ailleurs, les oracles des prophètes qui ont prédit nos mystères tant de siècles avant leur accomplissement; le sang des martyrs qui ont souffert pour le soutien de la foi les tourments les plus atroces, avec une constance, une joie, une douceur qui passaient infiniment les forces humaines; les grands hommes que l'Eglise a portés, qui ont été des prodiges de sainteté et qui ont mené une vie beaucoup au-dessus de la nature; les miracles surprenants qu'ils ont opérés pendant leur vie et après leur mort, en confirmation des vérités qu'ils prêchaient; l'aveu des démons qui ont été contraints tant de fois de confesser malgré eux la vérité de notre Religion, et enfin l'excellence de cette même Religion, qui est si sublime dans ses dogmes et dans sa morale qu'un Dieu seul en peut être l'auteur; tout cela, dis-je, confirme d'une manière si claire et si invincible notre Religion, qu'il faut être fou, comme remarque un grand homme, pour ne pas croire à l'Evangile. *Magna insania est non credere Evangelio, cujus veritatem sanguis martyrum clamat, apostolicæ resonant voces, pro-*

digia probant, ratio confirmat, elementa loquuntur, dæmones confitentur[1].

II

Tout le bien qui se fait dans le monde a sa source dans la foi. C'est elle qui nous l'inspire, qui nous en fait naître le désir, qui en conduit l'exécution. Au contraire, tout le mal qui s'y commet ne vient que du manque de foi, car si on connaissait, à la faveur de sa lumière, ce que c'est que le péché et quelles en sont les funestes suites, on n'aurait jamais la hardiesse de le commettre. Voyez par là de quelle importance est la foi et combien vous devez vous appliquer à la perfectionner en vous, puisque sans son secours vous ne sauriez faire aucune bonne œuvre, et que vous ne tombez dans le péché que parce que vous n'avez pas assez de foi.

III

Lorsqu'un homme sage veut remédier à un mal qui le presse, ou se procurer un bien qu'il désire, il tâche de couper la racine de ce mal et d'aller à la source de ce bien. Nous venons de voir que tous nos péchés naissent du manque de foi ; pourquoi donc, résolus de mener désormais une vie pure, ne coupons-nous pas la racine du péché, en réveillant et en augmentant continuellement notre foi ? Nous venons encore de remarquer que toute la justice tire son origine de la foi ; pourquoi donc, brûlant du désir d'avancer dans les voies de cette même justice, n'allons-nous pas à la source, en nous fortifiant toujours de plus en plus

[1] « C'est folie de ne pas croire à cet Evangile, dont la vérité est proclamée par le sang des martyrs, par la voix retentissante des apôtres, par les miracles, par le suffrage de la raison, le langage des éléments, les aveux des démons eux-mêmes. » *J. Pic de la Mirandole, ep.* 2.

dans la foi ? Ayons seulement une grande foi, et il nous sera aisé de détruire en nous l'empire du péché et d'y faire régner la justice, ainsi qu'ont fait les saints : *Sancti per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam*[1]. Mais pour posséder cette grande foi, il faut, comme la Chananée, qui a tant excellé dans la pratique de cette belle vertu, sortir de nos confins, je veux dire, nous défaire de nos anciens préjugés, réformer nos vieilles idées, nous éloigner de tout ce que les sens, la sagesse de la chair et la raison humaine veulent nous persuader, pour ne plus juger de toutes choses que par une lumière supérieure et divine, qui est celle de la foi. Il faut, dans toutes nos actions, nous conduire par la foi, suivre ses règles et agir par ses lumières. Les fidèles des premiers siècles donnaient des marques de leur foi en répandant leur sang pour en soutenir la vérité, mais nous devons donner des marques de la nôtre, dit Clément d'Alexandrie, « en répandant notre foi, au lieu de notre sang, sur toutes les actions de notre vie ; » *Fidem tanquam sanguinem per totam vitam profundens*[2], c'est-à-dire en les réglant par ses lumières et en les animant de son esprit.

IV

Il n'y a presque point de foi dans le monde, parce qu'il n'y a presque personne qui pense et qui juge des choses selon les principes de la foi. On se forme des idées de toutes choses, et on en porte des jugements entièrement conformes aux sens ou à la raison humaine, mais nullement aux vérités de la foi. La foi, par exemple, nous représente la vertu comme le seul bien et le péché comme le seul mal qui soit dans le

[1] « Par la foi, les saints ont vaincu les puissances de la terre ; ils ont opéré la justice. » *Heb.*, XI, 33.
[2] *L.* IV *Strom.*

monde ; les grandeurs, les plaisirs et les richesses du siècle comme des objets dignes de mépris ; la pauvreté, la maladie, les afflictions, comme des objets dignes d'amour ; Dieu et le salut, comme les seuls objets dignes de nos soins, et tout le reste comme un véritable amusement et comme une grande folie. Qui est-ce qui se forme ces idées et porte ces jugements sur toutes choses ? Si nous y prenons garde, nous remarquerons qu'à moins d'être fort intérieurs et fort appliqués, nous formons, depuis le matin jusqu'au soir, des idées bien contraires à celles-là, et que nos jugements sont tout opposés à ceux de la foi. Comment donc pourrait-elle subsister vivante et forte parmi des idées si contraires ? Ne semble-t-il pas qu'elle doit être entièrement éteinte en nous ? Aussi avons-nous raison de nous reprocher de vivre en quelque sorte comme si nous n'avions point de foi, comme si nous croyions entièrement faux tout ce qu'elle nous apprend au sujet des choses humaines.

V

Un animal n'est animal que parce qu'il se conduit par les sens ; un homme n'est homme que parce qu'il se conduit par la raison, et un chrétien n'est chrétien que parce qu'il se conduit par la foi. D'où il faut conclure que nous ne sommes pas même des demi-chrétiens, puisque très souvent nous ne prenons point la foi pour la règle de notre conduite et que la plupart de nos idées ne sont point conformes à ses lumières. Imprimez-vous bien cette vérité : que vous n'êtes chrétien qu'autant que vous vous conduisez et que vous agissez par la foi. Conduisez-vous donc et agissez toujours par les principes de cette grande vertu, afin d'être toujours chrétien.

VI

A quoi sert la lumière, si on la tient cachée sous le boisseau, et de quoi servent les yeux, si on les tient fermés ? La foi est la lumière et les yeux du chrétien ; mais il est fort inutile d'avoir cette lumière et ces yeux, si on ne s'en sert point pour se conduire et pour régler ses actions. Portez donc toujours cette lumière devant vous pour éclairer vos pas et pour considérer à sa clarté les divers objets qui se présentent. Regardez toutes choses avec les yeux de la foi et de la manière qu'elle vous les montre [1]. Vous marchez dans les ténèbres quand vous ne vous conduisez point par sa lumière, et vous êtes aveugle quand vous ne vous servez pas de ses yeux. Un aveugle et un homme qui marche dans les ténèbres peuvent-ils manquer de s'égarer et de tomber dans le précipice ? Autant de pas vous faites sans la conduite de la foi, autant d'égarements vous vous préparez ; puisque sans sa lumière vous ne pouvez arriver à la fin qu'elle vous propose.

VII

Parmi les fidèles, les uns ont une foi morte et stérile, qui n'opère rien ; les autres une foi faible et languissante, qui ne fait qu'effleurer la surface des objets sans les approfondir ; les autres enfin une foi vive et parfaite, qui, par les dons de sagesse et d'intelligence qui lui sont attachés, approfondit, comprend et pénètre tout, goûte et sent vivement les choses. Ayez cette foi vive et parfaite ; tâchez d'approfondir toutes choses et d'en comprendre tout le mérite ou le démérite. Comprenez, autant que l'infinité du sujet et la

[1] Christianos oculos habete, nolite decipi visibilibus. « Ayez l'œil chrétien et ne vous laissez pas tromper par les choses visibles. » *S. Aug., in Ps.* 56.

faiblesse de votre esprit le permet, par une idée générale et habituelle, toute la grandeur, toute la puissance, toute la sagesse, toute la bonté, toute la sainteté et toute la perfection de Dieu ; tout le mérite de la vertu, toute la malice du péché, toute l'importance du salut, toute la grandeur de la félicité que Dieu a destinée aux justes, toute la rigueur des supplices qu'il a préparés aux pécheurs, et ainsi du reste ; et remplissez-vous de toutes ces idées, de telle sorte que vous en soyez tout pénétré et que vous en sentiez vivement toute la force. Ayez soin de vous en occuper toujours et de ne les perdre jamais de vue, afin qu'elles soient la règle de votre conduite et l'âme de toutes vos actions. Le propre de la foi, quand elle est vive, est de rendre toujours présentes à nos yeux les vérités qu'elle nous apprend et de nous les faire sentir vivement. Si vous les considérez et si vous les sentez si peu, c'est que votre foi est faible et imparfaite.

VIII

Quelle différence y a-t-il entre un véritable et parfait chrétien et un chrétien qui n'en a que le nom, ou qui est du moins fort imparfait ? C'est que le premier a des idées extrêmement vives et fortes des vérités de la foi, qu'il s'en occupe toujours et s'en sert pour régler sa conduite, au lieu que le second n'en a aucune idée, ou s'il en a quelqu'une, elle est bien faible ; elle lui est rarement présente, et il s'en sert fort peu pour le règlement de ses actions. Si vous aspirez donc à être un véritable et parfait chrétien, il faut aller à la source et avoir une foi extrêmement vive et forte ; elle est le principe de toute la sainteté et de toute la perfection chrétienne, comme j'ai déjà dit, et elle ne manque jamais d'élever à une haute perfection ceux qui suivent fidèlement ses lumières.

IX

Le soleil fait croître et fructifier les plantes en les éclairant de sa lumière ; elles ne font que languir et sécher, lorsque cet astre se retire ou se cache. La foi est le soleil de notre âme, elle y fait croître toutes les vertus en les éclairant de ses rayons. Lorsqu'ils demeurent cachés par la négligence qu'on apporte à s'occuper de ses vérités, tout languit et tout meurt dans notre âme. Ayez donc, autant qu'il est possible, une foi toujours vive et toujours actuelle ; que ce soleil ne se couche jamais sur votre horizon. Occupez-vous toujours de ses vérités, afin que toutes les vertus se perfectionnent en vous ; mais pour les bien pénétrer, il faut commencer par les croire. Car il y a cette différence, selon la remarque de saint Augustin, entre Dieu et les hommes : qu'il faut premièrement entendre ce que nous disent les hommes, avant que de le croire, mais, au contraire, il faut premièrement croire ce que Dieu nous dit, avant que de l'entendre. *Intellige verbum meum ut credas : crede verbum Dei ut intelligas*[1].

X

Voulez-vous obtenir de Dieu une foi vive et héroïque ? Il faut non seulement la lui demander par d'instantes et de continuelles prières et en méditer sans cesse les vérités, mais encore en pratiquer constamment les maximes. Cette foi vive et parfaite est la récompense des bonnes œuvres, comme les bonnes œuvres sont le fruit de la foi. Les mauvais chrétiens perdent souvent la foi par le dérèglement de leurs actions, pendant que les bons l'augmentent et la per-

[1] *Serm. 4 de verb. Eccl.*

fectionnent par leurs bonnes œuvres [1]. Cette grande foi qu'ont eue les saints était bien moins l'effet de leurs réflexions que le fruit de leurs actions héroïques. Pratiquez-en de semblables, et vous obtiendrez du Seigneur une grande foi.

XI

La foi fait toutes nos richesses, toute notre force, toute notre consolation. Un chrétien est extrêmement riche, puissant et heureux lorsqu'il a une grande foi; comme au contraire il est extrêmement pauvre, faible et misérable quand il en a peu. Tâchez donc d'avoir beaucoup de foi, pour devenir riche en biens spirituels, fort contre vos ennemis et heureux parmi les misères de cette vie. On fait tout dans le siècle par le moyen des richesses, et on fait tout auprès de Dieu par le moyen de la foi. Un homme riche se tire de toutes les mauvaises affaires avec son argent, et un chrétien, de toutes les misères par le secours de la foi.

XII

La véritable foi fait notre gloire et notre couronne; elle nous rend en quelque sorte de petits dieux, comme l'a remarqué saint Jérôme au sujet de la confession de saint Pierre [2]. Il n'est pas difficile d'en donner la raison; car l'être de Dieu consiste dans son intelligence féconde, qui produit l'amour; or, la foi, qui est une participation de la lumière de Dieu, nous communique cette intelligence féconde, qui produit la charité; par conséquent, elle nous communique aussi en quelque

[1] Bonam conscientiam repellentes, circa fidem naufragaverunt. « Plusieurs, en méprisant la bonne conscience, ont fait naufrage dans la foi. » I *Tim.*, I, 19.
[2] *In cap.* 16 *Matt.*

sorte l'être de Dieu et nous rend ses enfants et ses images vivantes. Ayez donc une foi véritable et parfaite, et vous deviendrez enfant de Dieu et comme une petite divinité ; vous connaîtrez, vous aimerez, vous agirez comme Dieu.

XIII

Les religieux sont, par leur état, d'une manière particulière les enfants de la foi, puisqu'en quittant leur maison et leur pays pour obéir à Dieu, ils sont devenus les imitateurs de Celui qui en est appelé le père. Ils doivent par conséquent s'étudier à la pratiquer d'une manière plus singulière et plus parfaite que le reste des fidèles ; se nourrir continuellement de ses vérités, les graver profondément dans leur cœur, les faire éclater dans toute leur conduite. Il faut qu'on voie dans leur personne de véritables justes qui ne vivent que de la foi, c'est-à-dire de cette vie qui tire sa source de la foi, qui se nourrit de ses lumières, s'occupe de ses vérités, s'enrichit de ses trésors, soupire sans cesse après le bonheur qu'elle nous promet et se console par l'espérance de le posséder un jour.

XIV

Nous ne connaissons pas assez le mérite de la foi, nous n'en faisons point assez d'estime et nous n'en prenons pas assez à cœur la pratique. Nous laissons presque éteindre cette belle lumière dans notre esprit par notre indolence ; de là vient aussi que nous ne faisons que ramper dans le chemin de la vertu et que nous sommes extrêmement faibles dans les occasions. Si vous prétendez vous fortifier et faire de grands progrès dans les voies de la grâce, appliquez-vous de toutes vos forces à l'exercice de la foi ; efforcez-vous

chaque jour de la rendre plus vive et plus parfaite et d'en imprimer plus fortement les vérités dans votre esprit, particulièrement celles qui sont le fondement de la vie chrétienne, et priez Dieu qu'il vous les imprime lui-même, et vous verrez que dans peu de temps vous marcherez d'une toute autre manière dans les routes du ciel et que vous y ferez de grands progrès.

XV

Un jardinier qui veut avoir du fruit excellent et en quantité s'applique à cultiver avec soin les racines de l'arbre, à bêcher et à fumer la terre tout autour. La foi est la racine des bonnes œuvres, comme j'ai déjà dit; mais le moyen d'en produire d'excellentes et en abondance, c'est de bien cultiver la foi. Il faut la réveiller par de sérieuses et de fréquentes réflexions sur ses principales vérités et sur ses plus importants mystères, considérer sans cesse les admirables objets qu'elle nous propose et se remplir si fort l'esprit de ses grandes maximes, qu'on en soit toujours occupé.

XVI

« Examinez et éprouvez-vous continuellement vous-même pour reconnaître si vous êtes dans la foi[1] » et si vous croyez du fond du cœur les vérités qu'elle vous apprend. Dites-vous à vous-même : Crois-tu qu'il y a un Dieu tout-puissant et infini qui remplit toutes choses, qui est présent partout et qui tient sans cesse ses yeux divins attachés sur toi? Qu'il y a un jugement et que tu dois comparaître devant le terrible tribunal du souverain juge, pour y rendre compte de toutes

[1] Vosmetipsos tentate si estis in fide, ipsi vos probate. I *Cor.*, XIII, 15.

tes actions? Qu'il y a un paradis où il récompense les moindres bonnes œuvres d'un salaire qui vaut mille fois plus que tous les empires du monde? Qu'il y a un enfer où il punit les moindres péchés mortels par des tourments beaucoup plus rigoureux que tout ce qu'on peut endurer de plus cruel en cette vie? Mais si tu crois que Dieu est présent à tout ce que tu fais, pourquoi ne respectes-tu pas sa présence? Pourquoi fais-tu devant cette adorable majesté ce que tu n'oserais faire devant un homme de considération? Si tu crois au jugement, pourquoi ne te prépares-tu pas à y aller rendre compte de toute ta conduite? Si tu crois au paradis, pourquoi ne te donnes-tu pas plus de mouvements pour en mériter les récompenses? Si tu crois à l'enfer, pouquoi te portes-tu à des actions qui méritent d'y être éternellement punies? Si tu crois, en un mot, tout ce que la foi t'enseigne, pourquoi n'y conformes-tu point ta vie et vis-tu comme si tu étais persuadé du contraire et convaincu qu'il n'y a que fausseté dans tout ce qu'elle t'apprend? Prends garde que ta foi ne soit une pure illusion; que tu n'en aies que l'idée et nullement la réalité.

XVII

La foi n'est pas moins certaine et moins infaillible dans sa morale que dans ses dogmes. Quand, par exemple, elle nous apprend que tout ce que le monde nous offre n'est que vanité et affliction d'esprit; que notre repos, notre gloire, notre bonheur, même dès cette vie, consistent à nous attacher à Dieu et à vivre dans sa crainte et dans son amour; que les adversités sont un sujet de joie, les prospérités un sujet de tristesse; quand, dis-je, elle nous apprend toutes ces vérités, elle n'est pas moins infaillible que lorsqu'elle

nous apprend qu'il y a un Dieu créateur de l'univers, que son Fils unique s'est revêtu de notre nature, et les autres articles du symbole, puisque ces premières vérités sont appuyées sur la même autorité que les secondes. Il faut donc les croire avec une égale fermeté et avec une égale conviction. C'est néanmoins à quoi nous manquons bien souvent. Nous ne formons et n'entretenons pas dans notre esprit des idées contraires aux vérités dogmatiques : qu'il y a un Dieu, que son Fils s'est incarné, et ainsi des autres; mais nous n'en formons et n'en entretenons que trop souvent d'opposées à ces vérités morales : que tout ce que le monde a de plus doux et de plus charmant n'est que vanité et mensonge, que l'adversité est un bien, la prospérité un péril, ainsi du reste; et ce qui est encore plus coupable, c'est que nous réglons notre conduite par ces idées contraires à celles de la foi. Cela ne vient sans doute que de ce que nous ne sommes pas assez convaincus de la vérité des choses que la foi nous enseigne et de ce que nous ne les croyons pas avec assez de fermeté. C'est à quoi il faut tâcher de remédier efficacement.

XVIII

Les ténèbres se retirent et les étoiles disparaissent au moment où le soleil se montre sur notre horizon. Nous ne nous conduisons plus alors dans nos démarches que par la lumière de cet astre. Toutes les connaissances naturelles et humaines ne sont proprement que ténèbres auprès de la lumière de la foi, qui est comme notre soleil; ou si elles ont quelque clarté, elle ressemble à celle des étoiles, qui est faible et languissante. Il faut donc qu'elles se retirent et disparaissent en présence de la foi; nous ne devons plus nous servir d'autre lumière que de la sienne pour

régler nos actions. La foi ne connaît rien que Dieu, qui est son objet direct et immédiat, ou que, par rapport à Dieu ; nous ne devons pas non plus connaître autre chose que Dieu et ce qui se rapporte à Dieu. Nous devons ignorer tout le reste, et s'il se présente à nous, en détourner nos yeux et n'y point faire attention.

XIX

Quand nous parlons des ennemis de la foi, c'est avec une espèce d'horreur, à cause de l'extrême opposition qu'ils lui font et de la fureur avec laquelle ils s'efforcent de la détruire ; mais nous ne faisons pas réflexion que nous sommes peut-être nous-mêmes du nombre de ses ennemis et de ses persécuteurs. La foi comprend les dogmes et les maximes ; si nous ne sommes point, comme les infidèles, opposés à ses dogmes par nos sentiments, nous en combattons peut-être avec autant d'opiniâtreté qu'eux les maximes par nos œuvres. Car ne marquons-nous pas que nous les regardons comme fausses, lorsque nous en suivons de contraires? Ou si nous les croyons véritables, il faut du moins que nous étouffions dans notre esprit la vertu de cette divine lumière et que nous l'empêchions de produire son effet naturel, parce que la foi étant un rayon de la lumière de l'entendement divin, laquelle est naturellement féconde, elle participe de sa fécondité ; mais nous détruisons cette fécondité de la foi en nous et la rendons stérile. Notre foi semble moins être une participation de la lumière de l'entendement divin que de la lumière des démons[1], puisque la connaissance que nous avons des perfections de

[1] Fides cum dilectione, fides Christiani : fides sine dilectione, fides dæmonis. « La foi jointe à l'amour, c'est la foi du chrétien : la foi sans l'amour, c'est celle des démons. » *Aug., Serm.* 181 *de temp.*

Dieu est presque aussi stérile en nous qu'elle l'est en eux. Ah! ne soyons plus les persécuteurs de la foi; ne combattons plus en nous cette grande vertu; soumettons-nous également à ses maximes et à ses dogmes, et donnons des marques de notre soumission à la foi par nos œuvres.

XX

Quel monstre ne serait-ce pas dans la nature qu'une tête sans membres? Une foi sans bonnes œuvres n'est pas un moindre monstre dans l'ordre de la grâce, au sentiment de saint Grégoire de Nysse. *Caput sine membris, fides sine operibus*[1]. Mais n'avons-nous pas lieu de craindre que cette sorte de monstre ne se trouve en nous, que notre foi ne soit comme une tête sans épaules, sans mains, sans pieds et sans les autres membres, puisque nous n'avons point d'épaules pour porter le saint fardeau que la foi nous impose, point de mains pour faire ce qu'elle nous prescrit, point de pieds pour marcher dans les voies qu'elle nous montre, point de membres pour nous remuer lorsqu'il s'agit de la gloire du divin objet qu'elle contemple. Ah! ne souffrons point en nous une chose si monstrueuse! Donnons des membres à cette tête; accompagnons notre foi de soumission, de ferveur, de zèle et de fidélité, pour exécuter ponctuellement et constamment tout ce qu'elle nous prescrit.

XXI

Notre foi nous sert à la fois de robe et de cuirasse, au sentiment de saint Augustin. De robe, pour nous mettre à couvert de la confusion que nous causerait une nudité honteuse; de cuirasse, pour parer les coups

[1] *De perfect. christ. fort.*

que nous portent sans cesse nos adversaires. *Ipsa fides tunica est et lorica : tunica contra confusionem, lorica contra adversarium*[1]. Mais si elle nous sert de robe, il faut donc que nous soyons nus et couverts de confusion aux yeux de Dieu, lorsque nous ne réglons point nos démarches par la foi et que nous n'agissons point par son esprit. Si elle nous sert de cuirasse, il faut donc que nous soyons exposés à tous les traits de nos adversaires et en danger de périr, lorsque nous ne nous armons point des vérités de la foi et que nous n'en suivons point les maximes. Inférons de là combien il nous importe d'être toujours occupé des vérités de la foi et d'en suivre toujours les règles, puisque nous ne saurions interrompre l'exercice de cette grande vertu sans choquer les yeux du Seigneur par une honteuse nudité, et sans donner prise à nos adversaires pour nous percer de leurs traits enflammés.

XXII

Il y a des gens, dit saint Augustin, dans qui l'on voit certains commencements de foi, qui les rendent semblables à des femmes qui ont conçu. *Fiunt inchoationes quædam fidei conceptionibus similes*[2]. Mais comme leur foi n'est jamais suivie de l'exécution des bons desseins qu'elle leur a fait concevoir, elle les met au rang de ces femmes dont parle un prophète[3], dans le sein desquelles le fruit périt toujours et qui n'enfantent jamais. On ne leur voit jamais produire l'effet de leurs bonnes résolutions, ou si on leur en voit produire quelqu'un, après avoir conçu de grands desseins, ils n'enfantent que des pailles, ainsi que dit un prophète : *Concipietis ardorem et parietis*

[1] *Serm.* 38. — [2] *S. Aug., lib.* I *ad Simpl., c.* 7. — [3] *Jerem.,* x. 17.

stipulam[1]. Seriez-vous de ces cœurs lâches qui n'ont point la force d'enfanter ce qu'ils ont conçu? *Virtus non est pariendi*[2]. Ah! une foi qui ne fait que concevoir et qui n'enfante jamais ne peut pas vous conduire au salut : *Non solum concipi, sed et nasci opus est, ut ad vitam perveniamus æternam*[3]. Il faut une foi opérante, une foi féconde en bonnes œuvres.

XXIII

Le sommeil du Sauveur dans la barque nous représente, au sentiment de saint Augustin[4], l'assoupissement de la foi dans le cœur d'un chrétien. La barque est en danger pendant que Jésus dort, et le salut d'un fidèle périclite pendant que la foi est assoupie. Mais qui est celui d'entre nous qui n'ait point à se reprocher quelque assoupissement dans sa foi? Lorsque nous en méditons les vérités, ne nous semble-t-il pas que toutes les pensées que nous nous en formons soient des songes? Font-elles plus d'impression sur notre esprit et nous servent-elles plus de règle pour nous conduire que les rêves que nous avons pendant la nuit? Encore agissons-nous bien souvent pendant le jour en conséquence des rêves que nous avons eus pendant le sommeil, et il n'arrive presque point que nous agissions en conséquence des vérités de la foi que nous avons méditées. Ces vérités, tout immuables et éternelles qu'elles sont, nous frappent moins que des songes creux et menteurs. Quel renversement! Réveillons, réveillons notre foi! Faisons en sorte que toutes les idées que nous nous formons des objets qu'elle nous propose soient vives, animées, efficaces.

[1] *Isaï*, XXXIII, 11. — [2] *Isaï*, XXXVII, 3.
[3] « Ce n'est pas assez d'être conçu ; il faut naître pour parvenir à la vie éternelle. » *S. Aug., loc. citato.*
[4] *In Ps.* XXV.

Craignons le danger où nous expose une foi endormie; éveillons le Sauveur Jésus, afin qu'il nous préserve du naufrage.

XXIV

Un des plus puissants motifs pour nous porter à faire un bon usage du don inestimable de la foi est la singularité de cette grâce que Dieu nous a accordée par préférence à une infinité d'autres. Hélas! combien de millions d'infidèles y a-t-il par toute la terre habitable, qui n'ont jamais été éclairés de la lumière de la foi, qui n'ont aucune connaissance de nos mystères et qui vont avec rapidité se précipiter dans l'enfer, sans savoir même qu'il y en ait un? Combien y a-t-il de millions d'hérétiques qui, ayant reçu la foi au baptême, l'ont perdue dès qu'ils sont parvenus à l'usage de la raison, par les erreurs qu'on leur a enseignées! Qu'avons-nous fait à Dieu pour l'obliger à nous accorder une grâce si précieuse, sans laquelle il n'est pas possible d'être sauvé, pendant qu'il l'a refusée à tant d'autres; et pour le porter à nous la conserver par une éducation chrétienne, après l'avoir reçue dans le baptême, pendant que tant d'autres l'ont perdue par les faux dogmes qu'on leur a enseignés? L'avions-nous plus méritée que cette multitude infinie de malheureux? Mais pouvions-nous la mériter, étant tous également renfermés dans la masse de la nature humaine, condamnée pour le péché d'Adam? De quelle miséricorde n'a donc pas usé Dieu envers nous de nous séparer, par la vocation à la foi, de cette masse infortunée, pendant qu'il la laisse rouler presque tout entière, de précipice en précipice, vers l'abîme de l'enfer, par le poids de sa propre corruption? Quelle profonde reconnaissance ne devons-nous pas avoir d'une faveur si éclatante? Avec quel soin ne devons-

nous pas travailler à en faire l'usage que Dieu prétend, et quel terrible châtiment ne nous attirons-nous pas, lorsque, par notre attachement au monde, nous enfouissons dans la terre ce précieux talent? Il vaudrait mieux mille fois pour nous que nous ne l'eussions jamais reçu que de le laisser inutile.

XXV

Lorsque nous entendons parler des opérations que Dieu fait dans les grandes âmes, des extases, des ravissements et des autres états passifs où il les élève, et des effets extraordinaires dont ils sont suivis : comme les connaissances sublimes des perfections de Dieu ou de la grandeur de nos mystères, un amour très ardent envers le Seigneur, une union continuelle avec lui, un parfait détachement de toutes les choses d'ici-bas, un désir insatiable des humiliations et des croix, une force surprenante pour les porter avec joie, en un mot, une très haute perfection; lors, dis-je, que nous entendons parler de tout cela, nous sentons notre cœur ému d'une sainte envie de participer à ces grandes faveurs et de recevoir, sinon des extases et des ravissements, du moins les effets qu'ils produisent et la sublime perfection où ils élèvent. Mais nous n'avons pas besoin de ces opérations extraordinaires pour participer à ces grands effets et pour monter à cette haute perfection. Une foi vive et parfaite peut suppléer à tout cela. « Tout est possible à celui qui croit » : *Omnia possibilia sunt credenti*[1]. On peut, par le moyen de la foi et avec le secours de la grâce, approfondir à l'infini les perfections divines et la grandeur de nos mystères, allumer dans son cœur une charité sans bornes, y exciter des désirs immenses des humiliations

[1] *Marc.*, IX, 22.

et des croix, un souverain mépris de tout ce qui n'est pas Dieu, et enfin en obtenir une force invincible pour supporter les plus rudes épreuves du Seigneur et pour monter au plus haut sommet de la perfection. C'est la foi, dit le docte Rupert, qui nous donne des pieds de cerf pour courir dans ses voies et pour nous élever au plus haut faîte de la sainteté. Nous trouvons même trois avantages dans la voie de la foi, qui ne se rencontrent point daus les états passifs. Le premier, qu'elle est plus sûre, parce que ses lumières sont infaillibles, au lieu qu'on risque assez souvent l'illusion dans les voies passives. Le second, qu'on y est moins exposé à la vanité, parce qu'il n'y paraît rien d'extraordinaire. Le troisième, que comme il y a plus de travail de notre part, il y a aussi plus de mérite. Ne souhaitons donc plus ces voies extraordinaires; contentons-nous de marcher dans celles de la foi. Suppléons, par la vivacité de sa lumière et par l'efficacité de sa vertu, aux effets que laissent dans l'âme les états passifs. Elles ne nous conduiront pas à une perfection moins sublime que celle où ils nous élèvent. Si cette grande vertu, quand elle est seulement comme un grain de sénevé, transporte les montagnes et devient la source d'une infinité de merveilles au dehors de nous, que n'opérera-t-elle pas au dedans, si nous lui donnons tout l'accroissement que nous pouvons lui donner!

CHAPITRE IV

DE L'ESPÉRANCE

I

La foi ne connaît que Dieu et ce qui a du rapport à Dieu, et elle réforme toutes nos idées d'après les

siennes. L'espérance, elle aussi, n'attend, ne désire, ne cherche que Dieu et ce qui peut servir pour nous en acquérir la possession ; elle retranche tous les désirs et tous les mouvements qui ne se terminent pas à lui. Vous ne possédez donc pas cette vertu si vous prétendez, désirez ou cherchez autre chose que Dieu ou par rapport à Dieu. Tous les désirs que vous avez pour les créatures, toutes les espérances que vous concevez pour le monde, sans les rapporter à Dieu, sont autant d'atteintes que vous donnez à cette grande vertu. Oh ! combien de fois la blessez-vous donc chaque jour, puisque votre vie n'est qu'un enchaînement continuel de désirs et d'espérances pour le monde, sans aucune subordination à Dieu? « Souvenez-vous, comme remarque saint Augustin, que nous ne sommes chrétiens que pour aspirer aux biens du siècle à venir, et que nous ne méritons ce nom qu'autant que nous surmontons l'amour des choses présentes par l'espérance des choses futures » : *Non sumus christiani nisi propter futurum sæculum... ad hoc sunt christiani ut præsentia superent, et futura sperent*[1].

II

« L'espérance chrétienne est comme un doux lait qui nous enivre et comme un pain délicieux qui nous nourrit. Elle nous soutient et nous console dans cette vie pleine de travaux et de misères » : *Ecce spes lactat nos, nutrit nos, confirmat nos, in ista laboriosa vita consolatur nos*[2]. « Rien n'est si capable de guérir les maux de notre âme, si nous en croyons saint Jean Chrysostome, et de la perfectionner dans la vertu, que l'espérance des biens à venir » : *Nihil tantum animam reparare consuevit et meliorem facere, quam bonorum*

[1] *S. Aug. in Ps.* 88. — [2] *S. Aug., Serm.* 225.

futurorum spes[1]. « La pensée de ces grandes récompenses que Jésus-Christ nous a promises, dit saint Cyprien, nous fait plutôt vivre comme des gens de l'autre vie que comme des hommes de celle-ci » : *Ubi cogitantur Christi præmia, vita vivitur non præsentis sæculi, sed futuri*[2].

III

Convainquez-vous parfaitement de la solidité des fondements sur lesquels la vertu d'espérance est appuyée, qui sont : 1° La bonté infinie de Dieu, qui n'a point de plus grand plaisir que de nous combler de ses biens et qui souhaite plus sincèrement et plus ardemment notre souverain et éternel bonheur, que nous ne saurions le souhaiter nous-mêmes. 2° Les travaux et les souffrances de Jésus-Christ, qui nous a mérité, acheté et même surpayé, pour user de ce terme, la félicité du ciel, avec toutes les grâces nécessaires pour y parvenir et qui nous a transporté tous ses droits et cédé tous ses mérites. 3° L'infaillibilité des promesses que Dieu nous en a faites, pourvu que nous lui en demandions l'accomplissement avec confiance et que nous travaillions de notre côté à nous en rendre dignes. Il ne nous a pas promis sa protection seulement de parole, mais encore par écrit et avec serment, et qui plus est, un nombre infini de fois. Nous avons par devers nous ses promesses, qui ont été, en quelque sorte, scellées du sang de son Fils et de l'accomplissement desquelles son Esprit-Saint, qu'il a répandu dans nos cœurs, est le gage assuré. Est-ce que Dieu est comme les hommes, infidèle dans ses promesses et menteur? 4° Le commandement si souvent réitéré qu'il nous a fait d'espérer en lui et d'at-

[1] *S. Chrys. hom.* 17 *ad pop. ant.* — [2] *S. Cypr., ep.* 15.

tendre tout de sa bonté [1]. Nous commanderait-il d'espérer de sa part tous les secours dont nous avons besoin, s'il n'avait dessein de nous les accorder? 3° L'exemple de ceux qui ont mis leur espérance en lui. Considérez, nous dit-il lui-même, par la bouche du sage fils de Sirach [2], considérez tout ce qu'il y a jamais eu d'hommes parmi les nations, et sachez que jamais aucun de ceux qui ont espéré au Seigneur n'a été confondu; vous ne serez pas sans doute le premier. Approfondissez, autant que vous le pourrez, ces grands motifs de notre espérance, et tout pénétré de leur solidité et de leur force, attendez sans hésiter, de la main libérale de Dieu, tous les secours qui vous sont nécessaires dans la grande affaire du salut. Que la fermeté de votre espérance se mesure à celle des fondements sur lesquels elle est appuyée, qui sont la bonté, la puissance, la vérité de Dieu et les mérites infinis de Jésus-Christ.

IV

Les pères les plus barbares ont soin de leurs enfants; les bêtes les plus féroces pourvoient au besoin de leurs petits; Dieu lui-même fournit aux nécessités des plus petits oiseaux du ciel et des plus vils insectes de la terre; nous les refusera-t-il, à nous, qui avons le bonheur d'être ses enfants par adoption et à qui il ordonne de l'appeler notre Père? *Quid non det filiis petentibus cum hoc ipsum dederit ut filii essent* [3]? Il nous a donné

[1] Qui timetis Dominum, sperate in illum. « Vous qui craignez le Seigneur, espérez en lui. » *Eccli.*, II, 9.

Sperate in eo omnis congregatio populi. « Et vous, mon peuple entier, espérez en Dieu. » *Psal.* LXI, 9.

[2] *Eccli.*, II, 11.

[3] « Que ne donnera-t-il pas aux enfants qui le prient, après leur avoir donné la grâce d'être ses enfants. » *S. Aug.*, *Serm. in monte*, c. 4.

son propre Fils dans le mystère de l'Incarnation et l'a livré à la mort pour nous ; il nous a donné son Esprit-Saint dans la justification, afin qu'il soit notre lumière, notre force, notre consolation ; il nous a donné son royaume et nous a fait héritiers de tous ses biens par son testament. Celui qui nous a fait de si riches présents nous refusera-t-il des faveurs infiniment moindres, qui sont les secours spirituels et temporels dont nous avons besoin ? Mais comment pourrait-il nous les refuser ? Ce n'est point faute de connaissance, puisque rien ne pouvant lui être caché, il sait tous nos besoins ; ce n'est point manque de pouvoir, puisque étant tout-puissant, il fait tout ce qu'il veut ; ce n'est point enfin faute de bonne volonté, puisqu'il nous assure lui-même qu'il a plus d'amour pour nous que la mère la plus tendre n'en eut jamais pour son fils unique. Comment donc pouvons-nous manquer de confiance envers lui ? Ah ! Seigneur, que nous sommes injustes et ingrats envers vous lorsque nous vous la refusons et que nous ne nous reposons pas entièrement sur vos soins plus que paternels de tout ce qui nous regarde !

V

Que ferions-nous, étant aussi misérables que nous le sommes, si nous n'avions un asile assuré dans les miséricordes du Seigneur ? Notre misère est si extrême par la corruption de notre nature, qui est gâtée jusque dans la moelle de nos os et jusqu'au fond de nos entrailles, par le grand nombre de péchés que nous avons déjà commis, par ceux que nous commettons chaque jour et par les dangers toujours menaçants que nous courons pour notre salut, au milieu de tant d'occasions où nous sommes continuellement exposés ; notre misère, dis-je, est si extrême par tous ces en-

droits, que nous aurions lieu de nous désespérer mille fois, si nous n'avions un protecteur aussi généreux et aussi puissant que notre Dieu. Méditez souvent la grandeur de votre misère et de votre impuissance. Il n'est point de moyen plus propre pour attirer la protection de Dieu sur vous, que de reconnaître sincèrement et de sentir vivement le besoin continuel que vous avez de ses infinies miséricordes.

VI

La vertu d'espérance nous fait attendre de Dieu tous les secours qui nous sont nécessaires, mais elle ne nous permet d'en attendre des créatures qu'autant qu'elles servent d'instrument à Dieu pour nous faire du bien. Il les tient toutes dans ses mains et en dispose comme il lui plaît. Elles ne nous font jamais de bien que par le mouvement et l'inspiration de Dieu. C'est lui faire injure et s'attirer son indignation que de ne pas l'en regarder comme le premier et véritable auteur et que de mettre son espérance en autre chose qu'en lui. « Maudit soit, dit le Seigneur dans Jérémie [1], maudit soit l'homme qui met sa confiance dans l'homme et s'appuie sur un bras de chair! » Lorsque vous espérez aux créatures, vous vous appuyez sur un roseau cassé, qui entrera dans la main de celui qui s'appuie dessus et qui la transpercera [2]. Mais s'il n'est pas permis de mettre son espérance dans les autres, il ne l'est pas non plus de la mettre en soi-même, en son habileté, en sa vertu, en ses forces, en ses mérites. Nous devons au contraire, tout pénétrés de notre impuissance, de notre corruption et de notre misère, nous défier toujours de nous-mêmes, reconnaître que le Seigneur est toute notre force, que sa seule

[1] *Jerem.*, XVII, 5. — [2] *Isai.*, XXXVI, 6.

grâce nous fait opérer le bien et que notre salut est l'ouvrage de sa pure miséricorde. Attendre tout de Dieu et rien de soi-même est l'abrégé de la religion chrétienne. Les philosophes se sont appuyés sur leur raison, les juifs, sur leurs œuvres; mais les chrétiens ne s'appuient que sur la foi et sur la grâce de Jésus-Christ. La vie d'un chrétien doit être un humble et continuel aveu de ses misères et de son impuissance en la présence du Seigneur et une invocation pleine de confiance du secours de sa grâce. Il faut qu'il lui dise sans cesse, avec saint Augustin : « Que c'est sur ses infinies miséricordes qu'il fonde toute son espérance : » *Una spes nostra misericordia tua*[1].

VII

C'est particulièrement dans les grands dangers et dans les extrêmes besoins où nous ne savons de quel côté nous tourner, que nous devons nous affermir dans l'espérance du secours de Dieu, selon la remarque de saint Jean Chrysostome : *Quando res in maximam inciderint inopiam, tunc tu spera maxime*[2]. Dieu n'est jamais plus près de nous pour nous secourir que lorsque nous avons plus de besoin de son assistance et que nous sommes plus abandonnés des créatures. C'est lorsque tout semble désespéré qu'est le vrai temps du divin secours, dit le même père. *Cum res fuerint plane desperatæ ab hominibus, hoc est tempus divini auxilii*[3]. C'est pour cela, ajoute-t-il, que Dieu ne fait point paraître sa puissance dès le commencement de nos besoins, il attend bien souvent jusqu'à

[1] *Lib. conf.*, c. 42.

[2] « Quand tout est arrivé à la suprême détresse, c'est alors qu'il faut espérer plus que jamais. » *In Ps.* 117.

[3] « Quand tout est désespéré du côté de l'homme. c'est l'heure du secours de Dieu. »

l'extrémité, comme il fit à l'égard des trois jeunes hommes de Babylone, qu'il ne délivra des mains de Nabuchodonosor, que lorsqu'ils furent au milieu de la fournaise, et à l'égard du prophète Daniel, qu'il ne délivra que sept jours après qu'il eût été mis dans la fosse aux lions, afin d'éprouver d'un côté sa confiance, et de l'autre, faire éclater davantage sa gloire et sa puissance. Oh ! que cette ferme espérance en Dieu, cette confiance qui attend sans hésiter les effets de sa protection, lorsqu'il semble qu'il n'y a nul lieu de les espérer, lui est agréable et a de pouvoir sur lui pour les obtenir ! Il n'en faut pas davantage pour faire une sainte violence à son cœur amoureux et pour l'obliger à nous les accorder, comme il s'est expliqué lui-même chez le psalmiste : *Quoniam in me speravit liberabo eum* [1].

VIII

Il ne faut jamais perdre courage à cause de nos chutes et de nos faiblesses. Perdre courage, c'est tout perdre, c'est faire outrage à Dieu et le regarder comme s'il ne pouvait ou ne voulait pas nous relever de nos chutes et nous délivrer de nos misères. Voyez comment il tâche de nous rassurer là-dessus dans le prophète Isaïe. « Le Seigneur des armées, dit-il, a fait ce serment : Je jure que ce que j'ai pensé arrivera et ce que j'ai arrêté dans mon esprit s'exécutera. Je perdrai les Assyriens de ma terre, je les foulerai aux pieds sur mes montagnes. Israël secouera le joug qu'ils lui avaient imposé et se déchargera du fardeau dont ils l'accablaient. » Il promet à son peuple, sous la figure des Assyriens, de le délivrer de la servitude des démons, des vices et des passions qui le dominaient. Vous ne devez pas douter de l'accomplissement d'une

[1] « Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai. » *Ps.* 90.

promesse faite en des termes si précis et si forts et accompagnée d'un serment si solennel, pourvu que vous en souhaitiez vous-même sincèrement l'exécution et la demandiez au Seigneur avec ardeur et confiance. Plus vous vous défiez de vous-même et plus vous vous connaissez indigne de mettre votre confiance au Seigneur, plus vous avez sujet de vous y confier, dit saint Jean Chrysostome : *Diffidisne? magna idipsum ad confidendum facultas, si te arbitraris merito carere fidendi facultate*[1]. Plus vous reconnaissez votre impuissance pour secouer le joug du péché, plus vous êtes en état d'obliger le Seigneur d'employer la force de son bras pour le briser. Si vous mettiez votre espérance dans la force du vôtre, vous auriez raison de vous décourager, parce que vous savez par votre propre expérience combien la victoire sur vos vices et vos passions est au-dessus de vous; mais l'ayant mise dans le nom du Seigneur, vous auriez tort de vous laisser abattre, sous prétexte que vous n'avez fait aucun progrès dans la vertu, depuis le temps que vous y travaillez. Rien n'est impossible à Dieu, et il peut, par les puissants secours de sa grâce, vous faire plus avancer en peu de temps, que vous n'avez fait en plusieurs années, selon la remarque de saint Jean Chrysostome : *Nemo animum despondeat, etiamsi multo consumpto tempore nihil effecerit, licet ei vel parvo tempore tantum efficere, quantum ne priori quidem tempore*[2]. « C'est le propre de la vertu d'espérance, dit encore ailleurs le même père, de ne point

[1] « Vous vous défiez de vous-même? c'est un grand motif de confiance que de sentir que rien en vous ne la justifie. » *Hom.* 30 *ad pop. ant.*

[2] « Que nul ne perde confiance, quand même après un long temps il n'aurait rien gagné. Dieu peut en un instant en faire autant pour vous, que vous n'en avez pu faire dans tout le passé. » *Hom.* 1 *in ep. ad Thol.*

permettre que ceux qui s'attachent sincèrement à Dieu et qui mettent leur confiance en lui, tombent jamais dans la confusion : » *Spei virtus ejusmodi est, ut eum qui sincere Deo adhæreat, nunquam confundi permittat*[1].

IX

Les religieux ont lieu plus que personne d'espérer du Seigneur les grâces nécessaires au salut. Celles qu'il leur a déjà accordées sont la marque et comme le gage de celles qu'il a dessein de leur accorder s'ils ne s'en rendent indignes. Dieu ne fait pas ses ouvrages à demi ; les religieux ont par conséquent raison d'attendre de lui qu'il achèvera heureusement celui de leur salut, qu'il a si bien commencé en les retirant du siècle. *Poterit deserere quos tantis beneficiis prosecutus est*[2]*?* Dieu pourrait-il bien les abandonner, après les avoir favorisés de tant de grâces par dessus le reste des hommes? Ils sont d'une manière spéciale les enfants de la promesse, à qui l'héritage du Dieu de Jacob est réservé. Ils l'ont acheté en quelque sorte par leur renoncement au monde et Jésus-Christ leur a engagé sa parole que le ciel sera la récompense de ce généreux sacrifice. Comment donc pourraient-ils ne pas faire fond sur ses promesses?

X

Il faut espérer en la miséricorde du Seigneur, mais il n'en faut pas présumer témérairement. C'est en présumer que d'attendre des faveurs de sa part, au même temps qu'on ne cesse point de l'offenser. On n'attend pas des faveurs d'un homme qu'on irrite continuellement par de nouvelles insultes. Aussi ne devons-nous

[1] *L. de Prov., c.* 6. — [2] *S. Ambr., lib. de Jacob, c.* 6.

pas attendre des grâces de la part du Seigneur, si nous sommes ses ennemis par le péché et si nous commettons sans cesse de nouvelles offenses contre lui. Le véritable moyen de vous attirer sa protection est de l'aimer de tout votre cœur, de vous attacher uniquement à lui, de lui procurer toute la gloire qu'il vous est possible, de ne jamais l'offenser, ou si par faiblesse vous tombez dans quelque faute, de lui en faire d'abord satisfaction. Il ne faut pas que l'idée d'un Dieu infiniment miséricordieux nous flatte jusqu'au point de nous faire oublier que ce Dieu est en même temps infiniment juste. Sa miséricorde doit bien nous empêcher de nous abandonner au désespoir, mais sa justice doit nous empêcher de tomber dans la présomption et nous tenir dans la crainte. *Ne desperes, est enim Deus misericors ; ne sis nimium securus, est enim justus* [1].

XI

C'est encore présumer des miséricordes du Seigneur que de les attendre sans remplir les conditions qu'il a mises aux promesses qu'il nous a faites. Vous demandez à Dieu le pardon de vos péchés : il veut bien vous l'accorder, mais à condition que vous en ferez pénitence et n'y retomberez plus. Vous lui demandez la victoire sur vos vices et sur vos passions : il veut vous l'accorder, mais à condition que vous les combattrez et n'en suivrez plus le malheureux penchant. Vous lui demandez les vertus d'humilité, d'obéissance, de mortification, de charité, de patience : il veut vous les accorder, mais à condition que vous travaillerez de votre côté à les acquérir, en les pratiquant fidèlement dans les occasions. Vous lui demandez la persévérance :

[1] « Ne désespérez pas : Dieu est miséricordieux ; ne soyez pas présomptueux : il est juste. » *S. Chrys., in Ps.* 114.

il veut vous l'accorder, mais à condition que vous mènerez une vie pure et que vous éviterez jusqu'aux plus petits péchés. Vous demandez enfin son paradis : il veut vous l'accorder, mais à condition que vous ferez de bonnes œuvres qui vous en rendent digne. Espérer en Dieu toutes ces choses sans remplir les conditions qu'il y a mises, c'est espérer en vain. C'est présumer follement de sa miséricorde qu'elle fera ce que sa justice et sa sagesse ne lui permettent pas de faire.

XII

Je remarque trois sortes de personnes qui peuvent, ce semble, espérer sans témérité en la miséricorde du Seigneur. 1° Les âmes d'une vertu éminente qui marchent avec courage dans les voies de la perfection. Comme elles sont d'une manière spéciale les enfants de Dieu et qu'elles lui sont toutes dévouées, l'amour ardent qu'elles lui portent leur donne lieu d'espérer sa protection. 2° Les âmes d'une vertu commune qui sont fidèles à remplir leurs devoirs et qui travaillent sérieusement à l'affaire de leur salut. Leur fidélité envers Dieu leur donne lieu d'espérer les secours qui leur sont nécessaires. 3° Les âmes faibles qui, sorties de l'état du péché ou d'une vie molle et tiède, ont une volonté sincère de mener une vie nouvelle et travaillent effectivement d'une manière raisonnable et assez forte à se corriger. Elles ont lieu d'espérer que Dieu aidera leur faiblesse dans l'exécution du dessein qu'elles ont de se sauver.

XIII

Mais je remarque aussi de l'autre côté trois sortes de personnes qui ne peuvent sans témérité espérer de la protection du côté de Dieu. 1° Celles qui croupissent dans l'habitude du péché mortel, parce qu'étant enne-

mies de Dieu, elles n'ont nul fondement, comme j'ai déjà dit, d'attendre des faveurs de sa part, qu'elles n'aient apaisé sa colère par la pénitence. 2° Celles qui mènent une vie molle et de plaisir, parce que leur extrême empressement pour les joies et les consolations de cette vie, où elles semblent mettre leur félicité, et leur grand éloignement pour les choses de Dieu, les rendent indignes de ses grâces, si elles ne changent de conduite. 3° Celles qui sont tièdes et qui se plaisent dans leur tiédeur; car encore qu'elles ne courent pas après les consolations des créatures, comme celles dont je viens de parler et qu'elles accomplissent même une partie de leurs devoirs extérieurs, néanmoins vivant d'une manière lâche, sans être animées de l'esprit d'une véritable piété, sans avoir presque aucun désir, ni faire presque aucun effort pour leur salut, loin de mériter de nouvelles grâces, elles se rendent dignes que Dieu leur ôte les premières et qu'il les rejette loin de lui, si elles persistent dans leur tiédeur. Dans laquelle de ces deux classes êtes-vous? Dans celle des âmes qui se rendent dignes de la protection de Dieu, ou dans celle des âmes qui s'en rendent indignes? Ne vous flattez pas : si vous ne quittez le péché, la vie molle et la vie tiède, si vous n'avez des désirs sincères d'aller à Dieu et ne faites de justes efforts pour cela, vous vous rendez indigne que Dieu vous protège. L'enfer est rempli d'une multitude infinie d'âmes qui ont eu, comme vous, des désirs stériles et qui ont fait des efforts intermittents pour leur salut. Vous ne sauriez vous sauver, si vous ne vous y prenez avec plus d'ardeur. Car c'est la conduite ordinaire de la Providence, dans la distribution de ses grâces, de regarder la disposition de notre cœur[1].

[1] Præparationem cordis eorum audivit auris tua. « Votre oreille a écouté la préparation de leur cœur. » *Psal.* IX, 41.

Lorsque nous n'avons que des désirs faibles et ne faisons que des efforts languissants pour le salut, il ne nous donne que des secours faibles, qui ne nous empêchent pas de nous perdre, à cause du mépris que nous en faisons.

XIV

Dieu n'accorde pas toujours les biens temporels qu'on espère de sa part, quoiqu'on les lui demande avec confiance et pour de bonnes fins, parce que ce ne sont pas de véritables biens, qu'ils ne sont pas toujours nécessaires au salut et que Dieu n'a peut-être pas résolu de tirer de nous la gloire à laquelle ils peuvent contribuer, ni de nous conduire au ciel par cette voie. Il ne faut jamais les lui demander que sous la condition que ce soit son bon plaisir et il faut espérer de sa bonté que s'il ne les accorde pas, il nous donnera quelque chose de meilleur, c'est-à-dire la grâce de faire un bon usage de leur privation et de parvenir à notre fin par d'autres voies encore plus parfaites.

XV

Nos espérances pour les biens du ciel ne sont pas assez vastes ni assez étendues; nous n'en attendons pas d'assez grands de la main libérale de Dieu; nous ne dilatons pas assez notre cœur pour en souhaiter toujours de plus excellents et pour nous préparer à les recevoir. Nous devrions faire réflexion que Dieu est infiniment riche; qu'il ne perd rien en donnant; qu'il a un penchant infini à donner et que le plus grand plaisir que nous puissions lui faire, c'est de lui demander et d'espérer toujours de sa part des biens nouveaux et plus parfaits. Appliquez-vous donc sans cesse à considérer les richesses immenses de la grâce et de la gloire qu'il tient entre ses mains pour vous les

départir; désirez-les ardemment, demandez-les avec instance, attendez-les de sa bonté sans hésiter. Ce sont là des objets dignes de votre ambition, et non pas les biens de la terre, où vous mettez si souvent votre espérance et pour lesquels vous vous donnez tant de mouvements.

XVI

Tâchez de comprendre la conduite, et pour ainsi parler, le penchant de Dieu. On le compare à une nourrice qui a ses mamelles pleines de lait, dont elle se trouve chargée et qui désire avec empressement que son enfant vienne la soulager. Dieu désire avec une ardeur incompréhensible de vous remplir de la plénitude infinie de ses biens et de vous donner tous les secours dont vous avez besoin. Mais sa divine sagesse trouve bon d'éprouver votre confiance, en vous faisant attendre quelque temps, afin que votre désir augmente par le retardement et que vous vous y disposiez mieux par l'humilité et par la prière. Répondez donc à ses desseins et souffrez avec patience les retardements de Dieu. « La vertu d'espérance consiste principalement, dit saint Jean Chrysostome, à ne point se décourager et ne point s'abattre lorsqu'on ne reçoit pas d'abord ce que l'on demande à Dieu. » *In hoc spes maxime consistit, ut etsi statim non acceperimus, minime desperemus*[1]. Ayez donc en ses miséricordes une confiance à toute épreuve et attendez le secours de ses grâces sans hésiter. Désirez-les toujours avec de nouvelles ardeurs; reconnaissez-vous en toujours plus indigne, demandez-les sans cesse, mais toujours avec de nouveaux et de plus grands empressements, et soyez persuadé que Dieu enfin exaucera vos vœux. « Une âme altérée et affamée de Dieu, dit saint Jean

[1] *In Psal.* 146.

Chrysostome, ne peut jamais être abandonnée de lui en quelque danger et en quelque extrémité qu'elle se trouve. Que s'il diffère quelquefois un peu de temps de la secourir, elle doit s'assurer qu'il ne délaisse jamais entièrement ceux qui espèrent en lui : » *Anima Deum sitiens et esuriens derelinqui in quocumque periculo, in quacumque extremitate non poterit, et si paululum differt beneficia, tamen non derelinquit sperantes in se*[1].

XVII

L'espérance est à l'égard des hommes ce que le premier mobile est à l'égard des cieux ; je veux dire qu'elle donne le mouvement à toutes leurs actions. Elle remue également les enfants du siècle et les enfants de Dieu ; les enfants du siècle, parce que c'est l'espérance des richesses, des honneurs, des plaisirs de cette vie, qui les fait agir, et qu'ils ne font jamais un pas que dans l'espérance qu'il leur en reviendra quelque avantage temporel ; les enfants de Dieu, parce que c'est l'espérance des biens de la grâce et de la gloire qui les meut, et qu'ils ne font rien qu'ils n'y rapportent. La différence qu'il y a entre ceux-là et ceux-ci, c'est que ceux-là prennent, pour l'ordinaire, beaucoup mieux leurs mesures pour se procurer les biens de la terre, que ceux-ci pour se procurer les biens du ciel. Hélas! quelle confusion pour nous! Ne serait-il pas juste que notre application surpassât autant la leur, que les biens immenses et éternels que nous attendons surpassent en mérite et en excellence les biens frivoles et passagers après lesquels ils soupirent?

XVIII

Les enfants du siècle se repaissent sans cesse de

[1] *In Psal.* 139.

leurs vaines espérances; ils rêvent continuellement aux faux biens que leur ambition leur fait souhaiter et dont ils se promettent la jouissance. Nous avons bien plus de sujet de nous occuper des biens que Dieu nous promet dans le ciel, qui sont des biens solides, immenses, éternels et dont la possession nous est assurée, pourvu que nous nous en rendions dignes par une véritable piété. Envisagez donc sans cesse ces trônes de lumière, ces couronnes de gloire, ce torrent de plaisir, ce fleuve de paix, ce royaume rempli de toute sorte de biens, que Dieu nous promet. Animez par là votre courage à faire des actions qui vous méritent ces grandes récompenses, à mépriser généreusement tous les biens de cette vie et à en souffrir avec constance tous les maux.

XIX

Il n'est rien de plus glorieux et de plus agréable à Dieu que de voir un homme destitué de secours, abandonné de tout le monde, exposé aux traits les plus perçants de la persécution, de la calomnie, de l'affliction, demeurer ferme et tranquille, sans rien perdre de sa paix ni de sa confiance en la bonté de son Dieu. Aussi une des raisons pour lesquelles Dieu permet que les élus soient accablés de peines et d'adversités est d'éprouver leur confiance et d'obtenir d'eux la gloire que lui procure cette grande vertu. Répondez donc aux desseins de Dieu dans les événements fâcheux qui vous arrivent; marquez-lui combien votre espérance est ferme; jetez-vous entre les bras de sa providence, comme un enfant qu'on a effrayé se jette entre les bras de sa mère, et demeurez-y tranquillement, sans autre souci que celui de vous laisser conduire.

XX

Un homme accablé de déplaisirs et de misères se console par l'espérance qu'ils finiront bientôt et qu'ils seront suivis d'un état fort heureux. Cette espérance, quoique souvent mal fondée, fait sa joie, sa force, sa consolation. C'est ainsi que nous devons nous consoler et nous réjouir dans nos disgrâces par l'espérance, non pas incertaine, comme est celle des enfants du siècle, mais assurée, qu'un souverain bonheur succédera bientôt à nos misères, si nous n'y mettons nous-même obstacle par nos péchés. Les enfants du siècle s'entêtent souvent de leurs fausses espérances : c'est pour cela que les anciens représentaient l'espérance avec un miroir enchanté dans la main gauche, miroir dont elle se servait pour faire voir aux hommes mille beautés charmantes qui n'avaient qu'un être apparent ; mais l'espérance chrétienne ne nous représente rien que de solide et de véritable, et qui ne soit beaucoup au-dessus de tout ce que nous pourrions souhaiter.

XXI

Nous faisons voir combien notre espérance est faible par notre peu d'ardeur et notre peu de zèle pour les biens célestes : car si nous étions persuadés autant que nous le devrions être de la grandeur immense de ces biens ; si nous songions qu'ils augmentent d'une manière inconcevable à proportion de notre travail et que nous parviendrons infailliblement à leur possession, si nous les recherchons avec un cœur sincère, nous nous appliquerions sans doute d'une autre manière que nous ne faisons à les mériter. Il faut donc que nous fassions voir, par la grandeur de notre ferveur et de notre travail, combien grande est notre espérance.

XXII

A voir nos empressements pour les choses de cette vie, il semble qu'elles soient l'unique ou du moins le principal objet de notre espérance. « Dieu, selon la remarque de saint Jean Chrysostome, avait promis la terre de la Palestine à Abraham; mais ce saint patriarche regardait le ciel et y portait ses désirs. Dieu, au contraire, nous a promis le ciel et nous ne regardons que la terre, nous ne soupirons qu'après les biens de cette vie et en sommes toujours occupés » : *Deus Abraham promiserat Palestinam, sed ille spectabat cœlum. Nobis promissum est cœlum, et ad terram tendimus*[1]. Les grands biens que nous espérons dans le ciel nous doivent faire mépriser ceux de la terre. Nous devons regarder tout ce que le monde nous peut offrir de plus grand et de plus précieux comme infiniment au-dessous de nous. Si nous en faisons encore quelque estime, c'est que la vertu divine de l'espérance n'est pas bien enracinée dans notre cœur. Un prince déclaré héritier d'un puissant royaume ferait-il cas de la boue qu'on foule aux pieds? Comment pouvons-nous donc avoir de l'estime pour les biens de la terre, qui sont encore moins que de la boue auprès de ceux du ciel, nous que Dieu a fait héritiers de son royaume céleste!

XXIII

L'œil avec lequel la sainte épouse blessa le cœur de son époux est la ferme confiance en ses bontés. Elle était persuadée qu'il connaissait ses besoins, qu'il pouvait y remédier et qu'il aurait assez de bonté pour le faire, et elle attendait avec confiance les effets de sa miséricorde; aussi fut-ce cette confiance qui perça le

[1] *Serm.* 9 *in Gen.*

cœur de cet époux, qui lui fit une sainte violence et l'obligea à se rendre aux désirs de cette sainte amante. Imitez cette chaste épouse : que votre confiance soit comme votre œil, que vous tiendrez toujours attaché sur votre Seigneur et votre époux, pour en attendre les secours dont vous avez besoin. Mais prenez garde que la sainte épouse ne blessa le cœur de son divin époux qu'avec un de ses yeux, qu'elle tenait attaché sur lui et dont le regard était sans doute plein d'amour et de tendresse. Cela veut dire qu'il ne faut regarder que Dieu et ne mettre son espérance qu'en lui seul, pour mériter d'en être secouru, et qu'il faut que cette confiance soit ferme, continuelle et accompagnée d'un amour ardent et tendre envers lui.

XXIV

L'occasion la plus importante et celle en même temps où il est plus difficile de concevoir les sentiments d'une ferme espérance, de nous élever au-dessus de toutes nos craintes et de nos défiances, est l'article de la mort, lorsque abandonnés de toutes les créatures, nous serons obligés de quitter ce misérable monde et d'entrer dans un autre infiniment différent. Alors, si Dieu ne nous fait la grâce d'une chrétienne et tendre confiance, notre esprit nous représentera, d'un côté, l'ennemi de notre salut, qui nous attend au passage comme un lion affamé, pour se jeter sur nous et nous dévorer ; de l'autre côté, un Dieu plein d'indignation contre nous, qui va paraître sur son trône, environné de ses anges et de ses saints pour nous juger. La conscience nous remettra devant les yeux tous les désordres de notre vie et le peu de pénitence que nous en aurons fait. Nous ne saurions jamais nous imaginer un danger si terrible et où nous ayons plus besoin de confiance aux miséricordes infi-

nies du Seigneur, pour ne pas tomber dans le désespoir. Mais afin de la bien pratiquer dans ce terrible moment, il faut s'y exercer pendant la vie et appliquer tous ses soins à en établir le solide fondement, qui est un amour sincère et ardent envers Dieu, une fidélité constante à garder ses préceptes et à remplir tous nos devoirs, un grand zèle à travailler pour ses intérêts. Lorsqu'au lit de la mort on regarde Dieu comme un ami avec qui l'on a vécu dans l'union la plus étroite, comme un père pour qui l'on a eu une parfaite soumission, comme un roi que l'on a servi avec la dernière fidélité, on a tout sujet d'espérer qu'il exercera sur nous son infinie miséricorde et qu'il nous ouvrira les portes du ciel.

CHAPITRE VII

DE L'AMOUR DE DIEU

I

Dieu ne vous a créé, ne vous a racheté, ne vous a appelé au christianisme et à l'état religieux et ne vous comble continuellement de ses biens et de ses grâces qu'afin que vous l'aimiez. C'est là votre unique fin et votre unique affaire sur la terre. Aimez-le donc avec toute l'ardeur, toute la force et toute la tendresse dont votre cœur est capable. Ayez un cœur tout brûlant d'amour pour lui; entretenez sans cesse ce feu sacré par d'ardents soupirs et par des oraisons vives et ferventes. Que toutes vos pensées, tous vos désirs, toutes vos actions ne respirent que l'amour divin. Que tout ce qui vient de vous sorte de ce noble principe et tende à vous y perfectionner toujours davantage.

Ajoutez chaque jour de nouveaux feux aux premiers et recommencez sans cesse à aimer votre Créateur avec une ardeur toujours nouvelle. Conjurez-le lui-même, par d'instantes et continuelles prières, de se faire aimer de vous avec toute la perfection possible, de répandre dans votre cœur tout l'amour qu'il demande de vous, et intéressez tout le ciel pour vous obtenir cette grâce.

II

Afin que cet amour soit solidement établi, ayez, par le moyen d'une vive foi, une idée de Dieu si sublime qu'elle efface dans votre esprit toutes les autres idées, comme le soleil efface tous les autres astres. Regardez tout l'univers comme un atome et moins qu'un atome en sa présence. Persuadez-vous que toute la grandeur des créatures n'est auprès de Dieu que bassesse, toute leur beauté que laideur, toute leur puissance que faiblesse, toutes leurs richesses que pauvreté, toute leur bonté que malice, toute leur sainteté que péché et toute leur perfection qu'imperfection; que tous les biens que vous en pouvez espérer ne sont rien en comparaison de ceux que Dieu vous prépare; que tous les maux que vous en pouvez craindre ne sont rien auprès de ceux dont il vous menace; que tous les biens que vous en avez reçus ne sont rien auprès de ceux dont vous lui êtes redevable; que tous les motifs que vous pouvez avoir de les aimer ne sont rien auprès de ceux qui vous pressent de lui donner tout votre cœur; en un mot, que tout ce qu'il y a de plus excellent dans le monde disparaît auprès d'un objet si aimable et si parfait, ou pour mieux dire, est horrible, monstrueux et tout à fait indigne de notre amour. Nourrissez soigneusement ces sentiments dans votre esprit par de fréquentes réflexions et cent fois le jour

dites à Dieu avec le Roi-prophète, dans les sentiments du plus profond respect : *Domine, quis similis tibi?* « Seigneur, qui est semblable à vous[1]? » ou avec le Chef des anges bienheureux : *Quis ut Deus?* « Qui est semblable à Dieu? » — « Qu'aimerez-vous, dit à ce propos saint Augustin, qu'aimerez-vous si vous n'aimez un objet si aimable et si parfait, puisqu'il n'y a rien dans le monde qui puisse lui être comparé? » *Quid amas, ut Deum non ames*[2] *?* — « Si vous pouvez trouver quelque être plus grand, plus excellent, plus aimable que Dieu, aimez-le : » *Aliud desidera, si majus, si melius, si suavius inveneris*[3]. Mais où le trouver? Il n'y a que lui de parfait et qui mérite notre amour et notre estime, comme il n'y a que lui qui possède un être véritable et toutes les perfections : *Ipse solus est*[4] *:* Il n'y a que lui. Tout le reste n'est à proprement parler que néant, et par conséquent est indigne de notre estime et de notre amour.

III

Quelle criante injustice ne commettent donc pas les hommes envers Dieu en lui refusant leur amour? Ils aiment le mérite partout où ils se trouvent, et ils ne veulent pas aimer un Dieu en qui se trouve un mérite infini et l'assemblage de tous les mérites. Ils aiment ceux qui leur font du bien, et ils n'ont point d'amour pour un Dieu qui leur a fait des biens infinis et à qui ils sont redevables de tout ce qu'ils possèdent. Ils aiment ceux dont ils se voient aimés, et ils n'aiment point un Dieu qui a pour eux un amour infini. Ils aiment la beauté, et ils ne veulent pas donner leur amour à un Dieu qui est la souveraine beauté et la

[1] *Ps.* XXXIV, 10. — [2] *S. Aug., in Ps.* 79. — [3] *S. Aug., in Ps.* 26. — [4] *Job,* XXI, 13.

source de toutes les beautés. Ils aiment les grandeurs, les richesses, les plaisirs, et ils refusent leur amour à un Dieu qui est un océan immense de plaisirs, de grandeurs et de richesses. Ils aiment enfin ce qui leur convient et ce qui fait leur félicité, et ils ne veulent point aimer un Dieu qui seul leur convient et en qui seul ils trouvent leur véritable bonheur. O injustice! ô ingratitude! ô malice qui n'eut jamais de semblable! Mais pourquoi ne m'aimes-tu pas, ô homme? s'écrie le Seigneur, par la bouche de saint Jean Chrysostome; pourquoi ne m'aimes-tu pas, moi qui suis ton tout? *Universa ipse sum*[1]. Pense, imagine tout ce qui est capable de te plaire, tout ce qui peut contenter ton inclination, tout ce qui peut faire ton bonheur : *Universa ipse sum,* je suis tout cela et je le suis dans un degré de perfection qui passe infiniment tes idées et tes désirs. Tu aimes ta vie, ton salut, ton bien, ton plaisir, ta gloire, ton repos, ta félicité : *Universa ipse sum,* je suis tout cela. Tu aimes tes parents, tes amis, tes bienfaiteurs : *Universa ipse sum,* je suis tout cela, puisque je suis ton père, ton frère, ton époux, que je te porte dans mon cœur et te comble sans cesse de mes faveurs et de mes grâces. Tu aimes enfin les personnes dont tu as besoin et dont tu ne peux te passer, qui sont ton conseil, ta consolation, ton appui, ton asile, ta ressource et de qui tu attends de grands biens : *Universa ipse sum,* je suis tout cela. Tu ne saurais vivre ni subsister un moment sans moi et tu attends de moi des biens infinis et éternels; pourquoi ne m'aimes-tu donc pas? Quand il n'y aurait que l'amour infini que je te porte, peux-tu me refuser le tien? Je suis le Dieu de majesté qui n'ai nul besoin de toi; cependant je te porte un si grand amour que je te regarde comme mon tout : *Omnia tu mihi es*[2].

[1] *Hom. 77 in Matt.* — [2] *Ibid.*

Quoique je sois infiniment riche par moi-même, je te regarde comme ma richesse et mon trésor. Quoique je trouve en moi l'assemblage de tous les plaisirs, je te regarde comme ma joie et mes délices. Quoique je trouve en moi la source de toutes les grandeurs et de toute la gloire, je te regarde comme ma gloire et ma couronne. Quoiqu'enfin je trouve en moi une source éternelle de félicité, je te regarde comme mon bonheur. *Omnia tu mihi es.* Tu aimes un chien dont tu te vois aimé et tu n'aimeras pas ton Dieu et ton Créateur, qui a un si grand amour pour toi et qui ne demande ton cœur que pour te rendre heureux? Peut-on rien ajouter à une si noire ingratitude, à une malice si monstrueuse? *Quam impium, quam perversum est tam diligentem non amare*[1]*?*

IV

« Il n'y a qu'une seule chose dans le monde, dit saint Grégoire de Nysse, qui doive nous paraître terrible et qu'il faille appréhender, c'est de perdre l'amitié du Seigneur : » *Unum terribile, ab amicitia Dei repelli*[2]. Il n'y a aussi qu'une seule chose qui doive nous paraître souhaitable, être l'objet de nos vœux et de nos désirs, c'est l'amitié du Seigneur : *Unum expetibile, amicitia Dei.* « Perdre par le péché l'amitié de Dieu est une perte qui doit nous paraître, si nous l'aimons véritablement, plus insupportable que tous les maux qu'on peut imaginer, plus même que tous les tourments de l'enfer[3]; » parce que la perte de

[1] « Quelle impiété! quelle perversité! de ne point aimer celui qui aime ainsi! » *Auth., l. de dilect. Dei, inter opera S. Aug., c.* 77.

[2] *S. Greg. Nyssen. de vita Moysis.*

[3] Si Christum amaremus ut amare oportet, judicaremus utique amati offensionem gehenna esse graviorem. *Chrysost. hom.* 5 *in ep. ad Rom.*

l'amour divin entraînant nécessairement celle de Dieu, est un mal infini, un mal qui renferme tous les maux. L'amour du Seigneur au contraire nous faisant posséder Dieu, qui est un bien infini, un bien qui renferme tous les biens, vaut seul plus que tous les sceptres et toutes les couronnes du monde et que tous les biens imaginables. « Cet amour est la pierre précieuse[1] » et le trésor évangélique pour l'acquisition duquel nous devons tout donner ; et après l'avoir acquis au prix de tout ce que nous possédions, nous devons encore nous persuader que nous l'avons eu pour rien. « Cet amour est notre royaume céleste, dit saint Jean Chrysostome, notre plaisir, nos délices, notre honneur, notre gloire, notre lumière, notre souveraine félicité : » *Amare Deum, hoc est, regnum cœlorum, voluptas, deliciæ, honor, gloria, lumen, beatitudo infinita*[2]. Nous possédons déjà en quelque sorte le royaume du ciel, nous jouissons des délices, de la gloire et de la félicité des bienheureux, lorsque nous possédons la charité. Elle nous transforme en de petites divinités : *Amando Deum efficimur dii*[3]. Que peut-on imaginer de plus grand et de plus excellent et à l'acquisition de quoi par conséquent nous devions nous porter avec plus d'ardeur ? Comme il n'y a point de péché, quelque petit qu'il soit, qui ne donne quelque atteinte à cet amour, ou qui ne le refroidisse dans notre cœur, il n'y en a point non plus « pour qui un homme sensé ne doive avoir plus d'horreur que pour toutes les tortures et tous les supplices les plus effroyables[4] ; » et comme au contraire il n'y a point d'action de vertu qui n'augmente en nous de quelque degré la charité divine, il n'y a rien aussi à quoi nous devions tant

[1] Hæc est margarita pretiosa charitas. *Aug., tract. in ep. Joan.*
[2] *Hom. 5 in Ep. ad Rom.* — [3] *S. Aug., Serm. 85 de diver.*
[4] Qui sanæ mentis est, offensionem Dei magis timet quam ullam gehennam. *Chrysost. hom. 5 in ep. ad Rom.*

nous appliquer qu'à faire continuellement des actions saintes, afin de donner continuellement de nouveaux accroissements à notre charité. Hé ! si un seul degré d'amour de Dieu vaut plus que tout un monde, comme il n'en faut pas douter, comment pouvons-nous avoir tant de froideur et d'indolence pour augmenter en nous cette vertu, surtout étant persuadés, comme nous le devons être, que nous n'aurons dans le ciel pendant toute l'éternité que la mesure de charité que nous aurons meritée sur la terre ? La mort ne fera que nous fixer pour jamais dans le degré où nous nous trouverons en avoir gagné au moment de la séparation de notre âme d'avec notre corps, comme elle ne fera que fixer les méchants dans le degré de malice où ils se trouveront à ce dernier moment.

V

Toute notre application doit tendre à faire en nous ce que la sainte épouse disait que son divin Epoux avait fait en elle, je veux dire à régler notre amour : *Ordinavit in me charitatem;* parce que c'est dans le règlement de l'amour que consiste la vertu : *Virtus est ordo amoris*[1]. Pour bien régler notre amour, il faut, au sentiment de saint Bernard, faire trois choses : 1° Aimer ce qui est aimable ; 2° l'aimer autant qu'il est aimable ; 3° l'aimer pour la fin et pour les motifs qui le rendent aimable : *Ordinata charitas est diligere quæ diligenda sunt, quantum et ad quid diligenda sunt*[2]. Il n'y a que le bien qui soit aimable, et que Dieu qui soit le véritable bien : il n'y a par conséquent que Dieu qui mérite d'être aimé ; tout le reste est indigne de notre amour. Dieu est un bien souverain, un bien infini, un bien immense, un bien universel,

[1] *S. Aug.* — [2] *Ep.* 75.

qui renferme tous les biens, un bien éternel, qui est toujours le même, un bien unique, parce que ce n'est proprement qu'en lui que se trouve la bonté ; il faut donc, pour l'aimer autant qu'il est aimable, l'aimer d'un amour souverain, d'un amour infini, d'un amour immense, d'un amour universel qui renferme tous les amours ; d'un amour éternel qui ne soit jamais interrompu ; d'un amour unique qui ne se partage point avec d'autres objets. Dieu enfin est un bien par lui-même ou par son essence : il faut donc l'aimer pour l'amour de lui-même, et non point par quelque motif étranger. Il ne faut donc aimer ses bienfaits que pour l'amour de lui-même, parce qu'ils viennent de sa main, qu'ils sont des marques de son amour et portent des caractères de sa bonté : *Sancti non Deum propter dona ipsius, sed dona propter Deum diligunt*[1]. Comme ce sont des biens partiels et dépendants, il faut les aimer avec subordination et dépendance, c'est-à-dire par rapport à celui qui nous les a accordés. Voilà l'ordre que vous devez observer dans votre amour, afin qu'il soit réglé ; le changer, ce serait un désordre et un dérèglement. Ah ! combien de fois n'êtes-vous pas tombé dans un pareil désordre, dans un dérèglement si criminel ? Ou plutôt n'y tombez-vous pas à toute heure, à tout moment ? Corrigez donc ce qu'il y a de dérangé et de vicieux dans votre amour : rendez à Dieu la justice que vous lui devez ; aimez-le comme le seul bien véritable ; aimez-le, si vous le pouvez, d'un amour infini, immense, éternel, unique et qui ne se partage point avec d'autres objets ; aimez-le enfin pour l'amour de lui-même et tout le reste pour l'amour de lui.

[1] « Les saints n'aiment point Dieu à cause de ses dons ; mais ils aiment ses dons à cause de Dieu. » *S. Chrys., Hom.* 5 *de Anna.*

VI

Cet amour pour être solide doit vous porter efficacement : 1° A accomplir en toutes choses avec une inviolable fidélité la volonté de Dieu ; 2° à éviter tout péché, quelque léger qu'il paraisse ; 3° à faire toutes vos actions pour Dieu en les rapportant à sa gloire ; 4° à profiter de toutes les occasions de lui rendre service et à faire tout ce que vous connaissez lui devoir être le plus agréable, quoique d'ailleurs vous n'y soyez pas obligé ; 5° à détacher votre cœur de toutes les créatures pour l'attacher uniquement à Dieu ; 6° à vous occuper toujours de lui, faisant toutes vos délices de son entretien ; 7° à souffrir pour son amour tout ce qui vous arrive de fâcheux et à lui en faire un sacrifice ; 8° à demeurer ferme et constant dans la pratique de la vertu, malgré toutes les difficultés, toutes les tentations du démon, tous les attraits des créatures. 9° à vous haïr, à vous mépriser, à vous persécuter sans cesse vous-même, pour faire mourir en vous le vieil homme, détruire l'amour-propre et vous immoler à la gloire du Seigneur comme une hostie vivante. Tout amour qui n'a pas ces qualités, ou qui ne travaille pas pour les acquérir, est bien imparfait.

VII

Agir, souffrir et prier, sont les trois marques du véritable amour, c'est-à-dire que pour aimer Dieu véritablement, il faut tout entreprendre pour son honneur et ne rien ménager quand il y va de ses intérêts; il faut tout souffrir pour sa gloire et ne jamais se plaindre, ni se rebuter pour les peines qu'on trouve à son service. Il faut toujours prier par une élévation continuelle de l'esprit vers Dieu, tantôt en adorant ses

grandeurs et en rendant hommage à ses perfections : tantôt en soupirant après sa possession et en l'honorant comme notre fin dernière, tantôt en le remerciant de ses bienfaits et en nous consacrant à sa gloire, tantôt en lui demandant pardon de nos péchés et en nous offrant d'en porter toute la peine qu'il lui plaira nous imposer, tantôt enfin en lui représentant nos besoins et en implorant son secours.

VIII

Tenez-vous toujours dans une telle situation d'âme que votre cœur vous rende témoignage que vous n'aimez que Dieu, que vous n'avez d'inclination que pour lui, que tout le reste ne vous est rien et que vous ne vous en souciez nullement. *Non concupiscit aliquid aliud, qui habet Deum in se requiescentem*[1]. Si vous remarquez quelquefois que vous soyez sorti de cette heureuse situation par la violence de vos passions, ne vous donnez point de repos que vous ne vous y soyez remis et que vous ne sentiez votre cœur si attaché à son Dieu qu'il ne désire que lui, ne cherche que sa gloire et ne prenne plaisir que dans l'accomplissement de ses volontés toutes saintes.

IX

L'amour de Dieu est la plus excellente et la plus importante des vertus, la reine, la maîtresse, la fin et le fondement de toutes les autres, lesquelles même ne sont, à proprement parler, qu'un amour qui prend différentes formes et se donne des mouvements divers, selon les occasions qui se présentent. Cet amour étant donc si noble et si important, doit être l'objet

[1] « L'homme qui possède Dieu reposant en son cœur ne désire rien autre chose que lui. » *S. Clem. Alex., lib.* VII *strom.*

principal des soins et de l'application d'un religieux; sa vie ne doit être qu'un exercice continuel de l'amour divin; il doit, autant qu'il lui est possible, se tenir toujours dans un amour actuel envers Dieu, sans l'interrompre d'un seul moment, ou si sa fragilité et ses occupations ne lui permettent pas d'en faire toujours des actes, il doit du moins en former très fréquemment, et imiter d'aussi près qu'il peut les bienheureux, qui aiment éternellement Dieu et qui n'interrompent jamais d'un seul moment l'exercice de leur amour.

X

Voulez-vous faire de grands progrès dans les vertus? Aimez ardemment le Seigneur. Comme la charité est le principe et la source de toutes les vertus, elles croissent dans l'âme à proportion qu'on augmente en charité. Un homme qui aime Dieu se porte, par le désir de lui plaire, à la pratique de toute sorte de vertus et de bonnes œuvres, et il s'y porte avec d'autant plus de zèle qu'il aime plus ardemment. Ses bonnes œuvres et ses actions de piété se mesurent à son amour: l'amour met en exercice toutes ses puissances; il est comme le poids qui donne le mouvement à toutes les roues d'une horloge, ou comme l'âme qui anime tout le corps. Il faut même dire, avec saint Augustin [1], que toute la justice et toute la perfection chrétienne consistent dans la charité; qu'une charité commencée est une justice commencée; une charité avancée est une justice avancée; une charité grande et parfaite est une justice grande et parfaite. Voulez-vous devenir un homme parfait et un grand saint? Il ne faut pour cela qu'avoir un grand amour pour le Seigneur. Ce qui dépend de vous, avec le secours de la grâce. Il y a des

[1] *Lib. de nat. et grat.*, c. 70.

choses qui souvent ne sont pas en notre pouvoir, comme de faire de grandes aumônes, de grandes austérités, de grandes oraisons; mais il n'y a personne qui ne puisse aimer fort ardemment le Seigneur et devenir par là un grand saint : *Vere magnus est qui magnam habet charitatem*[1]. C'est entièrement votre faute si vous ne le devenez pas.

XI

« Pour surmonter toutes les peines qui se rencontrent dans la pratique de la vertu et venir bientôt à bout de ses vices et de ses mauvaises habitudes, il ne faut qu'aimer ardemment le Seigneur[2]. » L'amour est un feu qui consume les vices jusqu'à la racine et qui les empêche de repousser. On fait en matière de mortification incomparablement plus d'ouvrage par un ardent amour que par les efforts les plus violents, comme en fait d'agriculture, on avance bien plus en mettant le feu aux broussailles d'une terre qu'on veut défricher, qu'en y employant le fer.

XII

« L'amour adoucit tellement nos travaux et nos peines, qu'au lieu d'en être affligé, on s'en fait un plaisir et on y trouve de la consolation[3]. » Voulez-vous donc ne pas sentir les rigueurs de la pénitence, le poids des austérités et l'amertume des afflictions? ou si vous les sentez, voulez-vous les changer en joie et en douceur? Aimez Dieu avec ardeur. Les fruits les

[1] « Celui-là est vraiment grand, qui a une grande charité. » *Gers.*, *l.* I, *c.* 3.

[2] Ut labores virtutis sustineamus, habeamus magnum in Deum amorem. *S. Chrys.*, *Hom.* 2.

[3] Nullo modo sunt onerosi labores amantium, sed etiam ipsi delectant. *S. Aug. de bon. vid.*, *c.* 21.

plus amers et les plus malsains deviennent agréables et salutaires lorsqu'ils sont confits dans le miel ou le sucre. L'amour sacré est comme un miel ou un sucre mystérieux qui rend très doux et très salutaire tout ce qui nous arrive de plus fâcheux et de plus amer. Il change en consolations toutes nos peines. Vous serez mille fois plus content et plus heureux au milieu de vos souffrances, si vous aimez ardemment le Seigneur, que ne sont les enfants du siècle au milieu de leurs joies et de leurs plaisirs.

XIII

C'est l'amour qui donne le prix à toutes nos actions; il en est comme l'âme qui leur donne la vie, la force, la beauté; elles n'ont de mérite auprès de Dieu qu'autant qu'elles renferment d'amour. Aimez donc Dieu infiniment, s'il est possible, en tout ce que vous faites, afin que le mérite de vos actions devienne en quelque manière infini [1]. « Les plus petites choses que vous faites, si vous les accompagnez d'un grand amour, deviennent quelque chose de fort grand : » *Multum facit qui multum diligit* [2]; au contraire, tout ce que vous faites par un autre principe, opposé à l'amour divin, est entièrement perdu et ne sert de rien pour le salut. *Si charitatem non habeam, nihil mihi prodest* [3].

XIV

« Animez soigneusement toutes vos actions de cet esprit d'amour. *Quidquid facis, dilectione facias* [4]. »

[1] On ne trouvera pas ce terme exagéré si l'on réfléchit que les mérites acquis par les justes s'unissent à ceux du Sauveur et qu'ils en tirent leur prix ; que d'un autre côté ils sont en quelque sorte infinis par la nature de leurs conséquences, aussi durables que l'éternité. E.

[2] *Gers. sent.* — [3] I *Cor.*, XIII. — [4] *S. Aug.*

Etes-vous au service divin : chantez les louanges de Dieu par un esprit d'amour, afin de l'honorer par ce sacrifice de louange. Faites-vous oraison : portez vos pensées et vos affections vers Dieu, par un esprit d'amour, pour vous unir à lui et vous transformer en lui. Vous appliquez-vous à la lecture : que ce soit par un esprit d'amour, pour apprendre à connaître, à aimer et à servir Dieu. Vous renfermez-vous dans la solitude : que ce soit par un esprit d'amour, pour vous conserver tout entier à Dieu et pour vous entretenir avec lui. Vous occupez-vous à l'extérieur : appliquez-vous y par un esprit d'amour, pour employer vos puissances et vos talents au service du Seigneur. J'en dis de même des vertus. Comme la charité en est la reine, il faut les lui subordonner toutes et les pratiquer par un esprit d'amour. Vous exercez-vous à l'humilité : que ce soit par un esprit d'amour, pour honorer la grandeur de Dieu par vos abaissements. Pratiquez-vous l'obéissance : que ce soit par un esprit d'amour, pour honorer la souveraineté de Dieu par vos soumissions. Travaillez-vous à la mortification : que ce soit par un esprit d'amour, afin de faire vivre en vous la charité, en y faisant mourir la cupidité, et ainsi des autres vertus.

XV

Quoiqu'il ne soit rien de plus doux que l'amour divin, puisqu'il change les peines en plaisirs, on peut dire néanmoins qu'il a ses rigueurs et qu'il est saintement cruel, s'il est permis de parler ainsi. Lorsqu'il s'est une fois rendu le maître d'un cœur, il invente à tout moment quelque nouveau supplice pour le lui faire souffrir, afin de donner à l'objet qu'il aime des gages de son zèle. C'est un sacrificateur impitoyable qui ne se repaît que de mort et de sang, qui ne se

nourrit que des chairs de la victime immolée. Nous nous étonnons souvent des prodigieux excès où les saints se sont emportés; mais il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque « l'amour ne vit que d'excès. » *Amor excessibus vivit*[1]. Ils aimaient Dieu très ardemment et ces excès étaient un effet et une suite naturelle de l'ardeur de leur amour. Aimer beaucoup Dieu et ne rien faire d'extraordinaire pour lui, sont deux choses incompatibles; et la raison pour laquelle nous faisons si peu pour lui plaire, c'est que nous l'aimons faiblement.

XVI

« Chacun a son art et sa profession; mais l'art et la profession d'un religieux est d'aimer son Dieu. » *Aliorum alia sunt officia, vestrum speciale munus est amor*[2]. Parce qu'en qualité de religieux, il est obligé de passer sa vie dans la pratique de la vertu de religion et d'une solide piété; de s'appliquer continuellement à rendre à Dieu le culte et le service qui lui sont dûs. « Or, toute la véritable religion et toute la solide piété qu'on peut avoir pour Dieu, tout le culte et tout le service qu'on peut lui rendre consistent dans l'amour » : *Amor hic est cultus Dei, hæc vera religio, hæc recta pietas, hæc tantum Deo debita servitus... Deus non colitur nisi amando*[3]. Etudiez-vous donc à vous rendre chaque jour plus savant et plus parfait dans cet art divin, par un exercice continuel de l'amour du Seigneur; mais souvenez-vous qu'on n'avance dans l'amour de Dieu qu'à proportion qu'on se hait et qu'on se persécute soi-même; que « la charité ne croît en nous que par la destruction de la cupidité : » *Nutrimentum charitatis, imminutio cupiditatis; perfectio, nulla cupiditas*[4]; qu'il faut faire mourir en nous le

[1] *Rich. a S. Vict.* — [2] *Gilb., Serm.* 19 *in cant.* — [3] *S. Aug., l.* X *de Chri., c.* 3. — [4] *S. Aug., l.* LXXXIII, *qq., q.* 39.

vieil homme pour y faire vivre le nouveau et s'immoler perpétuellement à la Majesté divine, comme un holocauste d'amour, pour l'honorer dignement. Un religieux doit porter toujours le glaive d'une main et le feu de l'autre : le glaive pour immoler sa victime et faire mourir en soi l'amour-propre et la cupidité ; le feu pour consumer tous les membres de l'hostie que l'amour-propre tâche de retirer du sacrifice et d'enlever à Dieu. O mon Dieu ! c'est vous seul qui pouvez m'apprendre l'art divin de vous aimer et de vous plaire ! Vous seul qui pouvez m'inspirer le courage de me faire la guerre à moi-même ; vous seul qui pouvez dresser mes mains dans ce nouveau genre de combat que vous êtes venu nous apprendre, par le mystère de l'Incarnation : *Nova bella elegit Dominus*[1] ! Accordez-moi, je vous en conjure, cette grâce.

XVII

Les religieux sont d'une manière particulière « les enfants de la sagesse, que l'Ecriture dit être tout amour et toute obéissance[2]. » Ils doivent être si embrasés de l'amour divin qu'on ne voie qu'amour dans toute leur conduite, en sorte qu'ils semblent être tout transformés en ce feu sacré, et il faut que, par une inviolable obéissance à toutes les volontés de Dieu, ils donnent des marques de la solidité de leur charité. Le Sauveur est venu apporter sur la terre ce feu sacré ; mais comme il ne peut se conserver dans le monde, où les eaux de l'iniquité et de la corruption inondent tout, il l'a caché dans les cloîtres, qui sont des lieux tout propres à en entretenir les flammes. Vous devez regarder comme le plus essentiel de vos devoirs le

[1] « Le Seigneur a choisi un nouveau genre de guerre. » *Judic.*, v, 8.

[2] Filii sapientiæ natio illorum obedientia et dilectio. *Eccli.*, III, 1.

soin de nourrir et d'augmenter continuellement dans votre cœur ce feu divin. Malheur à vous s'il s'y change, comme autrefois celui du temple, en une eau épaisse et bourbeuse [1], par votre attachement aux plaisirs de cette vie.

XVIII

Un religieux solidement établi dans l'amour divin n'aime, ne désire, ne cherche, ne craint, n'espère rien sur la terre. Le poids de son amour l'entraîne uniquement vers Dieu et lui donne de l'éloignement, de l'insensibilité, du mépris pour tout le reste. « Toutes les choses de la terre ne lui paraissent qu'un songe, qu'une ombre, qu'un rien. » *Si Christum diligeremus, humana omnia umbra, omnia nobis somnium viderentur* [2]. De quelque accident fâcheux qu'il soit menacé, il ne le craint ni ne s'en trouble avant qu'il arrive; il ne s'abat ni ne s'inquiète lorsqu'il est arrivé, parce qu'il regarde tout cela comme rien. Quelque charme qu'ait un objet dont on flatte son espérance, il n'a ni de désirs empressés, avant que d'en obtenir la possession, ni de vains épanchements de joie, lorsqu'il l'a obtenu, parce qu'il regarde encore cela comme rien et que Dieu est son tout. Son amour envers Dieu est comme un sceau qui tient son cœur fermé aux créatures pour les empêcher d'y entrer et d'y causer du trouble et de l'agitation; comme un glaive de feu qui rompt et consume tous les liens qui l'attachent aux choses de la terre; comme une espèce de mort qui le sépare non seulement de toutes les choses de la vie présente, mais encore de lui-même, avec cette différence néanmoins, que la mort ne fait cette séparation qu'avec douleur et que l'amour la fait avec plaisir. Cet amour, aussi fort que la mort, le rend insensible à toutes les choses

[1] *L.* II *Mach.*, I, 20. — [2] *S. Chrys., Hom.* 75 *in Joan.*

de ce monde et ne lui donne de la sensibilité que pour les choses de l'autre vie. Aussi inflexible que l'enfer, il ne lui permet jamais de retourner aux vaines joies de cette vie, ni de mettre fin aux innocents supplices qu'il aime à s'infliger. Si vous êtes encore sensible aux choses de la terre; si les maux de la vie présente remplissent votre cœur de trouble, d'inquiétude, d'amertume; si vous mettez votre plaisir et votre félicité dans la possession des biens du siècle; enfin, si vous avez des pensées, des désirs, des mouvements qui ne se terminent pas à Dieu, votre amour est imparfait et peu solide. Pour aimer Dieu solidement et parfaitement, il faut n'être sensible qu'à ce qui regarde ses intérêts et être mort et insensible à tout le reste. Il faut ne goûter que lui, ne trouver de plaisir, de consolation qu'en lui, avoir du dégoût et de l'éloignement pour toutes les créatures. Il faut, comme la sainte épouse, passer indifférent auprès de tous les objets créés que nous trouvons sur notre chemin, pour courir après le Bien-aimé. « Une âme qui est embrasée de son amour, dit saint Jean Chrysostome, est tellement occupée de lui, tellement remplie du désir de le trouver, qu'elle ne voit pas même les objets sensibles qui se présentent à elle : » *Cum quis Dei amore saucius fuerit, nihil visibilium videt, sed continuo eum quærere desiderans imaginatur*[1]. « Elle ne peut penser qu'à lui, dit là-dessus l'auteur du Manuel qui est parmi les œuvres de saint Augustin, elle ne peut parler que de lui; elle n'a que du dégoût et du mépris pour tout le reste : » *Anima quæ Deum amat nihil potest aliud cogitare, nihil loqui nisi solum Deum. Cætera contemnit, omnia fastidit*[2].

[1] *Hom.* 28 *in Gen.* — [2] *Man., c.* 20.

XIX

« La véritable mesure pour aimer Dieu, selon saint Bernard, est de l'aimer sans mesure : » *Modus amandi Deum est amare sine modo.* Si vous l'aimez au-dessous de vos forces, dit l'abbé Gilbert, votre amour est injuste, parce qu'il refuse à Dieu ce qu'il lui doit et ce qu'il peut lui donner. Si vous l'aimez seulement à proportion de vos forces, votre amour est faible et peu ardent, puisqu'il est encore borné. Pour être grand et parfait, il ne doit garder aucune mesure ; il doit aimer au-dessus même de ses forces et porter ses désirs au delà de son pouvoir [1]. On nous ordonne de mettre des bornes à notre sagesse et à nos connaissances ; on nous défend de pénétrer dans les secrets de Dieu et de sonder la profondeur de ses mystères, mais on nous commande de porter toujours notre amour au delà de nos forces et d'aimer le Seigneur plus même que nous ne pouvons. L'amour voudrait être immense et infini, afin de ne donner aucune borne à ses affections. Il n'est point d'action assez héroïque ni d'entreprise assez vaste pour lui. Quelque grand que puisse être ce qu'il entreprend et ce qu'il exécute, il veut toujours aller plus loin. Son pouvoir n'est point la règle de ses désirs et les choses même impossibles ne sont point capables de les arrêter ; ses affections vont toujours au delà, et si son impuissance met des bornes à ses entreprises ou en empêche l'exécution, elle ne saurait du moins borner l'ardeur de son zèle. « Il fait de grandes choses et il les estime petites ; il en fait beaucoup et il croit que c'est peu ; il agit pendant un très long temps et tout lui paraît court [2]. » Il oublie tout ce qu'il a fait et

[1] Si infra vires tuas amor se cohibet et contrahit, iniquus est : et si juxta vires tuas, exiguus. *Gilleb., Serm.* 16 *in Cant.*

[2] Amor operatur magna, et reputat parva; operatur multa, et reputat pauca; operatur diu, et reputat breve. *S. Thom. opusc.* 62.

ne pense qu'à de nouvelles entreprises. Il trouve aisé ce qu'il y a de plus difficile, doux ce qu'il y a de plus dur et de plus amer, agréable et charmant ce qui est le plus capable de révolter la délicatesse de la nature. A ces traits du véritable et parfait amour, vous pouvez connaître si votre cœur en est embrasé. Mais comment le serait-il, puisqu'au lieu de ne dire jamais, c'est assez, il dit toujours que c'est trop ; au lieu d'ajouter toujours quelque poids au joug du Seigneur, il ne cherche qu'à se décharger d'une partie de son fardeau ; au lieu de faire plus qu'il ne peut, il ne fait pas même la dixième partie de ce qu'il pourrait ; au lieu enfin de trouver tout aisé, il trouve tout difficile et même impossible.

XX

« Nous pouvons bien, selon la remarque de saint Anselme, aimer le Seigneur, avec le secours de sa grâce, autant que nous en sommes capables ; mais nous ne saurions l'aimer autant que nous le devons » : *Diligere te, Domine, potest aliquis, donante te, quantum valet; sed nunquam quantum debet*[1]. Car comment aimer ses infinies perfections autant qu'elles sont aimables et que nous sommes dans l'obligation de les aimer ? Comment allumer dans notre cœur un amour qui réponde à la grandeur de celui dont il brûle pour nous ? Comment payer, par de justes sentiments d'amour et de reconnaissance, les bienfaits que nous avons déjà reçus de sa bonté et ceux qu'il nous prépare dans le ciel ? Les uns et les autres ne sont-ils pas infinis, aussi bien par leur grandeur que par leur nombre ? Quand nous aurions des millions de cœurs à lui consacrer, remplirions-nous l'obligation de l'aimer que nous impose le moindre de ses bienfaits ? Mais

[1] *Medit.*, 12.

n'ayant qu'un cœur et un cœur si petit à lui offrir, serions-nous assez injustes pour lui en retrancher une partie? Mais à qui donnerions-nous cette partie que nous retrancherions à Dieu? Y a-t-il quelque autre objet plus digne que lui ou dans qui l'on trouve quelque mérite, quelque perfection qu'il ne possède pas? Y a-t-il quelqu'un qui nous aime plus que lui ou qui nous ait fait plus de bien que lui? Quelqu'autre que lui a-t-il créé un autre ciel, une autre terre, d'autres mers, en un mot, un autre monde pour nous? Quelqu'autre nous a-t-il donné un autre corps, une autre âme, une autre vie que celle que nous possédons? Quelqu'autre est-il mort sur une croix pour nous et nous a-t-il donné sa chair à manger et son sang à boire? Se trouve-t-il enfin quelqu'un qui ait un autre royaume céleste, éternel, plein de gloire et de félicité à nous donner en récompense de notre amour? Quelle raison aurions-nous donc de refuser à Dieu une partie de notre cœur? Est-ce qu'il nous a refusé lui-même une partie du sien et ne s'est-il pas donné à nous tout entier et sans la moindre réserve, avec tous les ouvrages qui sont sortis de ses mains divines? Prétendrions-nous qu'un si grand Dieu n'a pas acheté assez chèrement le cœur d'une petite créature comme nous, en donnant, pour pouvoir le posséder, tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, et que c'est assez qu'elle lui en donne une partie pour le prix qu'il en a payé? Est-ce que quelqu'un a droit sur une partie de notre cœur ou que Dieu a cédé à un autre celui qu'il y a lui-même? Nous a-t-il laissés les maîtres de cette partie de notre cœur, pour en disposer comme nous voudrons et la donner à qui nous plaira? N'est-il pas assez aimable et assez riche pour faire lui seul le parfait bonheur de ce cœur et pour remplir toute l'étendue de ses désirs? Est-ce enfin que nous ne risquons rien

lorsque nous faisons à Dieu l'injure de ne lui donner qu'une partie de notre cœur? Ne nous exposons-nous pas, par cet injuste partage, à être entièrement abandonnés de lui, puisque son empire ne souffrant point de limites, il veut tout ou rien? Ah! Seigneur, que je me reconnais coupable et que j'ai en même temps de confusion pour l'injustice que j'ai commise envers vous, en vous refusant une partie de mon cœur pour le donner à la créature! Cela ne m'arrivera plus désormais, Seigneur, avec le secours de votre divine grâce, que je vous prie de m'accorder. Mon cœur sera dès ce moment tout à vous et ne vivra plus que pour vous. L'amour est la vie du cœur : *Vita cordis amor est*[1]. Votre amour sera désormais la vie du mien; il ne vivra plus que de vos flammes sacrées; il n'aura plus d'ardeur que pour vous aimer et pour vous plaire. Tous ses mouvements seront des mouvements d'amour envers vous et il cessera plutôt de vivre que de vous aimer.

XXI

L'amour divin, selon la pensée de saint Augustin, est comme un grand fleuve qui coule toujours avec rapidité et qui va se précipiter et se perdre dans le sein de Dieu. Il faut que toutes les affections que nous avons pour les créatures se jettent dans ce fleuve comme autant de ruisseaux, pour en grossir les eaux par leur aboutissement à l'amour divin. Cet amour ne peut souffrir qu'ils se répandent ailleurs, ni qu'ils coulent hors de son lit. Il ne peut permettre que nous concevions la moindre pensée, que nous formions le moindre désir, que nous fassions la moindre action qui ne tende à Dieu, au moins virtuellement, comme à sa fin. Détourner ailleurs quelqu'un de ces ruisseaux par des

[1] *Hugo Victorinus*.

affections qui ne puissent lui être rapportées, ce serait diminuer ses eaux et retarder son cours : *Dilectio nullum a se rivulum duci extra patitur cujus derivatione minuatur*[1]. Il veut que tous les moments de notre vie soient fidèlement employés à la gloire de Dieu et que nous n'en laissions écouler aucun qui ne soit consacré à quelque exercice de l'amour divin : *Nullam reliquit vitæ partem quæ vacare debeat.* « Si nous avons de l'attrait pour quelqu'autre objet; s'il nous vient dans l'esprit quelqu'autre chose qui nous paraisse aimable, il faut que cela soit entraîné, par la rapidité de ce fleuve divin, vers celui où nous porte l'impétuosité de notre amour. » *Quidquid aliud diligendum venerit in animum, illuc rapiatur quo totus dilectionis impetus currit.* « Dieu, qui est l'auteur de tout notre être, demande aussi notre cœur tout entier : » *Totum te exigit qui te fecit*[2]. Il veut que notre vie lui soit entièrement consacrée et que nous en fassions un sacrifice perpétuel à sa gloire. Notre cœur est en même temps l'autel, la victime et le prêtre de ce sacrifice. Mais il ne faut pas que le fer ait touché à cet autel et retranché quelque chose aux pierres dont il est composé[3]. La victime qu'on lui présente doit être tout entière; il ne faut pas qu'on en ait ôté la moindre partie. Le prêtre qui l'immole ne doit pas non plus être mutilé d'aucun de ses membres; cela veut dire que notre cœur ne doit point se partager, afin que le sacrifice soit agréable au Seigneur. Tout partage est une espèce de larcin que Dieu a en horreur dans l'holocauste. Je ne puis m'empècher de me récrier souvent dans cet ouvrage contre cet injuste partage de notre cœur entre Dieu et la créature, parce qu'il est la source de toutes les fautes et de toutes les infidélités

[1] *L.* I *de doct. Christ., c.* 22. — [2] *Idem, Serm.* 34 *de Prov.* — [3] *Deuter.,* XXVII, 6.

que nous commettons. Il n'est point de chrétien et encore moins de religieux qui n'aime Dieu; mais on ne l'aime pas uniquement. On a quelque amour pour lui, mais on en a encore davantage pour la créature, ou du moins on a quelque affection pour elle qui affaiblit et diminue l'amour du Seigneur. Nous imitons en cela les Samaritains, qui au culte du Seigneur joignaient celui des divinités étrangères; « car l'objet que nous aimons beaucoup, dit saint Augustin, est en quelque sorte notre Dieu : » *Quod quisque plus amat, hoc illi Deus est.* Le Seigneur est un Dieu jaloux qui ne veut point de rival. Il veut que son peuple ressemble au petit de la licorne qui ne porte qu'une corne sur le front, c'est-à-dire, comme l'explique Théodoret, qu'il n'ait qu'un culte, qu'il n'adore qu'un Dieu. Il lui défend d'accoupler des animaux de différente espèce, de labourer la terre avec un bœuf et un âne, de semer d'autre plant dans la vigne que la vigne elle-même, d'ensemencer la terre de différents grains, de porter des étoffes tissues de lin et de laine; tout cela pour lui faire comprendre qu'il ne veut point souffrir dans notre cœur le mélange de divers amours. Il veut que nous le lui donnions tout entier, et « toute notre application doit être de ne lui en dérober aucune partie pour la donner à la créature. » *Deum sic diligamus, ut aliud præter ipsum non diligamus*[1].

XXII

Voulez-vous augmenter dans votre cœur le feu de l'amour divin? Ayez soin de l'entretenir par de saintes pensées, par de saints désirs, par de bonnes actions, par le généreux sacrifice de ce que vous avez de plus cher au monde, mais surtout par « le retranchement

[1] *S. Aug., in Ps.* 54.

de la cupidité et la mortification des passions » : *Quisquis charitatem nutrire vult instet minuendis cupiditatibus*[1]. Ne laissez écouler, s'il se peut, aucun moment de votre vie qui ne soit rempli de quelque exercice de l'amour divin. *Omni vita tua dilige Deum*[2]. Ce serait en vain qu'on prétendrait entretenir le feu matériel, si on ne lui fournissait point d'aliment. C'est aussi fort inutilement qu'on prétend conserver le feu de l'amour divin dans son cœur en ne faisant rien pour l'entretenir. Mais que faudra-t-il donc dire de ceux qui non seulement ne fournissent point d'aliment à ce feu sacré par de bonnes pensées, par de saints désirs et par des actions de piété, mais qui y jettent continuellement de l'eau ou de la glace par leurs empressements pour le monde, par leur attachement aux créatures, par leur indifférence pour les choses de Dieu et par les péchés véniels qu'ils commettent? Doit-on croire qu'ils conserveront l'amour de Dieu dans leur cœur? Quelle apparence? Faites ici réflexion sur votre conduite et craignez justement que ce feu divin ne soit peut-être déjà éteint dans votre âme par la multitude de vos négligences et de vos infidélités, qui sont comme autant de glaçons que vous jetez dessus et qui peuvent insensiblement l'éteindre, en vous faisant concevoir plus d'amour pour la créature que pour Dieu. Non content d'entretenir dans votre cœur ce que vous avez déjà acquis de charité, efforcez-vous d'augmenter chaque jour en vous ce feu divin par de nouvelles ardeurs. Faites en sorte que les flammes en deviennent toujours, non seulement plus vives, mais encore plus pures. Aspirez sans cesse au pur amour; je veux dire à un amour désintéressé, exempt de tout mélange d'amour-propre, dégagé de toute recherche de la nature, de tout attachement aux choses d'ici-bas.

[1] *S. Aug., lib.* LXXXIII, *qq. q.* 36. — [2] *Eccl.*, XIII, 18.

« N'aimez rien de ce qui regarde la vie présente, afin que votre amour demeure dans toute sa pureté, se conserve entier et sans tache[1]. » Résistez continuellement aux entreprises de l'amour-propre, qui se glisse partout et veut toujours dominer, ainsi que je dirai plus au long dans le chapitre suivant.

XXIII

Il y en a qui font consister le pur amour à aimer Dieu sans aucun retour sur nous-mêmes, sans aucune vue de nos intérêts, pas même spirituels, fût-ce la félicité du ciel. Mais cette pureté d'amour me paraît fort mal entendue[2]. Car en premier lieu, ne devons-nous pas aimer Dieu par tous les endroits qu'il est aimable et en vue de tous les motifs que nous avons de lui donner notre cœur? Or, Dieu n'est pas seulement aimable, comme souverainement parfait en lui-même ou comme le principe et le réparateur de notre être, mais encore comme le consommateur de ce même être, comme notre dernière fin et notre souveraine félicité. Sa providence, qui lui a fait prendre toutes ces différentes qualités et l'a porté à nous les révéler, ne l'a fait sans doute qu'afin que nous nous en servions comme d'autant de pressants motifs de l'aimer. Il n'y a donc pas d'imperfection en cela, puisque nous ne faisons que suivre les lois qu'il nous a lui-même prescrites.

En second lieu, personne ne dit que notre amour

[1] Nihil amemus eorum quæ ad hanc vitam pertinent, ut divinus amor nobis purus maneat et integer. *Chrysost., in Ps.* 38.

[2] Non seulement elle est « mal entendue, » mais elle est encore condamnée par l'Eglise dans le bref *Cum alias*... du 12 mars 1699, réprouvant comme téméraires et scandaleuses vingt-trois propositions extraites du livre *Les Maximes des Saints*. La réfutation excellente que lui oppose notre auteur conserve néanmoins tout son intérêt et nous la donnons tout entière. E.

soit imparfait, lorsqu'il envisage Dieu comme notre créateur, notre rédempteur, notre sanctificateur : pourquoi le sera-t-il donc lorsqu'il l'envisage comme notre rémunérateur ou notre glorificateur, pour me servir de ce terme? Est-ce que le bienfait de la félicité du ciel, auquel ceux de la création, de la rédemption et de la sanctification, sont subordonnés et qui en est la fin et la perfection, mérite moins notre amour que les autres bienfaits? Bien loin que ce soit une imperfection dans notre amour d'aimer Dieu par la considération de la félicité du ciel; il serait au contraire imparfait, s'il ne se servait de ce motif : parce que d'un côté, il serait injuste de ne pas aimer Dieu pour un bienfait qui mérite si justement notre amour, et que de l'autre, cet amour n'aurait sans cela ni toute l'étendue ni toute la force qu'il devrait avoir : toute l'étendue, puisqu'il n'embrasserait pas tous les bienfaits du Seigneur; toute la force, parce qu'il serait privé de celle qu'il tirerait de la considération du plus grand bienfait de Dieu : celui de la félicité.

En troisième lieu, on ne peut douter que les bienheureux ne possèdent le pur amour dans le ciel, puisqu'ils sont dans un état de perfection consommée : mais peut-on dire que la gloire immense dont ils jouissent ne leur soit pas un pressant motif d'aimer leur souverain bienfaiteur et qu'ils ne s'en servent pas pour s'exciter à l'aimer avec toute l'ardeur dont ils sont capables? Il faudrait, s'ils manquaient à un si juste devoir, qu'ils fussent pires que les bêtes, qui connaissent et qui aiment leurs bienfaiteurs. Or, si le motif de la gloire ne rend pas l'amour impur dans le ciel, pourquoi le rendra-t-il impur sur la terre? Et pourquoi faudra-t-il faire consister la pureté de l'amour à avoir moins de sensibilité et de reconnaissance que les animaux?

En quatrième lieu, est-ce une imperfection dans notre amour, d'aimer Dieu, parce qu'il est bon ou parce qu'il nous aime? Si c'est une imperfection, il faut donc dire qu'on ne peut, sans imperfection, aimer Dieu en vue de sa nature et de ses perfections, puisque la bonté en Dieu est sa nature, ou du moins une de ses perfections. *Deus cujus natura, bonitas. — Deus charitas est.* — Si ce n'est pas une imperfection d'aimer Dieu par ce motif, ce n'en est pas une non plus de l'aimer par la considération du bonheur éternel qu'il nous a préparé dans le ciel, puisque ce grand bienfait est le chef-d'œuvre de sa bonté et de son amour.

Enfin, l'espérance chrétienne est une vertu théologale, qui n'est pas moins commandée, ni moins nécessaire au salut que la foi. Cette vertu regarde Dieu comme notre dernière fin et comme notre souveraine félicité ; elle nous en fait attendre, désirer et chercher la possession. Si le pur amour consistait à ne point regarder Dieu comme notre félicité, il faudrait dire que la vertu d'espérance lui serait contraire et que l'obligation essentielle où nous sommes de la pratiquer en certains temps et dans certaines occasions, serait un engagement également essentiel à n'y point pratiquer le pur amour. Ce qui ne se peut dire, parce que les vertus ne sont pas contraires les unes aux autres.

XXIV

Vous me direz peut-être que l'amour, pour être pur, ne doit point être intéressé, ni par conséquent se regarder lui-même ; qu'il ne doit envisager que les intérêts de l'objet qu'il chérit et qu'il doit fermer les yeux à tout le reste. Mais prétendez-vous dire par là que le pur amour doit s'attacher si uniquement à Dieu qu'il ne nous permette pas d'aimer d'autre objet que

lui, non pas même le prochain, fût-ce en vue de Dieu? Vous ne sauriez avancer cela sans erreur, puisque le même amour qui nous porte à aimer Dieu nous porte en même temps à aimer le prochain pour l'amour de Dieu. Il faut donc que le même amour nous oblige pareillement à nous aimer nous-mêmes pour l'amour de Dieu, puisque l'amour de nous-mêmes doit être la mesure et la règle de l'amour du prochain. Notre charité est une participation de l'amour de Dieu : or, Dieu ne s'aime pas seulement lui-même ; il aime aussi ses créatures, et particulièrement les hommes. Il vous aime vous en particulier, et il vous aime d'un amour qui le porte à vous souhaiter et à vous procurer le ciel autant qu'il est en lui. Il faut donc, afin que votre amour soit une participation du sien, qu'il vous porte de la même manière à aimer Dieu pour l'amour de lui-même, et à vous aimer vous-même et le prochain pour l'amour de Dieu. Il faut qu'il vous porte à vous souhaiter et à vous procurer de toutes vos forces la félicité du ciel. Le pur amour ne consiste donc pas à ne vous point aimer vous-même ni à ne point désirer la félicité du ciel, mais seulement à ne vous aimer que par rapport à Dieu, et à ne souhaiter la félicité du ciel que pour augmenter sa félicité accidentelle, par la gloire que vous lui rendrez dans le ciel : de même que le pur amour ne consiste pas à ne point aimer le prochain, mais à ne l'aimer que pour Dieu et à ne lui souhaiter son souverain bonheur qu'afin qu'il rende plus de gloire à Dieu pendant l'éternité.

XXV

Le pur amour doit bien nous mettre dans une telle situation d'esprit, que quand bien même le Seigneur, par un autre ordre de sa providence que celui qu'il a

établi, ne nous aurait pas promis la félicité du ciel pour récompense de nos bonnes œuvres, nous ne laisserions pas de l'aimer autant que nous en sommes capables, parce que, dans cette supposition, Dieu ne laisserait pas d'être infiniment aimable par ses infinies perfections et par les bienfaits de la création et de la conservation, qui en renferment une infinité d'autres, et qu'étant infiniment aimable par tous ces endroits, ce serait une injustice de lui refuser notre amour. Mais la félicité du ciel nous ayant été promise dans l'ordre présent de la providence divine, il est du pur amour, non pas de ne point envisager cette félicité, mais seulement de ne l'envisager que par rapport à Dieu. Le pur amour ne doit pas la cacher à nos yeux, il doit au contraire nous la faire considérer sans cesse, afin de nous embraser davantage de l'amour de Dieu par la vue d'un si grand bienfait. Il n'y a que l'amour de nous-même, sans rapport à Dieu, qui soit opposé à la pureté de l'amour divin; comme à l'égard du prochain, il n'y a que l'amour que nous lui portons, sans le subordonner à Dieu, qui soit déréglé et contraire au pur amour de Dieu. Mais l'amour que nous avons pour nous-mêmes et pour le prochain en vue de Dieu non seulement n'est pas contraire au pur amour de Dieu, mais il en fait la perfection, parce que nous n'aimons proprement que Dieu en nous et dans le prochain. Nous ne faisons, en souhaitant notre félicité, que souhaiter à Dieu des adorateurs dans le ciel, ou l'augmentation de sa gloire accidentelle [1]. C'est par là qu'on peut aisément expliquer certains endroits des saints Pères qui semblent vouloir dire, que le pur amour ne fait point d'attention au royaume du ciel et ferme les yeux à la félicité qui

[1] Sans être tenus le moins du monde à faire abstraction de notre béatitude personnelle, qui coïncide avec la gloire de Dieu et qui dans notre légitime espérance se confondra un jour avec elle. E.

nous est promise. Ils veulent nous faire comprendre par là que nous ne devons pas la souhaiter précisément pour nous-mêmes, mais par rapport à Dieu, et que quand bien même il ne nous l'aurait pas promise, ou que nos péchés devraient nous en exclure, nous ne devrions pas laisser de l'aimer.

XXVI

Ce que je viens de dire du pur amour, par rapport à la félicité du ciel, doit s'entendre également du même amour, par rapport à l'enfer : c'est-à-dire que la crainte de l'enfer, subordonnée à Dieu, n'est pas plus contraire au pur amour que le désir de la félicité du ciel[1]. En voici les raisons : 1° Parce que faire la volonté de Dieu n'est pas contraire au pur amour ; or, la volonté de Dieu est que nous craignions l'enfer, puisque le Sauveur nous l'ordonne dans l'Evangile ; par conséquent cette crainte n'est pas contraire au pur amour. 2° Il n'est pas contraire au pur amour de craindre la perte éternelle de notre prochain, il ne l'est donc pas non plus de craindre la nôtre. 3° Il n'est pas contraire au pur amour de craindre les misères temporelles de cette vie et de demander à Dieu d'en être délivré, puisque l'Eglise le demande dans les prières publiques ; il ne doit donc pas non plus l'être de craindre les misères éternelles de l'enfer et de demander à Dieu qu'il nous en délivre. Nous avons à faire à un si bon maître, qu'il veut qu'en faisant ses affaires, nous fassions les nôtres, et qu'en procurant sa gloire, nous établissions notre bonheur et évitions de nous rendre à jamais

[1] L'auteur combat ici une erreur des faux mystiques résumée dans cette proposition de Michel de Molinos : « L'âme ne doit se « préoccuper ni de la récompense, ni du châtiment, ni du paradis, « ni de l'enfer, ni de la mort, ni de l'éternité. » (*Condamnée par Innocent* XI. *Const.* Cœlestis Pastor.)

malheureux. Mais pour nous convaincre que le pur amour est fort mal entendu par ceux qui le mettent à ne point envisager la félicité du ciel ni les misères de l'enfer, il ne faut que faire réflexion sur la nature de l'amour. L'amour est une inclination, une pente, un mouvement du cœur qui nous porte vers l'objet que nous aimons pour nous y unir et pour en jouir. Aimer c'est vouloir et souhaiter la possession de l'objet que nous aimons et vers lequel nous porte notre inclination. Il n'est point, par conséquent, d'amour qui ne souhaite la possession de son objet et qui ne désire de s'unir à lui pour contenter son penchant; et vouloir que l'amour ne se porte point à l'union et à la possession de son objet, c'est vouloir que l'amour ne soit pas amour. D'où il faut conclure que puisque notre félicité consiste dans la possession de Dieu et dans l'union avec lui, il y aurait de la contradiction d'en exclure le désir de l'amour de Dieu, parce que cette exclusion en détruirait la nature. Quel amour que celui qui serait indifférent sur la possession et sur la perte de son objet, sur l'union ou sur la séparation d'avec lui; qui ne désirerait pas celle-là et qui ne craindrait pas celle-ci! Un amour de ce caractère serait-il un véritable amour? Non, sans doute, car il n'en aurait point la nature. Il faut dire de même que l'amour de Dieu qui ne désirerait pas la félicité du ciel et qui ne craindrait point de la perdre ne serait pas un véritable amour, puisque ce serait ne pas désirer la possession de son objet et n'en point craindre la perte. Le pur amour; exclut bien tout ce qui est hors de son objet et qui n'y a nul rapport, mais il ne saurait exclure ni son objet ni ce qui s'y rapporte. Ce que je viens de dire est la doctrine de saint Augustin, qui s'explique fort clairement là-dessus. « J'appelle charité, dit ce saint docteur, un mouvement de l'esprit qui se porte à jouir de Dieu

pour lui-même et à jouir de soi et du prochain pour Dieu : » *Charitatem voco motum animi ad fruendum Deo propter ipsum, et se et proximo propter Deum*[1]. Et ailleurs, il dit ces belles paroles : *Deus vult gratis diligi, nec propterea se amari, quia dat aliquid præter se, sed quia dat se.* « Dieu veut qu'on l'aime gratuitement et sans intérêt ; il ne veut pas qu'on l'aime, parce qu'il donne quelque chose hors de lui, mais parce qu'il se donne lui-même[2]. » Remarquez que ce saint docteur dit que l'amour nous porte à vouloir jouir de Dieu. Il n'est donc pas indifférent sur cette jouissance et sur la félicité qu'elle renferme. Remarquez encore qu'il appelle amour désintéressé celui qui se porte vers Dieu, afin qu'il se donne à nous ; il suit donc que celui qui se porte vers lui, afin d'y trouver son propre bonheur, peut être également désintéressé. Ajoutez à cela un autre principe de ce Père, qui est que quand on n'aime pas une chose pour elle-même, mais pour une autre, ce n'est pas elle proprement qu'on aime, mais l'autre pour laquelle on l'aime. *Quod non propter se amatur, non amatur*[3]. Ainsi lorsqu'on n'aime la félicité du ciel que par rapport à Dieu, ce n'est pas proprement la félicité du ciel, c'est Dieu qu'on aime. Loin de nous ces raffinements outrés sur la pureté de l'amour divin, qui veulent bannir de notre cœur tout désir de la félicité du ciel, ou ce qui est le même, de la possession de Dieu. Que d'autres, ô mon Dieu, s'efforcent tant qu'il leur plaira de se rendre indifférents là-dessus et d'étouffer les désirs que la charité en fait naturellement naître dans notre cœur ! je m'efforcerai au contraire de les cultiver et de les augmenter le plus qu'il sera possible. Je les porterais, si je le pouvais, jusqu'à l'infini, persuadé que mon amour augmente-

[1] *L.* III *de doct. Christ., c.* 10. — [2] *In Ps.* 51. — [3] *S. Aug., l.* I *Sol., c.* 22.

rait à proportion de leur ardeur. Je vous dirai donc sans cesse, avec la sainte épouse, que mon cœur ne fait que languir d'amour sur la terre, par le désir de vous posséder dans le ciel, et je vous demanderai avec elle le baiser sacré de votre bouche, qui doit unir éternellement mon esprit et mon cœur avec vous. Je vous prierai, avec Moïse, de me montrer votre gloire, et soupirerai, avec le Roi-prophète[1], après l'heureux moment qui doit m'introduire en votre présence et me procurer le bonheur de vous voir et de vous posséder. Je ne désire rien que vous dans le ciel ni sur la terre. Je mets tout mon bonheur à m'unir à vous, à vous contempler, à vous posséder. Je ne le puis faire qu'imparfaitement sur la terre ; hâtez donc, je vous conjure, le moment heureux qui doit m'unir à vous dans le ciel par les liens d'un amour parfait et éternel. Ainsi soit-il.

XXVII

Si le Seigneur vous demandait présentement, comme autrefois au prince de ses apôtres, si vous l'aimez; que lui répondriez-vous? Pourriez-vous sans témérité le prendre lui-même, comme fit cet apôtre, à témoin de la sincérité de votre amour? Mais comment le pourriez-vous? « Car la charité, au sentiment de saint Augustin, est une vertu que personne ne peut abattre et contre la force de laquelle tous les efforts du monde deviendraient inutiles? » *Charitas est virtus quam nemo vincit, et contra violentiam charitatis mundus nihil potest*[2]. Or, comment pourriez-vous dire que votre amour pour le Seigneur est une vertu que personne ne peut surmonter, puisqu'il cède à tout moment aux sollicitations, aux importunités, aux prières, aux promesses, aux menaces, à la violence de ceux qui

[1] *Ps.* XL, 3. — [2] *In Ps.* 47.

vous pressent d'abandonner les intérêts de Dieu pour ceux de la créature? Comment aurait-il une force contre laquelle tous les efforts du monde deviennent inutiles, puisque le moindre plaisir, le moindre honneur, le moindre avantage que le monde vous offre, est assez puissant pour vous faire commettre avec une pleine connaissance des fautes que vous savez fort bien déplaire à Dieu? Si vous avez quelque amour pour Dieu, il faut qu'il soit d'une autre espèce que celui dont saint Augustin nous décrit la nature. Ce n'est pas un amour que rien ne surmonte, mais plutôt un amour que tout surmonte et qui ne peut résister à la moindre attaque de ses adversaires. Vous ne pouvez pas dire avec l'Apôtre : « Qui est celui qui me séparera de la charité de Jésus-Christ? » Il faut plutôt que vous disiez : Qui est celui qui ne me séparera pas de la charité de Jésus-Christ et qui ne me fera pas abandonner ses intérêts; puisqu'en effet vous les abandonnez pour la moindre bagatelle? Si de gros fleuves venaient à fondre sur le feu de votre charité, par des offres immenses que vous ferait le monde, il ne serait pas surprenant d'en voir éteindre les ardeurs; mais qu'une goutte d'eau éteigne ce feu, je veux dire que le plus léger avantage que vous trouvez auprès des créatures vous fasse abandonner les intérêts de Jésus-Christ, en négligeant vos devoirs, c'est ce qui paraît surprenant et qui doit avec raison vous faire appréhender que votre amour envers Dieu ne soit pas un véritable amour. Afin qu'il le devienne, faites en sorte que rien ne puisse le surmonter. *Charitas est virtus quam nemo vincit.*

Comme l'amour divin ne peut régner paisiblement dans notre cœur que par la destruction de l'amour-propre, il sera bon d'en faire ici une légère peinture et de décrire une partie de ses funestes effets, pour

nous exciter par là à le combattre avec plus de force, afin d'établir l'empire de l'amour divin sur les ruines de son ennemi.

CHAPITRE VIII

DE L'AMOUR-PROPRE

I

L'amour-propre est l'ennemi déclaré de l'amour divin, il lui fait une guerre continuelle et le poursuit partout avec une fureur d'autant plus maligne qu'elle est le plus souvent cachée. Il s'oppose à tous ses desseins, traverse toutes ses entreprises, détruit tous ses ouvrages, rompt toutes ses mesures, change toutes ses dispositions, renverse toutes ses lois, obscurcit toutes ses lumières, éteint toutes ses ardeurs, combat toutes ses inclinations ; enfin il ne démord point qu'il ne lui ait, s'il le peut, donné le coup de la mort, pour s'établir sur son trône. On ne peut posséder l'amour divin qu'en détruisant l'amour-propre ; et là où l'amour-propre est le maître, il faut nécessairement que l'amour divin se retire. « L'affaiblissement et la destruction de l'un fait la force et l'agrandissement de l'autre. » *Augmentum charitatis diminutio cupiditatis* [1].

II

Mais quel discours pourrait jamais expliquer la malignité de l'amour-propre ? C'est lui qui est la cause de tous nos malheurs, la source de toutes nos misères. l'auteur de toutes nos disgrâces. Toutes les peines qui

[1] *S. Aug.*

nous affligent, tous les chagrins qui nous dévorent, toutes les craintes qui nous dessèchent, tous les désirs qui nous partagent et nous déchirent, viennent de l'amour-propre. Si nous nous affligeons dans l'adversité, c'est parce que notre amour-propre souffre ; si nous nous inquiétons dans les contradictions, c'est parce que notre amour-propre n'est pas content ; si nous nous troublons dans les dangers, c'est parce que notre amour-propre appréhende ; si nous sommes agités par une infinité de violents désirs, c'est parce que notre amour-propre soupire après une infinité de différents objets qu'il croit devoir faire son bonheur. C'est l'amour-propre qui met la division dans les familles, parmi les personnes les plus étroitement liées par le sang ; qui sème la discorde parmi les amis le plus fortement unis par les liens d'une affection mutuelle ; qui excite les querelles et les dissensions parmi les concitoyens les plus sociables et les plus doux ; qui allume les guerres entre les peuples les plus amateurs du repos ; qui en un mot soulève et arme tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre les uns contre les autres, sans qu'aucune loi divine ni humaine puisse les arrêter. Si l'on ne trouve à présent sur la terre presque personne à qui l'on puisse se fier, c'est parce qu'on n'y trouve presque personne qui ne soit plein de l'amour de soi-même et que son amour-propre ne change en un nouvel Ismaël, je veux dire, ne rende en quelque sorte l'ennemi de tous les autres hommes. Si l'on ne voit presque partout que trouble, que désordre, que confusion, c'est parce qu'on ne voit presque partout que des gens conduits et gouvernés par leur amour-propre.

III

Voulez-vous que je vous explique encore mieux ce

que c'est que l'amour-propre ? L'amour-propre est un levain d'iniquité qui corrompt toute la masse de nos actions, de nos pensées et de nos désirs ; un germe de malice dont les racines sont si profondes et si multipliées, qu'on ne saurait les arracher ; une semence de péché qui, malgré tous nos soins, produit continuellement quelque nouveau fruit d'injustice. C'est un ver fatal qui, comme celui qui fit sécher le lierre de Jonas, fait mourir en nous la charité divine et qui corrompt tous les fruits de justice que nous nous efforçons de produire. C'est une lèpre universelle qui nous couvre d'ulcères et de pourriture ; c'est une corruption générale qui pénètre jusqu'au fond de nos entrailles et jusqu'à la moelle de nos os ; c'est un venin funeste qui, attaquant le cœur, se répand de là dans tous les membres de l'homme spirituel ; c'est un hydre à cent têtes, qui renaissent et se multiplient à mesure qu'on les coupe. L'amour-propre est un voleur domestique qui, sous nos yeux, enlève tout ce que nous avons de plus précieux, sans que nous ayons le courage de nous y opposer. C'est un ami perfide qui, faisant semblant d'être dans nos intérêts, nous trahit et nous perd sans ressource ; c'est un imposteur dont les artifices sont impénétrables, qui engage tout le monde dans ses pièges et dont tout le monde se fait un plaisir d'être la dupe. C'est un comédien qui joue mille personnages divers et se travestit en mille différentes manières pour venir à bout de tous ses desseins. L'amour-propre est un séditieux qui cause des soulèvements continuels dans le royaume intérieur de notre âme ; c'est un tyran qui usurpe l'empire de notre cœur et y exerce sans cesse mille violences et mille injustices. C'est le funeste auteur de tous nos désordres, le père infortuné de tous nos crimes, la source fatale de tous nos dérèglements. Il n'est point de péché

qui n'en tire sa naissance, comme l'Apôtre nous le fait assez comprendre, lorsqu'il met tous les crimes les plus énormes à la suite de l'amour-propre : « Il y aura, dit-il, des hommes amoureux d'eux-mêmes, avares, glorieux, superbes, médisants, désobéissants à leurs pères et à leurs mères, ingrats, impies, dénaturés, etc.[1] ». C'est le dragon à sept têtes et à dix cornes de l'Apocalypse, parce que les sept péchés capitaux en sortent et qu'il attaque toutes les lois du décalogue. Saint Augustin dit à ce propos « Qu'au même temps que l'amour divin bâtit la cité de Dieu, qui est la société des saints, par le mépris qu'il nous inspire pour nous-mêmes, l'amour-propre édifie Babylone, qui est la société des méchants, par le mépris qu'il leur inspire pour Dieu et pour ses lois[2]. »

IV

Mais pour donner une idée encore plus claire et plus naturelle de l'amour-propre, il faut dire que c'est un amour de nous-même sans rapport à Dieu. Il se porte à la recherche de la gloire et de l'estime des hommes, des plaisirs et des douceurs de la vie, des biens et des richesses de la terre, sans aucune subordination à Dieu et sans que les intérêts divins y aient aucune part. La Charité est si fort attachée à Dieu qu'elle ne cherche que lui; son unique vue est de lui plaire, sa seule ambition, d'accomplir sa volonté et de procurer sa gloire; la nature n'entre point dans les motifs qui la font agir. L'amour-propre au contraire nous attache si fort à nous-même, que nous ne cherchons que nous-mêmes; nous n'avons en vue que nous-même;

[1] II *Tim.*, *c.* 3.

[2] Fecerunt duas civitates : terrenam scilicet, amor sui usque ad contemptum Dei; cœlestem vero, amor Dei usque ad contemptum sui. *Aug.*, *l.* XIV *de Civ. Dei.*

nous ne pensons qu'à contenter nos sens, à satisfaire nos passions, à suivre le penchant de nos inclinations. La gloire du Seigneur n'a point de part à ce que nous faisons par amour-propre.

V

Il ne nous est pas défendu de nous aimer nous-même; Dieu au contraire nous le commande, puisqu'il fait de l'amour de nous-même bien réglé le modèle et la mesure de celui du prochain. Il veut que nous aimions et conservions l'être qu'il nous a donné, que nous cherchions ce qui nous est avantageux, que nous appliquions tous nos soins à nous rendre éternellement heureux. Mais comme il est la fin dernière de tous ses ouvrages et qu'il a fait toutes les créatures pour la gloire de son nom, il veut que l'amour que nous avons pour nous-même ou pour le prochain soit subordonné au sien et se rapporte à sa gloire; et lorsqu'il ne s'y rapporte pas et qu'il n'a en vue que nos propres intérêts, sans se mettre en peine de ceux de Dieu, il s'appelle amour-propre.

VI

On voit par là quel monstre c'est que l'amour-propre et l'effroyable renversement qu'il fait dans le monde, puisqu'il met la créature à la place du Créateur et le Créateur à la place de la créature; qu'il ravit à Dieu, autant qu'il peut, sa qualité de dernière fin, pour nous la donner. Il lui ôte l'empire souverain de l'univers pour nous en revêtir; il lui enlève sa couronne pour nous la mettre sur la tête; le prive de tout l'honneur qu'il retire des créatures pour nous les sacrifier et fait enfin qu'au lieu de servir à sa gloire, selon le dessein qu'il s'est proposé lorsqu'il leur a donné l'être, elles

ne servent plus que d'instrument pour l'offenser. Qui pourrait n'avoir pas horreur de l'auteur de si étranges désordres?

VII

Mais, mon Dieu, que cet amour-propre, tout affreux qu'il est, a de partisans dans le monde et que son empire est prodigieusement étendu! Il va d'une extrémité du monde à l'autre. On ne saurait trouver un seul homme sur la terre qui ne soit soumis à ses lois, ou du moins qui ne lui paie quelque tribut; parce qu'il n'y en a pas un seul qui, comme le Narcisse de la fable, n'adore son image et ne lui sacrifie les affections de son cœur par l'ardent amour qu'il se porte. C'est l'amour-propre qui conduit et qui gouverne tout dans le monde; tout se fait par ses ordres, et l'on peut dire de lui, avec bien plus de raison que Pharaon ne le disait de Joseph, que personne ne remue ni le pied ni la main sans son commandement. Quand on considère ce qui se passe dans le monde, ne semble-t-il pas qu'on voit un déluge d'amour-propre, pour me servir de cette expression, qui inonde toute la terre et où tous les hommes ont le malheur d'être enveloppés; à quelques personnes près, qui par leur union avec Jésus-Christ se sont retirées auprès de lui comme dans une arche mystique. Et quand on réfléchit sur la situation de son propre cœur, ne semble-t-il pas qu'on voit un champ ingrat et stérile où il ne croît d'autre plante que celle de l'amour-propre; ou si à force de travail l'on en fait pousser quelque bonne et salutaire, on s'aperçoit bientôt qu'elle est étouffée par la malignité de celle-là, si par une sage précaution, on n'a soin d'y remédier. Nous n'avons, pour nous en convaincre, qu'à parcourir tout ce qui peut être l'objet de notre appétit sensitif et raisonnable et nous verrons

qu'en effet l'amour-propre gâte et infecte presque tout, non seulement dans ceux qui ne savent ce que c'est que de s'opposer à ses inclinations, mais même dans ceux qui font profession de les combattre, comme font les religieux.

VIII

Notre vie est, de toutes les choses sensibles, celle qui naturellement nous est la plus chère,-parce qu'elle est le fondement de tout le reste. Mais qui peut se vanter de l'aimer uniquement pour Dieu, sans aucun retour de son amour-propre? Il faudrait pour cela être dans une telle situation qu'il nous fût tout à fait indifférent de vivre ou de mourir; ou si nous avions plus de penchant pour la vie que pour la mort, que ce ne fût uniquement qu'en vue de Dieu, pour procurer sa gloire et lui rendre quelque service. Il faudrait être disposé à lui remettre à toute heure et sans résistance le dépôt de notre vie, sans souhaiter de la prolonger un moment de plus qu'il ne l'a ordonné. Il faudrait enfin la regarder avec la même indifférence et la même égalité d'esprit que la vie d'une personne étrangère, qu'on n'aimerait qu'en Dieu. Mais qui est-ce qui se trouve dans cette situation? Les soins et les mouvements inquiets que nous nous donnons sans cesse pour la conservation de notre vie, la crainte et le trouble dont nous sommes saisis lorsqu'elle est en quelque danger, le désir violent que nous nous sentons de ne pas mourir si tôt et de vivre encore du moins quelques années, tout cela marque évidemment que nous l'aimons par amour-propre et non pas pour Dieu, puisque nous envisageons autre chose que sa gloire dans l'attachement que nous y avons.

IX

Il est vrai qu'il se trouve des personnes qui n'ont point d'attachement pour la vie et qui même souhaitent la mort. Mais le désir de mourir est autant un effet de l'amour-propre en ces personnes que le désir de vivre l'est dans les autres, puisqu'elles ne souhaitent la mort que pour se délivrer des peines et des misères de cette vie et non pas pour procurer le gloire du Seigneur ou pour accomplir son adorable volonté. Il faut néanmoins excepter de cette règle quelques âmes pures et toutes brûlantes de l'amour divin qui, bien que soumises à la volonté du Seigneur pour demeurer dans ce lieu d'exil ou pour en sortir, souhaitent néanmoins avec ardeur leur délivrance, afin d'aller jouir dans le ciel du cher objet de leur amour, et qui, voyant venir la mort, loin de s'effrayer, tressaillent de joie de voir arriver l'heureux moment après lequel elles ont tant soupiré. Il peut se faire que la nature n'ait aucune part dans les sentiments de ces âmes et que leur disposition soit un pur effet de la grâce; mais le nombre des personnes où ces sentiments se trouvent sans aucun mélange d'amour-propre est bien petit[1].

X

L'amour de la santé suit naturellement l'amour de la vie; c'est un bien qui nous est aussi fort précieux. Mais qui est-ce qui l'aime sans amour-propre et sans autre vue que des intérêts de Dieu? On peut aisément

[1] Il ne l'est pas autant que notre auteur semble le dire, surtout dans les communautés ferventes. Qui n'a connu de ces jeunes religieux ou religieuses, émules des Stanislas, des Louis de Gonzague, des Berckmans, et saluant avec un saint transport de joie une mort qui vient les délivrer avant le temps et leur ouvrir les portes du ciel? E.

le reconnaître à ces signes : S'il vous est égal d'être sain ou malade ; si vous êtes aussi content et aussi tranquille lorsque vous êtes pressé des douleurs les plus aiguës d'une fâcheuse maladie, que lorsque vous jouissez de la santé la plus parfaite ; si vous ne vous inquiétez pas de vous voir longtemps détenu dans un lit ou renfermé dans une chambre sans pouvoir sortir ; si vous n'avez nul chagrin lorsque les remèdes ne réussissent pas et qu'ils ne vous donnent aucun soulagement, ou lorsqu'on vous refuse ceux que vous croyez vous être nécessaires ; si enfin quelque train que prenne votre maladie vous demeurez dans un parfait abandon entre les mains du Seigneur, sans souhaiter autre chose que l'accomplissement de sa sainte volonté, vous pouvez dire que vous aimez la santé sans amour-propre. Mais qui peut se glorifier d'être dans cette situation? Nous nous servons de divers prétextes spécieux pour justifier l'amour que nous avons pour la santé ; nous disons qu'on se relâche dans la piété pendant la maladie, qu'on y oublie Dieu, qu'on y devient sensuel, négligent, causeur, indévot ; en un mot, qu'on n'y fait rien, ni pour Dieu ni pour soi, et qu'on y est à charge à la Religion et à ses confrères. Mais quoique tout cela puisse être vrai, ce qui nous afflige néanmoins le plus dans nos maladies, c'est que la nature est dans un état violent et que notre amour-propre n'y trouve pas son compte. Ainsi c'est plutôt par amour-propre que par un véritable zèle pour les intérêts de Dieu que nous aimons la santé.

XI

Passons de la santé aux perfections du corps, comme sont la beauté, la bonne grâce, la force, l'adresse, l'aptitude pour certains arts, la voix et autres semblables. Qui est celui qui possède ces bonnes qualités sans y

avoir de l'attache et n'en a du plaisir que parce qu'elles lui fournissent le moyen de rendre à Dieu plus de gloire? Qui est celui qui, se voyant distingué par ces endroits, n'en conçoit pas dans son cœur quelque secrète complaisance, n'en prend pas occasion de se préférer aux autres et ne serait bien fâché de se voir dépouillé de toutes ces qualités? Au contraire, qui est celui qui, se trouvant dépourvu de tous ces avantages et les remarquant dans les autres, n'en a quelque peine et n'en ressent de la jalousie dans le fond de son âme? Mais qu'est-ce que tout cela, sinon de l'amour-propre?

XII

Des perfections du corps venons à ce qui fait la passion des gens du siècle, comme sont les biens, les plaisirs sensibles, l'honneur et la gloire des hommes. A l'égard des biens et des commodités de la vie, quel est le religieux qui ne pouvant par sa profession en avoir le domaine, n'en souhaite l'usage qu'autant qu'il peut contribuer à la gloire du Seigneur; à qui ce soit une même chose d'être bien ou mal logé, bien ou mal vêtu, bien ou mal meublé? Qui est celui qui prend une chambre commode et agréable sans plaisir et qui la quitte sans peine? Qui est celui qui est aussi content qu'on lui donne des habits pauvres et rapiécés, que des habits propres? Qui est celui qui s'accommode aussi bien des meubles les plus vils, que des plus précieux? Qui est celui enfin qui ne reçoit aucun plaisir de l'abondance d'une maison aisée, où il a tout à souhait, ni aucune peine de l'incommodité d'une autre, qui ne lui fournit le nécessaire qu'avec poids et mesure, et qui sans faire aucune attention aux intérêts de Dieu, n'a pas plus de penchant pour celle-là que pour celle-ci? Ah! il ne faut que faire un peu de

réflexion sur ce qui se passe en notre cœur, dans les occasions dont je viens de parler et dans d'autres semblables, pour être convaincu que nous avons mille attachements déréglés aux biens de la terre et que nous ne nous y portons que par amour-propre.

XIII

Quant aux plaisirs, qui peut dire qu'il n'aime purement que pour Dieu ceux qu'on trouve dans le manger, dans le boire, dans le dormir, dans les conversations, dans les promenades, dans les divertissement, dans tout ce qui plaît à la vue, à l'ouïe et aux autres sens? Qui peut se vanter que lorsqu'il s'en permet quelqu'un, ce n'est que pour plaire à Dieu et pour accomplir sa volonté marquée par les règles? Où est celui qui ne les accorde à son corps que pour soutenir sa faiblesse et afin qu'il ait ensuite la force de remplir ses obligations, de fournir au travail, et nullement pour contenter ses inclinations? Où est celui qui n'a nulle peine quand la Providence par divers événement le prive de ces plaisirs et qui les retranche lui-même à son corps, autant qu'il le peut, par un esprit de mortification, s'ils ne lui sont absolument nécessaires? Qui est-ce qui gémit dans le fond de son âme de s'y voir assujetti et qui souhaiterait de tout son cœur de pouvoir s'en dispenser? Qui est-ce enfin qui prend les plaisirs par des motifs si purs et si désintéressés? On ne voit au contraire partout que des gens qui s'y abandonnent sans aucune retenue et qui y courent avec un extrême empressement, sans aucune vue que de se satisfaire.

XIV

Nous ne sommes pas plus désintéressés pour les honneurs que pour les plaisirs. Car lorsque nous

nous voyons considérer, distinguer, respecter; qu'on loue notre sagesse, notre vertu, notre habileté; que tout ce qui vient de nous est reçu avec applaudissement; de quelle manière prenons-nous tout cela? Ne nous plaisons-nous pas dans le fond de notre cœur à cette estime, à ces louanges, à cet honneur, indépendamment de la gloire qui en revient à Dieu? N'avons-nous pas un véritable chagrin lorsque quelqu'un contredit aux louanges qu'on nous donne, lorsqu'on nous marque du mépris, que l'on détruit ou que l'on blesse notre réputation? Ne sommes-nous pas ardent à la défendre, aux dépens même de la vérité, et n'employons-nous pas pour cela tout ce qui peut donner quelque relief à notre mérite? Or, de quelle source, je vous prie, sinon de l'amour-propre, peut venir cette vivacité sur tout ce qui choque notre délicatesse ou qui flatte notre vanité? Car si nous n'en étions pas possédés, l'estime des hommes ne nous ferait pas tant de plaisir, ni leur mépris tant de peine. Nous ne serions sensibles qu'à la gloire et à l'offense du Seigneur; et comme, pour l'ordinaire, il est plus honoré en nous par les mépris que nous souffrons que par les honneurs qu'on nous rend, nous aurions bien plus de penchant pour ceux-là que pour ceux-ci.

XV

A l'égard de nos emplois : les prenons-nous et les exerçons-nous purement pour la gloire de Dieu, et parce qu'il le demande de nous, lorsqu'ils nous donnent quelque rang, quelque autorité, qu'ils nous tirent des exercices ordinaires du cloître et nous engagent à des sorties du monastère, à des conversations, à des occupations où la nature se plaît? N'y avons-nous point de l'attache? N'y vaquons-nous pas

plutôt pour nous contenter que pour plaire à Dieu, et n'aurions-nous pas de la peine qu'on nous les ôtât? Au contraire, lorsqu'ils sont bas, pénibles, fatigants, qu'il y a de fâcheux contretemps à essuyer et d'autres désagréments à souffrir, n'en avons-nous pas de l'éloignement? Ne faisons-nous pas tout ce que nous pouvons pour nous en décharger? N'en négligeons-nous pas les fonctions? Et tout cela, purement parce qu'ils ne nous plaisent pas, sans nous mettre en peine de la volonté de Dieu? Mais qu'est-ce que tous cela, qu'amour-propre?

XVI

Pour nos actions ordinaires, soit exercices de communauté, soit occupations particulières, pouvons-nous les dire exemptes d'amour-propre? Nous rendons-nous purement pour Dieu aux exercices de communauté? Mais si cela était, nous en dispenserions-nous, comme nous faisons, sous le moindre prétexte et souvent même sans prétexte? Lorsque nous y assistons, l'amour divin nous y applique-t-il? Mais s'il nous y appliquait, y apporterions-nous si peu de ferveur et y commettrions-nous tant de fautes et de négligences? Car d'où viennent ces fautes et ces négligences, que de notre amour-propre, qui emporte notre esprit et notre cœur au dehors et qui nous empêche de faire les efforts que nous devrions pour les retenir ou les rappeler? Quant aux autres actions qui dépendent de notre choix, ne nous portons-nous qu'à celles que nous croyons que Dieu demande de nous et qui lui procurent plus de gloire? N'est-ce pas plutôt à celles qui favorisent notre humeur et notre inclination? Et lors même que nous vaquons à celles que Dieu demande de nous, n'est-ce pas avec une lâcheté qui nous en ravit tout le mérite et les con-

vertit en péché? Mais de quelle source naît cette lâcheté? De notre amour-propre, qui nous empêche de nous appliquer et de donner à nos actions la perfection que Dieu attend de nous et que nous pourrions leur donner.

XVII

Mais passons des choses sensibles aux spirituelles, et voyons si elles ne sont pas également sujettes à l'amour-propre? Commençons par les talents naturels de l'esprit. Où est celui qui, se connaissant de la pénétration, du jugement, de l'étendue d'esprit, de la prudence, du discernement, de la fermeté, de la capacité, et d'autres talents semblables, n'en ressent pas dans le fond de son cœur une secrète joie dont Dieu n'est pas le principe, d'où il prend sujet de se préférer à ceux qui n'ont pas de semblables talents; qui ne se donne quelque vaine louange là-dessus et ne s'en serve pour s'attirer l'estime des hommes et s'acquérir de la réputation? Où est celui au contraire qui se voyant privé de ces dons naturels, n'en ressent pas quelque tristesse dans le fond de son âme, souhaitant d'égaler, ou même de surpasser, ceux qui les possèdent, sans néanmoins que ces sentiments naissent d'un désir sincère de plaire à Dieu et de procurer sa gloire?

XVIII

Pour les dons de la grâce : qui est celui qui, se voyant favorisé de Dieu et distingué des autres par des lumières, des sentiments, des secours, des qualités qu'il a reçues de sa bonté, ne s'en réjouit qu'au Seigneur, sans aucun retour sur lui-même? Qui est celui qui ne souille la pureté de ces grâces par mille infidélités, mille recherches de la nature, qui l'em-

pèchent d'en suivre exactement le mouvement et de courir dans les voies du Seigneur? Qui est celui qui ne quitte bien souvent ces voies pour suivre celles qu'il se fait lui-même : ou s'il ne les quitte pas, qui y marche avec l'ardeur, le zèle, la constance qu'il devrait? L'amour-propre nous met toujours comme des entraves aux pieds; il est comme un pesant fardeau qui retarde notre mouvement. *Compediti sunt sui-ipsius amatores*[1].

XIX

De quelle manière recevons-nous les consolations spirituelles et comment souffrons-nous les épreuves du Seigneur, dans les obscurités, les ténèbres, les peines, les tentations? Nous montrons-nous désintéressés, lorsque l'Esprit-Saint répand sur nous ses divines consolations? Les recevons-nous avec humilité et comme des secours que sa bonté accorde à notre faiblesse? Ne nous attachons-nous pas au plaisir que la nature y trouve? N'en désirons-nous pas la continuation avec trop d'empressement? N'abusons-nous pas de ces faveurs, en prenant de là occasion de nous estimer plus parfaits que les autres et de négliger nos devoirs? Répondons-nous aux desseins que Dieu a eus en nous les accordant, savoir, que nous nous appliquions avec plus de ferveur à la pratique de la vertu, et marchions avec plus de courage dans les voies de la grâce? Lui en marquons-nous notre reconnaissance, en nous sevrant pour son amour des consolations de la terre et en embrassant avec plus d'ardeur la mortification et la pénitence? Hélas! que notre amour-propre nous éloigne de notre devoir et qu'il nous fait commettre de manquements sur tous ces

[1] « Les amateurs d'eux-mêmes portent des entraves. » *Gers.*, *l.* III *de Imit*,

chefs! A l'égard des aridités, des peines, des tentations, les supportons-nous avec calme? Ne nous inquiétons-nous pas de leur violence ou de leur durée? Marchons-nous avec une égale joie par cette voie, quoique épineuse et difficile, persuadés que nous devons être que c'est là la volonté du Seigneur, qui doit être la règle de la nôtre? Sommes-nous disposés à y marcher tant qu'il lui plaira, et ne nous empressons-nous pas d'en sortir sous des prétextes spécieux? Ah! dans combien de fautes notre amour-propre ne nous engage-t-il pas sur tous ces articles!

XX

Pour la pratique des vertus, que de mélange d'amour-propre n'y découvrons-nous pas, lorsque nous sondons un peu notre cœur? Que d'amour-propre dans l'obéissance! puisqu'il faut que nos supérieurs étudient nos inclinations et ne nous commandent que ce qui nous plaît; que si ce qu'ils ordonnent n'est pas de notre goût, ou nous ne le faisons pas, ou si nous le faisons, ce n'est qu'à contre-cœur, en murmurant et de fort mauvaise grâce. Que d'amour-propre dans la pratique de la charité envers le prochain! Ce n'est nullement en vue de Dieu, mais par sympathie, par intérêt et par d'autres motifs tout humains que nous l'aimons; et d'ailleurs cet amour est si faible qu'il ne produit presque rien; il ne nous porte ni à sacrifier nos intérêts pour obliger nos frères, ni à contraindre notre naturel pour supporter leurs défauts. Que d'amour-propre dans la pratique de l'humilité! Contents d'un extérieur modeste, nous ne passons jamais jusqu'à un véritable mépris de nous-mêmes, jusqu'à un désir sincère d'être méprisés des hommes. Nous nourrissons au contraire dans notre cœur une

secrète estime de notre mérite, et quelque grimace que nous fassions pour persuader le contraire, nous avons un véritable plaisir d'être estimés et honorés des autres. Nous sentons au contraire fort vivement le mépris et l'injure la plus légère. Dans la pratique de la mortification, que d'amour-propre! Nous nous dispensons de l'extérieure, sous le prétexte spécieux qu'elle n'est pas nécessaire ou que nous n'y sommes pas appelés; ou si nous l'embrassons, c'est d'une manière très superficielle et dont Dieu n'est nullement satisfait. Pour l'intérieure, nous imitons la conduite de Saül dans la guerre qu'il fit à Amalec; je veux dire que nous épargnons ce qu'il y a de plus considérable; nous ne réprimons point notre passion dominante; nous ne nous corrigeons point de nos vices favoris. Que d'amour-propre enfin dans l'exercice de toutes les autres vertus! puisqu'il n'en est pas une dont nous ne ternissions l'éclat par des motifs tout corrompus ou tout humains, par la tiédeur et par la négligence avec laquelle nous nous y appliquons, et par mille autres défauts que nous y mêlons, qui nous en ravissent presque tout le mérite et font que ce sont plutôt des vices que des vertus.

XXI

Que remarquons-nous enfin dans toutes nos pensées, dans toutes nos affections, dans tous nos désirs et dans toute notre conduite? Si nous nous rendons justice, nous avouerons ingénument qu'il n'y a presque qu'amour-propre en tout cela. Car qui peut dire que toutes ses pensées sont de Dieu et vont à Dieu, et qu'il serait fâché d'en former une seule qui ne se rapportât à lui? Qui peut dire qu'il n'estime que Dieu ou que ce qui contribue à sa gloire, et qu'il n'a que du mépris

pour tout le reste? Qui peut dire qu'il ne désire que Dieu, ne se réjouit que de sa gloire, ne s'attriste que de ce qui l'offense, ne craint que de le perdre, n'espère que de le posséder? Qui peut dire enfin que dans toute sa conduite il n'a que ce seul but et ce seul désir, qui est de plaire à Dieu, d'accomplir sa volonté et d'avancer sa gloire, et qu'il n'est touché de rien autre chose! Il n'est presque personne qui ne soit obligé d'avouer qu'il est fort éloigné de cette situation; qu'il a mille pensées, mille sentiments, mille désirs qui ne tendent pas à Dieu et qu'il se donne mille mouvements et mille soins où les intérêts divins n'ont aucune part. Tout cela néanmoins n'est visiblement qu'amour-propre. Car tout ce qui ne va pas au Créateur, directement ou indirectement, n'a pour fin que la créature et part de l'amour déréglé de nous-même. Mais ce qui est encore plus triste, c'est que ceux-là même qui sont le plus en garde contre leur amour-propre, qui croient ne chercher que Dieu et n'envisager que sa gloire dans leurs actions, se trompent bien souvent et, séduits par les artifices de l'amour-propre, qui se déguise en mille manières différentes, ne se cherchent qu'eux-mêmes. C'est ce qui faisait dire à l'Apôtre que « Tous cherchent leurs intérêts et non ceux de Jésus-Christ » : *Omnes quærunt quæ sua sunt, non quæ Jesu Christi*[1]; et au prophète Isaïe : « Que chacun se détourne de la voie du Seigneur pour marcher dans la sienne propre : » *Unusquisque in viam suam declinavit*[2].

XXII

O mon Dieu! quel abîme d'amour-propre ne découvré-je pas en moi! Je n'y remarque presque autre chose, parce que, semblable à ces impies dont parle

[1] *Ad Philip.*, II, 23. — [2] *Isaï*, LIII, 5.

le Roi-prophète : *In circuitu impii ambulant,* je me regarde moi-même comme mon propre centre, autour duquel je roule sans cesse par mes pensées et par mes désirs pour les y rapporter, n'ayant jamais en vue que mes propres intérêts. Que si j'en sors quelquefois par quelques faibles mouvements que je me donne pour aller à vous, ce n'est que pour y rentrer incontinent après, par des recherches de ma nature et par des retours de mon amour-propre. Cet amour-propre est comme une vaste mer d'où sortent les fleuves des pensées, des désirs, des affections, des projets que je forme sans cesse, pour y retourner enfin par la vue que j'ai en tout cela de me satisfaire moi-même. Vous, Seigneur, qui par votre puissance infinie desséchez la mer : *Exsiccans mare,* mettez, s'il vous plaît, à sec celle de mon amour-propre ; détruisez-le si parfaitement dans mon cœur qu'on n'y en voie plus aucune trace.

XXIII

Mais Dieu ne le détruira pas sans nous, puisqu'il veut que nous nous joignions à lui et que nous travaillions de concert avec sa grâce pour l'anéantir. Armons-nous donc d'une forte résolution de le traiter sans miséricorde, car il faut de toute nécessité, ou que nous le perdions, ou qu'il nous perde. C'est pourquoi ne faisons jamais de trêve avec lui, mais combattons-le partout où nous le trouverons et immolons-le à l'amour divin. Ah ! c'est notre plus cruel ennemi, qui seul nous fait plus de mal que tout l'enfer et toutes les créatures de l'univers ensemble. *Scito quod amor tui ipsius plus nocet tibi quam aliæ res mundi*[1]. C'est même, à proprement parler, le seul véritable ennemi que nous

[1] « Sache que ton amour-propre te cause plus de dommage que toute autre chose au monde. » *Gers., l.* III *de Imit., c.* 27.

ayons. Il a perdu l'Ange dans le ciel, le premier homme dans le Paradis terrestre[1] et il perd tous les jours ses enfants par les péchés où il les engage. S'aimer par amour-propre, c'est se porter la plus cruelle haine qu'il soit possible d'imaginer, puisque c'est se ravir à soi-même pour jamais le souverain bien et se précipiter pour une éternité dans un abîme de malheurs. Mais l'amour-propre n'est pas seulement notre plus cruel ennemi, il est encore celui de Dieu; il n'a pour cet être souverain que le dernier mépris : *Amor sui usque ad contemptum Dei.* Il ne peut souffrir sa domination et fait tous ses efforts pour le détrôner et l'anéantir. Il est enfin l'ennemi de toutes les créatures, puisqu'il leur ravit toute leur gloire, qui est de servir le Créateur et de l'avoir pour souverain. Devons-nous donc épargner un tel monstre, devons-nous le nourrir et l'entretenir dans notre cœur? Ah! qu'il meure, qu'il meure : *Reus est mortis!* Il a mille et mille fois mérité la mort.

XXIV

Faisons-le donc mourir par le retranchement de tout ce qui peut le nourrir et le faire vivre en nous. Refusons-lui opiniâtrément tout ce qu'il demande, sans nous rendre jamais à ses importunités. C'est assez qu'il marque souhaiter une chose pour nous obliger à la lui refuser. Il faut, dans chacune de nos actions, faire de continuels renoncements à toutes ses recherches, lui dire sans cesse que nous ne voulons point de société avec lui et qu'il ne doit rien attendre de nous. Il nous fatiguera, sans doute, par ses plaintes et par ses murmures, afin de nous porter à le traiter

[1] Prima hominis perditio fuit amor sui ipsius. « La première perdition de l'homme est venue de son amour-propre. » *S. Aug., Serm.* 9 *in Marc.*

avec moins de rigueur et à lui accorder quelque chose ; mais gardons-nous de l'écouter. Opposons-nous toujours fortement à tous ses desseins. Il usera de mille artifices pour nous surprendre et prendra, comme un Protée, mille figures différentes, afin de n'être point connu ; mais précautionnons-nous si bien que nous ne tombions point dans ses pièges. Il nous dira que si nous nous refusons les plaisirs que les autres s'accordent, nous nous permettions du moins de goûter ceux qui sont inséparables des nécessités de la nature. C'est ainsi qu'il parlait à ce saint solitaire qui s'était réduit à ne manger de l'huile que deux fois l'année. Il lui suggérait, plusieurs mois auparavant, qu'au moins à Pâques il se contenterait en mangeant de l'huile. Ce qui fait voir que l'amour-propre ne se rend jamais, qu'il ne manque point de ressources et qu'il se cantonne et se retranche toujours. Mais poursuivons-le dans tous ses retranchements sans lui faire grâce, et lorsque nous nous trouvons obligés de faire une chose dont s'accommode la nature, que ce ne soit nullement pour le contenter, mais pour obéir à Dieu, qui nous a chargés du soin et de l'entretien de notre vie.

XXV

Ne nous contentons donc pas de combattre l'amour-propre par la faim, mais servons-nous encore du glaive de la mortification pour le faire mourir. Portons-lui sans cesse des coups mortels, en embrassant tout ce qui lui est le plus opposé. S'il souhaite la gloire, non contents d'arrêter ses poursuites et de l'empêcher de rien faire qui puisse nous l'attirer, faisons-nous un plaisir de souffrir l'humiliation et le mépris et embrassons tout ce qu'il y a de plus vil et de plus bas. S'il désire les plaisirs et les douceurs de la vie, exerçons-

nous dans les austérités et dans les mortifications. S'il désire les richesses et les commodités de la vie, prenons pour notre part ce qu'il y a de plus pauvre et de plus incommode. Etudions continuellement ses penchants afin de les combattre. Il suffit que notre amour-propre désire une chose, non seulement pour ne pas la lui accorder, mais pour embrasser tout le contraire ; et à proportion que ses désirs sont ardents et empressés pour la recherche d'un objet qui lui plaît, à proportion faut-il que notre opposition soit forte et vigoureuse pour l'empêcher d'en jouir et pour lui faire embrasser le contraire.

XXVI

Enfin, si le glaive de la mortification ne peut exterminer entièrement notre amour-propre, tâchons de consumer tout ce qui nous en reste par le feu de l'amour divin et de faire servir toutes ses malheureuses productions à augmenter en nous les saintes ardeurs de la charité. Les productions de l'amour-propre sont les pensées, les désirs, les empressements que nous avons pour les choses de la terre, que l'Apôtre appelle du bois, du foin, de la paille. Il faut que le feu de l'amour divin consume ce bois, ce foin, cette paille, qu'il élève toutes nos pensées, tous nos désirs, toutes nos actions vers le ciel, en les rapportant à Dieu. Les productions de l'amour-propre sont l'impureté et les scories de nos imperfections et de nos défauts, qu'il mêle parmi l'or et l'argent de nos meilleures actions. Il faut que les ardeurs saintes de l'amour divin consument cette impureté et rendent nos actions pures et sans tache aux yeux de Dieu. Les productions enfin de l'amour-propre sont les fruits d'injustice et d'iniquité qu'il nous fait porter ; il faut

que l'amour sacré retranche ces fruits malheureux et nous fasse produire des fruits de justice et de sainteté. Nous devons nous unir sans cesse à celui qui est un feu dévorant et consumant, afin qu'il anéantisse en nous tout ce qu'il y a d'amour-propre et qu'il nous transforme en lui. Il faut entrer dans le cœur divin de Jésus, vraie fournaise d'amour, pour nous dépouiller, au milieu des flammes de sa charité, de tout notre amour-propre et nous revêtir de tous les sentiments et de toutes les affections de ce cœur adorable.

XXVII

O divin Sauveur, qui êtes descendu du ciel sur la terre pour y apporter le feu sacré du divin amour et l'allumer dans le cœur des hommes, vous avez travaillé à l'exécution de votre dessein par la destruction de notre amour-propre, que vous avez combattu par vos préceptes, par vos exemples et par l'infusion de votre Esprit-Saint, qui est le feu que vous êtes venu apporter sur la terre. Vous le combattez encore sans cesse par les dispositions charitables de votre Providence et par les puissants secours de votre grâce. Vous l'avez combattu, dis-je, par vos préceptes, parce que vous nous avez ordonné de renoncer à nous-mêmes, de nous haïr nous-mêmes, de porter notre croix après vous et de crucifier le vieil homme. Vous l'avez combattu par vos exemples, parce que vous n'avez jamais cherché vos plaisirs, vos inclinations, vos volontés et que vous n'avez envisagé que le bon plaisir et la volonté de votre Père. Vous l'avez combattu par l'infusion de votre Esprit-Saint, parce que la charité qu'il répand dans nos cœurs est la mort de l'amour-propre. Vous le combattez encore par les dispositions de votre Providence, parce que vous nous

envoyez chaque jour de nouveaux événements qui traversent les desseins, rompent les mesures, détruisent les ouvrages de notre amour-propre et tendent à le faire mourir dans notre cœur. Enfin, vous le combattez par les puissants secours de votre grâce, parce que ce sont eux qui nous font remporter la victoire sur cet ennemi. Achevez, ô mon Jésus, achevez, je vous conjure, de perdre et d'anéantir en moi cet amour-propre et tous ses infortunés enfants. Ah ! ce sont mes plus mortels ennemis : *Ignis hostes tuos devoret ;* que le feu de votre amour les consume tous. Ils s'enfuient de devant votre face, ils se cachent dans les plus secrets replis de mon cœur : *Dextera tua inveniat omnes qui te oderunt.* Que la main industrieuse de votre sagesse, à qui rien ne saurait échapper, les aille chercher pour les réduire en cendres. Ah ! ce sont des ennemis que pour mon malheur j'aime autant que je devrais les haïr et dont les blessures me paraissent aussi douces qu'elles me sont funestes. Je n'ai le plus souvent ni le courage de les attaquer ni la force de les vaincre. Si je les attaque quelquefois, presque tous mes coups portent à faux ; ou bien ils sont si faibles qu'ils ne sont point capables de les terrasser. Je suis toujours vaincu dans les combats que je leur livre, et après une faible résistance et des coups dangereux dont j'ai été blessé, je rends lâchement les armes. « Délivrez-moi, Seigneur, de ces formidables ennemis : » *Eripe me de inimicis meis fortissimis.* Consumez en moi tout ce qu'il y a d'amour-propre avec ses infortunés rejetons. Inspirez-moi à sa place une haine salutaire de moi-même, qui me porte à me faire une guerre continuelle et à combattre sans cesse mes inclinations.

XXVIII

Tâchons, de notre côté, de nous exciter à cette haine de nous-mêmes, en nous pénétrant vivement des motifs qui peuvent nous y animer. Oh! que nous en trouverons de puissants, si nous en pesons bien la force! Car premièrement ne devons-nous pas haïr, avec le Roi-prophète, ceux qui haïssent le Seigneur[1]? concevoir une haine parfaite contre les ennemis déclarés de son saint nom, qui ont pris les armes contre lui et se sont efforcés de le détruire? Mais ne sommes-nous pas nous-mêmes du nombre de ces malheureux? Ne nous sommes-nous pas élevés contre le Seigneur et n'avons-nous pas fait nos efforts pour le perdre et l'anéantir, lorsque nous avons violé ses lois, méprisé sa justice et commis l'iniquité? Tous nos péchés ne sont-ils pas autant de noirs attentats contre lui? Pouvons-nous donc, si nous avons quelque amour pour lui, ne pas haïr en nous le plus grand de ses ennemis et le plus grand des pécheurs? En second lieu, n'avons-nous pas une horreur naturelle du vice et du désordre et de tous ceux qui s'y abandonnent? Tous les défauts que nous remarquons dans les autres ne nous sont-ils pas un sujet de haine et d'aversion contre eux? Notre vie est pleine de vices et de désordres; nous remarquons en nous une infinité de défauts grossiers et criants, qui poussent à bout la patience de ceux qui vivent avec nous et vont jusqu'à nous attirer leur aversion; pourquoi serons-nous les seuls qui ne nous rendrons pas justice et qui ne nous porterons pas la juste haine que nous méritons? Chaque vice et chaque défaut que nous reconnaissons en nous nous en doit être un nouveau et pressant

[1] *Ps.* CXXXVIII, 21.

motif. En troisième lieu, nous haïssons naturellement nos ennemis et ceux qui nous font du mal ; mais nous sommes nous-mêmes notre plus grand ennemi, et nous nous sommes déjà fait des maux infinis par nos péchés ; ne faudrait-il donc pas que nous conçussions contre nous-mêmes, s'il était possible, une haine infinie ? Enfin, l'amour-propre que nous nourrissons dans notre cœur en cette vie sera puni par une haine désespérée que nous aurons contre nous-même pendant l'éternité ? Ne vaut-il donc pas mieux lui porter une haine pieuse et salutaire en ce monde qu'une haine enragée et inutile dans l'autre ? L'on a vu quelquefois des gens qui, par un excès de désespoir et de rage, se sont plongé le poignard dans le sein, précipités des lieux élevés, jetés au milieu des flammes, ensevelis et suffoqués dans les eaux. Tous les maux qui nous arrivent en cette vie ne sont qu'un léger prélude de ceux de l'autre [1]. Si donc quelque transport de rage et de désespoir a produit ici-bas de si funestes effets, que sera-ce dans l'enfer, où ces passions seront dans le comble du désordre et de la fureur ? Elles porteront les malheureux damnés, devenus insupportables à eux-mêmes, à se déchirer et à ronger leurs membres ; à se jeter avec impétuosité au milieu des feux les plus ardents ; à courir avec fureur vers les plus effroyables supplices et à faire tous leurs efforts pour se détruire et s'anéantir eux-mêmes, sans néanmoins pouvoir réussir dans leur dessein. Voilà la juste punition qui est réservée à notre amour-propre, si nous le souffrons dans notre cœur. Ne vaut-il pas mieux l'en bannir et substituer volontairement à sa place une sainte haine de nous-même dans le temps, que d'être obligés malgré nous à nous porter une haine enragée et désespé-

[1] Hæc omnia initia sunt dolorum. « Tous (ces désastres) sont le commencement des douleurs. » *Matth.*, XXIV, 8.

rée pendant toute l'éternité ? Cette salutaire haine de nous-même est le plus grand amour que nous puissions nous porter : comme l'amour déréglé de nous-même est la plus cruelle haine que nous puissions concevoir contre nous : *Si male amaveris, tunc odisti ; si bene oderis, tunc amasti*[1] : ou ce qui revient à la même chose : le véritable amour de nous-même consiste à bannir l'amour-propre de notre cœur pour y faire régner l'amour divin : « Car nous ne nous aimons jamais véritablement nous-même que lorsque nous aimons Dieu : » *In eo nosmetipsos diligimus, si Deum diligamus. Nemo seipsum diligit, nisi Deum diligat*[2].

CHAPITRE IX

DE LA DÉVOTION

I

Une véritable et solide dévotion est la qualité la plus propre et la plus essentielle à un religieux, puisqu'il est par son état tout dévoué et tout consacré au service de Dieu et que la dévotion consiste proprement dans ce dévouement et dans cette consécration, ou, ce qui est la même chose, dans une volonté prompte, fervente et efficace, de faire toujours la volonté de Dieu et ce que l'on croit être agréable à ses yeux. Que le plus grand, ou pour mieux dire, l'unique de vos soins soit donc de vous rendre véritablement et solidement dévot, afin de devenir par là un véritable religieux.

[1] « Si vous vous aimez mal, vous vous haïssez ; si vous savez vous haïr comme il faut, vous vous aimez. » *S. Aug., Tract.* 51 *in Joan.*

[2] *Idem, Ep.* 130 *et Ep.* 177.

II

Que d'illusions ne voit-on pas tous les jours en matière de dévotion! Les uns la mettent principalement en de longues prières et dans une multitude d'exercices spirituels; les autres la font consister à se confesser et à communier souvent, sans se mettre beaucoup en peine de la manière dont ils le font et d'y apporter une convenable préparation; d'autres enfin croient qu'elle consiste à mener une vie retirée, recueillie, austère. Mais pour vous, mettez-la en ce qui en fait l'essence et le véritable caractère, qui est un dévouement parfait de vous-même à tout ce que Dieu demande de vous; une préparation sincère du cœur à tout ce que le Seigneur vous ordonnera; une résolution constante d'accomplir toujours la volonté de Dieu à quelque prix que ce soit. Lorsque vous la connaissez, ne balancez jamais à l'exécuter, quelque difficulté que vous y trouviez. Faites connaître par votre fidélité et par votre zèle à l'accomplir dans toutes les occasions qui se présenteront, que vous êtes à Dieu sans réserve et sans partage.

III

Un homme véritablement dévot est un homme tout pénétré de l'amour divin, qui dans toute sa conduite ne goûte que Dieu, n'estime que Dieu, ne cherche que Dieu; un homme qui n'a de pensées, de désirs, d'inclinations, d'ardeur, de vivacité que pour lui; qui met toutes ses délices dans les exercices qui l'unissent à lui et qui rapporte uniquement à sa gloire toutes ses actions; un homme qui serait fâché de faire la moindre chose et de former le moindre dessein qui n'eût pas Dieu pour fin; qui n'agit jamais d'une manière natu-

relle et humaine, mais qui se conduit toujours par des principes et par des motifs surnaturels et divins; un homme enfin qui n'a à cœur que les intérêts de Dieu; à qui rien ne fait plaisir que ce qui avance sa gloire; qui embrasse avec ardeur toutes les occasions de la procurer et qui est toujours disposé à accomplir sa volonté, à faire et à souffrir tout ce qui vient de lui. Voilà la situation où vous devez être et la règle que vous devez ponctuellement observer dans toute votre conduite. Vous n'êtes ni un vrai dévot ni un véritable religieux, si vous vous en dispensez et si vous avez des inclinations, des pensées, des désirs qui ne se rapportent pas à Dieu, au mois d'une façon virtuelle. Votre état vous oblige à tendre toujours à lui avec une droiture inflexible et avec une fermeté inébranlable.

IV

On voit quelquefois des religieux qui sont retirés et recueillis, qui aiment la prière et les exercices intérieurs; mais qui au reste plient difficilement lorsqu'il faut rompre leur volonté; qui trouvent mille excuses pour se défendre de ce que la religion, leurs supérieurs et Dieu par conséquent qui parle par leur bouche, demandent d'eux; qui sont difficiles à contenter, sensibles à toutes les contradictions qui leur arrivent et qui ne peuvent ou ne veulent rien souffrir que ce qui vient de leur choix. On en voit au contraire d'autres qui sont moins recueillis et moins retirés, qui ont moins d'attrait pour la prière et pour les exercices de piété, mais qui se dépouillent aussi de leur volonté sans aucune résistance; qui font avec soumission tout ce que la Religion demande d'eux; qui se contentent de tout, qui souffrent tout avec patience et avec générosité. De ces deux espèces de religieux, qui sont ceux

dont la dévotion vous paraît la plus sincère et la plus solide? Ce sont sans doute ces derniers, car ils ont l'essentiel de la dévotion, qui consiste dans cette préparation du cœur à faire tout ce que Dieu demande d'eux. Les premiers n'ont que l'accessoire de la dévotion à laquelle ils mêlent même des défauts grossiers. Il serait néanmoins plus parfait de joindre ensemble ces deux différents caractères : je veux dire cet esprit d'oraison et de recueillement, avec cette disposition du cœur à tout faire et à tout souffrir lorsque Dieu le demande de vous. C'est à quoi vous devez aspirer.

V

Ayez une dévotion mâle, généreuse, désintéressée, qui vous élève au-dessus de tous les goûts sensibles, qui vous anime à vous acquitter de votre devoir, aussi bien parmi les aridités, les ténèbres et les répugnances de la nature que parmi les douceurs, les lumières et les consolations de la grâce ; qui vous rende aussi content lorsque vous ne recevez que des rebuts de la part de Dieu que lorsqu'il vous accorde les faveurs les plus singulières. Les goûts sensibles ne sont pas nécessaires pour la véritable dévotion. Car la dévotion est toujours en notre pouvoir, avec le secours de la grâce, aussi bien que l'amour divin, dont elle tire son origine. Ces goûts au contraire ne dépendant point de nous : il faut donc vous accoutumer à n'en point dépendre. Vos actions ne sont pas plus agréables à Dieu pour être accompagnées d'un goût sensible, ni moins agréables pour être faites sans goût. Il n'y a que l'amour-propre qui perde dans les aridités, parce qu'elles ne l'accommodent pas. Il ne faut point s'en estimer plus misérable, ni en concevoir du chagrin. Comme il y a plus de peine à faire son devoir lorsqu'on n'y trouve pas de

goût, il y a aussi plus de mérite. Etre toujours également fidèle à ses devoirs, malgré les dégoûts et les répugnances de la partie inférieure, est la marque d'une solide piété.

VI

Il se trouve quelquefois des religieux qui ne sont jamais satisfaits de leurs exercices spirituels ni de leurs dispositions intérieures, s'ils ne sentent dans leur cœur et ne touchent comme sensiblement les choses qu'ils méditent et qu'ils affectionnent. La timidité peut avoir quelque part dans cette conduite ; ils craignent de ne pas aimer assez Dieu, lorsqu'ils ne le goûtent pas sensiblement dans leur cœur ; mais aussi il y a dans ces sentiments-là beaucoup d'amour-propre. Ils voudraient pouvoir se flatter d'avoir bien fait tous leurs exercices et d'être dans de certaines dispositions intérieures qu'ils regardent comme excellentes. Cependant il ne leur est pas avantageux de sentir dans leur cœur ces dispositions, puisqu'outre la vanité que cela pourrait leur causer, ceux qui croient les sentir ne les ont pas bien souvent et se trompent. Au contraire, plusieurs qui ne les sentent point ne laissent pas de les avoir et d'être très agréables à Dieu.

VII

Ayez une dévotion commode : je veux dire, ne soyez point outré, singulier, onéreux aux autres par vos manières de faire. Il y a des gens qui pratiquent la vertu d'une façon si désagréable, qu'ils ne sont propres qu'à en dégoûter tout le monde. Personne ne peut vivre avec eux ; ils portent même les choses à un point qui choque souvent le bon sens et qui les rend ridicules. Soyez plus raisonnable et plus commode dans



votre dévotion. La charité que vous devez avoir pour vos frères doit vous obliger à vous accommoder à leurs humeurs et à leurs inclinations, autant que vous le pouvez sans blesser votre conscience. On gagne plus sur les esprits par des manières honnêtes que par une vertu farouche. Prenez garde néanmoins de ne pas porter trop loin votre complaisance et n'imitez pas ceux qui, par respect humain et pour n'avoir pas la force de se roidir contre les sollicitations ou les mauvais exemples des religieux déréglés, violent leur règle et s'écartent de leur devoir.

VIII

Il n'est point de gens plus sujets à des bizarreries ridicules que ceux qui font profession de piété; et quoique cette dévotion capricieuse soit plus ordinaire dans le monde que dans les cloîtres, où l'on donne une bonne éducation à la jeunesse, on ne laisse pas néanmoins de trouver assez souvent dans les communautés même les mieux réglées des dévots de ce caractère, qui prennent la piété de travers et qui dans leurs pratiques de dévotion n'ont point d'autre règle que leur caprice. L'un, faisant consister la piété dans les rigueurs de la pénitence, se tue de mortifications et d'austérités et se refuse avec une opiniâtreté cruelle les choses les plus nécessaires à la vie. Mais au reste, il ne sait ce que c'est que d'avoir de la charité pour son prochain. Dur et impitoyable envers ses frères, il les traite toujours avec aigreur; il censure leur conduite; il empoisonne leurs actions les plus innocentes; il donne à leurs intentions les plus pures des interprétations malignes; il flétrit leur réputation par ses médisances; il ne leur pardonne rien, et bien loin de croire qu'il y ait rien de mauvais dans la manière dont

il en use à leur égard, il s'imagine que c'est le zèle de la gloire du Seigneur qui le fait agir. L'autre veut allier une vie molle avec la véritable piété. Il a certaines pratiques de dévotion qu'il se prescrit lui-même et à quoi il se rend fort exact. Mais à cela près, il s'imagine qu'il lui est permis de goûter toutes les douceurs qu'il peut se ménager dans son état. Attentif à toutes les occasions favorables à sa sensualité, il n'en laisse échapper aucune et ne se refuse aucun plaisir. Il passe tout son temps à causer, à se divertir, à faire ou à recevoir des visites, à repaître sa curiosité. Il cherche dans l'usage des aliments nécessaires à la vie tout ce qui peut ou satisfaire sa gourmandise ou flatter sa délicatesse. Fidèle et attaché aux pratiques de piété qui sont de son choix et de son goût, il se dispense sans scrupule des exercices communs et des points les plus essentiels de sa règle. Celui-ci mène une vie fort retirée et ne voit personne; il n'y a rien de mieux observé que son silence et sa solitude; mais au reste, il ne se fait aucun scrupule de s'absenter de l'office divin, du travail des mains et de plusieurs autres exercices de communauté, sans qu'il en ait ni aucune raison légitime, ni la permission nécessaire. Celui-là au contraire est d'un zèle extrême pour tous les exercices de communauté, mais il ne veut faire que ce qui lui plaît. Il est si entier dans ses sentiments que l'on ne peut l'en faire démordre; si attaché à ses propres commodités, qu'il ne veut rien souffrir; si délicat, qu'il s'offense de la moindre chose et qu'on ne sait comment vivre avec lui. Aussi donne-t-il lieu de dire qu'il n'y a point de gens de si difficile commerce que ceux qui font profession particulière de dévotion. Ils sont si entêtés de leurs lumières, si attachés à leurs intérêts, si sensibles aux injures, si durs envers le prochain, en un mot, si peu raisonnables, qu'on ne

voudrait jamais avoir affaire à eux. Ce sont des effets de la faiblesse de l'esprit humain, qui d'un côté est borné et de l'autre plein d'orgueil et d'amour-propre. Son peu d'étendue fait, qu'attentif à certains devoirs, il ne s'aperçoit point des autres. Il n'a pas même quelquefois assez de lumière pour les comprendre lorsqu'on les lui représente. Son amour-propre est cause que, pour se dédommager de la violence qu'il a soufferte dans l'accomplissement de certains devoirs, il se satisfait ensuite aux dépens de quelques autres et accommode ainsi la dévotion à son humeur et à ses passions. Son orgueil lui faisant croire qu'il est assez éclairé, l'empêche d'écouter l'avis de personne et de prendre d'autre guide de sa conduite que lui-même. Il faut qu'un religieux ait une attention continuelle sur soi-même pour ne pas tomber dans ces illusions ; il doit se défier toujours de ses propres sentiments, craindre de prendre le change et d'être trompé par son orgueil ou par son amour-propre. Il faut qu'il consulte ses supérieurs ou des personnes sages et qu'il défère à leurs avis ; qu'il tâche d'acquérir chaque jour plus de lumière, afin de mieux comprendre ses obligations ; qu'il les étudie avec plus d'application, afin que rien ne lui échappe, et enfin, qu'il s'anime d'un plus grand zèle, afin que rien ne l'empêche de les remplir toutes, sans en négliger aucune.

IX

Il y a encore dans les pratiques de piété un grand nombre d'autres illusions auxquelles sont sujets les faux dévots et contre lesquelles on ne peut prendre trop de précautions. En voici quelques-unes : 1° Appliqués uniquement, comme les Pharisiens, à régler leur extérieur, ils laissent l'intérieur dans le désordre. A ne

consulter que ce qui frappe les yeux, ce sont des gens humbles, doux, désintéressés, qui ne respirent que les choses du ciel ; mais à pénétrer dans leur cœur, on ne découvre qu'orgueil, qu'aigreur, qu'avarice, que désordre ; ou s'ils ne sont point tout à fait si déréglés, on s'aperçoit néanmoins qu'attentifs seulement à ce qui frappe les yeux des hommes, ils ne se mettent pas en peine de ce qui ne paraît qu'aux yeux de Dieu ; que toute leur piété consiste dans quelques dehors ; qu'ils n'en ont nullement le véritable esprit et qu'ils sont sujets à des défauts grossiers, tout à fait incompatibles avec une véritable dévotion. 2° Ils laissent ce qui est de précepte et d'obligation, pour vaquer à ce qui n'est que de surérogation ; ils négligent bien souvent des devoirs fort essentiels, pour s'appliquer à des prières ou à d'autres exercices à quoi ils ne sont nullement obligés. 3° Parmi les choses d'obligation, ils négligent les plus essentielles pour donner leurs principaux soins aux moins importantes. Ils ne voudraient pas manquer à un petit point de leur règle, et ils ne font point difficulté de violer leurs vœux et les commandements du Seigneur. Ils se dispensent des exercices ou pratiques communes de la Religion, dont le Saint-Esprit est l'auteur, et s'appliquent à des exercices ou à des pratiques particulières, qui ne sont que des productions de leur amour-propre et de leur caprice. 4° Ils font tout à contre-temps. Ils veillent quand les autres dorment et ils dorment quand les autres veillent ; ils gardent le silence quand les autres parlent et ils parlent quand les autres gardent le silence, et ainsi du reste. 5° Ils marquent un grand zèle pour la perfection des autres et trouvent mille choses à redire à leur conduite, tandis qu'ils sont de la dernière indolence au sujet de leur propre perfection. Ils ne parlent que de réformer leur prochain et ils ne pensent point

à se réformer eux-mêmes. 6° Ils font semblant de se regarder eux-mêmes comme les derniers des hommes et ils veulent que tout le monde les regarde comme les premiers, ne pouvant souffrir qu'on marque plus d'estime et d'affection pour les autres que pour eux. 7° Leur dévotion ne consiste souvent qu'en idées, en désirs, en projets dont on ne voit jamais l'exécution; mais quelque stériles qu'ils soient, ils n'ont pas plutôt formé quelque froide résolution de les mettre en pratique, qu'il leur semble qu'ils sont déjà arrivés au faîte de la perfection. 8° Leurs pratiques de vertu viennent plus de leur humeur et de leur naturel que de l'esprit du Seigneur. Ils sont solitaires, silencieux, austères, parce que leur naturel les y porte; mais ils ne sont ni humbles, ni doux, ni charitables, parce qu'il faudrait faire beaucoup de violence à leur naturel pour pratiquer ces vertus. 9° Ils veulent être la règle des autres et que tout le monde se moule sur eux. S'ils sont solitaires, ils veulent que tout le monde le soit; s'ils sont gens d'oraison, ils en regardent la pratique comme le comble de la perfection et veulent que tout le monde s'y applique. S'ils mènent une vie austère, ils veulent que tous les autres les imitent et ils prétendent que la véritable vertu et la solide piété ne se trouvent que sous les haires et les cilices. Il n'y a, à les croire, que ceux qui sont comme eux qui soient dans le bon chemin. Chacun doit se précautionner contre ces illusions et autres semblables, et on doit le faire avec d'autant plus d'application qu'il y a peu de personnes qui n'y tombent plus ou moins.

X

Ne soyez pas scrupuleux ni embarrassé dans vos manières d'agir; ce défaut serait un grand obstacle à

votre progrès spirituel et pourrait avoir d'autres suites encore plus fâcheuses. Servez Dieu avec une sainte liberté : c'est le caractère de ses véritables enfants. Le servir avec anxiété, avec trouble et resserrement de cœur est le propre d'une âme servile qui le regarde plutôt comme un tyran que comme un père. Ces anxiétés ôtent la paix intérieure, étouffent l'amour divin, font perdre la confiance en Dieu, empêchent le recueillement, ralentissent la ferveur et le zèle pour la perfection. Les scrupules naissent en partie de la timidité naturelle, de la vivacité de l'imagination et de trop de réflexions que l'on fait sur sa propre conduite. Mais la petitesse d'esprit, l'entêtement et l'amour-propre y ont aussi part. Soumettez-vous aux avis des personnes sages, surtout à ceux de vos supérieurs. Ils ont plus de lumière que vous, qui ne vous connaissez pas vous-même et à qui l'entêtement, la crainte et le trouble ôtent la raison. Vous devez par conséquent déférer à tous leurs sentiments et vous départir des vôtres. Dieu vous ordonne de leur obéir et il ne vous demandera compte que de l'obéissance que vous leur aurez rendue, et non pas du commandement qu'ils vous auront fait. L'obéissance vous mettra entièrement à couvert de tout devant son tribunal. Obéissez donc et demeurez en repos, c'est la seule voie pour vous guérir de vos scrupules. Si vous voulez toujours contenter et suivre votre imagination, vous n'aurez jamais de paix. Passez donc outre sans balancer, quand votre directeur ou votre supérieur vous l'ordonnera. Accoutumez-vous de bonne heure à vous vaincre là-dessus et à agir avec simplicité, sans vous amuser à des réflexions qui ne sont propres qu'à embarrasser votre esprit et à vous donner de l'inquiétude.

XI

De toutes les dévotions, la plus essentielle, la plus importante et en quelque façon la plus efficace est celle qu'on a à Jésus-Christ. Soyez donc tout dévoué à ce divin Rédempteur, par le seul nom duquel vous pouvez espérer le salut. Aimez-le de toute l'ardeur de votre cœur; rendez-lui tout l'honneur, tout le respect et toutes les adorations possibles; soyez plein de zèle pour ses intérêts; procurez-lui toute la gloire qui dépend de vous; donnez-lui la consolation de vous voir en possession de son royaume : « C'est le seul fruit, dit saint Clément d'Alexandrie, qu'il peut recueillir en nous de ses travaux et de ses souffrances : » *Hunc solum fructum a nobis percipiens, quod salvi facti sumus*[1]. Mettez toute votre confiance en sa mort et en son sang; invoquez sans cesse son saint nom; offrez continuellement ses mérites à son père pour en obtenir les secours qui vous sont nécessaires. Unissez, sans y manquer, toutes vos actions aux siennes, afin d'en relever le mérite par cette union. Comme les actions de son humanité sainte étaient relevées par la personne du Verbe divin auquel elle était unie, toutes les vôtres seront comme divinisées par l'union avec l'Homme-Dieu, parce que vous agirez pour lors comme membre de son corps. Allez souvent chercher dans le cœur adorable de Jésus toutes les vertus et toutes les grâces dont vous avez besoin; priez-le qu'il les répande dans votre cœur, qu'il y vienne lui-même habiter, qu'il vous communique son esprit et vous unisse à lui, afin qu'il vive en vous et que vous viviez en lui et par lui. Méditez chaque jour ses travaux et ses souffrances, remerciez-le avec une vive et tendre reconnaissance de

[1] *Admon. ad Gent.*

ce qu'il est mort pour vous, et imitez les divins exemples qu'il vous a donnés de toutes les vertus. Entretenez un commerce continuel avec lui; vivez dans une si grande dépendance de ce divin Chef, que vous n'ayez de mouvements que ceux qu'il vous donne, de pensées et de désirs que ceux qu'il vous inspire. Il est la seule voie pour aller à Dieu : n'en cherchez point d'autre. C'est en lui que sont renfermés tous les trésors de la grâce; si vous voulez vous enrichir, ayez recours à lui. En un mot, c'est votre tout; sans lui, vous n'êtes rien et vous ne pouvez rien, mais vous êtes tout et pouvez tout en lui. Toute la religion chrétienne est fondée en lui; vous n'êtes pas chrétien si vous ne lui ètes continuellement uni comme un membre à son chef, une branche à sa tige, une pierre de l'édifice à son fondement.

XII

Ayez aussi une dévotion tendre envers la sainte Vierge; prenez-la pour votre mère et pour votre médiatrice auprès de Jésus-Christ. Honorez-la de tout votre pouvoir et invoquez-la plusieurs fois le jour. Mettez votre âme entre ses mains, afin qu'elle la conserve et la protège; confiez-lui le soin de votre salut, de votre perfection et de tout ce qui vous intéresse; ayez recours à elle dans tous vos besoins comme à votre véritable mère. Etendez votre dévotion à son cher époux saint Joseph, à votre saint Patriarche[1], à votre saint ange, à vos saints patrons de baptême et de Religion et à quelques autres saints à qui vous devez vous recommander chaque jour. Il y en a qui invoquent particulièrement les saints qui ont excellé dans les vertus dont ils ont plus de besoin et ceux qui

[1] Saint Benoît : c'est un père bénédictin qui parle à ses frères. E.

se sont trouvés dans les mêmes peines, dans les mêmes difficultés, dans les mêmes combats qu'ils ont à souffrir. Il y en a aussi qui prennent à tâche d'honorer chaque jour tous les saints et tous les bienheureux qui sont entrés dans le ciel ou dont l'Eglise célèbre la mémoire ce jour-là. Il est bon de se faire le plus d'amis et de protecteurs auprès de Dieu que l'on peut, afin qu'ils nous secourent dans nos besoins, qui sont extrêmes. Pour les engager dans nos intérêts, il faut considérer leurs vertus et leurs perfections, leur offrir nos hommages et nos respects, prendre beaucoup de part à leur bonheur, remercier Dieu avec une vive reconnaissance de toutes les faveurs dont il les a comblés, lui offrir en action de grâces toutes les bonnes œuvres qui se font chaque jour dans l'Eglise, toute la gloire qu'il reçoit au dedans et au dehors de lui-même dans le temps et qu'il recevra dans l'éternité. Il faut aussi les supplier très humblement de nous prendre sous leur protection et de s'intéresser pour nous auprès de Dieu. Il faut surtout imiter leurs vertus et s'acquitter particulièrement de tous ces devoirs les jours qu'on célèbre leur fête.

XIII

Il faut entrer dans l'esprit de l'Eglise lorsqu'elle célèbre la mémoire de quelque mystère, en considérer les grandeurs et les excellences, en faire un sujet de recueillement et d'oraison, remercier Dieu de son glorieux accomplissement, le prier d'en faire un renouvellement spirituel et mystique en nous et de nous disposer à en recevoir la grâce. Il est certain que dans les fêtes solennelles Dieu fait des largesses extraordinaires aux personnes qui se disposent à les recevoir et qui entrent dans l'esprit de l'Eglise. Les âmes pures et

fidèles en font l'expérience chaque jour. Leur cœur ne peut bien souvent contenir l'abondance de la douceur et de la consolation dont Dieu les remplit. Ne vous privez pas de ces grâces par votre négligence.

XIV

N'ayez pas trop d'attache à vos dévotions, soit particulières, soit communes. Il faut véritablement s'en acquitter avec fidélité, mais de telle manière que vous en soyez le maître, pour les quitter lorsque votre devoir vous appellera ailleurs, et que vous n'en deveniez pas l'esclave par un attachement servile qui ne vous permette pas de les interrompre lorsque vous le devez. Il faut y vaquer parce que Dieu le demande de vous et non pas par un effet de votre propre volonté. Il se trouve des religieux qui ont tant d'attache à leurs pratiques de dévotion et à leurs exercices spirituels, qu'ils ne veulent faire autre chose et qu'ils résistent avec une opiniâtreté inflexible à leurs supérieurs, lorsqu'ils veulent les charger de quelque occupation extérieure. J'ai déjà dit que la véritable dévotion consiste à faire la volonté de Dieu. Il faut vaquer aux exercices de piété, lorsque la volonté de Dieu s'y trouve; mais dès qu'elle ne s'y trouve plus, c'est une illusion grossière et un caprice manifeste d'en vouloir continuer la pratique. Il faut véritablement avoir toujours de l'inclination pour les exercices intérieurs; l'amour divin donne cette pente, parce qu'ils sont propres pour en entretenir les flammes et pour nous unir à Dieu, mais il y a des mesures à garder dans l'exécution. Il faut suivre les ordres de Dieu et quitter ces pratiques, lorsqu'il nous demande autre chose. On a pour lors et le mérite de l'exercice que l'on quitte, et celui de l'action que l'on fait, et l'on

va mieux à Dieu, parce que notre soumission nous attire plus de grâces. Si l'on a moins d'attrait pour l'action, parce que l'extérieur dissipe, l'on y trouve quelque chose de plus solide, parce qu'en renonçant aux douceurs de l'oraison et à son propre repos, l'on fait avec plus de générosité la volonté de Dieu. Les différentes vertus de charité, de patience, d'obéissance, etc., qu'on pratique dans les emplois extérieurs, valent bien les oraisons et les autres exercices de piété qu'on pratique dans la solitude. L'on n'a bien souvent dans une vie retirée la plupart des vertus chrétiennes qu'en idée, parce qu'on n'a pas l'occasion de les pratiquer; mais on les a en effet dans la vie active lorsqu'on remplit son devoir, parce qu'on les pratique effectivement. On peut même, si l'on veut un peu s'appliquer et si l'on sait ménager son temps, avoir presque autant de recueillement dans les occupations extérieures que dans la retraite; parce qu'on y peut tenir son cœur uni à Dieu et qu'il y a pendant le jour beaucoup d'intervalles dont on peut profiter pour faire oraison.

XV

Nous sommes dans un siècle où la plupart des gens veulent une dévotion douce et aisée, qui, à la vérité, ne souffre pas le désordre et ne nourrisse point le vice, mais aussi qui ne gêne pas l'esprit par les renoncements intérieurs et la mortification de l'amour-propre, et qui ne fatigue pas le corps par les travaux et les austérités. Cette dévotion me paraît un peu équivoque, et si elle n'est pas dans une illusion grossière, parce qu'on suppose qu'elle ne souffre point le crime et le désordre, elle est du moins imparfaite et peu sûre, surtout dans des religieux, à qui Dieu demande plus qu'au commun des hommes. La véritable dévo-

tion nous rend semblables à Jésus-Christ crucifié et nous fait mener une vie crucifiée comme la sienne. Elle crucifie également l'esprit et le corps, l'esprit par le retranchement de tous les désirs qui naissent de la cupidité et par la mortification de tout ce qui appartient au vieil homme ; le corps par la mortification des sens et par les travaux et les austérités d'une vie pénitente. On ne peut être solidement dévot sans mener une vie dure et contraire aux inclinations de la nature, parce qu'on ne peut avoir une solide dévotion sans se conformer à Jésus-Christ, qui a toujours été dans les travaux et qui a toujours bu le calice de son Père : *In laboribus a juventute mea. — Calicem quem ego bibo.* On ne saurait même être en sûreté pour le salut, si, à l'imitation de l'Apôtre, on ne châtie son corps, de peur qu'il ne se révolte contre l'esprit, et si l'on ne mortifie l'esprit en s'opposant à ses désirs déréglés et au penchant qu'il a pour les créatures.

XVI

On appelait autrefois dévots ou *dévoués,* parmi les païens, selon la remarque de saint Thomas, ceux qui se dévouaient eux-mêmes à la mort et s'immolaient aux idoles pour le salut du peuple. Mais pour être véritablement dévot parmi les chrétiens, il faut, en vue de son propre salut, s'offrir en sacrifice au Dieu vivant ; mourir, non pas une fois, mais à toute heure et à tout moment, et souffrir tout à la fois plusieurs sortes de mort. Oui, pour être véritablement dévot, vous devez mourir continuellement et tout à la fois : Au péché, en quittant entièrement la vie imparfaite que vous avez menée jusqu'ici, pour mener désormais une vie pure et exempte de tout péché même léger. — Au monde, en renonçant entièrement à ses pompes,

à ses vanités, à ses plaisirs. — A vos vices, à vos passions, à vos inclinations déréglées, en empêchant qu'il ne s'en élève aucun mouvement dans votre cœur, et en les étouffant dès qu'ils commencent à naître. — A vos sens, en vous sevrant continuellement de tout ce qui peut les flatter. — A votre propre volonté, en n'accomplissant jamais ses désirs. — A votre propre jugement, en ne suivant jamais ses lumières. — A tout ce qui n'est pas Dieu, en renonçant à tout autre désir que celui de lui plaire. Vous ne serez véritablement dévot qu'autant que vous souffrirez continuellement ces différentes sortes de mort, en vue de la gloire du Seigneur et de votre propre salut.

CHAPITRE X

DE LA FERVEUR

I

Qu'est-ce qu'un religieux fervent? C'est un homme qui, brûlant du feu sacré de l'amour divin, ne marche pas, mais vole à tout ce qui regarde les intérêts du Seigneur et s'acquitte de tous ses devoirs envers lui avec une ardeur, un zèle et une fidélité qui ne se démentent jamais. Un homme qui, pénétré jusqu'au fond de l'âme des plus profonds sentiments d'estime, de respect, de vénération qu'une créature puisse concevoir envers son Dieu et toujours occupé de lui dans des adorations, des louanges, des bénédictions éternelles, ne trouve de plaisir et de consolation sur la terre que dans son entretien. Un homme qui toujours appliqué à chercher les occasions de donner à Dieu de

nouvelles preuves de son amour, triomphe quand il en trouve quelqu'une et l'embrasse avec un plaisir extrême. Un homme qui pour aller à Dieu se sert également de toutes les dispositions où il se trouve, de tous les événements qui lui arrivent, de tout ce qu'il voit et qu'il entend. Un homme toujours prêt à embrasser tout ce qui peut le conduire à Dieu ; à profiter de tous les bons exemples qui le portent à la vertu ; à mettre en pratique toutes les instructions et tous les conseils qu'on lui donne pour le faire avancer dans les voies de la perfection ; à recueillir toutes les paroles de vie qu'il entend, à les imprimer dans son cœur et à les y conserver comme un germe sacré, qui ensuite produit mille fruits de justice. Un homme qui n'a point de plus grand plaisir que de se renoncer lui-même, de vaincre ses passions, de mortifier son amour-propre, d'humilier son orgueil. Un homme insatiable de croix, d'austérités, de mortifications, et qui trouve dans les rigueurs de la pénitence d'ineffables délices. Un homme enfin capable de tout entreprendre et ne refusant rien de ce qu'il croit devoir contribuer à la gloire de Dieu et à sa propre perfection, sans épargner ni soins, ni peines pour le faire réussir. Vous connaîtrez à ces traits si vous avez de la ferveur. Ah ! que vous en êtes éloigné, puisque vous ne faites rien de ce qu'un cœur fervent entreprend tous les jours pour la gloire de son Dieu.

II

La ferveur ne consiste pas tant à faire de grandes choses pour Dieu, qu'à les faire dans de grands sentiments et d'excellentes dispositions. Les oboles qu'on lui offre avec un cœur plein d'affection lui sont plus agréables que les riches présents qu'on lui fait avec

un cœur froid. La ferveur n'est proprement qu'une ardeur de la volonté, une vivacité de l'esprit, un effort vigoureux de l'âme qui s'applique de toutes ses forces à ce qui regarde le service du Seigneur. « Celui-là, dit saint Basile, est fervent, qui fait la volonté du Seigneur avec une ardente affection, un désir insatiable de lui plaire, une diligence, une application assidue et constante : » *Spiritu fervens est qui ardenti studio, inexplebili cupiditate et assidua diligentia voluntatem Dei facit* [1]. Pour être véritablement fervent, il faut premièrement que l'esprit soit rempli de sentiments très vifs et très profonds d'estime, de respect, d'amour et de zèle pour le Seigneur ; qu'il se porte non seulement à accomplir tout ce qu'il demande de nous, mais encore à l'accomplir avec l'affection la plus ardente, l'attention la plus sérieuse, les dispositions les plus excellentes, le désir le plus vif et l'intention la plus pure de lui plaire. En second lieu, il faut que notre ferveur remue aussi bien le corps que l'esprit et qu'elle le porte à agir avec toute la promptitude, la diligence, la force, l'activité convenables pour remplir dignement nos obligations. Mais soit qu'elle opère au dedans, soit qu'elle agisse au dehors, il faut que tout ce qu'elle nous inspire soit fait dans l'ordre, réglé par la raison et accompagné de prudence et de discrétion. Ces naturels ardents et impétueux, qui font quelquefois de très grands efforts du corps ou de l'esprit et se portent à de violents excès, dans le dessein, ce leur semble, de rendre service à Dieu, n'ont pas une vériferveur ; parce que, comme remarque saint Thomas, elle n'est pas une vertu lorsqu'elle n'est point réglée par la raison et accompagnée de prudence [2].

[1] *Reg. brev. resp.* 259. — [2] 2. 2.. *q.* 106, *a.* 4, *ad* 2.

III

La ferveur demande que nous fassions cinq choses dans chacune de nos actions : 1° Que notre intention soit un très pur, très sincère, très ardent désir de plaire à Dieu. Si ce que nous faisons pour lui est très peu de chose, comme il l'est en effet, il faut du moins que nous ayons la volonté de faire pour sa gloire tout ce qu'on peut jamais imaginer de plus grand. 2° Que nous nous appliquions tout entier à le bien faire, non pas seulement à demi, mais que nous y donnions toute l'attention possible. 3° Que nous l'accompagnions de toutes les conditions que l'action doit avoir et la fassions avec toute la perfection dont nous sommes capables. 4° Que nous supportions avec joie et courage toutes les peines que la nature peut y trouver et que nous nous fassions même un plaisir de tout ce que l'amour-propre y rencontre de mortifiant. 5° Que nous la continuions constamment jusqu'au bout sans en abréger le temps, sans en omettre aucune circonstance, sans y rien laisser d'imparfait. A l'égard des vertus, la ferveur doit nous porter : 1° A entrer aussi avant qu'il est possible dans les motifs qui peuvent nous animer à les pratiquer. 2° A pénétrer notre esprit et notre cœur aussi vivement que nous le pouvons des sentiments qu'elles nous inspirent. 3° A donner toute la perfection qui dépend de nous aux actes que nous en faisons. 4° A profiter soigneusement de toutes les occasions que nous trouvons de les pratiquer.

IV

Pour nous rendre fervents au service du Seigneur il ne faudrait que considérer avec une sérieuse attention ses infinies perfections. Car que ne devons-nous pas faire pour une Majesté si auguste, pour un Dieu si

grand, à qui nous sommes déjà si redevables et de qui nous attendons des biens immenses et éternels? Pouvons-nous jamais embrasser avec trop de chaleur ses intérêts et nous porter avec trop de zèle à son service? Les animaux mystérieux, que le prophète Ezéchiel vit attelés au char du Seigneur et occupés à contempler sa gloire, étaient tellement frappés de son éclat qu'ils volaient avec la vitesse des éclairs et la rapidité de la foudre vers les lieux où les portait l'Esprit du Seigneur; ils avançaient toujours dans leur route, sans jamais revenir sur leurs pas, ni reculer en arrière. L'état religieux est le char du Seigneur; nous y sommes attachés par nos vœux et notre devoir est d'y contempler sans cesse ses grandeurs et ses perfections; mais si notre esprit était vivement pénétré de leur éclat, nous volerions comme ces animaux mystérieux, avec la vitesse des éclairs et la rapidité de la foudre, à tout ce que l'Esprit du Seigneur demanderait de nous. Nous avancerions toujours dans ses voies et ne reculerions jamais pour retourner vers la créature. Efforçons-nous donc d'imiter ces animaux mystérieux, c'est-à-dire les Chérubins qui en avaient pris la figure et qui sont des esprits dont le propre caractère est d'avoir une connaissance sublime des perfections de Dieu. Contemplons toujours à leur imitation la gloire du Seigneur et, pénétrés de la grandeur infinie de ses perfections, traînons tous de concert notre char, en nous acquittant tous avec une égale fidélité des devoirs de notre état. Joignons ensemble nos ailes pour voler d'un commun accord et avec une égale rapidité dans tous les lieux où l'Esprit du Seigneur nous appelle, pour y remplir quelque fonction. Avançons toujours dans le chemin de la perfection par de nouveaux progrès et ne reculons jamais en arrière par le relâchement.

V

Quel empressement ne remarque-t-on pas dans ceux qui sont auprès des rois, pour gagner leurs bonnes grâces? Avec quelle application n'étudient-ils pas leurs inclinations, pour s'y conformer et mériter leur faveur par cette aveugle complaisance? Avec quelle ardeur et quelle diligence n'exécutent-ils pas leurs commandements? Avec quel plaisir ne sacrifient-ils pas leur repos, leurs plaisirs, leur bien et leur vie même pour leur gloire, quoiqu'ils n'aient jamais reçu aucun bienfait de leur part; que tous ceux qu'ils en peuvent espérer soient fort incertains et dans le fond très peu de chose? Mais pour vous, ô mon Dieu, auprès de qui les plus grands monarques du monde sont moins que des vers de terre, à qui nous devons tout ce que nous sommes et de qui nous attendons, selon votre promesse, un royaume immense et éternel, plein de gloire et de félicité en récompense de nos services; pour vous, dis-je, nous sommes d'une indolence effroyable, nous ne voulons pas nous remuer lorsqu'il s'agit de vos intérêts, nous ne nous mettons point en peine d'exécuter vos commandements, nous ne voulons rien souffrir ni rien faire pour votre service et pour mériter votre bienveillance. Quel sujet de confusion pour nous! Ne devrions-nous pas épouser vos intérêts avec d'autant plus de chaleur et nous montrer d'autant plus zélés pour votre gloire que vous surpassez par votre grandeur, par votre puissance, par votre bonté et votre libéralité et par vos autres perfections, tout ce qu'il y a de grand, de puissant, d'élevé dans le monde? Hé! rendons plus de justice au Seigneur. Efforçons-nous de l'honorer et de le servir d'une manière plus digne de lui : *Ambulemus digne*

Deo[1]. Faisons en sorte que l'encens de nos adorations, de nos respects, de nos prières, en un mot, du culte que nous lui rendons, soit digne de lui être présenté et d'une odeur qui lui soit agréable : *Offeramus illi incensum dignum in odorem suavitatis.* Que le vin sacré de la charité que nous lui offrons soit comme celui de la sainte Epouse, excellent et digne d'être bu par le Bien-aimé : *Vinum optimum, dignum dilecto ad potandum*[2].

VI

N'est-il pas encore honteux pour nous que les enfants du siècle soient si ardents et si empressés pour des intérêts temporels, qui ne sont que de vrais amusements et de pures bagatelles, pendant que nous sommes si mous et si lâches pour les intérêts du salut éternel, qui sont d'une conséquence infinie? Comment pouvons-nous souffrir qu'ils courent avec plus d'empressement après la vanité et le mensonge, que nous, après les biens solides et véritables? Ne serait-il pas essentiel que nous mesurassions l'ardeur de nos poursuites à la dignité et au mérite de l'objet que nous poursuivons? Et comme cet objet est un bien infini, immense, éternel, un bien qui renferme tous les biens, ne faudrait-il pas en poursuivre la possession avec des empressements et des désirs, s'il était possible, infinis, immenses et éternels, et avec une ardeur qui renfermât toutes les ardeurs?

VII

Un religieux lâche, tiède, négligent, loin d'honorer le Seigneur par le service qu'il lui rend, le déshonore et l'outrage. Car il semble dire par sa conduite que

[1] *Coloss.*, I, 10. — [2] *Cant.*, 2.

Dieu ne mérite ni amour ni respect; qu'il n'est pas digne qu'on s'empresse pour le servir; que sa bienveillance n'est pas un si grand bien, ni son indignation un si grand mal; qu'on ne trouve pas dans sa possession un bonheur assez solide pour nous rendre parfaitement heureux; que ses récompenses ne sont pas assez grandes pour exciter et contenter tous nos désirs; ses châtiments assez terribles pour nous alarmer; son joug assez doux et assez aimable pour mériter notre attachement; en un mot, qu'on n'a aucune raison de se contraindre et de se gêner pour procurer sa gloire. Voilà le langage muet d'un religieux tiède et négligent. Ces indignes dispositions peuvent-elles être agréables au Seigneur et peut-il, sans une juste indignation, voir dans un cœur de si lâches sentiments? Si les hommes ne peuvent supporter un serviteur paresseux et négligent, qui ne fait presque rien de ce qu'il doit et qui s'acquitte très mal du peu qu'il en fait, de quel œil le Dieu de Majesté, qui n'a pas besoin de nos services et qui ne demande que le cœur, doit-il regarder un serviteur tiède et lâche, qui ne se remue presque point pour ses intérêts, qui fait tout avec regret et qui s'acquitte si mal de ses fonctions, qu'il semble avoir plutôt dessein de l'offenser que de lui rendre un culte véritable et sincère? Aussi dit-il, par la bouche d'un prophète, que cette lâcheté qu'on apporte à son service est un outrage qu'on lui fait et qu'il ne la souffre qu'avec peine : *Laboravi sustinens*[1], et il proteste, chez un autre prophète, qu'il versera sa malédiction sur ceux qui s'acquittent avec négligence du service qu'ils lui rendent : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter*[2]. Lâches et négligents que nous

[1] *Isai.*, I, 14.
[2] « Maudit soit celui qui fait négligemment l'œuvre de Dieu. » *Jer.*, XLVIII, 10.

sommes, ces paroles ne doivent-elles pas nous faire trembler, puisque servir Dieu avec négligence c'est s'attirer sa malédiction, et que sa malédiction est la marque et comme le sceau de notre réprobation éternelle!

VIII

Que sont auprès du Seigneur toutes les nations de la terre et tous les services qu'elles sont capables de lui rendre? C'est, dit un prophète, ce qu'une goutte d'eau qui tombe d'un seau est auprès d'une mer immense [1]. Nous apportons, pour ainsi dire, une goutte d'eau à la mer, lorsque nous rendons nos services à Dieu. Rien au monde de plus inutile pour lui, parce qu'il n'a nul besoin ni de nous ni de nos biens pour être souverainement heureux. S'il agrée nos services, c'est par un effet de sa pure bonté et de son tendre amour envers nous, afin d'en prendre occasion de nous combler de ses biens. Mais puisque tout ce que nous pouvons faire pour lui est si peu de chose, faisons-le du moins, pour lui donner quelque relief, avec beaucoup d'amour, de zèle et de ferveur. Si le présent est petit, que l'affection soit grande. Ne gâtons pas, par notre tiédeur et notre négligence, le peu que nous faisons pour lui.

IX

Il y a des gens qui s'imaginent que la ferveur est une vertu véritablement très utile au salut, mais qui n'y est pas nécessaire et qu'on peut se sauver sans ferveur. Mais voici des raisons qui vous convaincront du contraire. 1° Un homme qui a offensé le Seigneur peut-il se sauver sans faire pénitence? Or, la pénitence demande que nous vengions sur nous-même les

[1] *Isaï*, XLVIII, 51.

injures que nous avons faites à notre Créateur, de manière qu'il en soit content et que sa colère en soit apaisée ; mais cela se peut-il faire sans ferveur ? 2° On ne peut se sauver sans mortifier ses passions déréglées, sans se corriger de ses mauvaises habitudes, sans rompre les attachements criminels qu'on a aux créatures, sans renoncer à soi-même, sans porter sa croix à la suite de Jésus-Christ, sans crucifier et faire mourir en nous le vieil homme ; tout cela demande un travail immense et de très puissants efforts ; peut-on le faire sans ferveur ? 3° On ne peut faire son salut sans pratiquer les vertus chrétiennes d'humilité, de patience, de douceur, sans pardonner les injures, sans aimer ses ennemis, sans faire des œuvres de justice, sans s'acqûitter des devoirs de son état ; tout cela coûte beaucoup à la nature ; peut-on donc l'accomplir sans ferveur ? 4° Nous avons sur les bras des ennemis qui nous sont fort supérieurs, pleins d'artifices pour nous surprendre, attentifs à toutes nos démarches, attachés à nous poursuivre sans relâche, acharnés à nous perdre. Si nous voulons mériter la couronne, il faut non seulement les combattre, mais encore les vaincre. Or, pouvons-nous en espérer la victoire sans nous donner de très grands mouvements, et ces mouvements pouvons-nous nous les donner sans ferveur ? 5° On ne peut espérer le salut sans la charité, mais peut-on posséder la charité sans la ferveur, puisqu'elle est un feu qui ne peut être sans action et qu'elle ne mérite plus le nom de charité dès qu'elle n'opère plus : *Si non operatur, charitas non est*[1]. 6° Enfin, peut-on être sauvé sans le don de la persévérance finale ? Mais ce don, qui est la faveur la plus signalée, le plus riche présent que Dieu puisse accorder à ses favoris et qu'il n'a néanmoins promis à personne, sera-t-il accordé à

[1] *S. Greg.*

un serviteur paresseux et négligent, qui semble ne s'étudier qu'à déplaire à son maître et à dissiper son bien? Mais comment lui serait-il accordé, puisqu'on commande dans l'Evangile de lui ôter les dons même les plus communs? Cette grande faveur n'est que pour les serviteurs fidèles et fervents dont le Seigneur récompense les services en la leur accordant. Pour les serviteurs tièdes et paresseux, il les vomit de sa bouche comme un poids qu'il a, pour ainsi dire, sur le cœur et qu'il ne peut supporter.

X

Il faut inférer de là qu'un religieux tiède et lâche doit être regardé comme un religieux perdu. Car ou il est déjà mort par le péché, quoiqu'on remarque peut-être encore en lui quelque sentiment de vie et comme quelque reste de la charité divine; de même à peu près qu'on remarque dans un cadavre qui ne fait que d'expirer quelque reste de chaleur naturelle. Ou s'il vit encore de la vie de la grâce, sa tiédeur le conduit bien près de la mort : *Vicina morti labes est torpor animorum* [1]. Il ne saurait empêcher que cette étincelle de charité qui vit encore dans son cœur ne s'éteigne entièrement, s'il ne prend soin de la nourrir et de l'augmenter par une nouvelle ferveur. Il ne peut conserver ce reste de vie dans l'état de langueur et de faiblesse où il se trouve, s'il ne rallume tout son zèle pour lui donner de nouvelles forces. La corruption a déjà pénétré si avant qu'enfin elle l'étouffera si, par les mouvements d'une généreuse ferveur, il ne coupe, pour ainsi dire, jusqu'à la chair vive, pour empêcher la gangrène de faire du progrès. Si donc vous êtes

[1] « La torpeur de l'âme est une maladie voisine de la mort. » *S. Paulin, ep.* 36.

assez malheureux pour vous trouver dans cet état funeste de tiédeur, ah ! ne balancez pas un moment à en sortir. Il faut se sauver à quelque prix que ce soit, et puisqu'une vie tiède et languissante est l'écueil du salut, si vous voulez travailler avec succès, il faut renouveler toute votre ferveur, quoiqu'il puisse en coûter à la nature corrompue : *Regnum cœlorum non desidia acquiri potest, sed cura et diligentia, vi opus est multa : angusta est via, robusta anima opus est et generosa*[1].

XI

Mais quand bien même nous pourrions nous sauver sans ferveur, pourquoi nous priverions-nous des trésors de grâce et de gloire, des consolations et des autres avantages que nous procure cette vertu ? Nous avons déjà tant perdu de temps, laissé échapper tant d'occasions de pratiquer la vertu, de nous attirer par là de nouvelles grâces et d'enrichir notre couronne pour le ciel ! Profitons du moins de ce qui nous reste de vie, qui est peut-être bien peu de chose ; n'en laissons pas écouler inutilement un seul moment ; ne perdons pas une seule occasion de faire le bien ; redoublons nos soins pour réparer le temps perdu ; portons chaque jour de nouveaux fruits de justice ; faisons de nouveaux et de plus vigoureux efforts pour avancer l'ouvrage dont le père de famille nous a chargés. « Nous augmentons notre récompense dans le ciel, lorsque nous augmentons notre travail : » *Adjectio laborum incrementum præmiorum*[2]. Les pertes que

[1] « Le royaume des cieux ne peut être conquis par la paresse ; mais par la vigilance et l'activité. Il y faut de la violence ; le chemin est étroit ; on a besoin d'une âme robuste et généreuse. » *S. Chrys., hom.* 53 *in Joan.*

[2] *S. Chrys., l.* II *de Comp., c.* 6.

nous faisons chaque jour dans le temps seront l'objet de nos regrets pendant toute l'éternité.

XII

« Le temps est comme un torrent impétueux qui coule sans cesse avec une rapidité presque infinie et qui entraîne toutes choses avec lui : » *Momentis transvolantibus cuncta rapiuntur : torrens rerum fluit*[1]. Nous sommes emportés comme le reste des créatures par la violence de ce torrent et nous courons avec toute la rapidité de son mouvement vers la fin de notre vie. Ah ! pourquoi ne courons-nous pas avec une égale vitesse vers Celui qui est la fin de notre être et n'avançons-nous pas autant dans le chemin qui conduit à la possession du bien souverain que que dans celui qui conduit à la privation de tous les biens créés, je veux dire à la mort ! Le progrès de la vie de l'esprit ne doit-il pas aller d'un pas égal avec celui de la vie du corps et ne devons-nous pas croître autant en perfection que nous croissons en années ? Il n'y a pas un seul moment dans toute la vie, où nous ne devions courir dans les voies du Seigneur de toute l'étendue de nos forces. Nous devons nous accommoder au temps, pour voler à la perfection avec autant de rapidité qu'il coule avec vitesse. La moindre lenteur renferme toujours quelque retardement ; et pendant ce retardement il s'écoule une multitude innombrable de moments dans l'inaction et l'inutilité. Loin donc de nous toute lenteur, toute tiédeur, toute paresse. Fournissons, s'il est possible, notre carrière aussi rapidement que les astres, qui, selon quelques astronomes, font par heure quatorze millions de lieues de trois mille chacune. Ne semble-

[1] *S. Aug., in Ps.* 38.

t-il pas que la Providence ait voulu nous tracer dans le mouvement rapide de ces astres une image de la vitesse avec laquelle elle veut que nous courions dans les voies du Seigneur?

XIII

Cette vie n'est pas un temps de repos, mais un temps de travail. Dieu nous a mis dans le monde, comme le premier homme dans le paradis terrestre, pour cultiver non pas tant la terre que notre propre esprit, par l'exercice continuel de toutes les vertus. Pourquoi voulons-nous renverser l'ordre du Créateur et demeurer dans une oisiveté si contraire à ses desseins? Toutes les créatures nous montrent l'exemple : elles sont dans une action et un mouvement perpétuels ; il n'en est pas une qui ne travaille sans cesse à faire ce qui convient à sa nature : voudrions-nous nous en distinguer par un côté aussi honteux pour nous que la paresse et l'inutilité? Notre état en cette vie mortelle nous prêche notre devoir là-dessus ; car nous y sommes comme des voyageurs qui ne faisons que passer ; nous marchons comme des étrangers vers notre céleste patrie : il ne faut donc pas nous arrêter dans le chemin qui y conduit. « Il faut, dit saint Ambroise, nous avancer toujours vers ce qu'il y a de meilleur, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la possession du bien suprême : » *In hac vita perpetuus est transitus... oportet semper ad meliora transire quousque venias ad illud bonum quod est summum.*

XIV

Dieu, selon la remarque de saint Grégoire de Nysse, fit le même commandement aux animaux, dans la création, qu'à l'homme. Il leur dit également : *Crescite,*

croissez ; et il ne leur fit ce commandement qu'afin qu'ils parvinssent à la perfection corporelle que demande leur nature. Mais à l'égard de l'homme, dit ce Père, il prétendait lui ordonner par cette parole de croître et de se perfectionner tellement au dedans de l'âme qu'il devînt capable de s'élever jusqu'à Dieu : *Ut interioris hominis progressu ascenderemus ad Deum* [1]. Aussi, dit ailleurs ce même Père, notre accroissement et notre progrès doit être dans la piété ; et il consiste à nous embraser chaque jour de plus en plus de l'amour des biens véritables ; à laisser en arrière ce qui était devant nous et à tendre de toutes nos forces à l'acquisition des vertus qui nous manquent. « Nous devons employer tous nos soins pour ne pas demeurer au-dessous du degré de perfection où nous pourrions atteindre, et il faut nous efforcer de l'acquérir dans toute la plénitude dont nous sommes capables : » *Omne studium adhibeamus ne ab ea perfectione decidamus ad quam pervenire sit possibile, tantumque ipsius possideamus, quantum capere possumus* [2].

XV

On peut dire en général que dans les cloîtres, les grâces de choix sont pour les fervents ; ceux qui ne le sont pas perdent bientôt par leur négligence celles qu'ils ont déjà reçues et n'en acquièrent point de nouvelles : au lieu que ceux qui servent Dieu avec ferveur conservent les premières grâces dont il les a favorisés et par leur moyen en acquièrent de nouvelles encore plus grandes. Le feu de l'amour divin croît toujours dans leur cœur, parce qu'ils lui fournissent toujours de nouveaux aliments par leur application à Dieu et par la pratique des bonnes œuvres.

[1] *S. Amb., orat. 2.* — [2] *Idem, de Vita Moysis.*

Dieu pour l'ordinaire ne remplit de ses biens que ceux qui en sont affamés : *Esurientes implevit bonis.* Il ne donne à boire des eaux mystérieuses de sa grâce qu'à ceux qui en sont altérés. C'est par cette soif et par cette faim qu'ils se rendent toujours plus dignes de les recevoir et qu'ils achètent en quelque sorte le vin et le lait de l'amour et des consolations divines. *Omnes sitientes venite ad aquas et emite absque ulla commutatione vinum et lac*[1]. Comme la ferveur nous inspire cette faim et cette soif et qu'elle nous donne un désir insatiable d'être à Dieu, ainsi que j'ai dit plus haut, c'est elle aussi qui nous rend dignes d'être rassasiés et qui nous attire les grâces les plus excellentes. La ferveur nous enrichit de grâces, et la tiédeur au contraire nous en dépouille peu à peu, jusqu'à une périlleuse indigence.

XVI

« Vous avancerez dans les voies de la grâce à proportion que vous serez fervent : » *Tantum proficies quantum tibi vim intuleris*[2]. Si vous êtes très fervent et si vous travaillez sans relâche à vous vaincre et à renoncer à vous-même, vous ferez de grands progrès. Si vous êtes médiocrement fervent, vous ferez un progrès médiocre ; mais si vous êtes tiède et lâche, au lieu d'avancer, vous reculerez : parce que le torrent de vos passions, auquel vous ne sauriez résister sans de grands efforts, vous emportera bien loin, vous jettera enfin dans le crime et vous fera tomber dans la réprobation. La ferveur est la source de toute la perfection et de toute la sainteté chrétienne. On ne saurait y parvenir sans ferveur : *Sine sollicitudine et diligentia nunquam acquires virtutes*[3]. La tiédeur et la pa-

[1] *Isaï*, LV, 1. — [2] *Imit.*, *l.* I, *c.* 5. — [3] *Ibid.*

resse sont au contraire la source fatale de tous les vices et nous entraînent dans toutes sortes de péchés.

XVII

Tous les chrétiens ont besoin de ferveur pour remplir leurs devoirs ; mais un religieux en a encore plus besoin que les autres, parce qu'il a un grand fardeau à porter et qu'il en laissera infailliblement une partie sur son chemin, en se dispensant de quelque point essentiel de ses obligations, s'il manque de ferveur. Il a plus de chemin à faire dans les voies de la justice, parce qu'il est obligé à une plus haute perfection. Il faut par conséquent qu'il aille plus vite. Dieu demande plus de lui que des autres hommes, parce qu'il lui a fait plus de grâces ; il faut donc qu'il travaille davantage. Il a le bonheur d'être toujours auprès de lui par des exercices qui l'appliquent immédiatement à Dieu ; il faut donc qu'il se montre plus zélé pour sa gloire et qu'il soit plus attentif à ce qui peut lui plaire. Il est du nombre des troupes d'élite du Sauveur ; il doit donc se distinguer par sa force et par son courage ; et comme son divin chef porte pour nom : *Hâtez-vous d'enlever les dépouilles*[1], il faut qu'il se hâte à son imitation par sa ferveur d'enlever continuellement quelques nouvelles dépouilles à l'amour-propre, à la chair, au monde et à tous les autres ennemis de Jésus. Il doit avoir toujours présent dans l'esprit « qu'il n'est rien de plus indigne d'un soldat de Jésus-Christ que la lâcheté et la mollesse : » *Nihil laxum, nihil molle Christi militem decet*[2].

XVIII

Vous sentez-vous plein de zèle pour les intérêts de

[1] Voca nomen ejus. Accelera spolia detrahere. *Isa.*, 83.
[2] *S. Ambr., in Ps.* 35.

Dieu, plein de ferveur dans l'accomplissement de vos devoirs ? Cultivez avec soin cette heureuse disposition : on ne la recouvre pas aisément quand on l'a une fois perdue. On voit assez souvent des religieux fervents devenir lâches ; mais il est fort rare et c'est une espèce de merveille de voir un religieux lâche devenir fervent. Sentez-vous au contraire que votre cœur penche fort du côté de la tiédeur? N'y laissez pas enraciner davantage cette mauvaise disposition. Remédiez-y promptement, de peur qu'ensuite vous n'ayez ni le temps ni le courage d'y apporter du remède et qu'elle ne soit la cause de votre perte.

XIX

Voulez-vous conserver l'esprit de ferveur ? Soyez fidèle à la grâce, mortifiez vos passions, gardez vos règles, aimez l'oraison, vivez dans le recueillement ; évitez l'embarras des soins temporels, tenez-vous dans la solitude, faites des actions excellentes de vertu ; excitez dans votre cœur les sentiments les plus vifs et les motifs les plus pressants qui vous obligent d'être tout à Dieu, afin de vous affermir dans votre devoir, sans jamais vous rien permettre qui y soit contraire. Une petite infidélité est quelquefois capable de vous ôter les sentiments de ferveur, de troubler votre paix, de vous ravir votre joie intérieure et de vous conduire enfin au dernier malheur, si vous n'y remédiez promptement.

XX

On ne peut pas toujours avoir une ferveur sensible, parce qu'elle ne dépend pas de nous et que Dieu nous éprouve quelquefois en nous l'ôtant; mais on peut avoir la ferveur spirituelle, qui consiste dans une sincère et généreuse résolution de remplir parfaitement

tous nos devoirs. Ne vous mettez pas beaucoup en peine de la première, lorsqu'elle vous sera ôtée sans que vous y ayez donné lieu par vos infidélités; contentez-vous de la seconde : n'oubliez rien pour l'obtenir de Dieu et pour la conserver lorsque vous l'aurez reçue.

XXI

Une grande surabondance d'eau fait sortir les rivières de leur lit et un grand excès de chaleur fait sortir la liqueur du vase où elle est renfermée. C'est ainsi qu'une grâce abondante et une grande ferveur font sortir une âme des bornes de ses obligations pour porter beaucoup plus loin son zèle, ses travaux et ses austérités. Une âme qui se resserre dans les bornes étroites de son devoir marque n'avoir pas beaucoup de ferveur, puisqu'elle est si peu généreuse. Inférez de là que votre ferveur doit être bien peu de chose, puisque même vous vous acquittez fort mal de vos devoirs communs. Travaillez désormais de toutes vos forces à devenir plus fervent et à augmenter votre grâce par des actions de surérogation.

XXII

Celui qui ménage sa vie, qui épargne ses peines, qui aime son plaisir, qui n'a pas un courage intrépide et une ardeur infatigable ne fait pas fortune dans la milice du siècle. Il faut, pour y réussir, affronter les plus grands dangers, aller tête baissée à travers le fer et le feu, regarder sa vie comme rien, être infatigable dans les peines et dans les travaux. Il en est de même dans la milice spirituelle : on n'y remporte de grandes victoires et on ne s'y avance jamais beaucoup qu'en méprisant sa vie, ses plaisirs, ses commodités, qu'en embrassant avec joie tout ce qu'il y a de plus rude et

de plus austère et qu'en se rendant infatigable dans les exercices les plus pénibles et les travaux les plus rebutants. Les âmes molles ne font jamais rien de grand. Ne vous étonnez donc pas si vous avez fait si peu de chose jusqu'ici : c'est votre mollesse qui en est la cause. Si vous voulez soutenir avec dignité le véritable caractère de religieux et remplir avec mérite tous les devoirs de votre état, il faut faire toutes vos actions avec une ferveur et un zèle dignes du Dieu que vous servez.

XXIII

On n'offrait point à Dieu des poissons en sacrifices dans son temple, parce qu'ils ont le sang froid, ni même des animaux amphibies, parce qu'ils tiennent de la nature des poissons et qu'ils participent à la froideur de leur tempérament. Cela marquait que Dieu ne saurait agréer les offrandes des cœurs froids ou tièdes : il faut être plein de ferveur et de zèle, afin que nos offrandes lui soient agréables. Allumez donc dans votre cœur le feu sacré d'une sainte ferveur, afin que tout ce que vous présenterez à Dieu en soit bien reçu.

XXIV

Qu'un cœur plein de ferveur fait beaucoup en peu de temps! Les anges fidèles n'ont eu qu'un moment pour gagner la couronne de gloire qu'ils possèdent; mais ils ont si bien employé ce moment, en s'appliquant à rendre gloire à Dieu avec toute la ferveur dont l'excellence de leur nature et la plénitude de leur grâce les rendaient capables, qu'ils ont mérité l'éminent degré de leur félicité avec autant de justice que les plus grands saints qui ont travaillé des siècles entiers pour l'obtenir. Imitez la ferveur de ces bienheureux esprits, agissez dans toutes vos actions avec

toute la ferveur et toute la force dont votre faible nature, soutenue de la grâce, peut être capable, afin de rendre plus de gloire à Dieu et de vous acquérir plus de mérite dans le ciel. A quel degré de félicité ne monteriez-vous pas, si vous employiez tous les moments de votre vie de la même manière que les anges ont employé l'instant pendant lequel ils ont été mis à l'épreuve!

XXV

L'homme possède un avantage, par la force de la grâce du Sauveur, dans l'état du péché, qu'il ne possédait pas, par la grâce du Créateur, dans l'état d'innocence. Car dans l'état d'innocence, la grâce était proportionnée à l'excellence de la nature. Ce qui fait dire à saint Thomas que les anges ont reçu une grâce et ensuite une gloire, selon le degré d'excellence de leur nature[1], en sorte que ceux qui sont d'une nature plus parfaite ont reçu une grâce et puis une gloire plus élevée. Il s'ensuit de là que le dernier des anges étant d'une nature supérieure à celle de l'homme, si l'homme avait persévéré dans l'innocence, il n'aurait reçu qu'une grâce et ensuite une gloire inférieure au dernier de ces bienheureux esprits. Mais il n'en est pas de même dans l'état du péché, car l'homme peut, dans cet état de corruption et de faiblesse, monter par la vertu toute-puissante de la grâce du Sauveur, au-dessus des anges. Il est demeuré des places vides dans tous leurs chœurs par la désertion de Lucifer et de sa troupe infortunée. Les hommes vont les remplir, chacun selon l'éminence de sa grâce et de sa vertu. Efforcez-vous de mériter, par des actes héroïques de toutes les vertus et par d'illustres victoires sur vous-même, sur le monde et sur le démon, une des premières places

[1] I, *p. q.* 108, *a.* 4, *c.*

du ciel, afin de connaître et d'aimer plus parfaitement Dieu pendant l'éternité.

XXVI

Mais comme il y a des hommes qui, par l'excellence de leur vertu, montent au-dessus des anges dans le ciel, il y en a aussi qui, par l'excès de leur ingratitude et de leur malice, descendent plus bas que les démons dans les enfers. Les religieux qui ont reçu plus de grâces que le reste des hommes sont en danger de tomber dans ce malheur, s'ils ne s'y rendent fidèles. Il faut de nécessité ou que par leur fidélité à la grâce et par leur ferveur ils soient de grands saints dans le ciel, ou que par leur infidélité et par leurs négligences ils deviennent de grands démons dans l'enfer. Choisissez celui des deux partis que vous souhaitez.

XXVII

Il y a de certains moments heureux où la grâce nous pousse avec beaucoup de force et de douceur à aimer Dieu plus ardemment et à lui rendre des hommages plus respectueux. Profitez avec soin de ces précieux moments, ramassez toutes vos forces pour produire des actes d'amour, d'adoration, d'actions de grâces, les plus parfaits qu'il vous sera possible, et afin de suppléer à l'impuissance de votre nature, unissez les faibles efforts de votre cœur à tout l'amour, à toutes les adorations et à toutes les louanges que les anges, les saints et singulièrement Jésus-Christ, votre divin Rédempteur, et sa très sainte Mère lui rendent éternellement. Si vous ne pouvez pas aimer continuellement Dieu de toute l'étendue de vos forces, procurez-vous du moins la consolation de le faire dans ces heureux moments où la grâce vous y pousse et où elle fait presque tout en vous.

XXVIII

Ne soyez pas du nombre de ceux qui, se contentant de la mesure de vertu qu'ils croient avoir acquise, ne se mettent pas en peine de devenir meilleurs. Quelque parfait qu'il vous semble que vous soyez, « ajoutez toujours quelque nouveau degré à votre perfection; avancez toujours davantage dans la noble carrière qui y mène; faites-y toujours de nouveaux progrès et ne vous arrêtez jamais en chemin » : *Semper adde, semper ambula, semper profice, noli remanere in via*[1]. Si loin que vous soyez allé, allez toujours plus loin : *Semper ulterius est festinandum*[2]. Ne prescrivez point de bornes à votre ferveur. Formez toujours de nouvelles et de plus glorieuses entreprises; pratiquez toujours de nouvelles et de plus héroïques vertus; faites toujours de nouveaux et de plus vigoureux efforts pour vous élever plus haut. « Notre perfection en cette vie, où nous ne sommes que voyageurs, consiste principalement, au sentiment de saint Grégoire de Nysse, à marcher toujours dans le chemin de la vertu, sans jamais nous arrêter, à ne dire jamais c'est assez, à ne nous borner jamais à une certaine mesure de perfection, à avoir toujours une soif insatiable d'une plus haute justice et à travailler avec une ardeur infatigable pour y parvenir : » *Est vero perfectio ut qui augetur in melius, nunquam consistat, neque terminis ullis perfectionem existimet esse conclusam.* « Regardez donc comme une perte de ne point atteindre le plus haut degré de perfection où vous soyez capable de monter : » *In damno ponat si superiora non attingat*[3], comme une faute de ne pas faire

[1] *S. Aug., serm.* 5 *de Verb. Apost., c.* 15. — [2] *S. Basil.* — [3] *S. Greg. Naz.*

ce qu'il y a de plus grand et de plus parfait : *Culpæ genus est non fecisse quod summum est*[1]; comme un vice de ne point avancer toujours dans la vertu et de demeurer dans le même état : *Non proficere et in eodem statu hærere in vitio ponimus*[2].

XXIX

Lorsque l'Epoux sacré appelle son épouse dans le cantique, il lui dit de hâter le pas, et cette sainte amante, qui connaît parfaitement les inclinations de son époux, ne se contente pas de marcher pour aller à lui, elle court à l'odeur de ses parfums. Si vous voulez plaire à cet adorable Epoux, vous devez, à l'imitation de son amante, courir dans ses voies et vous porter avec la dernière ardeur à tout ce qui regarde son service. Une conduite molle et lâche ne peut que lui déplaire, parce qu'elle marque de l'indifférence pour lui. Ceux qui l'aiment ne marchent pas, mais ils courent ou, pour mieux dire, ils volent lorsqu'il s'agit de ses intérêts. Ils savent qu'il a lui-même couru comme un géant pour le salut de l'homme, qu'il a franchi les plus hautes montagnes, qu'il a passé par-dessus les collines[3]. Ils croiraient donc choquer son amour s'ils ne témoignaient pour sa gloire les mêmes empressements qu'il a témoignés pour notre salut.

XXX

La nuit de la mort s'approche, la lumière de votre vie va s'éteindre tout à l'heure : courez donc pendant qu'elle luit encore, de peur de vous trouver surpris par les ténèbres. Vous avez beaucoup de chemin à faire et il vous reste fort peu de temps : hâtez donc le pas pour remplir votre course. Un voyageur qui s'est

[1] *Cassiod.*, *l.* III. *ep.* 5. — [2] *S. Greg. Naz.* — [3] *Ps.* 18, *c.*

amusé dans sa route redouble le pas sur le soir, lorsqu'il voit approcher la nuit, afin de réparer le temps perdu. Toute votre vie n'a été qu'une perte de temps continuelle : hâtez-vous donc de la réparer, afin de pouvoir arriver à la Cité sainte, vers laquelle vous marchez. Vous en trouverez les portes fermées si vous ne faites beaucoup de diligence.

XXXI

Lorsqu'un homme qui voyage par une vaste solitude entend gronder le tonnerre, voit briller les éclairs et aperçoit derrière lui un orage terrible qui va fondre sur sa tête, il hâte le pas, il se presse, il court pour se mettre à couvert de la tempête. La justice divine tonne depuis longtemps contre vous par ses menaces; elle fait briller les éclairs de son courroux par ses châtiments et va dans un moment faire fondre tout entier l'orage de ses vengeances sur votre tête. Vous êtes perdu si vous ne courez pour gagner le rocher mystique, qui est Jésus-Christ, afin de vous réfugier dans les trous sacrés de ses plaies et sous l'ombre de sa protection. Faites sans délai vos derniers efforts pour obtenir de lui, par vos humiliations, par vos larmes et par vos bonnes œuvres, qu'il vous mette à couvert des foudres de la justice divine. Ecoutez avec attention la voix de ce tonnerre qui gronde sans cesse et envisagez les éclairs de ces foudres qui brillent continuellement, pour vous animer à courir avec plus d'ardeur et de vitesse vers Jésus-Christ.

XXXII

La mort va dans un instant couper la trame de votre vie; tout ce qui vous en reste, quelque long qu'il vous paraisse, n'est dans le fond qu'un moment.

Que n'employez-vous donc ce moment, avec toute la diligence possible, à raccommoder la grande affaire de votre salut, qui est dans un déplorable état; à apaiser la colère de Dieu, qui est étrangement irrité contre vous, et à faire un amas de richesses pour l'éternité, où vous ne trouverez que ce que vous aurez amassé en cette vie. Ce monde est comme une île abondante en or et en pierres précieuses; nous sommes comme des marchands qui y abordons pour enlever ces immenses richesses. On ne nous donne que très peu de temps pour les amasser et les charger sur nos vaisseaux; après quoi il faut mettre à la voile et quitter cette île sans espérance de retour. Que ne profitez-vous donc de ces précieux moments pour amasser des trésors de grâces et pour vous enrichir par la pratique continuelle de toutes les vertus? Faut-il que comme un animal sans raison vous fouliez aux pieds les précieuses richesses que vous trouvez sur vos pas, et qu'uniquement occupé des choses sensibles, vous passiez toute votre vie sans rien faire pour le ciel? *Frustra et in vacuum quasi quædam pecudes vitam transegimus* [1].

XXXIII

L'Eglise est comme une armée rangée en bataille et tous les ordres religieux sont comme autant de différents bataillons qui la composent. Les démons lui font une guerre continuelle et la poursuivent sans relâche. Or, comme les soldats d'une armée poursuivie par les ennemis tombent entre leurs mains, lorsqu'ils demeurent en arrière; de même les religieux faibles et lâches qui s'arrêtent dans le chemin de la vertu ne peuvent éviter de tomber enfin en la puissance de ces

[1] « Nous avons marché en vain et inutilement à travers la vie comme des animaux. » S. Chrys., *hom.* 54 *in Genes.*

cruels ennemis de leur salut. Si vous voulez vous dérober à leurs poursuites, hâtez-vous, courez avec ferveur dans les voies du ciel et soyez toujours des premiers et des plus fervents à vous acquitter de vos devoirs

XXXIV

Les oiseaux qui s'élèvent au-dessus des nues et les bêtes sauvages qui se retirent sur des montagnes inaccessibles sont à l'abri des pièges et des traits des chasseurs. C'est ainsi que les âmes qui par leur ferveur gravissent la montagne de la perfection et s'élèvent à une vertu sublime sont à l'abri des embûches de l'ennemi, autant qu'on peut l'être en cette vie; pendant que celles qui ne font que ramper sur la terre, par les imperfections où elles croupissent, courent un très grand danger de devenir sa proie; comme les oiseaux qui ne peuvent voler et les bêtes sauvages qui ne peuvent courir deviennent la proie des chasseurs. Voilà pourquoi le Roi-prophète demandait à Dieu que ses démarches fussent parfaites dans ses voies [1]; c'est-à-dire, comme il s'explique ailleurs : « Qu'il donnât à ses pieds la légèreté des cerfs, afin que ses pas ne fussent pas ébranlés. » Celui qui ne veut pas être ébranlé dans les routes du ciel doit y marcher avec vitesse; ceux qui y marchent à pas comptés tomberont dans le péché et deviendront la proie de leur ennemi. On s'expose à tomber lorsqu'on court dans un chemin ordinaire; mais dans les voies du Seigneur, ce n'est qu'en courant qu'on avance sans danger. *Currens non habebis offendiculum.* « Si vous courez vous ne rencontrerez pas d'obstacle [2]. »

[1] *Ps.* XVI, 6. — [2] *Sap.*, IV. 12.

XXXV

Il n'y a rien qui soit plus contraire à la ferveur et qui mette plus d'obstacles à notre progrès spirituel, qu'une vie oisive et inappliquée. Ayez donc un soin particulier d'éviter l'oisiveté et de bien remplir votre temps. N'en perdez pas le moindre moment, puisque Dieu doit vous en faire rendre compte et qu'il n'est point d'instant qui ne soit d'un prix infini; mais remplissez-le d'occupations conformes à votre état; car celles qui sont inutiles, étrangères et déplacées ne sont propres qu'à déranger votre intérieur et à vous éloigner de Dieu. Faites en sorte que toutes vos actions soient un moyen pour vous unir à lui et pour vous attirer de nouvelles grâces de sa part.

XXXVI

Voulez-vous savoir la différence qu'il y a entre un religieux fervent et un religieux tiède? la voici : c'est qu'un religieux fervent met tout son plaisir dans les exercices de la Religion, trouve toute sa consolation dans la pratique de sa règle et ne s'en dispense jamais que dans une extrême nécessité; au contraire un religieux tiède ne s'acquitte qu'à regret de ses obligations les plus essentielles; son devoir devient son supplice; tout le dégoûte, tout le gêne dans les pratiques de la Religion, et il trouve toujours mille fausses raisons, mille prétextes frivoles pour s'en dispenser. Le premier remplit ses devoirs et observe ses règles avec une scrupuleuse exactitude et une fidélité inviolable; le second, ennemi de la contrainte et amateur du repos, les viole à tout moment sans scrupule et sans la moindre inquiétude. Celui-là, jaloux de la pureté de son cœur, ne commet aucune faute volontaire, quel-

que légère qu'elle puisse être ; l'ombre seule du péché lui fait autant d'horreur que le péché même ; celui-ci au contraire ne craint point de souiller la pureté de son âme par des fautes volontaires, quelquefois même considérables et qui touchent de près au péché mortel. L'un, toujours occupé à quelque chose d'utile au salut, emploie fidèlement son temps, le ménage avec soin et ne peut souffrir que l'oisiveté ou quelque amusement frivole lui en dérobe un seul moment ; l'autre passe tout son temps dans une oisiveté honteuse, dans une inaction stérile, ou l'emploie uniquement à des occupations qui ne servent de rien pour le ciel. Un religieux fervent, toujours recueilli en lui-même, ne perd jamais Dieu de vue et prend soin d'animer tout ce qu'il fait par un désir sincère de lui plaire ; le religieux tiède, toujours attaché à la poursuite de quelque consolation passagère, vit dans une dissipation continuelle, et si malgré lui il se trouve à quelque exercice de piété que la règle lui prescrit, ce n'est que par respect humain et avec une nonchalance qui lui en fait perdre tout le mérite devant Dieu. Celui-là embrasse avec ardeur toutes les occasions de pratiquer l'humilité, la charité, la mortification, la patience, et toutes les autres vertus chrétiennes et religieuses ; celui-ci, peu appliqué à ses devoirs, peu sensible aux intérêts de son salut, laisse échapper par sa négligence ces occasions favorables que la Providence lui fait naître, et souvent même les évite par le dégoût qu'il a pour la vertu. On ne voit jamais le religieux fervent ni étonné par les difficultés, ni rebuté par le travail, ni dégoûté par les aridités, ni abattu par les tentations. Les fleuves des adversités et des contradictions ne sont pas capables d'éteindre le feu de sa charité, ni de lui faire abandonner son devoir ; mais un religieux tiède perd courage d'abord : le

moindre obstacle l'arrête, la plus petite difficulté l'étonne, la peine la plus légère le rebute et l'accable; et s'il reste encore dans son cœur quelque étincelle de charité, il ne faut, pour ainsi dire, qu'une goutte d'eau pour l'éteindre. L'un trouve tout aisé et facile, il se plaint même qu'il mène une vie trop douce; il ajoute sans cesse quelque nouvelle charge au fardeau de ses obligations, par des oraisons, des retranchements, des austérités qu'il s'impose lui-même; mais l'autre trouve tout dur et pénible; il se plaint sans cesse de la pesanteur de son joug, et il en retranche lui-même tout ce qu'il peut pour l'adoucir. Enfin un religieux fervent est par son zèle l'honneur de Jésus-Christ, la joie des anges, la gloire de la Religion, l'exemple de ses frères, l'édification du peuple et la bénédiction du lieu où il habite; et un religieux tiède est au contraire par sa lâcheté l'opprobre de Jésus-Christ, le déplaisir des anges, la honte de la Religion, le scandale de ses frères, l'anathème du peuple, la malédiction du lieu où il fait sa demeure. Voyez par ce détail auquel des deux, du tiède ou du fervent, vous êtes semblable. En faisant le portrait d'un religieux tiède et lâche dans l'accomplissement de ses devoirs, n'est-ce point le vôtre qu'on a fait?

XXXVII

La condition d'un religieux tiède n'est-elle pas bien à plaindre? Il souffre incomparablement plus que les religieux fervents, parce que d'un côté sa tiédeur lui donnant du dégoût pour toutes les pratiques du cloître et diminuant ses forces et son courage[1], le

[1] Religiosus negligens ac tepidus habet tribulationem super tribulationem, et ex omni parte patitur angustiam. « Le religieux négligent et tiède endure tribulation sur tribulation : les angoisses lui arrivent de toutes parts. » *Gers., lib.* I *de Imit., c.* 26.

rend extrêmement sensible à toutes les peines de son état : en sorte que le joug si doux de l'observance est pour lui un poids insupportable, qui le fait continuellement mourir de fatigue, de dégoût et de chagrin. D'un autre côté, il se prive par sa lâcheté des consolations du ciel, qui adouciraient la pesanteur du joug et lui donneraient la force de le porter. Il faut qu'il boive le calice tout pur, sans mélange d'aucune douceur qui en tempère l'amertume. Et néanmoins, quoiqu'il souffre tant, il n'a nul mérite, parce qu'il souffre à contre-cœur et qu'il ne fait pas à Dieu un sacrifice de ses peines. Loin de mériter des faveurs, il s'attire l'indignation de Dieu, qui ne peut souffrir les tièdes ; au lieu que s'il était fervent, il ne souffrirait rien, parce que sa ferveur changerait en plaisir toutes ses peines et il mériterait infiniment, parce que tout ce qui est fait avec ferveur est d'un très grand mérite devant Dieu. Pourquoi donc ne prendrons-nous pas le parti de la ferveur, puisqu'il est si avantageux pour nous et si agréable aux yeux du Seigneur ?

CHAPITRE XI

DE LA FIDÉLITÉ A LA GRACE

I

Mon Dieu ! qu'une parfaite fidélité à la grâce est rare parmi les hommes ! *Virum fidelem quis inveniet*[1] ? Où trouvera-t-on un homme qui en suive exactement tous les mouvements et qui marche avec une docilité inviolable dans toutes les voies par où elle veut le

[1] *Prov.*, XX, 6.

conduire, sans jamais lui résister ni s'écarter d'un seul point par des fautes ou des imperfections volontaires? On ne voit au contraire partout qu'infidélité. Tout le monde abandonne Jésus-Christ, particulièrement lorsqu'il nous dit de porter notre croix après lui et de le suivre sur le Calvaire. Efforcez-vous d'être du petit nombre de ses fidèles disciples, qui le suivent partout et qui ne l'abandonnent point, quelque peine qu'il faille essuyer à sa suite.

II

Tout le secret de la vie spirituelle consiste dans une entière et parfaite fidélité à la grâce, parce que Dieu comble de ses faveurs les plus rares les âmes fidèles, et ôte ses grâces de choix à celles qui lui refusent leur coopération. Un serviteur fidèle s'insinue par sa fidélité dans les bonnes grâces de son maître ; celui-ci s'empresse de l'avancer dans sa faveur et de lui confier tout son bien. Mais un serviteur infidèle l'engage au contraire par son infidélité à lui ôter sa bienveillance et à le chasser de sa maison. C'est la manière dont Dieu en use à notre endroit; il nous chérit et nous avance lorsqu'il nous voit fidèles à sa grâce; il se refroidit envers nous lorsqu'il nous trouve infidèles. Une seule infidélité pleinement consentie est quelquefois capable de mettre obstacle à de grands desseins que Dieu avait sur nous et de ruiner, pour ainsi parler, notre fortune spirituelle.

III

Vous savez bien par où vous commencez lorsque vous commettez une infidélité, mais vous ne savez pas par où vous finirez. L'on s'engage bien souvent en la commettant, quelque légère qu'elle paraisse, dans des

défilés d'où l'on ne sort plus et qui nous conduisent à de grandes fautes. L'on s'imagine que ce n'est rien, mais cette légère imperfection, dont on faisait si peu de cas au commencement, a souvent de terribles suites, parce qu'une infidélité en attire une autre et qu'il s'en fait insensiblement une longue chaîne qui donne prise au démon pour nous saisir. Ne commettez donc jamais, avec connaissance et avec délibération, aucune faute ou imperfection, quelque légère qu'elle vous semble, de peur de vous engager par là dans quelque labyrinte dont vous ne voudrez plus sortir, quoique le bon Dieu vous en offre les moyens.

IV

Réparez au plus tôt par une digne satisfaction envers la justice divine les fautes où votre fragilité vous engage, de peur que votre indolence ne blesse et ne refroidisse le cœur de Dieu. Les fautes qu'on répare d'abord par la pénitence n'ont point de fâcheuses suites, parce que Dieu étant apaisé nous continue les secours particuliers de sa grâce ; mais celles qu'on ne se met pas en peine de réparer ont pour l'ordinaire des suites très funestes, parce qu'elles nous éloignent des secours qui nous soutenaient dans la pratique de la vertu et nous établissent dans la tiédeur.

V

On ne chasse point facilement un ennemi qui s'est fortifié dans une place et on ne guérit pas aisément un mal invétéré qui a pris de profondes racines. Il faut remédier de bonne heure aux faiblesses où nous tombons, si nous ne voulons pas nous mettre en danger d'y croupir toute notre vie. On voit des religieux qui étant déchus de leur première ferveur ne revien-

nent plus au point d'où ils sont tombés. C'est qu'ils se sont négligés dans le commencement et ils n'ont pas ensuite la force de supporter les remèdes violents qu'il faudrait employer pour se guérir. Oh! qu'il est dangereux de rebuter la grâce, parce qu'il faut ensuite, pour la recouvrer, courir avec la sainte amante après le divin Epoux, qui s'enfuit, se cache, fait la sourde oreille à notre voix et ne répond à nos empressements que par de cruels retardements ou par une froideur que nous n'avons que trop méritée. Comme il y a très peu de gens qui aient assez de résolution pour persévérer à le chercher malgré les rigueurs dont il punit leurs infidélités, il y en a aussi très peu qui recouvrent toute la grâce qu'ils ont perdue par de longues infidélités et qui remontent au point d'où il sont déchus.

VI

Un malade qui ne sent pas son mal et qui ne peut souffrir aucun remède est comme désespéré. Un religieux qui ne sent nullement les infidélités qu'il commet, quelque grandes et quelque nombreuses qu'elles soient, et qui ne peut souffrir aucune correction de la part de ses supérieurs ni se résoudre à se mortifier et à faire pénitence, ne doit point espérer de guérison. N'êtes-vous point dans ces dispositions malheureuses? Votre indolence, votre délicatesse et votre immortification ne vous donnent que trop de sujet de l'appréhender.

VII

Rien au monde de plus délicat que la grâce; la moindre infidélité, surtout quand il y a de l'affectation à la commettre, est capable de la rebuter d'une manière à ne plus revenir de longtemps. Le divin Epoux est infiniment jaloux, il s'offense de la moindre chose; un

regard indiscret, le dérangement d'un seul cheveu de son épouse, un petit retardement à lui répondre lorsqu'il frappe à la porte, sont capables de le faire s'éloigner. Il ne peut souffrir qu'elle ait la moindre inclination pour un autre que pour lui, il veut être uniquement et parfaitement aimé. Ménagez-le donc avec la dernière circonspection et soyez toujours sur vos gardes, de peur de l'irriter.

VIII

Il y a trois sortes de personnes qui risquent encore plus que les autres, lorsqu'elles se rendent infidèles à la grâce. 1° Les grands pécheurs, que Dieu a miséricordieusement retirés de leurs désordres et mis en voie de salut. Si ces personnes, après avoir embrassé le parti de la piété, viennent à se relâcher et à mener une vie molle et sensuelle, Dieu, indigné de leur ingratitude, les abandonne souvent aux désirs de leur cœur : comme un homme qui a pardonné de grandes injures s'indigne en voyant qu'on abuse de sa bonté. 2° Les personnes que Dieu, par des grâces extraordinaires, a élevées à un haut degré de vertu et de perfection. Comme il a été beaucoup plus libéral à leur égard qu'envers le reste des hommes, il en attend aussi plus de retour et sent plus vivement le mépris qu'elles font de ses grâces. 3° Les personnes que Dieu sollicite depuis longtemps par les mouvements de sa grâce de changer de conduite et de se donner entièrement à lui, particulièrement lorsqu'il les a fortement pressées dans des occasions extraordinaires, comme celle d'une grande maladie, de la mort de quelqu'un de leurs proches ou de leurs amis, de quelque exemple éclatant de la justice divine. Si ces personnes font la sourde oreille à la voix de ses inspirations et refusent

de se donner à Dieu, elles s'exposent au danger d'être tout à fait abandonnées de son amour. Rien de plus dangereux que de résister aux mouvements de la grâce. Si vous entendez aujourd'hui sa voix, ne différez pas à demain de la suivre, mais exécutez sur le moment ce qu'elle vous ordonne : *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra.*

IX

Combien de fois pendant votre vie êtes-vous sorti des voies du Seigneur! Vous en êtes sorti, en refusant cet emploi qui était tout propre pour vous sanctifier, mais que vous n'avez pas voulu accepter, parce qu'il y fallait contraindre un peu votre inclination. Vous en êtes sorti, en vous procurant par un mouvement d'ambition ou d'amour-propre cet office un peu distingué qui flattait votre vanité et où la nature trouvait à se satisfaire. Vous en êtes sorti, en demandant un tel monastère qui vous exposait à la dissipation et à des occasions dangereuses. Vous en êtes sorti par la liaison que vous avez faite, contre le remords de votre conscience, avec cette personne du dedans ou du dehors, dont le commerce était préjudiciable à votre âme. En un mot vous en êtes sorti plusieurs fois, en vous portant à faire tout autre chose que ce que Dieu demandait de vous. Mais savez-vous bien quelles ont été les suites de votre témérité? 1° Vous avez renversé les desseins de Dieu sur vous ; vous êtes sorti de l'ordre de sa Providence qui, ayant projeté de vous donner le ciel, voulait vous y conduire par telle et telle voie, et vous avez par vos infidélités rompu toutes ses mesures. 2° Vous avez perdu toutes les grâces qui étaient attachées aux premiers desseins de Dieu sur vous et par une suite nécessaire vous vous êtes privé

de toute la gloire qu'elles devaient vous mériter dans le ciel. 3° Etant entré dans des voies qui ne vous conduisaient pas à Dieu, vous avez perdu tous vos pas et travaillé à peu près sans fruit. 4° Ayant quitté les voies de Dieu, Dieu vous a aussi peut-être quitté vous-même, ou s'il ne l'a pas encore fait, vous avez lieu de craindre qu'il ne le fasse. Car vous sortez tant de fois de ses voies qu'il vous laissera enfin entièrement dans les vôtres et n'ira plus vous chercher pour vous retirer de vos égarements. Efforcez-vous de l'apaiser par vos larmes et rentrez promptement dans ses voies pour n'en plus sortir, si vous ne voulez vous perdre.

X

Si vous avez été assez malheureux pour perdre l'innocence de votre premier baptême par quelque péché mortel, il faut du moins que vous conserviez très soigneusement et à quelque prix que ce soit l'innocence du second, qui est votre Profession : en sorte qu'il ne vous arrive jamais en toute votre vie de pécher mortellement depuis votre entrée dans la Religion. Le seul nom de péché mortel doit faire frémir d'horreur un religieux ; il doit être prêt à donner plutôt mille vies, s'il en avait autant, que d'en commettre un seul.

XI

Un homme qui a un peu d'honneur se pique de fidélité envers les autres hommes et ne voudrait pas qu'on pût lui reprocher de n'avoir pas tenu une parole solennellement donnée même à un homme du commun. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, pour qui l'on ne se met point en peine de garder inviolablement les promesses les plus solennelles ! Les religieux qui devraient être les plus fidèles à les observer sont souvent ceux qui y

manquent le plus. Ils vous ont promis de vivre selon leur règle et leur vie n'est bien souvent qu'un tissu continuel de transgressions de cette même règle. Ils la violent à tout moment sans honte, sans remords, sans crainte de vos jugements, comme si leur promesse ne les obligeait à rien. Mais ne vous vengerez-vous pas un jour des outrages qu'ils vous font? Ah! prenez garde que Dieu ne se lasse, vous qui manquez sans cesse à la parole que vous lui avez donnée.

XII

On voit par tout l'univers un désordre si général qu'il semble que les hommes n'aient d'autre étude que de choquer et d'outrager la Majesté divine par le mépris de ses lois. Les religieux, qui forment son peuple choisi et qui font profession de lui être tout dévoués, doivent s'appliquer à réparer les outrages que les autres lui font; à le consoler, par une inviolable fidélité à ses commandements, de l'impiété de ceux qui les violent avec une audace libertine. Ils doivent être sa joie, sa couronne et le lieu de son repos, par la sainte complaisance qu'ils doivent avoir pour toutes ses adorables volontés. Il faut qu'il trouve chez eux une fidélité assurée, pour se dédommager de ses pertes; lorsque lassé, fatigué, rebuté par les injustices des hommes, il cherche quelque part sur la terre cet amour et cette obéissance en vue desquels il nous a tous créés.

XIII

A quoi nous servent tant de lumières et tant d'inspirations qui nous viennent de la part de Dieu; tant d'avis et tant d'instructions que nous recevons de la part de nos supérieurs; tant de connaissances que nous acquérons nous-mêmes par la lecture et par la

méditation, si nous opposons un cœur d'airain à tout cela et ne faisons presque rien de ce que nous reconnaissons être de notre devoir ? Il est étonnant de voir la différence qu'il y a entre nos actions et nos pensées. Nous pensons et nous parlons le mieux du monde sur le sujet de la morale chrétienne et religieuse ; mais nos œuvres démentent trop souvent notre doctrine. Nos pensées et nos paroles sont d'or, mais nos actions sont d'argile. Quel terrible jugement ne doit pas nous attirer quelque jour un tel désordre ?

XIV

Que les hommes sont ingénieux à se tromper eux-mêmes, à inventer de faux prétextes et des raisons spécieuses pour se faire une conscience erronée, afin de se dispenser plus librement de leurs devoirs les plus essentiels ! Les religieux même ne sont point exempts de ce défaut. Il y en a qui ont tout à la fois et l'esprit et le cœur gâtés, et d'autres dont le cœur seul est atteint. Ceux-là se mettent dans l'esprit certaines fausses maximes entièrement opposées à leurs devoirs et ils en font la règle de leur conduite, afin de pouvoir goûter sans trouble et sans inquiétude les plaisirs que le monde leur présente. Ceux-ci conviennent des maximes que l'Evangile leur enseigne ou que leur règle leur prescrit ; mais la faiblesse de leur cœur ne peut s'en accommoder ; ils en détournent les yeux pour se livrer plus librement à leurs fantaisies et pour satisfaire sans remords leurs inclinations déréglées. Evitez soigneusement ces défauts ; ne vous laissez point gâter l'esprit par des principes erronés ou par des maximes opposées à l'Evangile et à votre règle. Ne vous laissez pas non plus corrompre le cœur par l'attrait des consolations et des plaisirs que l'on trouve dans la possession des créatures.

XV

Le plaisir que l'on trouve à contenter son amour-propre aux dépens de ses devoirs est un plaisir qui coûte bien cher. A peine l'a-t-on goûté qu'il devient notre supplice et la source d'une infinité de chagrins. La diminution des grâces de Dieu, le fond de tristesse et d'amertume qu'elle laisse dans un cœur infidèle, les remords, les troubles, les inquiétudes, les agitations d'une conscience justement alarmée, tout cela nous fait souffrir des peines qui surpassent infiniment le plaisir passager que nous avons accordé à la nature. Trouve-t-on au contraire quelque peine à remplir ses devoirs? L'on en est ensuite dédommagé par le témoignage d'une bonne conscience, par la paix et la joie intérieure que l'on ressent, par les grâces et les consolations que Dieu répand dans un cœur fidèle, par des plaisirs purs et solides, par des douceurs secrètes et inconnues aux imparfaits. Hélas! pourquoi donc ne remplissons-nous pas nos devoirs avec une exacte fidélité, puisque nous y trouvons de si grands avantages?

XVI

Conservons avec le plus grand soin notre conscience sans tache. « Ne la souillons volontairement d'aucun péché, pour petit qu'il soit[1]. » Une volonté qui pèche avec délibération, bien qu'en choses peu considérables, semble disposée, au sentiment de saint Laurent Justinien, à commettre toutes sortes de crimes[2], puisqu'en préférant ses inclinations à la volonté de Dieu dans

[1] Studeamus custodire conscientiam nostram, neque conculcemus eam in aliquo, etsi minimum sit. *S. Doroth., serm.* 5.

[2] Peccati deliberata voluntas ad universa flagitia proclivis esse cognoscitur. *Laur. Just. l. de triump. chr. agone, c.* 11,

ces petites choses, elle franchit, ce semble, la barrière qui pouvait l'arrêter et l'empêcher de s'engager dans de grands désordres; ainsi il semble qu'il n'y ait plus rien qui puisse la retenir. D'ailleurs, comme les péchés qui ne sont rien ou qui sont peu de chose dans des séculiers peuvent, chez des religieux, devenir graves à cause du scandale[1], Dieu les punit avec plus de sévérité par la soustraction de ses grâces. Alors, privés que nous sommes de ces secours spéciaux qui nous empêchaient de tomber dans des péchés considérables, nous nous y engageons aisément par la pente malheureuse de notre nature corrompue. Enfin, ces péchés légers que nous commettons sont autant de blessures que l'ennemi fait à notre âme[2]. Or, peut-elle, cette âme, se défendre avec vigueur, couverte qu'elle est de plaies mortelles et presque incurables? Et si l'ennemi vient de nouveau l'attaquer dans cet état d'infirmité et de langueur où elle se trouve, ne s'en rendra-t-il pas aisément le maître et ne la réduira-t-il pas sans peine sous sa cruelle et injuste domination?

XVII

Voulez-vous attirer la grâce dans votre cœur? en voici quelques moyens. 1° Reconnaissez-la pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour un don du Seigneur, mais un don que vous n'avez nullement mérité et dont même vous vous êtes rendu mille et mille fois indigne par vos ingratitudes et vos malices. Ce qui doit vous y rendre encore plus sensible c'est que le Seigneur ait

[1] Quod inter sæculi homines vel leve peccatum, vel nihil est, hoc in monasteriis gravissimum dicebat esse delictum. *Hieron., ep. 27 ad Eustoch.*

[2] Anima quoties peccat, toties vulneratur. O si possemus per unumquodque peccatum videre quomodo homo noster interior assidue vulneratur! *Orig., hom. 8 in Num.*

été vous choisir parmi une infinité d'autres hommes indignes de ses grâces, comme vous, mais qui ne l'étaient peut-être pas tant que vous, pour vous en favoriser préférablement à eux. Il y en a un nombre presque infini qui n'ont pas reçu la centième ni peut-être la millième partie des secours que le Seigneur vous a accordés. Qui l'a obligé à vous distinguer de la sorte, sinon sa bonté et son amour? Combien vivement ne devez-vous pas donc sentir une telle prédilection? 2° Faites l'estime que vous devez de la grâce. Elle n'est pas seulement estimable à cause de la main dont elle part, qui est celle du Seigneur, ou à cause du sang de Jésus-Christ, qui en est le prix; elle l'est encore par elle-même, parce que la moindre grâce est d'une dignité, d'une excellence, d'un mérite qui l'emporte de beaucoup sur toute la nature ensemble. 3° Faites un aveu sincère et continuel du besoin que vous en avez; elle est votre lumière, votre force, votre vie, votre aliment, votre joie, votre gloire, vos richesses, votre appui, votre protection. Vous ne sauriez seulement former une bonne pensée, concevoir un pieux désir ni faire la moindre bonne œuvre sans elle dans l'ordre surnaturel; si elle vous délaissait, il n'est point de faute que vous ne fussiez capable de commettre. Vous n'avez pas seulement besoin que Dieu vous donne la grâce, il est encore nécessaire qu'il vous donne la fidélité ou la coopération à cette même grâce. Vous en abuseriez toujours par un effet de votre fragilité et de votre pente vers le mal, si Dieu ne vous en accordait le bon usage par une seconde grâce, qui est encore plus signalée que la première. 4° Demandez sans cesse à Dieu avec de très ardents désirs et une profonde humilité cette double grâce; rendez-lui fidèlement toute la gloire des bonnes œuvres que vous faites; confondez-

vous en sa présence de l'abus que vous avez si souvent fait de ses dons et promettez-lui qu'avec son secours vous tâcherez de vous en rendre digne. 5° Faites remonter à leur source, par une vive et tendre reconnaissance, toutes les grâces que vous recevez continuellement de la main du Seigneur. « Il n'est rien de plus agréable à Dieu et de plus propre pour vous attirer de nouvelles grâces de sa part que de vous montrer fort sensible aux premières, d'en conserver toujours le souvenir et de l'en remercier continuellement : » *Nihil æque Deo gratum atque grati esse animi, et gratias agere Deo tam pro se quam pro aliis. Nihil ita nobis utile est ac meminisse jugiter beneficiorum Dei*[1]. « Soyez donc attentif à toutes les grâces que vous recevez sans cesse de sa bonté, et qu'il n'y en ait aucune, ni grande, ni médiocre, ni petite, que vous ne sentiez vivement et dont vous ne le remerciiez très humblement : » *Nulla Dei dona debita gratiarum actione frustrentur, non grandia, non mediocria, non pusilla*[2]. 6° Conservez précieusement toutes celles que vous recevez, puisqu'elles sont d'un côté d'un si grand prix et de l'autre si nécessaires. Craignez de les perdre par votre faute et veillez avec une continuelle et infatigable attention, afin que cela n'arrive pas. Votre salut est l'ouvrage de la grâce avec laquelle coopère votre libre volonté : perdre la grâce, c'est perdre le principe du salut. Concluez de là combien il vous importe d'en faire un bon usage et de la conserver avec soin.

XVIII

Un ruisseau, quelque petit qu'il soit, quand il coule

[1] *S. Chrys., hom. 2 in ep. Cor.: idem, hom. 1 in ep. ad Tit.* — [2] *S. Bern., Serm. 51 in Cant.*

toujours et qu'on en arrête les eaux, forme enfin un grand lac et comme une espèce de mer. Le train des exercices et des observances d'une communauté bien réglée, suivi avec fidélité et avec ferveur, est un ruisseau de grâces qui coule toujours. Lorsqu'on ne dissipe pas ces grâces par ses épanchements au dehors et par ses infidélités, il s'en fait enfin comme une mer. Un religieux fidèle à ses exercices et à ses règles, et qui s'en acquitte avec ferveur et avec piété, acquiert avec le temps une grande abondance de grâces. D'où vient donc que vous en avez si peu? Ce sont sans doute vos épanchements, vos infidélités et vos négligences qui en sont la cause. Vous amassez peu, parce que vos actions, faites avec tiédeur et avec négligence, ne sont pas d'un grand mérite aux yeux de Dieu; et ce peu que vous recevez, vous le dissipez d'abord par vos infidélités et votre inapplication à vos devoirs. Voilà la source de votre pauvreté et de votre misère.

XIX

Ce ne sont pas toujours les hautes montagnes qui empêchent la mer de passer ses bornes et de se répandre dans les campagnes; nous voyons avec admiration qu'un peu de sable suffit pour arrêter l'impétuosité de ses flots. Aussi ne sont-ce pas toujours les péchés énormes qui empêchent Dieu, cet océan de grâce et de miséricorde, de se communiquer aux hommes et de répandre ses faveurs sur eux. Les plus petits péchés, quand ils sont en grand nombre, parfaitement consentis, et qu'on y croupit lâchement, sont capables d'arrêter ses divines effusions. Evitez donc avec grand soin ces fautes, quoique légères en apparence, si vous ne voulez empêcher le Seigneur de répandre sur vous les faveurs et les grâces qu'il vous avait destinées.

XX

On n'a garde de mettre un baume précieux dans un vase qui n'est pas net, n'y eût-il dedans que des pailles ou de la poussière. Les fautes légères que nous négligeons sont comme ces pailles et cette poussière. Nous ne devons pas nous attendre que Dieu répande dans nos âmes le baume précieux de ses faveurs, à moins que nous ne soyions purifiés de ces souillures. Le Saint-Esprit ne peut souffrir dans une âme, où il veut habiter d'une manière spéciale, la poussière d'aucun défaut volontaire. Il faut se résoudre à s'en corriger, si l'on prétend au bonheur d'être sa demeure particulièrement aimée, et de recevoir une effusion singulière de ses miséricordes.

XXI

Nous nous étonnons de faire si peu de progrès dans la vertu, d'être toujours si languissants et si faibles, sans courage pour entreprendre rien de grand au service du Seigneur; mais il n'en faut pas chercher d'autre cause que notre infidélité dans les petites choses. Nous nous permettons tantôt de rompre le silence, tantôt de satisfaire notre curiosité ou notre vanité, tantôt de suivre notre propre volonté au préjudice de l'obéissance, ou notre amour-propre, au préjudice de l'amour de Dieu; tantôt de donner atteinte à quelque vertu ou de transgresser quelqu'autre point de nos règles? Hé! comment se perfectionner dans les vertus en leur donnant de continuelles atteintes? Une des principales lois pour y faire du progrès, n'est-ce pas de ne jamais les blesser même légèrement par les vices opposés[1]?

[1] Virtutis ipsis (Monachis) una lex est, ne minimis quidem vitiis succumbere. « C'est pour les religieux une condition essentielle de la vertu de ne se laisser aller à aucune faute légère. » *Greg. Naz., or.* 3.

Quel moyen encore que Dieu accorde de nouvelles grâces à ceux qui abusent si fort des premières? Nous opposons aux communications de cet océan de bonté, non seulement le sable de quelques légers défauts, mais les rochers et les montagnes de plusieurs péchés trés considérables, dans lesquels nous nous endurcissons par l'habitude que nous avons de les commettre.

XXII

Regardez-vous souvent comme enseveli au milieu des flammes dévorantes de l'enfer ou du purgatoire. Imaginez-vous que vous y souffrez déjà la peine de vos infidélités et des infractions réitérées à votre règle, et que du milieu de ces horribles brasiers qui vous dévorent, vous vous écriez : Dangereuses libertés, vaines consolations, plaisirs frivoles, que vous me coûtez cher! Fallait-il pour si peu de chose m'engager à souffrir de si effroyables supplices? Malheureux que je suis! On m'avertissait souvent de ce qui devait m'arriver et je ne faisais que m'en rire. Ah! que j'éprouve bien à présent la vérité de ce qu'on me disait!

XXIII

Savez-vous ce que c'est que le mépris d'une grâce, pour petite qu'elle soit? C'est le mépris d'un bien qui vaut plus que tous les trésors du monde et que le monde tout entier; d'un bien que tous les anges et tous les hommes ensemble ne sauraient vous mériter par tous leurs efforts; d'un bien enfin qu'il a fallu qu'un Dieu fait homme vous ait mérité par son sang et par ses travaux. Hélas! faut-il que vous fassiez si peu de cas d'un trésor si précieux! Vous regrettez vivement la perte du moindre bien temporel et vous êtes insensible à celui de tant de grâces, dont la

moindre est sans prix. Quel effroyable aveuglement! Apprenez, apprenez à faire toute l'estime que vous devez de la grâce et ne balancez pas un moment à sacrifier tout ce que vous avez de plus cher au monde, plutôt que de laisser perdre la moindre partie d'un bien si précieux qui doit être pour vous la source de tous les biens.

XXIV

Que croyez-vous faire, lorsque vous commettez une infidélité volontaire? Vous préférez votre volonté à celle de Dieu, vos plaisirs à ses intérêts, un bien frivole au bien souverain. Car dans toute sorte de péché, on aime mieux en quelque sorte la créature que le Créateur, et cet amour est d'autant plus injurieux à Dieu, que la chose qu'on lui préfère est moins considérable. La différence qu'il y a entre un péché mortel et un péché véniel volontaire, c'est que dans le péché mortel on préfère aux intérêts de Dieu un objet qui est incompatible avec son amour et qui nous est interdit sous peine de mort ; au lieu que dans le péché véniel, on lui préfère un objet qui est encore compatible avec ce même amour. Vous faites encore outrage par votre infidélité à toute l'adorable Trinité. Vous faites outrage au Père éternel, parce que vous résistez à sa puissance ; vous vous opposez à sa volonté ; vous violez en quelque sorte l'alliance que vous avez faite avec lui dans le baptême ; vous déshonorez son saint Nom par les taches dont vous souillez son image qui est votre âme ; vous payez ses bienfaits d'ingratitude. Vous faites outrage au Fils de Dieu, parce que vous foulez aux pieds en quelque sorte autant de gouttes de son sang que vous méprisez de grâces et commettez d'infidélités. Vous rendez par là une partie des travaux de sa Passion inutile et vous renouvelez en quelque

manière ses douleurs. Si vous ne le faites pas mourir dans ces occasions, parce que, comme je le suppose, le péché n'est pas mortel, vous couvrez du moins en quelque sorte sa divine face de soufflets et de crachats. Vous faites outrage au Saint-Esprit, parce que vous le contristez par vos rébellions ; vous profanez son saint temple, qui est votre âme ; vous tenez captives dans l'injustice les vérités qu'il a révélées. Ah ! comment se peut-il que pour un plaisir frivole, vous vous portiez à offenser un Dieu d'une majesté infinie devant qui tout le ciel tremble de frayeur, à qui vous devez tout ce que vous êtes, qui vous a établi héritier de son royaume par son testament et qui pourrait vous perdre au moment que vous l'offensez. Cela ne passe-t-il pas toute imagination ? Cependant combien de fois chaque jour vous portez-vous à ces excès ?

XXV

Toutes les blessures qu'on fait au cœur sont dangereuses et il faut qu'elles soient bien légères pour n'être pas mortelles. Les fautes pleinement volontaires, surtout quand elles sont accompagnées d'un grand attachement aux créatures, sont comme des blessures faites au cœur ; il ne faut pas qu'elles soient bien profondes pour être mortelles, ou du moins pour conduire peu à peu à la mort. C'est pourquoi il faut pratiquer à ce sujet l'avis du Sage [1], qui nous exhorte à nous appliquer avec tout le soin possible à la garde de notre cœur, c'est-à-dire à éviter les fautes qui viennent de l'affection ou de l'attachement du cœur aux objets créés et qui sont pleinement volontaires. Hélas ! il nous échappe un si grand nombre de fautes par inadvertance, par précipitation, par oubli, par négligence !

[1] *Prov.*, IV, 23.

Evitons du moins celles qui sont accompagnées d'une pleine connaissance et d'une parfaite délibération.

XXVI

Il y en a qui ne se mettent pas beaucoup en peine de se rendre fidèles à la grâce, pourvu qu'ils croient qu'il ne s'agit que d'un péché véniel. Mais ils ne font pas réflexion que le péché véniel étant une véritable offense de Dieu et un mal du Créateur est en quelque sorte infini dans son énormité et infiniment plus considérable que tous les maux qui pourraient arriver aux créatures et qu'il vaudrait mieux mille fois que tout l'univers fût anéanti, que Dieu fût offensé véniellement même une seule fois. Ils ne pensent pas que le péché véniel cause une difformité à l'âme que Dieu ne peut souffrir et qu'elle devient insupportable à elle-même, au point qu'une fois éclairée, après la mort, par la lumière divine, elle court se plonger de son propre mouvement dans les plus effroyables supplices du purgatoire pour s'en purifier et pour s'ôter de devant les yeux un spectacle si affligeant. Ils ne considèrent pas qu'en commettant un péché véniel, nous nous privons en même temps de quelque degré de grâce sur la terre et de quelque degré de gloire dans le ciel, que nous nous serions acquis, si fidèles à la grâce, nous avions évité ce péché et que l'un et l'autre de ces degrés de grâce et de gloire vaut seul plus que toutes les créatures ensemble.

XXVII

Le péché véniel sert de disposition au mortel en trois manières. 1° Parce qu'il diminue les secours de la grâce, refroidit la ferveur, obscurcit la lumière intérieure; prive de la force, de la joie et de l'onction

du Saint-Esprit, ôte le goût et l'inclination pour les choses célestes. Vous ne commettez point de péché véniel qui ne vous diminue de quelque degré les secours du ciel et toutes ses bonnes dispositions; comme vous ne faites pas de bonne œuvre qui ne les augmente. De sorte que quand on commet un fort grand nombre de péchés véniels, l'âme devient insensiblement si faible, si languissante, si aveugle, si dégoûtée du bien, que la moindre occasion et la moindre tentation est capable de la faire tomber dans le péché mortel. 2° Le péché véniel dispose au mortel, parce qu'il augmente les ardeurs de la concupiscence, l'inclination et le goût pour les créatures. Lorsqu'on en commet un fort grand nombre de propos délibéré et contre le cri de la conscience, la concupiscence s'enflamme si fort, la pente de la nature corrompue nous porte au mal avec tant d'ardeur; le désir de jouir des plaisirs défendus par les lois de Dieu devient si violent, que l'âme s'abandonne enfin au gré de ses passions et tombe dans des fautes mortelles. 3° Il dispose au péché mortel, parce qu'il donne plus de pouvoir et plus d'empire au démon sur nous; soit que Dieu lui permette, en punition de nos péchés, de nous tenter avec plus de force; soit que ce cruel ennemi enflé des avantages qu'il a déjà remportés sur nous dans de petits combats, par les péchés véniels où il nous a engagés, vienne nous attaquer avec plus de hardiesse et d'opiniâtreté, jusqu'à ce qu'enfin il nous ait entièrement terrassés et vaincus, en nous faisant tomber dans le péché mortel.

XXVIII

Saint Augustin [1] a sur cette matière des sentiments

[1] *L.* VI *de* 10 *chord., c.* 11.

qui d'abord paraissent un peu forts, mais qu'on peut néanmoins facilement expliquer par ce que je viens de dire. Il compare les péchés véniels à de fort petits animaux, tels que sont les puces ou les vers, qui se trouvant en grand nombre, donnent la mort par la multitude de leurs petites morsures, comme ferait un lion d'un seul coup de dent [1]. Il les compare encore à des grains de sable, qui par leur grand nombre submergent un navire qui en est rempli; aux gouttes de pluie, qui par leur multitude font déborder les fleuves et renversent les édifices. Il semble attribuer à la multitude des péchés véniels le propre effet du péché mortel, qui est la perte de l'âme; cependant il est certain que la multitude des péchés véniels, précisément par elle-même, ne peut pas faire un péché mortel, et que par conséquent elle ne peut pas être cause de la perte d'une âme. Mais cette doctrine, qui est aussi celle de saint Grégoire et de saint Bernard, se trouve exactement véritable au sens que je viens de dire, qui est que la multitude des péchés véniels, quand on les commet sans aucune retenue, cause toujours quelque scandale, qu'elle marque plus d'attachement pour la créature que pour Dieu, et qu'elle renferme souvent un mépris formel de sa loi. Si elle ne produit point ces effets, elle diminue du moins si fort le secours de la grâce, elle augmente tellement les ardeurs de la concupiscence, et donne tant de prise au démon sur nous, qu'enfin elle nous engage dans le péché mortel. D'où il faut conclure que c'est agir avec une imprudence extrême et mal ménager les intérêts de son salut, que d'être infidèle à la grâce, sous pré-

[1] Il faut entendre ces comparaisons dans ce sens que le péché véniel affaiblit et appauvrit l'âme et la dispose à succomber en matière grave; mais non en ce sens que des péchés véniels, quel que soit leur nombre, puissent jamais faire un péché mortel : ce qui serait contre la doctrine catholique. E.

texte qu'il ne s'agit que de péchés véniels; puisqu'il est extrêmement à craindre que les péchés véniels ne nous conduisent au péché mortel et ne soient la cause de notre perte éternelle.

XXIX

Quoique la grâce, à la prendre strictement, consiste dans les inspirations, les affections, les douceurs, les bons mouvements que le Saint-Esprit produit dans nos cœurs, néanmoins tout ce qui nous arrive dans l'ordre même de la nature et selon le cours ordinaire des choses humaines est une grâce à notre égard, si nous l'envisageons dans les desseins de Dieu; parce que ce nous est donné comme un moyen de salut et de sanctification. Ainsi l'abondance et la disette, la santé et la maladie, l'estime et la mépris des hommes, la prospérité et l'adversité, en un mot tous les différents accidents de la vie, sont autant de grâces que Dieu nous fait, parce qu'ils sont comme autant de moyens qu'il nous fournit et d'heureuses conjonctures qu'il nous ménage pour pratiquer la vertu et pour aller au ciel. Il faut donc répondre fidèlement à toutes ces grâces, entrer dans les desseins de Dieu, tirer de toutes choses pour notre salut et pour notre perfection tout le fruit qu'il a prétendu et en faire un moyen de sanctification. Si tout nous peut devenir grâce, il faut en toutes choses discerner le don de Dieu et en faire notre profit spirituel.

XXX

Combien de temps y a-t-il que la grâce miséricordieuse du Seigneur court après vous et vous poursuit partout comme un esclave fugitif pour vous ramener à votre divin Maître. Combien de fois a-t-elle été vous

barrer le chemin et vous attendre au passage pour vous retirer de vos égarements et vous faire rentrer dans les voies du salut? Combien de fois, vous prenant comme par la main, s'est-elle efforcée de vous traîner aux pieds du Seigneur, afin de vous remettre dans son amitié? Combien de fois a-t-elle frappé à votre porte pour vous réveiller de votre assoupissement? Combien d'instances vous fait-elle encore tous les jours pour vous porter à rentrer en vous-même, à vous convertir sincèrement et à vous donner tout à Dieu? Pourquoi donc n'écoutez-vous pas ses charitables conseils? Pourquoi toujours rebelle et inflexible refusez-vous de vous rendre à ses douces importunités? Pourquoi par une indigne et honteuse alliance vous joignez-vous à ses ennemis pour la combattre et la détruire, dans le temps même qu'elle tâche de s'insinuer dans votre cœur et d'y établir son empire? Ah! si vous connaissiez le don de Dieu! si vous saviez qu'en vous sollicitant, en vous pressant, en vous importunant sans cesse, cette divine grâce ne cherche qu'à vous rendre heureux, à vous affranchir de la servitude du péché, à vous mettre dans les voies du salut, à vous assurer la possession d'une gloire immense et éternelle! Car lorsque vous vous engagez dans ses liens, elle vous procure une heureuse liberté; lorsque vous combattez ses ennemis, elle vous fait triompher des vôtres. Lorsque vous êtes fidèle à suivre ses mouvements, elle vous rend supérieur à ceux de la nature; et au contraire lorsque vous refusez de vous soumettre à son empire, vous vous assujettissez à celui du péché et du démon.

A voir votre conduite ordinaire, il semble que vous vous regardiez comme le maître de la grâce et que vous vous flattiez de pouvoir en disposer comme il vous plaît. Vous croyez que, toujours soumise à vos

volontés, elle ne manquera jamais de s'y conformer et de vous servir au gré de vos désirs; qu'attentive à vous plaire, elle aura soin d'étudier vos inclinations, de prendre vos moments, de s'ajuster à toutes vos dispositions; qu'insensible aux outrages que vous lui faites tous les jours, elle s'estimera toujours très heureuse et se fera un plaisir de prendre place dans votre cœur, lorsque vous voudrez bien lui en accorder l'entrée. Quelle illusion ou plutôt quelle folie! Etes-vous donc au-dessus de Dieu, qui est l'auteur et la source de la grâce et à qui seul il appartient de la donner? Pensez-vous qu'après vous avoir sollicité et pressé tant de fois de lui donner votre cœur, il sera insensible à votre ingratitude, à vos mépris, à l'outrage que vous lui faites de lui préférer la créature? Peut-être vous flattez-vous qu'il sera toujours prêt à vous recevoir, que la source de ses miséricordes ne tarira jamais pour vous, que sa bonté aura toujours des grâces préparées à vous donner, quand vous le voudrez, que les voies du ciel vous seront toujours ouvertes et que votre insensibilité ne dérangera rien dans l'affaire de votre salut. Sans doute, tant que vous êtes encore dans la vie, rien n'est absolument désespéré : le bon larron a conquis le ciel à la dernière heure; mais qui vous assure que ce Dieu méprisé, rebuté, rejeté tant de fois ne finira point par se lasser? Mais enfin, puisque ce Dieu de miséricorde frappe encore aujourd'hui à la porte de votre cœur, ne faites point la sourde oreille à sa voix; profitez d'une conjoncture si favorable; ménagez avec soin un moment si précieux. Il vous cherche aujourd'hui, mais il ne vous promet pas de revenir une autre fois avec la même tendresse. Jetez-vous donc dans ses bras et donnez-lui enfin ce qu'il vous demande.

CHAPITRE XII

DE LA SOLITUDE

I

C'est dans la solitude que Dieu se communique plus familièrement aux âmes fidèles et qu'il répand sur elles ses faveurs et ses grâces avec plus d'abondance. C'est là qu'il apparut à Abraham assis devant sa tente, à Jacob durant son sommeil, à Moïse paissant ses troupeaux, à Elie caché dans le fond d'une caverne, à Ezéchiel exilé et soupirant sur le bord d'un fleuve. C'est là qu'il conduit l'âme fidèle pour lui parler au cœur, pour former avec elle une union étroite, pour l'entretenir dans l'éloignement et le silence de toutes les créatures. Je remarque diverses raisons de cette conduite. 1° Dieu ne se communique qu'aux âmes pures. Or, il est presque impossible de la conserver, cette pureté de cœur, dans le commerce du monde, où l'on est à tout moment séduit par les mauvais conseils, corrompu par les mauvais exemples, infecté par l'air contagieux qui y règne, frappé de mille objets dangereux que la vanité et la mollesse étalent de tous côtés. Ce n'est que dans la solitude qu'on peut se mettre à couvert des séductions du siècle et conserver cette innocence et cette pureté de cœur qui rendent une âme agréable aux yeux de Dieu et digne de ses faveurs. 2° Dieu demande des cœurs vides, détachés de l'amour des créatures, épurés de toutes les affections de la terre. Or, dans le commerce du monde, le cœur se remplit de désirs séculiers, s'occupe de mille

soins qui le partagent et l'agitent sans cesse, s'attache par des liens imperceptibles à tous les objets qui l'environnent, au lieu que dans la solitude, l'âme libre et dégagée de tout ce qui n'est pas Dieu, supérieure au monde et à ses vanités, uniquement occupée des choses du ciel, vit dans un dégagement parfait et un souverain mépris de toutes les créatures. 3° Lorsque Dieu parle, il veut qu'on se rende attentif à sa voix et qu'on exécute fidèlement ce qu'il commande. Mais une âme peut-elle l'écouter tranquillement et sans distraction dans le commerce du monde, étourdie qu'elle est par le bruit et le tumulte des créatures, dissipée par mille occupations ou nécessaires ou frivoles qui la tiennent sans cesse en haleine, agitée par ces passions tumultueuses qui remuent les cœurs mondains et donnent le mouvement aux affaires du siècle? Enivrée de l'amour d'un monde flatteur et séduisant, qui épuise toutes ses affections et demande tous ses soins; peut-elle, dis-je, dans cette situation, écouter avec attention la voix de Dieu et accomplir ses commandements avec une exacte fidélité? Mais dans la solitude et à la faveur du calme dont on y jouit, l'âme tranquille et dégagée du soin des choses passagères, uniquement occupée de Dieu et du désir de lui plaire, écoute sa voix dans le silence et accomplit fidèlement tout ce qu'il lui ordonne. 4° Enfin Dieu veut que l'on soit tout à lui et qu'on lui sacrifie toutes les affections de son cœur. Or, dans le commerce du monde, l'on est obligé de s'appliquer à mille choses différentes qui demandent des soins et qui partagent le cœur. Mais dans la solitude, on a le bonheur de ne s'occuper que de Dieu seul. On n'y trouve rien qui dissipe l'esprit, rien qui partage la volonté; nos désirs, nos soins, nos affections, nos complaisances, tout peut et tout doit aller uniquement à lui. Jugez par là combien vous devez chérir la solitude

et avec quel soin vous devez tâcher de conserver par elle la pureté du cœur, la paix intérieure, la fidélité à la grâce l'union étroite avec Dieu.

II

Dieu est le premier et le plus grand de tous les solitaires. Le premier, parce qu'il l'a été avant tous les siècles; le plus grand, parce qu'il est demeuré une éternité dans la solitude. Il n'est pas moins solitaire à présent qu'il l'était avant la création de l'univers, parce qu'il habite une « lumière inaccessible » et qu'il y a une distance infinie entre lui et les autres êtres. S'il gouverne l'univers et prend soin de la conduite des créatures; s'il se communique et s'unit étroitement à elles; s'il habite au milieu de nous, c'est sans interrompre sa solitude, sans rien perdre de son repos, sans se détourner un moment de la contemplation de ses adorables perfections. Il se tient toujours renfermé dans lui-même et dans le même repos où il était avant tous les siècles. C'est la solitude qui fait la sainteté de Dieu, parce qu'elle l'éloigne infiniment des créatures, le tient renfermé en lui-même et occupé à se contempler et à s'aimer lui-même. Voulez-vous devenir saint? Il faut devenir solitaire et imiter la solitude de Dieu par l'éloignement des créatures, par l'élévation de vos pensées et de vos désirs vers lui, par votre application continuelle à le contempler et à l'aimer.

III

Tout votre penchant doit être pour la solitude, parce que c'est là votre vocation, puisque vous avez embrassé l'état monastique, c'est-à-dire l'état de solitaire. Vous plaire au dehors, c'est avoir perdu l'esprit de votre état. Un véritable moine ne trouve de plaisir que dans

la solitude. Il n'y a que les mauvais religieux qui la fuient et qui se plaisent avec le monde. Vous vous déclarez tel lorsque vous portez la solitude avec peine et que vous cherchez les moyens d'en sortir.

IV

Un bon religieux est hors de son centre et dans un état violent quand il est hors de la solitude; son cœur y vole sans cesse par l'ardeur de ses désirs et il y rentre en effet le plus tôt qu'il lui est possible. Un mauvais religieux au contraire fait ses délices d'être dehors; il sort continuellement de sa solitude par ses pensées et par ses désirs; il ne perd aucune occasion d'en sortir en effet quand il le peut et il y rentre le plus tard qu'il lui est possible. Voyez dans laquelle de ces deux classes on doit vous ranger.

V

Il semble à un bon religieux qu'il fait amende honorable lorsqu'il se voit hors de son cloître et qu'il marche par les rues d'une ville ou par la campagne, parce qu'il est persuadé que cela ne lui convient nullement. Il se trouve déplacé et rougit de se voir hors d'une situation qui fait sa gloire et qu'il ne peut quitter sans déshonneur, si des raisons indispensables ne l'y obligent. Il lui semble que tous ceux qu'il rencontre sur son chemin lui disent avec saint Jérôme : « Que faites-vous hors de votre cloître et parmi le monde, vous qui faites profession de vivre dans la retraite et dans la séparation d'avec les hommes? » *Quid facis in turba, qui solus es*[1]? Nous voyons en effet que les séculiers se plaignent hautement de ce qu'on ne rencontre que des religieux par les rues et

[1] *Ep. ad Heliod.*

par les chemins; qu'ils se scandalisent de les voir se répandre ainsi parmi le monde; qu'ils regardent même comme une espèce de déshonneur d'avoir des religieux en leur compagnie, persuadés qu'ils sont qu'il n'est point de compagnie d'honnêtes gens que la présence d'un moine ne dépare. Ils disent, et ils ont raison de le dire, que les religieux ayant fait divorce avec le monde, ne doivent plus se mêler avec les gens du monde et qu'il est non seulement de leur devoir, mais encore de leur honneur, de se renfermer dans leur cloître et de s'y appliquer uniquement aux fonctions de leur état. Il est certain que les religieux se font beaucoup de tort en se répandant ainsi parmi le monde sans nécessité et sans retenue, car d'un côté, ils donnent lieu de croire qu'en quittant le monde ils ont toujours conservé du goût et de l'attrait pour ses plaisirs, et de l'autre, ils laissent entrevoir aux gens du monde qu'ils fréquentent, des faiblesses qui les rendent méprisables. Rien ne fait, au contraire, plus d'honneur à un religieux que de garder la solitude et de demeurer renfermé dans son cloître, parce qu'il montre par là qu'il n'a que du mépris pour le monde, qu'il est devenu insensible à tout ce qui fait la félicité des âmes mondaines et qu'il n'a plus de pensées ni de désirs que pour les choses du ciel. D'ailleurs, en vivant dans la retraite et séparé du commerce des hommes, il se rend respectable aux séculiers mêmes, qui, le voyant remplir avec exactitude tous les devoirs de son état, ne peuvent lui refuser l'estime que mérite sa vertu. Tout cela doit obliger les religieux à ne sortir de leur solitude que le moins qu'il leur est possible et pour des nécessités indispensables.

VI

Quel plaisir peut goûter dans le commerce du monde

un religieux qui a l'esprit de son état? Il ne se plaît qu'au recueillement intérieur, et le monde ne le porte qu'à la dissipation, par les objets qu'il lui présente; il n'aime que les bons discours, et le monde ne lui en tient que de mauvais, ou du moins d'inutiles; il n'a de penchant que pour la mortification, et le monde ne lui marque d'empressement que pour le plaisir: il n'estime que l'humilité et la pauvreté évangélique, et le monde ne lui vante que sa gloire et ses richesses; en un mot, il n'a de désirs et d'inclinations que pour Dieu, et le monde ne travaille qu'à l'en détourner par ses discours et par ses exemples. Comment peut-il donc se plaire dans un lieu si contraire à ses inclinations? Ou comment prétend-il allier deux choses aussi incompatibles que les tumultes du monde et la vie religieuse : *Quid miscemus impermiscibilia : civiles tumultus cum ascetica vita*[1]?

VII

Que cherche un religieux dans le commerce du monde et parmi les séculiers? *Quid tibi cum hominibus sæcularibus; quomodo quæris sæculum cui renuntiasti?* dit saint Ambroise[2]. S'il cherche Dieu, comme il y est obligé, ce n'est pas là qu'on le trouve; il ne se laisse voir et posséder que dans la solitude. Fuyez donc les hommes si vous voulez trouver Dieu; on ne s'approche de lui qu'en s'éloignant des créatures. Le premier homme l'a perdu dans la conversation; pour le trouver il faut se tenir dans la solitude. On perd l'esprit de Dieu en fréquentant le monde; on le reçoit et on le conserve en s'en éloignant. On devient tout séculier avec les séculiers. Pour être véritablement religieux il faut fuir leur conversation, à moins que ce

[1] *S. Basil., hom.* 140. — [2] *S. Ambr. de Virg., c.* 11.

ne soient des gens d'une piété solide, qui n'aient rien de séculier que l'habit et qui par leurs bons discours puissent édifier un solitaire; encore ne faut-il les voir que rarement. Il vaut mieux parler à Dieu que de Dieu. On fait le premier dans l'oraison et le second dans les entretiens qu'on a avec les personnes de piété. Il nous est bien plus avantageux de converser avec Dieu qu'avec les hommes; c'est dans la solitude qu'on possède ce bonheur.

VIII

On se fait un plaisir de voir ses amis et de s'entretenir avec eux; mais il n'est point naturel qu'on cherche à faire liaison et à converser avec un ennemi: on le fuit, on l'évite avec soin. Le monde est l'ennemi de tous les véritables disciples de Jésus-Christ et par conséquent de tous les religieux qui suivent ses exemples et vivent selon ses maximes. Ils ne doivent donc point se plaire avec le monde ni entretenir commerce avec lui. Ceux qui s'y plaisent font voir qu'ils l'ont pour ami et par conséquent qu'ils ne sont pas de véritables disciples de Jésus-Christ.

IX

Une âme qui veut conserver la pureté de cœur, la paix intérieure et l'union avec Dieu, ne saurait se plaire au dehors et dans le commerce du monde, parce qu'il est si corrompu, ce monde, qu'on ne saurait le fréquenter sans souiller la pureté de son cœur par quelque péché; si turbulent, qu'on ne peut s'y exposer sans perdre la paix intérieure parmi le tumulte qui y règne et les différentes passions qui l'agitent; si opposé à Dieu, qu'on ne saurait s'en approcher sans que l'affection qu'il inspire pour la créature n'affaiblisse l'union qu'on doit avoir avec le Créateur.

X

La solitude est le plus fort rempart de la vertu, parce qu'elle nous éloigne des occasions qui sont capables de nous entraîner au péché. Il n'est point en effet de vertu assez bien établie, qui à la fin ne mollisse et ne succombe au milieu des dangers où l'on se trouve exposé dans le commerce du monde, et il n'en est point au contraire de si faible qui ne se soutienne aisément dans la solitude, où l'on est à couvert de la contagion du siècle. Dans l'état de faiblesse et de corruption où le péché nous a réduits, nous ne pouvons nous sauver des mains de certains ennemis que par la fuite. Fuyez donc le monde qui en est un des plus dangereux ; rompez tout commerce avec lui si vous voulez vous sauver ; vous vous perdrez infailliblement si vous entrez en société avec lui. « Nous avons en le quittant échappé au danger : pourquoi voulons-nous nous y exposer de nouveau par nos liaisons et nos habitudes avec les gens du siècle? » : *Evasimus semel hactenus, periculosis nos non inferamus*[1].

XI

Nous sommes quelquefois surpris de voir que des religieux, autrefois si fervents et si pieux, se soient si fort relâchés qu'on ne les reconnaît plus. Nous demandons, avec le prophète Jérémie, comment l'or s'est obscurci, comment il a perdu sa couleur qui était si belle[2]? Comment ces Nazaréens, auparavant plus blancs que la neige et plus purs que le lait, ont si fort changé que leur visage est devenu plus noir que les charbons? Il n'en faut point chercher pour l'ordinaire d'autre raison que celle qu'allègue ce prophète dans le

[1] *Tertul.* — [2] *Thren.*, IV, 1.

même endroit : c'est que les pierres du sanctuaire se sont dispersées dans les coins de toutes les rues. C'est-à-dire que ces religieux, qui étaient comme autant de pierres vives du sanctuaire de la Religion, ont quitté la solitude, se sont témérairement exposés au dehors et mêlés avec le monde ; que ces Nazaréens se sont défiguré le visage et rendus méconnaissables dans les places publiques, par la fréquentation des séculiers. Voilà ce qui leur a fait perdre insensiblement l'esprit de leur état et les a engagés dans mille dérèglements contraires à sa sainteté. Vous devez vous attendre à tomber comme eux dans le relâchement et dans mille désordres, si vous fréquentez le monde et ceux qui sont remplis de son esprit.

XII

Pour nourrir la piété dans son cœur et y entretenir le feu de la charité, il faut marcher en la présence de Dieu, se remplir de l'idée de ses souveraines perfections, s'occuper des choses du ciel et faire sur ces grands objets de fréquentes et sérieuses réflexions. Mais les idées des choses de la terre, dont on se remplit dans le commerce du monde, le luxe et la vanité qu'il étale à nos yeux, les dangereuses impressions que ces objets séduisants font sur l'esprit et sur le cœur, tout cela affaiblit et efface insensiblement toutes les idées que nous avons de Dieu et étouffe par conséquent en nous les sentiments de piété dont elles sont la source et le principe. Car comme il n'est pas possible d'entretenir ces sentiments dans notre cœur sans conserver les idées qui les font naître, aussi ne peut-on conserver ces idées quand on prend plaisir à se repaître de celles des choses temporelles : parce que le plaisir qu'on trouve dans celles-ci fait aisément

oublier celles-là et en donne bientôt du dégoût. Vous prétendez donc l'impossible si vous vous flattez d'avancer dans les voies de la perfection, tandis que vous vous plaisez dans le commerce du monde. Si vous voulez pratiquer solidement la vertu, il faut nécessairement l'éviter et le fuir, à moins que l'obéissance ne vous oblige à le fréquenter; et en ce cas, il y faut demeurer à regret, y vivre avec beaucoup de précaution et d'attention sur vous-même, et vous en séparer souvent pour vaquer à Dieu dans la retraite, pour reprendre de nouvelles forces, pour réparer par les exercices de piété les pertes que vous y aurez faites par une vie dissipée.

XIII

En fréquentant le monde vous pouvez bien être ce qu'on appelle communément un honnête homme : c'est-à-dire vivre moralement bien et ne rien faire qui choque ouvertement les bonnes mœurs; mais vous ne sauriez être bon religieux; parce que pour porter ce nom à juste titre, il faut être intérieur, recueilli, mortifié, uni à Dieu, garder exactement les plus petites observances et ne goûter que les choses célestes. Or, il n'est pas possible de pratiquer tout cela dans le commerce du monde, surtout quand on s'y plaît. C'est même déjà manquer à un point essentiel que de s'y plaire : parce qu'il faut, pour être bon religieux, en avoir de l'éloignement et se trouver dans un état violent lorsqu'on est obligé de le fréquenter.

XIV

Les perles qui conservent leur beauté, tandis qu'elles demeurent cachées, la perdent insensiblement lorsqu'elles sont exposées au grand jour; les fontaines

qui conservent leurs eaux, tandis qu'elles se tiennent renfermées dans leurs canaux, les perdent aussitôt qu'elles en sortent et se répandent dans les champs; le sel, qui conserve sa vertu tout autant qu'il demeure hors de la mer dont il a été tiré, la perd et se fond dès qu'il y rentre. C'est ainsi qu'un religieux conserve la beauté, la grâce et la force intérieure de son âme, tant qu'il vit caché au monde et qu'il s'en tient éloigné; il perd tout cela dès qu'il s'y rengage.

XV

Le monde est une terre ennemie par où l'on n'entreprend jamais de passer, que nos ennemis ne nous courent sus, ne nous enlèvent quelque chose et ne nous fassent de dangereuses plaies. Ne vous y engagez donc que lorsque vous ne pourrez vous en dispenser et que l'obéissance vous y obligera. Considérez soigneusement le danger où vous vous trouvez et tenez-vous bien sur vos gardes pour être toujours en état de vous défendre contre ce redoutable adversaire.

XVI

La curiosité de voir les choses que le monde estime et admire, comme les édifices, les jardins, les musées, les bijoux, les raretés et autres choses pareilles, est une curiosité pardonnable dans les séculiers, mais non pas dans des religieux, qui font profession de n'avoir que du mépris pour tout cela et d'être morts et crucifiés au monde. Ne vous donnez donc jamais aucun mouvement pour ces sortes de choses, et si par occasion on vous presse de les voir, ou mortifiez-vous en ne les regardant pas, ou du moins regardez-les avec grande indifférence et servez-vous en pour vous élever à Dieu.

XVII

Quand je vois des religieux qui mettent tout leur plaisir à sortir de leur solitude et à entretenir des habitudes avec les séculiers, qui emploient la plus grande partie de leur temps à des visites actives et passives [1], à écrire des billets ou à lire des gazettes, je leur porte compassion et je dis en moi-même : Si ces religieux connaissaient bien leur état et en suivaient les règles comme ils y sont obligés, ils garderaient bien une autre conduite. Prenez garde de donner occasion à vos confrères de faire un semblable jugement de vous et ne leur donnez point sujet par vos habitudes avec les gens du monde de se mal édifier de votre conduite. S'ils ne vous font sur cela aucun reproche, soyez assuré qu'ils vous en blâment au fond du cœur. Les hommes pour l'ordinaire ne pardonnent rien. Ils condamnent fort librement dans leur prochain tous les dérèglements qui sautent aux yeux.

XVIII

Il y a des religieux qui se glorifient des habitudes qu'ils ont au dehors et qui se font un mérite de lier d'abord amitié avec les séculiers ; mais je puis dire que ces religieux mettent leur gloire dans ce qui est un sujet de confusion pour eux. La gloire d'un religieux est d'être si solitaire, qu'il n'ait relation intime avec personne. Toutes les habitudes qu'il a au dehors lui font peu d'honneur, parce qu'elles marquent qu'il n'a pas l'esprit de son état, du moins quand c'est par inclination qu'il les entretient et non pas dans la vue de s'acquitter de l'emploi qui peut l'y engager. Le désir d'un bon religieux doit être de ne connaître personne,

[1] C'est-à-dire : à rendre et à recevoir des visites.

s'il est possible, et de n'être aussi connu de personne ; de ne voir qui que ce soit et de n'être point vu, afin de se conserver tout entier à Dieu. Il dégénère de la qualité de moine et sort de son état, dès qu'il prend plaisir à converser avec les séculiers, à moins que l'obéissance ou quelqu'autre devoir ne l'y engage. Encore faut-il pour lors qu'il gémisse dans son cœur de s'y voir obligé et qu'il ne se regarde plus devant Dieu comme un moine, puisqu'il n'en observe pas les règles.

XIX

On ne voit pas les poissons sortir de l'eau, qui est leur élément, pour se joindre aux animaux terrestres et vivre à leur manière. S'il en sort quelqu'un, ce n'est pas un véritable poisson, mais un amphibie. La solitude doit être l'élément d'un religieux ; il faut qu'il s'y tienne renfermé comme un poisson dans l'eau. Il n'en doit point sortir pour se mêler et prendre ses plaisirs avec les séculiers, qui sont comme des animaux terrestres ; s'il en sort, il n'est pas un véritable religieux. C'est un amphibie monstrueux que Dieu rejette loin de lui et qu'il ne souffre point qu'on lui offre en sacrifice dans son saint temple.

XX

Un religieux ne converse jamais avec les séculiers qu'il n'y perde quelque chose. Les séculiers peuvent quelquefois gagner dans ce commerce, mais un religieux y perd toujours. C'est comme si on mêlait de l'or avec du cuivre : le cuivre profiterait de ce mélange, parce qu'il en deviendrait plus beau et plus éclatant ; mais l'or y perdrait, parce qu'il en deviendrait tout pâle et tout impur. Ainsi un religieux se souille dans le commerce des séculiers, quoique les

séculiers deviennent peut-être meilleurs par le commerce des religieux.

XXI

La solitude est d'elle-même fort pénible à la nature; car comme l'homme aime naturellement la société, il ne peut vivre solitaire qu'en se faisant beaucoup de violence. Mais le moyen d'adoucir la peine que cause naturellement la solitude est d'y bien remplir le temps, d'y chercher Dieu de tout son cœur, de s'y appliquer fortement aux exercices intérieurs et de n'y demeurer pas un moment oisif. Si vous vous y laissez dominer par l'oisiveté ou par la mollesse, vous y sécherez d'ennui, de langueur et de tristesse et vous y serez en butte aux tentations de l'ennemi. Occupez-vous y donc, avec grande ferveur, à des actions conformes à votre état : elle vous deviendra douce, agréable, et sera pour vous un paradis de délices.

XXII

Comme la solitude est entièrement contraire aux inclinations de l'homme et au penchant que la nature lui donne pour la société, elle rend ordinairement le solitaire d'une humeur chagrine et farouche. Lorsqu'il est dans ces dispositions sombres et mélancoliques, le moindre chagrin qu'on lui donne augmente son inquiétude naturelle et jette le trouble dans son esprit. Uniquement occupé de ce qui fait le sujet de sa peine, il porte partout avec lui cette idée importune. De quelque côté qu'il se tourne, ce fantôme lui apparaît toujours, et s'il ne prend soin de le combattre et de le détruire, il empoisonne toutes les douceurs qu'il pourrait goûter dans la retraite. C'est pourquoi accoutumez-vous de bonne heure à vous tenir content dans la

solitude et à mépriser tous les petits sujets de chagrin qui peuvent vous arriver. Soyez confus d'avoir si peu de vertu et l'esprit si faible que vous ne puissiez souffrir la moindre chose. C'est de Dieu que vous devez vous occuper et non pas de ces petits mécontentements à quoi un homme qui aurait une vertu un peu solide ne ferait pas même attention. Ce qui choque la nature doit être un sujet de joie à une âme remplie de l'esprit de Dieu. Elle doit mettre son plaisir à voir son amour-propre mortifié et à trouver l'occasion de gagner par la patience de riches couronnes dans le ciel.

XXIII

Certains religieux qui n'ont pas la tête assez forte pour soutenir une continuelle et profonde solitude recherchent avec empressement les emplois extérieurs, dont néanmoins ils ne peuvent s'acquitter sans perdre le goût de la piété et l'esprit de leur vocation : par conséquent sans exposer leur salut. Quand on ne peut soutenir une étroite solitude, on peut marquer ses dispositions et son besoin à ses supérieurs. Mais loin de poursuivre les emplois qui engagent dans le commerce du monde, il faut au contraire les fuir de tout son pouvoir et demander aux supérieurs des occupations qui, sans exposer à la dissipation et aux dangers du monde, soulagent la tête et délassent l'esprit. On peut assez s'occuper dans sa cellule ou dans l'intérieur du cloître, sans qu'il soit besoin d'en sortir.

XXIV

On voit quelquefois des religieux quitter très facilement et même avec plaisir la solitude et les exercices du cloître, pour aller dehors vaquer à des affaires temporelles, qui souvent sont de peu de conséquence

et dont ils pourraient aisément se dispenser. Que ces gens-là connaissent peu la religion et le mérite des exercices de communauté ! Ne peut-on pas les comparer à de petits enfants qui donnent pour une pomme un riche collier de perles ou de diamants ; puisqu'en sortant du cloître et en s'absentant des exercices communs, ils perdent incomparablement plus qu'ils ne gagnent par les affaires qu'ils traitent au dehors ? Gardez-vous d'une si mauvaise conduite, et ne quittez jamais la solitude ni la communauté que malgré vous et pour des raisons indispensables.

XXV

Est-il rien qui soit plus digne de compassion que la conduite d'une personne religieuse, qui n'ayant pas la liberté d'aller chercher le monde, parce que la clôture est une barrière qui l'en empêche, trouve l'adresse de faire venir le monde chez elle ; d'attirer à une grille quantité de personnes séculières, avec qui elle passe une grande partie de la journée dans des entretiens frivoles, à s'informer de tout ce qui se passe dans une ville ou dans une famille ; à rire, à se divertir, à critiquer la conduite des uns et des autres et peut-être même à s'entretenir de choses encore plus contraires à la sainteté de son état ? Est-ce ainsi qu'une épouse de Jésus-Christ, qui devrait ne trouver de plaisir qu'à s'entretenir dans la retraite avec son adorable Epoux, met sa consolation à s'éloigner de lui, à s'absenter des exercices de la communauté et à converser avec des gens qui, ayant l'esprit tout mondain, ne sont propres qu'à leur infecter le cœur par des discours profanes et par les maximes corrompues du siècle ? Est-ce ainsi qu'elle emploie en de vains amusements un temps si précieux que Dieu ne lui donne que pour

pleurer ses péchés et pour travailler à l'affaire de son salut? Qu'une âme doit être vide de Dieu pour être ainsi affamée des consolations de la terre! Qu'elle doit avoir le goût dépravé, pour goûter des entretiens si contraires à l'esprit de Dieu et à celui de sa profession! Les personnes religieuses qui ont véritablement l'esprit de leur état souffrent une espèce de martyre lorsque l'obéissance les oblige de converser avec les séculiers, tant elles craignent de souiller la pureté de leur âme ou de se dissiper dans ces sortes de conversations. Elles les fuient autant qu'elles peuvent et quand elles ne peuvent pas les éviter, elles les abrègent le plus qu'il leur est possible et s'y comportent avec une singulière retenue qui édifie autant ceux qui leur parlent, que les airs libres et mondains d'une religieuse dissipée édifient mal ceux qui en sont les témoins.

XXVI

Quoique les religieux, qui par leur état sont destinés à aider le prochain dans l'affaire du salut, ne puissent pas garder une solitude aussi exacte que ceux qui ne sont point appelés à ces fonctions, ils doivent néanmoins l'aimer, s'y plaire, s'y retirer souvent. *Solitudo semper amanda est, tenenda vero non semper*[1]. Leur intérêt propre et celui du prochain doivent également les porter à cela. Leur intérêt propre, parce que s'ils ne se retirent pas souvent dans la solitude pour s'y recueillir, pour y réparer les pertes qu'ils ont faites dans le commerce des hommes, et pour y puiser des grâces et des forces dans les exercices de l'oraison et de la pénitence, afin de pouvoir fournir à leur travail, ils se laisseront infaillible-

[1] Il faut toujours aimer la solitude, mais on ne peut toujours la garder. » *S. Laur. Just., l. de casto conj., c.* 6.

ment aller à la dissipation, au relâchement, à la tiédeur, et ils courront risque par conséquent de se perdre eux-mêmes, en voulant sauver les autres. L'intérêt du prochain doit encore les y porter; parce qu'un religieux qui se tient ordinairement caché dans la solitude, qui s'y remplit de l'esprit de Dieu et qui par ses prières, par ses bonnes œuvres, y attire les grâces du ciel sur les peuples, est écouté avec plus de respect lorsqu'il parle, annonce la parole de Dieu avec plus d'onction et plus de force, fait plus d'impression sur les cœurs et acquiert un plus grand nombre d'âmes à Dieu, que celui qui se répand trop au dehors. D'ailleurs, si ces religieux sortent de la solitude, ce ne doit nullement être pour satisfaire leur curiosité, pour contenter leur amour-propre, pour prendre part aux joies et aux consolations du siècle; ils ne doivent voir le monde que pour le combattre encore plus par leurs actions que par leurs paroles; ils doivent se tenir au milieu du monde, comme ces fontaines d'eau douce qui sont au milieu de la mer, sans mêler leurs eaux avec les siennes; je veux dire qu'ils ne doivent avoir aucune liaison avec le monde, ne prendre aucune part à ses consolations. Il faut qu'ils vivent dans une aussi grande séparation de cœur à son égard que les plus grands solitaires.

XXVII

Quelque excellent que soit l'état de ceux qui travaillent au salut des âmes par le ministère de la parole, celui néanmoins des solitaires le surpasse, si les premiers ne joignent la contemplation à l'action. 1° Parce que, selon la remarque de saint Thomas, la vie contemplative est plus noble que l'active : d'où vient qu'il est dit de Marie, qui était la figure de celle-là, comme Marthe l'était de celle-ci, qu'elle avait choisi

la meilleure part. Or les solitaires font profession de la vie contemplative, et ceux qui vaquent au ministère de la parole, de la vie active. Il faut par conséquent que l'état de ceux-là soit plus noble que l'état de ceux-ci. 2° L'amour de Dieu l'emporte sur l'amour du prochain, puisqu'il est le premier acte de la charité divine, au lieu que l'amour du prochain n'en est que le second. Les solitaires sont tout appliqués à l'amour de Dieu ; les ministres de la parole à l'amour du prochain ; il faut donc que l'état des premiers l'emporte sur celui des derniers. 3° La vie des bienheureux dans le ciel est plus excellente que celle des hommes sur la terre ; les bienheureux sont occupés dans le ciel à aimer et à louer le Seigneur ; ceux donc qui les imitent sur la terre, ainsi que font les solitaires, mènent une vie plus excellente que ceux qui vaquent aux autres fonctions. 4° Les solitaires imitent Dieu dans ces opérations qu'on appelle essentielles (qui selon notre manière de concevoir sont les plus nobles), par lesquelles il se contemple et s'aime lui-même ; au lieu que ceux qui travaillent au salut du prochain par le ministère de la parole ne l'imitent que dans les opérations qu'on appelle accidentelles (que nous concevons comme les moins nobles), par lesquelles il donne et conserve l'être aux créatures et les conduit à leur fin. Ceux-là sont comme les anges des premiers chœurs, qui, au sentiment de saint Denys et de saint Thomas [1], se tiennent toujours auprès du trône de Dieu, sans sortir au dehors que dans des cas extraordinaires ; au lieu que ceux-ci sont comme les anges des bas chœurs, qui sortent journellement pour aller vers les hommes, afin de les aider dans l'affaire de leur salut. 5° Saint Thomas [2] comparant l'état religieux avec l'état ecclésias-

[1] *S. Thom. in c. 6, S. Dionys. de divin. nom.* — [2] 2. 2., *q.* 184, *art.* 80.

tique, par rapport à la bonté ou perfection des mœurs, dit qu'il surpasse celui-ci, et qu'il est à son égard ce que l'holocauste est à l'égard du sacrifice. Il cite à ce sujet un passage du droit canon [1], où il est permis aux ecclésiastiques de passer chez les religieux comme à un état de vie plus parfait : *Tanquam meliorem vitam sequi cupientes.* 6° Les solitaires travaillent également au salut des peuples, avec ceux qui leur annoncent la parole du Seigneur, mais d'une manière plus noble et plus sûre : plus noble, parce qu'ils vont à la source du salut, s'adressant à Dieu même, l'engageant, par la force de leurs prières et de leurs bonnes œuvres, à verser ses grâces sur les peuples, à les retirer de leurs égarements et à les convertir à lui ; plus sûre, parce qu'ils ne courent point risque de se corrompre, en travaillant au salut du prochain, comme font ceux qui conversent avec le monde, lesquels s'y trouvent souvent exposés à des occasions dangereuses. On compare les solitaires aux parties nobles du corps humain, telles que le cœur, lesquelles, quoique cachées, contribuent plus à sa vie que les membres extérieurs. C'est ainsi que les solitaires, quoique cachés aux yeux des hommes, concourent plus à la vie du corps de l'Eglise que ceux qui en sont comme les membres extérieurs et visibles. Jésus-Christ était venu dans le monde pour travailler au salut des hommes, et il a sans doute employé tout le temps de sa vie mortelle à cet ouvrage ; néanmoins il n'y a travaillé pendant trente ans que par la retraite, par la prière et par la pénitence. Il n'a donné que trois ans et demi au ministère de la parole ; encore dérobait-il aux peuples une partie de ce temps pour l'employer à l'oraison, à quoi il passait quelquefois les nuits entières. Il prétendait nous marquer par là que pour gagner les

[1] *Cause* XIX, *q.* 1, tiré du 4e *Concile de Tolède, chap.* 49.

âmes à Dieu, il faut employer beaucoup plus de prières et de bonnes œuvres que de paroles; que ce moyen est le plus propre et le plus efficace pour réussir dans cet emploi; comme Moïse contribuait plus à la victoire des Israélites en élevant les mains vers le ciel sur la montagne, que Josué en combattant avec l'épée dans la plaine; enfin que nous devons y donner plus de temps qu'à la prédication. Quand néanmoins ceux qui annoncent la parole joignent, ainsi que faisaient les apôtres, l'oraison à l'action, et qu'au lieu de s'aller délasser des travaux de la prédication dans les cercles et les compagnies, ils ne cherchent leur plaisir et ne mettent leur consolation que dans les entretiens qu'ils ont avec Dieu, il n'y a point de doute que leur vie ne soit plus parfaite que celle des solitaires, puisqu'elle renferme tout à la fois les mérites de la contemplation et ceux de l'action.

XXVIII

Les religieux, et particulièrement ceux qui font profession d'une vie retirée, ne font pas quelquefois assez de réflexion sur l'obligation qu'ils ont de s'intéresser au salut des peuples. C'est pour eux un devoir qui est également de justice, de piété et de charité. De justice, parce que vivant des travaux des peuples qui les ont fondés ou qui les entretiennent par leurs aumônes, ils sont obligés de procurer par leurs prières les biens spirituels à ceux qui leur font part de leurs biens temporels. C'est un devoir de piété, parce que l'amour qu'ils doivent avoir pour Dieu doit leur faire sentir très vivement le grand tort que lui font une infinité de gens qui, en se précipitant dans les enfers, renversent les desseins de Celui qui les avait créés pour le ciel et privent en même temps Jésus-Christ,

qui les avait rachetés, du fruit de son sang et de sa mort. C'est un devoir de charité, parce que personne ne doit vivre pour soi seul, et qu'on est obligé de donner à son prochain tous les secours qu'on peut, pour l'aider à se garantir du souverain malheur dont il est menacé et à mériter le souverain bonheur qui lui est offert. Il faut donc qu'un religieux, tout solitaire qu'il est, regarde comme un de ses principaux devoirs le soin de travailler au salut des peuples. Il faut que du fond de sa solitude, il lève continuellement les mains vers le ciel, pour leur attirer des secours et des grâces. Il faut qu'il prie sans cesse le Seigneur d'envoyer à sa moisson des ouvriers animés de son esprit et de disposer les cœurs des peuples à profiter de leurs travaux[1]. Il faut qu'il s'unisse en esprit à tous les ouvriers de l'Evangile qui travaillent à la conversion des infidèles, des hérétiques et des pécheurs, ou qui cultivent la piété des fidèles, et qu'il tâche, par ses prières, par ses pénitences et par ses bonnes œuvres, de leur attirer de puissants secours, afin que leur travail ait un heureux succès. Il faut enfin qu'il tâche d'apaiser la colère de Dieu que les péchés des peuples ont irritée, et qu'il le porte à leur faire miséricorde et à ne pas permettre que l'ennemi lui enlève continuellement un si grand nombre d'âmes. « Rien ne marque mieux, dit saint Jean Chrysostome, que nous sommes fidèles à Jésus-Christ, et que nous avons un sincère amour pour lui, que les soins que nous prenons de nos frères

[1] Monachi pro viribus Ecclesiarum præfectos adjuvent, eorumque curas leniant precibus, concordia, caritate; scientes quod nisi modis omnibus opitulentur, beatæ vitæ sors ipsis peribit, et tota in scopulum impinget sapientia. « Que les moines secondent de tout leur pouvoir ceux qui sont préposés au soin des églises; qu'ils allègent leur soucis par la concorde et la charité; se souvenant que s'ils ne coopèrent par tous les moyens au salut des âmes, ils perdront leur part de Paradis et verront toute leur sagesse échouer misérablement. » *S. Chrysost., hom.* 31 *ad Pop. Ant.*

et la sollicitude que nous témoignons pour leur salut : » *Nihil perinde declarat quis sit fidelis et amans Christi, quam si fratrum curam agat, proque illorum salute sollicitudinem gerat* [1]. « Rien n'est si agréable au Seigneur, dit ailleurs le même Père, que le zèle pour le salut des âmes, et je ne saurais me persuader, ajoute-t-il, qu'il y ait de salut pour ceux qui ne font rien pour procurer celui du prochain : » *Nihil ita gratum Deo ac salus animarum. Non mihi suadeo salvum fieri quemquam, qui pro salute proximi nihil impendit* [2]. Ce zèle nous est d'ailleurs très avantageux, puisqu'au sentiment du même saint docteur, « une seule âme que nous aurons gagnée à Jésus-Christ peut effacer en nous une infinité de péchés et être le prix de notre propre salut. » *Una anima quam lucrati erimus potest innumerabilium peccatorum pondus abolere, animæque redimendæ fieri pretium* [3].

XXIX

Si l'obéissance vous occupe au dehors, faites-vous au milieu de votre cœur une solitude intérieure où vous vous entreteniez avec le Seigneur. Les anges portent le ciel avec eux dans tous les endroits où les appellent les ministères dont Dieu les charge, parce qu'ils voient partout la face du Père céleste. La solitude est, au sentiment des Pères, une espèce de ciel où un solitaire peut vivre comme un ange. Il faut que vous le portiez avec vous, ce ciel, partout où l'obéissance vous envoie, et que là, toujours uni à Dieu, vous vous appliquiez sans cesse à contempler ses grandeurs. Il faut encore vous dérober souvent au tracas des affaires pour vous recueillir et pour vaquer plus particulièrement à Dieu dans le secret. Il y a bien

[1] *Hom.* 3 *ad pop. Ant.* — [2] *L.* I *de Sacerd.* — [3] *Hom.* 39 *ad pop. Ant.*

des moments vides dans la journée, et quand on sait bien les ménager, on peut les employer utilement à réparer les pertes qu'on a faites par la dissipation que causent les occupations extérieures. Soyez vigilant à profiter de ces moments ; réunissez toutes vos pensées et toutes vos affections pour vous unir à Dieu pendant ces heureux intervalles.

XXX

Votre solitude ne doit pas seulement consister à ne pas sortir de votre monastère sans une véritable nécessité, mais encore à ne pas sortir de votre cellule sans une juste raison, à vous y occuper d'une manière conforme à votre état, en vous appliquant à des lectures de piété, à quelque étude utile, à la prière ou à quelque travail manuel qui se fasse sans bruit. Il faut surtout vous étudier à sanctifier toutes vos occupations par le recueillement intérieur et par de vives et fréquentes élévations de cœur vers le Seigneur. Il y a des religieux qui sont assez retirés, mais qui dans leur solitude ne font presque rien, ou s'ils s'occupent, c'est à repaître leur curiosité par de vaines lectures. Une solitude qui n'est pas remplie est une solitude de bête ; celle que l'on consacre à une étude vaine et curieuse est une solitude de philosophe ; il faut que la vôtre soit une solitude chrétienne et religieuse, c'est-à-dire toute sainte et toute divine, et qui vous serve de moyen pour vous unir continuellement à Dieu. *Solitudinem non facit esse solum, sed mens quæ tenetur studio sapientiæ*[1].

[1] « Ce qui fait la vraie solitude, ce n'est pas d'être seul, mais d'avoir l'esprit occupé à l'étude de la sagesse. » *S. Chrys., in Psal.* 149.

XXXI

Ne manquez jamais de faire les exercices de dix jours chaque année et même un ou plusieurs jours de retraite chaque mois, si c'est l'usage dans votre ordre. Dieu a attaché à ces pratiques des grâces particulières qui vous seront d'un très grand secours pour votre salut. Rentrez bien en vous-même dans ce saint temps et appliquez-vous fortement à régler votre intérieur. Sortez de votre retraite comme un homme tout nouveau et dans la résolution de marcher avec une nouvelle ferveur dans les voies de la grâce.

CHAPITRE XIII

DU SILENCE

I

Le silence est comme l'âme de l'observance monastique ; il lui donne la vie, la force et le mouvement. Il n'y a point d'observance là où il n'y a point de silence, ou s'il y en a encore quelque reste, elle ne fait que languir et se dissoudra bientôt, comme un corps dont l'âme est séparée. Il est la clef de la Religion, selon la remarque d'un commentateur de notre règle : *Majores nostri dicere solent quod silentium est clavis Religionis*[1]. La porte vous en sera toujours fermée, vous serez toujours hors de votre état, vous n'entrerez jamais dans son véritable esprit, en un mot, vous serez plutôt un séculier qu'un religieux, si vous n'êtes

[1] Nos anciens se plaisent à répéter que le silence est la clef de la religion. » *Bern. du Mont-Cassin.*

fidèle au silence. Il est une des principales colonnes du temple du Seigneur ; tout croulera et se renversera s'il vient à manquer. On ne le bâtit, ce temple, que par une exacte observation du silence ; mais il tombe en ruine dès qu'on vient à se départir d'une si sainte pratique. Ayez donc une estime et un amour tout extraordinaires pour cette vertu. Vous ne sauriez en faire trop de cas ni l'aimer avec trop d'ardeur. Mais la marque la plus sensible et la moins équivoque que vous pouvez donner de l'estime que vous en faites est de la pratiquer avec une parfaite fidélité.

II

Le silence est le gardien de l'innocence, le père de la dévotion, le maître de la vie intérieure, la joie du cœur, la source de la prière, la force de l'âme, le règlement des mœurs, le frein des passions, le rempart contre les tentations, l'échelle du ciel, la perfection des solitaires, la porte du salut, le grand moyen pour faire de grands progrès dans les voies de la grâce. Gardez-le avec une grande exactitude et vous en retirerez des fruits merveilleux.

III

Le silence est un des principaux caractères d'un bon religieux. Etre silencieux et être bon religieux, c'est presque la même chose ; parce qu'un religieux qui garde le silence, ne cherchant point de consolation parmi les hommes, se rend digne d'en trouver auprès de Dieu, à qui il prend à tâche de plaire par la pratique de ses règles et de ses exercices et par son application à l'oraison, au recueillement, à la lecture, et tout cela fait le bon religieux. Mais aussi n'avoir point de silence et être mauvais religieux, c'est presque une

même chose[1]; parce qu'en parlant avec les hommes, on se dissipe, on perd peu à peu le goût de Dieu, on abandonne insensiblement ses règles, ses exercices, ses pratiques de piété, en sorte qu'on vient enfin à n'avoir presque plus rien de religieux que l'habit.

IV

« Tant qu'un moine sera fidèle à garder le silence, disait autrefois un saint religieux de notre ordre, on le jugera toujours digne de quelque estime; mais s'il vient à en abandonner la pratique, il aura beau se piquer d'être honnête homme et de mener une vie conforme aux règles établies par ses Pères, on n'aura jamais d'estime pour lui. » *Vita monachi usque adeo est aliquid donec sub silentio esse studuerit; eo vero remoto, quidquid bene et honeste se agere putaverit secundum Patrum institutionem, nihil erit*[2]. Et un pieux auteur du dernier siècle disait « qu'il faut tenir comme un principe infaillible que si nous gardons exactement le silence, nous ferons de grands progrès dans la vertu[3]; » au contraire, que si nous en négligeons la pratique, nous n'arriverons jamais à la perfection de notre état. Inférez de là, vous qui violez continuellement le silence, que tout ce que vous faites n'est rien, que vous n'avez ni piété ni vertu, que vous ne méritez pas le nom de religieux, que si vous ne changez de conduite, vous croupirez toujours dans vos misères et dans vos désordres et que vous ne ferez jamais de progrès dans la perfection.

[1] Animæ religiosæ quæ non delectatur silentio, impossibile est ut gustum habeat in rebus divinis. « Il est impossible qu'une âme religieuse qui n'aime pas le silence possède le goût des choses divines. » *Magd. de Paz. vit., c.* 44.

[2] *Joan. mon. l.* II *vit. S. Odon., c.* 11.

[3] Hoc habe pro principio infallibili, ut nunquam violes silentium; proderit enim hoc ad magnos cum virtute progressus, etc. *Nic. Lancic. opusc.* I, *cap.* 24.

V

Un religieux qui a l'esprit de son état et qui en connaît les obligations peut-il goûter quelque plaisir dans des discours frivoles et inutiles? L'Esprit-Saint, qui possède et remue son cœur, ne le porte-t-il pas vers les choses divines et célestes? Ne lui fait-il pas mettre toute sa consolation à s'entretenir continuellement avec son Créateur et ne lui inspire-t-il pas un dégoût général pour toutes les consolations des créatures? Que si malgré les attraits de la grâce il va encore chercher son plaisir dans l'entretien des créatures, n'est-il pas clair qu'il contriste l'Esprit-Saint, dont il met les douceurs et les joies après celles du monde! *Contristasse noscitur Spiritum sanctum otiosa locutus*[1]. Hélas! combien de fois chaque jour lui faites-vous cette injure! Mais ne craignez-vous pas qu'enfin irrité de vos injustes mépris, il ne se retire de vous en colère et ne vous laisse en proie à vos ennemis?

VI

Qu'allez-vous faire lorsque vous allez vous engager dans une conversation inutile, malgré l'obligation que vous impose votre règle de garder le silence? Vous allez répandre en un moment ce qu'à peine vous avez amassé pendant un long espace de temps; vous allez compromettre votre innocence et la pureté de votre cœur, que vous risquez imprudemment dans cet entretien. Vous allez vous jeter dans les filets de l'ennemi, où vous ne manquerez pas d'être pris : *Laqueus adversarii est sermo noster*[2]. Vous allez sortir d'un port tranquille où vous étiez en sûreté pour vous exposer à une violente tempête où vous courez risque de vous

[1] *S. Basil.* — [2] *S. Ambr.*

perdre; vous allez troubler la paix intérieure de votre âme et engager un combat où, si vous ne perdez pas la vie, vous recevrez du moins plusieurs blessures. Vous allez enfin perdre un temps dont le moindre moment vaut plus que tout un monde. Ne faut-il pas être insensé pour se réjouir dans une si triste conjoncture et se faire un plaisir de toutes ces pertes?

VII

Les morts parlent-ils, ou les voit-on sortir de leurs tombeaux pour converser avec les gens du monde? Ils ont bien parlé autrefois pendant qu'ils vivaient; mais ils ne parlent plus depuis qu'ils ont quitté cette vie. S'ils ont encore des lèvres et une langue, ils ne s'en servent plus. Ils reposent en paix et dans un profond silence au fond de leurs tombeaux. Les religieux sont par leur engagement dans un état de mort. Leur cloître est leur tombeau : ils doivent y reposer en paix dans le sein du Seigneur et y garder un profond silence. Autrefois ces morts conversaient avec les hommes, mais aujourd'hui ils doivent garder le silence avec eux, et s'ils font quelque usage de leur langue, ce ne doit être que pour parler à Dieu et chanter ses louanges. Morts au monde et à ses vanités, ils ne doivent plus entretenir de commerce avec des hommes mortels. Ils sont des gens de l'autre monde et toute leur conversation doit être avec Dieu ou avec ses saints. Ils doivent mener une vie toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ et ne chercher de consolation que dans son entretien. S'ils la cherchent encore dans la conversation des hommes, ils font voir qu'ils ne sont pas morts et que par conséquent ils sont hors de leur état, qui est, comme j'ai déjà dit, un état de mort.

VIII

Dieu a tout fait par sa parole ; mais on peut dire que l'homme détruit tout en quelque sorte par la sienne : *Quæ perfecisti destruxerunt;* parce qu'il fait que tous les ouvrages du Seigneur sont à son égard comme s'ils n'étaient pas et deviennent inutiles par rapport à la fin pour laquelle il leur a donné l'être. Dieu a tout fait pour l'homme, mais il a fait l'homme pour Dieu, et tous ses ouvrages sont comme autant de voies et de moyens pour l'y conduire. Or, qui est-ce qui a éloigné l'homme de son Créateur dès le commencement des temps et qui l'en éloigne encore chaque jour, sinon la parole? Si nos premiers parents avaient gardé le silence dans le paradis terrestre, ils ne seraient point devenus prévaricateurs. Si leurs enfants l'observaient avec fidélité, ils conserveraient plus facilement l'innocence qu'ils ont recouvrée dans le baptême. Car la langue, comme parle un Apôtre [1], est « un monde d'iniquité » ou une iniquité universelle qui renferme toutes les autres : *universitas iniquitatis*. Elle est l'instrument fatal de la plupart des péchés que nous commettons et le canal le plus ordinaire par où coule dans les cœurs le poison que nous répandons ou que nous respirons dans des entretiens inutiles. Comme la parole de Dieu est la source de toute notre justice, aussi la parole des hommes est la source ordinaire de nos iniquités.

IX

Il y a certainement des religieux dont la perte éternelle a commencé par l'infraction du silence. En le violant sans scrupule, ils ont perdu la fidélité à la

[1] *Jacob*, 6.

grâce, le recueillement, l'onction et la force intérieure, l'exactitude dans l'observance. Ce relâchement, qui d'abord était peu de chose, a cru insensiblement et les a conduits si loin, qu'ils se sont enfin perdus sans ressource. Prenez garde qu'il ne vous en arrive autant, si vous vous donnez des libertés contraires à votre devoir au sujet du silence.

X

On voit très peu de religieux dans les cloîtres même les mieux réglés qui soient bien intérieurs et véritablement pieux, qui aient une vertu solide et qui cherchent Dieu de tout leur cœur. Cela vient pour l'ordinaire de ce qu'il y en a très peu qui soient bien silencieux. On ne sait quasi plus ce que c'est qu'un silence exact; on le viole à toute heure et en le violant on se répand au dehors et on perd insensiblement tout ce qu'on avait acquis de recueillement et de piété. On ne sent plus d'ardeur pour aller à Dieu, plus de force pour vaincre ses passions et pour renoncer à soi-même.

XI

Il y a des religieux qui ne vont pas chercher les occasions de parler, mais aussi lorsqu'elles se présentent, ils s'empressent de les saisir. D'autres se font scrupule de parler longtemps, mais ils ne s'en font point de dire en passant quelques paroles sans nécessité. Que ces religieux-là sont à plaindre, de perdre, par une lâche complaisance ou pour une satisfaction passagère, tout le mérite d'un silence qu'ils observent d'ailleurs avec assez de fidélité. Voyez si vous êtes du nombre de ces religieux lâches et imparfaits; si cela est, humiliez-vous en devant Dieu et pensez sérieusement à vous corriger de cette faiblesse.

XII

Mon Dieu! où en est, à l'égard du silence, la fidélité que nos pères ont eue et que l'on remarque encore dans les religieux de certains ordres bien réformés? Ces saints hommes passaient toute leur vie depuis leur entrée dans le cloître sans le violer une seule fois, et nous croirions faire beaucoup si nous passions une semaine et même un jour entier sans le rompre. Oh! que nous sommes éloignés de leur vertu! Méritons-nous le nom de religieux auprès d'eux?

XIII

Que c'est une mauvaise marque et un funeste préjugé pour un religieux, surtout pour un jeune homme, que de parler sans scrupule dans toutes les occasions, et d'avoir, soit au dehors, soit au dedans, des liaisons secrètes et des conversations furtives, dont il tâche de dérober la connaissance à ses supérieurs et à ses confrères! Cette conduite fait voir évidemment qu'il n'a nullement l'esprit de son état, qu'il manque de franchise et que si le démon ne possède pas encore son cœur, il a fait auprès de lui de grands progrès. Ce sont là les tristes symptômes d'une âme agonisante, qui est prête de mourir à Dieu, pour vivre au péché et au démon.

XIV

Il y a des religieux qui ne manquent point de prétextes pour justifier leur peu d'exactitude à garder le silence. Tantôt c'est qu'ils se sont trouvés dans des occasions imprévues où ils n'ont pu se dispenser de le rompre. Tantôt c'est que leur vivacité naturelle l'emporte sur le devoir : ils aiment à parler et ils ne sauraient résister au penchant qui les entraîne. Tantôt

c'est qu'ils sont accablés de mélancolie et qu'ils ont besoin d'un peu de conversation pour la dissiper. Vains prétextes, raisons frivoles, qui ne les mettront pas à couvert au jugement de Dieu! Car 1° les occasions ne sont pas une raison pour se dispenser de son devoir; au contraire, c'est alors qu'on doit l'accomplir avec plus de fidélité et faire voir qu'on a de la vertu. Il ne faut pas être grand observateur du silence pour le garder quand on n'a pas occasion de le rompre; c'est en tenant ferme dans les occasions et en résistant aux sollicitations et aux mauvais exemples de ceux qui veulent nous engager à parler que nous faisons voir notre attachement pour le silence. 2° Le vice ne devient pas permis, parce qu'on y a du penchant. Il faut résister à ce penchant et se tenir dans son devoir, malgré les répugnances de la nature. Si l'on gardait le silence par humeur, ce ne serait plus une vertu; il faut le garder par des motifs chrétiens, par des principes de religion, par ces inclinations vertueuses que donne la grâce et qui nous élèvent au-dessus des sentiments de la nature. 3° Enfin, si nous sommes dans l'abattement et dans la tristesse, c'est auprès de Dieu que nous devons chercher notre consolation et non point dans les créatures dont le commerce nous est interdit. Ce prétendu besoin de charmer son chagrin et de dissiper sa mélancolie est une imagination et une chimère; mais quand bien même il serait réel, il ne faudrait pas pour cela prendre la liberté de parler sans le consentement du supérieur, comme on ne mange pas sans sa permission, lorsqu'on a besoin de prendre de la nourriture hors les heures réglées pour les repas.

XV

« Le cloître est une école où les religieux doivent continuellement s'appliquer à l'étude du silence : »

Omni tempore silentio debent studere monachi[1]. On apprend à parler dans les écoles du siècle, mais dans celle de la Religion, on doit apprendre à se taire. Il y a des religieux qui sont moins savants dans cette science après trente et quarante ans de profession, que la première année. Quelle honte pour eux ! N'êtes-vous point de ce nombre ?

XVI

Quand vous serez obligé de parler, ne le faites qu'à regret ; conservez même en parlant un amour intime et sincère pour le silence ; gémissez dans le fond de votre cœur de vous voir réduit à la dure nécessité de perdre dans la conversation ce qui fait la gloire et le mérite d'un bon religieux. Mettez fin à vos discours le plus tôt que vous pourrez. Loin de chercher des prétextes pour lier une conversation ou pour la prolonger, faites en sorte que les nécessités même les plus justes et les plus indispensables puissent à peine vous arracher une parole. Vons devez être plus réservé à parler, qu'un avare ne l'est à donner son argent et son or ; parce que vous faites une bien plus grosse perte en disant une parole inutile, que ne fait un avare lorsqu'il perd une grosse somme.

XVII

Votre langue est une épée : il est rare que vous la tiriez, pour ainsi dire, du fourreau, en parlant, sans blesser quelqu'un et vous-même le premier, tantôt par des paroles de médisance, de murmure, de chagrin, de jugement téméraire et autres qui donnent atteinte à la charité ; tantôt par des paroles de vanité, de présomption, d'entêtement et autres, contraires à

[1] *S. Bened. reg., c. 42.*

l'humilité; tantôt par des mensonges, des exagérations, des équivoques et autres paroles qui blessent la vérité; tantôt par des discours qui attaquent quelque autre vertu. Tout cela doit vous obliger à avoir une grande attention sur vous-même lorsque vous parlez, afin qu'il ne vous échappe rien qui puisse intéresser votre conscience.

XVIII

L'homme est capable de dompter, dit saint Jacques[1], *et a dompté en effet toutes sortes d'animaux, les bêtes de la terre, les oiseaux, les reptiles et les poissons de la mer. Mais nul homme ne peut dompter la langue.* C'est une bête farouche qui cause une infinité de désordres quand une fois elle vient à s'échapper. Si l'on veut se mettre à couvert des maux qu'elle cause et des ravages qu'elle fait dans le monde, il faut la tenir en bride par un rigoureux silence. *C'est être parfait,* ajoute le même apôtre, *que de ne point faire de fautes en parlant.* Mais qui de nous peut se vanter d'être arrivé à ce degré de perfection? Tâchons du moins de l'acquérir par une exacte observance du silence. Il faut savoir se taire pour apprendre à parler avec circonspection.

XIX

Lorsque nous ouvrons la bouche pour parler, c'est comme si nous ouvrions la porte de notre cœur à l'ennemi pour y entrer; il le fera sans doute, si nous ne mettons une forte garde à cette porte pour l'en empêcher. Mais quelle est la garde assez forte pour empêcher une armée entière d'ennemis d'entrer par une porte ouverte! Un auteur a remarqué vingt-quatre espèces différentes de péchés que nous commettons

[1] *Ep., c.* 3.

par la langue. Mais nous pouvons ajouter qu'il n'en est aucune espèce qui n'entre par là et qui ne se serve de notre langue pour établir son empire dans notre cœur. Comment donc pouvons-nous espérer d'empêcher ce grand nombre d'ennemis d'entrer dans notre âme, si nous laissons la porte ouverte? Le sage enchérit encore là-dessus. Il ne dit pas seulement qu'un homme qui ne retient pas sa langue ouvre la porte à l'ennemi; mais il assure qu'il ressemble à une ville qui n'est point enceinte de murailles et où l'on peut entrer de tous côtés, pour piller, brûler et saccager[1]. Combien donc est-il de notre intérêt de nous tenir comme une ville bien murée et bien fermée, par un silence rigoureux!

XX

De tous les péchés, il n'en est point où l'on tombe avec plus de facilité qu'en ceux qui se commettent par la langue : *Linguæ promptissimus lapsus*[2]. Il en coûte souvent beaucoup et il faut prendre des mesures de loin pour pouvoir commettre les autres péchés extérieurs; mais pour ceux de la langue, il n'en coûte rien : on les commet avec un mouvement imperceptible de ce petit membre. Nous sommes les maîtres des autres membres extérieurs, mais nous ne le saurions être de notre langue, sans un secours particulier de la grâce. Lorsque nous parlons, nous ne disons pas seulement ce que nous voulons, mais encore ce que nous ne voulons pas dire. Il n'y a que Dieu qui puisse arrêter et conduire notre langue : *Dei est gubernare linguam.* C'est pourquoi, lorsque nous ne pouvons nous dispenser de parler, nous devons nous adresser à lui, pour le prier de nous mettre dans la

[1] *Prov.*, XXV, 18. — [2] *S. Hieron.*

bouche les paroles que nous devons dire et de nous empêcher d'en proférer qui lui soient désagréables[1].

XXI

En faudrait-il davantage pour nous obliger à garder un silence exact que de savoir ce que l'Evangile nous apprend : Que nous rendrons compte au jugement de Dieu de toutes les paroles inutiles que nous aurons dites, c'est-à-dire que nous en serons punis. Car Dieu, qui punit la perte du temps et l'inutilité de nos occupations, ainsi que nous le remarquons dans la parabole de l'arbre stérile et dans celle du serviteur paresseux qui avait laissé inutile le talent qu'il avait reçu, punit aussi les paroles vaines et oisives que nous proférons. Ah! pourquoi donc nous allons-nous engager de la sorte à souffrir de cruels supplices pour un plaisir aussi frivole que celui que l'on cherche dans des entretiens inutiles? Mais que dis-je, inutiles? lorsque nous rompons le silence, ce ne sont pas seulement des paroles inutiles que nous proférons, ce sont des paroles défendues par nos règles, des paroles contre la volonté de Dieu, des paroles qui ont la désobéissance, la passion et le dérèglement du cœur pour principe et qui par conséquent méritent de plus grands châtiments que des paroles purement inutiles. Je ne comprends pas comment un religieux peut avoir la hardiesse de passer des demi-heures et des heures entières à rompre le silence, quoique sa conscience lui reproche souvent d'agir contre la volonté de Dieu, et qu'en l'offensant de la sorte il s'attire de sévères châtiments. Il faut être bien indifférent à l'égard de Dieu pour trouver du plaisir dans une action qu'on sait lui

[1] Pone, Domine, custodiam ori meo et ostium circumstantiæ labiis meis? « Mettez, Seigneur, une garde à ma langue et à mes lèvres une porte pour les protéger. » *Ps.* 140.

déplaire, et bien insensible à ses propres intérêts pour chercher une consolation passagère dans ce qui doit un jour devenir un supplice en purgatoire.

XXII

Il semble d'abord qu'un silence exact est quelque chose de fort gênant et qu'un homme qui se réduit à l'observer mène une vie bien triste. Mais je puis dire que si le silence est une gène, ce n'est que pour un homme charnel qui met sa consolation dans la bagatelle. Car un homme spirituel qui est véritablement animé de l'esprit de Jésus-Christ et de celui de l'état religieux, loin d'y trouver une gêne, s'en fait un plaisir délicieux, parce qu'il lui sert de moyen pour s'entretenir continuellement avec Dieu, dans la conversation duquel il goûte des délices ineffables. Le silence est le langage de l'âme pour parler à Dieu, comme la parole est le langage pour parler aux hommes. C'est l'art de persuader Dieu et d'en obtenir tout ce que l'on veut. Il est aussi le langage de Dieu pour parler à l'âme, parce que c'est dans le silence qu'il l'instruit des vérités du salut et des mystères divins. Un bon religieux ne voudrait jamais parler aux hommes, et lorsqu'il leur parle, ce n'est qu'à regret, parce qu'il craint toujours qu'en leur parlant il n'interrompe son commerce avec Dieu, ou du moins qu'il n'en diminue la douceur. Il sait par expérience qu'il est presque impossible de parler sans faire quelque perte. Un four ardent perd sa chaleur, un baume précieux, sa vertu, et un vin exquis, sa force et sa douceur lorsqu'on ne les tient pas fermés. C'est ainsi qu'un religieux qui ne tient pas sa bouche fermée par un parfait silence perd toujours quelque chose de sa ferveur, de sa vertu, de sa joie intérieure et de sa force. Que si un religieux fait toujours quelque

perte, lors même qu'il parle par nécessité et avec la permission de ses supérieurs, quelle perte ne fait-il pas dans des conversations inutiles et lorsqu'au mépris de ses devoirs et des règles de la Religion, il parle contre la volonté de Dieu et de ses supérieurs ?

XXIII

Un religieux peu silencieux peut s'appliquer les paroles du sage, qui dit que le cœur de l'insensé est comme un vase brisé : *Cor fatui quasi vas confractum*[1]. Semblable à cet homme dont parle un profane, qui ne pouvait garder aucun secret, il peut comme lui se comparer à un vase fêlé : *Rimis plenus sum.* Son cœur toujours entr'ouvert ne saurait rien garder. Les onctions célestes dont il s'était rempli dans l'oraison et dans la retraite, les instructions et les avis salutaires qu'on lui avait donnés, les vérités divines qu'il avait puisées dans de saintes lectures, tous ces parfums précieux se répandent au dehors, s'évaporent et se perdent dans des conversations inutiles, et le Saint-Esprit ne verse plus ses divines consolations dans ce vase fendu, dans ce cœur entr'ouvert qui ne saurait les conserver.

XXIV

Le propre du sage, surtout du sage chrétien, est de parler peu. Occupé des choses divines et célestes, il ne pense plus à celles de la terre. Engagé dans des entretiens avec Dieu et charmé du plaisir qu'il y goûte, il ne songe point à s'entretenir avec les hommes. Il n'y a que l'insensé qui se répande beaucoup en paroles. *Il a son cœur sur sa langue,* parce qu'il dit tout ce qu'il pense ; au lieu que *le sage a sa langue dans son cœur,* parce qu'il ne parle qu'avec circonspection et

[1] *Eccli.,* XXI, 17.

qu'il ne dit rien que ce que la sagesse lui inspire[1]. Celui-là ressemble à un tonneau vide, qui fait beaucoup de bruit, et celui-ci à un tonneau plein, qui n'en fait que fort peu. Il est surprenant qu'un religieux ayant à traiter avec Dieu de l'affaire du monde la plus intéressante pour lui, qui est celle de son salut : affaire qui demande toute son attention, tous ses soins, tout son temps, emploie néanmoins un temps si précieux à des entretiens vains et inutiles. Oh ! que son aveuglement est grand ! « L'insensé qu'il est, dit saint Bernard, ne prend pas garde à la perte qu'il fait : » *Non advertit insipiens quid amittat*[2]. « Il dit, ajoute ce saint, qu'il veut causer jusqu'à ce que l'heure passe, que le temps s'écoule. Jusqu'à ce que passe cette heure que la miséricorde du Créateur vous a accordée pour faire pénitence, pour obtenir le pardon de vos péchés, pour acquérir la grâce, pour mériter sa gloire ! Jusqu'à ce que le temps s'écoule : ce temps qui vous est donné pour vous concilier la bienveillance du Seigneur, pour vous rendre digne de la société des anges, pour gémir de la perte de votre héritage céleste, pour soupirer après la félicité qui vous est promise, pour exciter votre volonté lâche à pleurer les péchés que vous avez commis. » Lorsqu'un religieux fait un peu d'attention à tous ces devoirs et à grand nombre d'autres dont il est chargé, qui sont d'une importance infinie et qui demandent tout son temps, peut-il se résoudre à le perdre dans des conversations inutiles ?

XXV

Tout nous demande le silence : Dieu, nos intérêts, ceux du prochain. Dieu le demande, parce que nous

[1] In ore fatuorum cor illorum, et in corde sapientium os illorum. *Eccli.*, XXI, 49.
[2] *Serm.* 17 *de div.*

ne pouvons dignement honorer la grandeur infinie de sa Majesté qu'en nous tenant en sa présence dans un respectueux silence ; écouter comme il faut les oracles de sa sagesse, qu'en fermant nos oreilles aux discours des créatures et en nous taisant en sa présence ; satisfaire à sa justice, qu'en demeurant muets aux pieds de son trône, comme des criminels convaincus de leurs crimes, saisis de crainte, pénétrés de douleur, couverts de confusion ; répondre à son amour, qu'en demeurant muets devant lui, comme sainte Madeleine en contemplation aux pieds de son bien-aimé Sauveur. Nos intérêts le demandent, puisqu'il est de notre intérêt que nous nous gardions du péché et que nous nous avancions dans les voies de la justice ; or rien de plus propre pour nous garder du péché que le silence ; puisque par là nous nous mettons à couvert d'une infinité de péchés qu'on ne saurait éviter en parlant : *In multiloquio non effugies peccatum.* Rien encore de plus propre que le silence pour nous avancer dans les voies de la justice, parce qu'il la conserve, la nourrit et la perfectionne en nous : *Cultus justitiæ silentium*[1]. Toutes les vertus se reposent agréablement et sont en sûreté dans le sein du silence ; mais elles tremblent et courent mille dangers, lorsqu'elles sont obligées d'en sortir. Les intérêts enfin du prochain le demandent, parce que le silence lui épargne mille chagrins que nous lui causons par nos discours et le met à couvert d'une infinité de péchés où nous l'engageons en parlant.

XXVI

On remarque assez souvent que des religieux, qui ont d'ailleurs la crainte du Seigneur et qui ne voudraient pour quoi que ce soit violer ses commande-

[1] *Isaï*, XXXII, 17.

ments, ne sont nullement exacts à garder le silence. Ils le violent souvent et parlent sans façon dans toutes les occasions et ils font à peu près de même à l'égard des autres observances. Quelle idée doit-on avoir de ces sortes de religieux? On doit dire qu'ils sont tout au plus bons chrétiens, puisqu'ils gardent, comme on le suppose, les commandements de Dieu ; mais qu'ils sont de mauvais religieux, puisqu'ils n'observent pas leurs règles, en particulier celle du silence, qui après les vœux est une des plus importantes et qui a de plus grandes suites. Sur quoi l'on doit remarquer qu'il faut d'autres qualités pour faire un bon religieux que pour faire un bon chrétien. Un homme peut passer pour bon chrétien lorsqu'il est fidèle à garder les commandements de Dieu ; mais il ne mérite pas le nom de bon religieux, si à l'observation des commandements de Dieu, il ne joint la fidélité à garder les règles de la Religion ; et par conséquent celui qui ne garde nullement le silence prescrit par sa règle ne doit point passer pour bon religieux. Difficilement même peut-il être bon chrétien, parce qu'il n'est guère possible qu'en parlant beaucoup, on ne donne souvent des atteintes considérables aux commandements de Dieu et qu'on ne se souille de quantité de péchés. Un religieux, pour être bon chrétien, doit aimer Dieu de tout son cœur ; mais peut-il dire qu'il l'aime de tout son cœur, lorsque par la transgression du silence et des autres pratiques que sa règle lui prescrit, il fait des choses qui sont contre la volonté de Dieu et qui lui déplaisent ?

XXVII

Il y a des occasions où l'on peut, même sans vertu, s'abstenir de parler, comme lorsqu'une humeur mélancolique nous porte au silence ou que nous ne

pouvons converser qu'avec des gens qui ne sont point de notre goût. Il y en a d'autres où il faut du moins une vertu médiocre pour retenir sa langue : comme lorsqu'ennuyés d'une longue solitude, nous nous sentons portés à aller dissiper notre ennui par quelque conversation ; ou lorsque gros de quelque nouvelle que nous aurons apprise ou de quelque événement favorable qui nous sera arrivé, nous sentons en nous-même une démangeaison d'en aller faire part à nos amis. Il y a enfin d'autres occasions délicates, où pour garder le silence, l'on a besoin d'une vertu héroïque et consommée : par exemple, lorsque chargé d'injures et des calomnies les plus atroces, vous les écoutez sans dire mot et sans rien perdre de votre tranquillité ordinaire ; lorsque persécuté et maltraité fort injustement, vous n'ouvrez pas la bouche pour vous plaindre de l'injustice qu'on vous fait et de la dureté avec laquelle on en use en votre endroit ; lorsqu'après une belle action capable de vous attirer l'estime et les applaudissements des hommes, ou après avoir reçu quelque marque éclatante d'honneur et de distinction, vous vous renfermez dans les bornes de la modestie et vous refusez à votre amour-propre le plaisir d'en parler dans les compagnies et de s'en faire un mérite devant les hommes. Or, comme un religieux est obligé par état de tendre aux vertus les plus sublimes et les plus parfaites, il ne lui suffit pas de garder le silence par humeur, ou dans ces occasions journalières qui ne demandent qu'une vertu médiocre ; il doit encore l'observer dans ces occasions fâcheuses, où l'homme accablé du poids de ses disgrâces se croit en droit d'éclater en plaintes et en murmures, et dans ces heureuses conjonctures où l'amour-propre content et flatté ne cherche qu'à se livrer à la joie et à se répandre dans des discours propres à repaître sa vanité.

Le silence dans ces occasions pressantes fait avec bien plus de raison la gloire et la couronne d'un religieux, que celle d'un homme de probité, comme disait un ancien philosophe : *Silentium corona viri boni.*

XXVIII

Il n'appartient pas seulement au silence de réprimer notre langue et de l'empêcher de se répandre en des discours inutiles ; il doit encore la régler lorsque nous sommes obligés de parler. Voici donc les principales règles qu'il faut observer en parlant : 1° Ne parler que lorsque le Saint-Esprit délie, pour ainsi dire, notre langue, en nous inspirant de parler, dans les occasions où l'obéissance le demande et où quelque raison légitime approuvée de nos supérieurs l'exige. 2° Parler peu et ne dire précisément que ce qui est nécessaire. « Il faut, dit à ce propos un saint Père, prolonger notre discours lorsque nous parlons à Dieu et l'abréger lorsque nous parlons aux hommes : » *Cum Deo, multis ; cum hominibus, paucis loquere* [1]. 3° Il faut peser tout ce que l'on dit, afin qu'il ne nous échappe rien qui puisse déplaire à Dieu ou qui soit contraire à nos obligations. Nous devons, pour ainsi dire, mettre toutes nos paroles dans la balance des jugements de Dieu, avant que de nous permettre de les proférer au dehors, pour voir s'il ne s'y trouve pas quelque chose qui puisse nous attirer sa condamnation : *Ori tuo fac stateram* [2]. 4° « Il faut parler si utilement que ce que vous dites vaille mieux que votre silence. *Tunc solum loquendum est, quando plus proficit quam silentium..... Aut tace, aut dic meliora silentio* [3]. 5° Il faut parler

[1] *S. Ephrem.*

[2] « Ayez une balance pour peser ce qui sort de votre bouche. » *Eccli.*, XVIII, 29.

[3] *S. Chrys.*

avec simplicité, évitant toutes les manieres affectées de parler du siècle ; avec humilité, ne proférant aucune parole qui ressente l'orgueil ; avec douceur, ne disant rien de dur, de choquant, de désobligeant ; avec vérité, évitant tout mensonge ou équivoque ; avec retenue, réprimant toutes les démangeaisons de parler et n'interrompant personne ; avec gravité, se gardant de toute parole légère, ne parlant point avec trop de précipitation ; avec modestie, parlant bas ou d'une voix qui ne soit pas trop élevée et évitant tout geste et toute attitude peu séants.

XXIX

Ne gardez pas un silence d'idole ou de bête, qui ne soit réglé ni par la piété ni par la raison. Que votre silence soit spirituel et divin ; qu'il vous serve de moyen pour vous appliquer aux choses célestes et pour vous unir étroitement à Dieu. Que ce ne soit point un silence stupide, qui vous entretienne dans une triste et morne oisiveté ; que ce soit un silence religieux qui vous remplisse de ferveur et de zèle pour la gloire du Seigneur. Il ne faut garder le silence avec les créatures que pour s'entretenir avec le Créateur. On voit quelquefois des religieux assez silencieux, mais qui ne gardent le silence que par mélancolie, par chagrin, par humeur, et qui en le gardant ne s'occupent de rien moins que de Dieu. Ce n'est pas là le silence que doit observer un religieux. Ce n'est pas là une vertu religieuse ni chrétienne, c'est un défaut grossier. On profane, par cette conduite, une pratique si sainte et elle devient une inertie dont on rendra compte à Dieu : *Reddent rationem pro otioso silentio*[1]. Le véritable silence ne doit avoir que Dieu

[1] « On rendra compte d'un silence d'inertie. » *S. Basile.*

pour principe et pour fin ; il ne doit être observé que par le motif de plaire à Dieu et de s'unir à lui. Prenez donc garde de perdre par votre inapplication aux choses de Dieu le mérite et le fruit de votre silence.

CHAPITRE XIV

DE L'ORAISON

I

Il n'y a rien de plus important à l'homme que la prière, parce qu'il n'y a rien qui lui soit plus essentiel que l'obligation de rendre à cet Etre souverain, créateur et modérateur de l'univers, ses respects, ses hommages, ses profondes adorations; de faire remonter jusqu'à lui, par de continuelles actions de grâces, les bienfaits qu'il en a reçus et qu'il en reçoit à tout moment, et d'implorer continuellement son secours dans les besoins continuels qui le pressent. Mais il est encore plus essentiel à un religieux de prier qu'au reste des hommes, parce que sa consécration au service de Dieu lui impose une nouvelle obligation de vaquer à la prière. Il n'est pas seulement obligé de prier par le devoir que lui impose la nature et la qualité de chrétien, mais encore par l'engagement particulier de son état. Le nom de religieux marque que la pratique de la vertu de Religion doit faire son occupation et son caractère particulier; or, un des principaux devoirs de cette vertu est d'offrir des prières et des sacrifices à la Majesté divine. Vous ne pouvez pas posséder la vertu de Religion sans prier, ni par conséquent être religieux sans être un homme de prière.

II

Les religieux doivent être, par la force et par l'efficacité de leurs prières, les soutiens du monde, les génies tutélaires des royaumes et des empires, les refuges des peuples, la consolation des misérables, le rempart de l'Eglise, le remède aux maux qui l'affligent, la terreur des démons, la joie des anges et en quelque sorte les maîtres de tous les trésors du ciel. Ils doivent être des hommes consommés dans l'art de prier et en quelque sorte tout-puissants par la force de leurs prières, à la vertu desquelles Dieu ne puisse rien refuser. Voilà ce que vous devriez être ; mais combien s'en faut-il que vous le soyez ?

III

La vie d'un religieux doit être une oraison continuelle. Il lui doit être aussi naturel de prier que de respirer. La cessation de la prière lui doit paraître comme une espèce de mort pour son âme, ainsi que la cessation de la respiration l'est pour son corps : parce que l'interruption de la prière, faisant cesser l'union sensible et active que l'âme a avec son Dieu, par qui elle vit, cette âme défaille en quelque sorte, lorsqu'elle cesse de prier.

IV

Un religieux doit toujours être occupé de Dieu, et tous les moments qu'il lui dérobe par une dissipation volontaire sont des moments perdus qui lui deviennent inutiles pour le salut ; il doit même regarder comme funeste le mauvais usage qu'il en fait. « L'oubli volontaire de Dieu est, selon la maxime des anciens solitaires, comme une espèce d'apostasie et de fornication spirituelle de l'âme qui quitte son Dieu et son

adorable et légitime époux, en détournant son esprit de lui, pour offrir en quelque sorte l'encens de ses pensées aux créatures et s'unir à elles comme à des époux étrangers : » *Toties se a summo bono sentiat recessisse, quoties se ab illius intuitu deprehenderit separatum; fornicationem judicans, vel momentaneum a Christi contemplatione discessum* [1].

V

Qui peut voir sans quelque indignation ces religieux dissipés, qui, ou possédés par l'amour des plaisirs sensibles, après lesquels ils courent avec un honteux empressement, ou liés d'amitié avec un tas de séculiers, avec qui ils consument dans des entretiens inutiles un temps infini ; ou uniquement occupés du soin des choses temporelles, au sujet de quelque petit emploi dont ils se trouvent chargés et dont ils abusent perpétuellement, ne pensent à rien moins qu'à prier et ont même une secrète aversion pour la prière. Que si la crainte de s'attirer les reproches de leurs supérieurs et le mépris de leurs confrères les oblige quelquefois à vaquer à cet exercice, ils s'en acquittent avec une négligence qui semble plus propre à irriter la colère de Dieu qu'à en obtenir des faveurs. Il faut avouer que ces sortes de religieux connaissent bien peu leur état et en remplissent bien mal les obligations, puisqu'une des plus essentielles est de prier sans cesse et de prier d'une manière si excellente, qu'ils attirent les bénédictions du ciel sur eux et sur toute l'Eglise.

VI

L'oraison est un trésor infini de toute sorte de biens et de richesses. Une âme qui possède le don d'oraison

[1] *Cass. Coll.* I, *c.* 13.

est infiniment riche; elle a tout ce qu'elle peut souhaiter, parce que l'oraison lui apporte tous les biens avec elle. Il faut chercher ce trésor avec une ardeur, un désir et une application pareille à celle d'un homme qui cherche un trésor inestimable, plein de l'espérance de le trouver.

VII

L'oraison est la nourriture, le vêtement et la gloire de notre âme. Un homme d'oraison est par rapport à Dieu ce que sont les grands seigneurs par rapport au monde, c'est-à-dire toujours en festin, toujours couvert magnifiquement, toujours dans le plaisir, toujours auprès de la personne du Roi des rois. Soyez donc homme d'oraison, et vous passerez vos jours sur la terre dans le plaisir, dans la gloire et dans l'abondance des biens célestes.

VIII

Un homme qui ne prend point d'aliment ne peut que mourir de faim et de faiblesse : ainsi, la prière étant la nourriture de notre âme, celui qui ne prie point ne peut attendre que la mort. Il vous est aussi nécessaire de prier pour conserver la vie de votre âme, que de manger pour conserver celle de votre corps. C'est se mettre à table que de se mettre en prière. Mais souvent nous ressemblons à ces personnes qui, rassasiées d'ailleurs, ou entièrement dégoûtées, sont à table sans manger; puisque nous nous mettons si souvent en prière sans prier.

IX

Un pauvre mendiant qui ne possède rien ne vit que d'aumône : la quête fait toutes ses rentes et toutes ses richesses, elle est son unique ressource. Nous sommes

tous de vrais mendiants en ce monde : *Ego autem mendicus sum et pauper*[1]. Nous ne vivons que des aumônes que nous recevons de la libéralité de Dieu ; nous n'avons que ce que nous obtenons de lui par nos prières. La prière fait toutes nos richesses ; c'est notre unique ressource ; ayons-y donc recours dans tous nos besoins et gardons-nous de la négliger.

X

On ne peut se sauver sans la grâce ; mais quelque inclination qu'ait le Seigneur à nous la donner, il ne nous la donne pourtant généralement que lorsque nous la lui demandons, selon la remarque de saint Augustin : *Deus dare vult, sed non dat nisi petenti*[2]. Dieu, qui nous a prévenus des premières grâces sans qu'il y ait eu rien de notre part, veut que par nos soins nous nous rendions dignes des secondes. « Mais il n'y a que ceux qui prient, dit saint Augustin, qui méritent de les recevoir : » *Nullum credimus, nisi orantem, auxilium a Deo promereri*. D'où il faut inférer qu'on ne saurait se sauver sans la prière non plus que sans la grâce. Comme vous avez continuellement besoin du secours de la grâce, vous avez aussi continuellement besoin de la prière. Une prière ardente et continuelle attire du ciel des secours si abondants, que tout devient aisé et qu'on s'établit par cette voie dans une espèce de sûreté pour le salut.

XI

Un homme sans oraison est un soldat sans armes, dit saint Thomas. Il ne doit s'attendre qu'à être vaincu

[1] *Ps.* xxxix, 18.
[2] « Dieu veut donner, mais donner à celui qui demande. » *S. Aug. in Ps.* 100. — Telle est la voie *ordinaire* de la Providence. E.

à la première attaque. Armez-vous donc de l'oraison, si vous ne voulez tomber entre les mains de vos ennemis : vous ne sauriez sans son secours vous garantir de leur fureur. Il n'y a qu'elle qui puisse parer leurs traits enflammés, dissiper leurs malicieux conseils, rendre leurs puissants efforts inutiles.

XII

Faire du progrès dans l'oraison est en faire dans toutes les vertus. Vous vous y avancerez à vue d'œil si vous êtes homme d'oraison, mais vous vous relâcherez infailliblement si vous venez à négliger la prière. Ayez donc pour l'oraison le même zèle que vous devez avoir pour votre avancement dans toutes les vertus.

XIII

Les hommes ont d'ordinaire recours aux autres hommes et aux moyens humains dans les affaires qui leur surviennent et dans les besoins qui les pressent; s'ils s'adressent au Seigneur, ce n'est qu'à la dernière extrémité et lorsqu'ils n'ont plus de ressource. Mais pour vous, il faut que dans toutes vos nécessités vous ayez d'abord recours au Seigneur par la prière et que vous vous jetiez avec une humble confiance entre les bras de son infinie charité. Il vous accordera très certainement tous les secours qui vous seront nécessaires. Dieu n'est pas, comme les hommes, insensible à nos misères et infidèle dans ses promesses : il vous protégera infailliblement dans toutes les occasions, si vous l'en priez comme il faut, ainsi qu'il vous l'a promis.

XIV

Est-il au monde un entretien plus doux, plus utile et plus glorieux pour vous que celui que vous avez

avec Dieu dans l'oraison? Elle vous élève dans le ciel ou vous crée un ciel sur la terre pour vous faire goûter par avance la félicité des bienheureux. Elle vous unit à Dieu et vous transforme heureusement en lui : *Oratio est transformatio hominis in Deum*[1]. Pourquoi donc ne quittez-vous pas tous les entretiens des créatures; pourquoi ne fuyez-vous pas le commerce des hommes pour avoir le bonheur de converser avec Dieu et de vous unir avec lui dans la prière? Ayez donc désormais le soin et l'adresse de vous dérober à leur compagnie pour vaquer à l'oraison.

XV

Les jours d'un homme d'oraison valent les semaines et les mois entiers des autres hommes, parce qu'il remplit tous ses moments de saintes pensées, d'élévations de cœur vers le ciel et de pieux mouvements qui le tiennent dans une continuelle union avec Dieu. Attentif à toutes les occasions de pratiquer la vertu, il les embrasse avec ardeur et n'en laisse échapper aucune. Embrasé d'un ardent amour pour Dieu, il relève ses actions ordinaires par le prix que la charité a coutume de leur donner; il entreprend pour sa gloire plusieurs œuvres de surérogation; il lui fait à toute heure une infinité de sacrifices en lui immolant les sentiments les plus tendres de la nature et les intérêts les plus délicats de l'amour-propre. Si vous voulez donc vous amasser un trésor de mérites dans le ciel et vous y préparer une riche couronne, étudiez-vous particulièrement à devenir un homme d'oraison.

XVI

La prière est un moyen admirable pour satisfaire

[1] *S. Joannes Damascenus.*

toute l'ardeur de notre zèle au service du Seigneur et une heureuse ressource pour nous, dans l'impuissance où nous nous trouvons quelquefois de pratiquer plusieurs bonnes œuvres. Quelque désir que nous ayons de servir Dieu, souvent il ne nous est possible, faute de talents ou d'occasions, de faire que très peu de chose pour sa gloire; mais nous pouvons par nos prières faire des choses excellentes et en grand nombre. Nous ne pouvons, par exemple, nous transporter dans tous les lieux de la terre habitable pour y exercer les œuvres de charité, y donner l'aumône aux pauvres, y servir les malades, y consoler les affligés, y secourir tous ceux qui sont dans le besoin; mais nous pouvons par nos prières procurer aux pauvres, aux malades, aux affligés et à tous ceux qui sont dans la souffrance tous les secours qui leur sont nécessaires. Il nous est impossible d'aller en même temps soumettre au joug de la foi, par la prédication de l'Evangile, les nations infidèles, ramener les hérétiques à l'Eglise, retirer les pécheurs de leurs égarements; mais nous pouvons, par nos prières, ménager en même temps auprès de Dieu et la soumission des infidèles à la foi, et le retour des hérétiques à l'Eglise, et la conversion des pécheurs à Dieu. Nous ne pouvons enfin nous appliquer tout à la fois à tous les différents emplois dont l'Eglise charge ses ministres pour le bien spirituel de ses enfants, prendre part à toutes les saintes entreprises qui se font pour la gloire du Seigneur, nous employer à toutes les bonnes œuvres qui se font chaque jour dans l'Eglise; mais nous pouvons par nos prières avoir encore plus de part à tout cela que ceux qui y donnent leurs soins à l'extérieur et qui en sont regardés comme les auteurs. Car il faut remarquer que Dieu et l'homme concourent à tout le bien qui se fait chaque jour dans l'Eglise, mais Dieu y a bien plus de part que

l'homme. C'est lui qui fait presque tout, et ce sont les prières qui l'obligent à y mettre la main et à faire réussir heureusement toutes choses. Si donc vous êtes dans l'Eglise comme un membre inutile, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même ; puisqu'il ne tient qu'à vous, quelque dépourvu de talents que vous soyez, d'y avoir par vos ardentes et continuelles prières la principale part.

XVII

Si nous sommes misérables, il semble que nous ne sommes point à plaindre puisqu'il ne tient qu'à nous de mettre fin à nos misères et de devenir riches, puissants, heureux, car nous n'avons pour cela qu'à parler et à le demander au Seigneur. « La prière, dit saint Augustin, éloigne de nous tout ce qui peut nous nuire ; elle est un remède général et souverain à tous nos maux : » *Per orationem cuncta noxia procul effugantur*[1]. « Elle est, dit saint Jean Chrysostome, un port favorable à ceux qui sont battus de la tempête, une ancre pour ceux qui sont agités par les flots, un bâton pour ceux qui sont chancelants, un trésor pour ceux qui sont pauvres, une assurance pour ceux qui sont riches, un remède pour ceux qui sont malades, un préservatif pour ceux qui sont sains : » *Oratio portus tempestate jactatis, fluctuantibus anchora, scipio titubantibus, pauperum thesaurus, divitum securitas, morborum curatio, custodia sanitatis*[2]. Et comme il dit dans un autre endroit : « Elle est l'origine, la mère, la source, la racine de tous les biens : » *Author, parens, fons, radix bonorum omnium est oratio*[3]. Mais je ne prétends point parler, poursuit ce Père, de la

[1] *Serm. 2 de orat.* — [2] *Hom. 31 ad pop. Ant.* — [3] *Hom. 30 ad pop. Ant.*

prière lâche, faible, indifférente, je parle de celle qui est vive, qui part d'un cœur contrit et humilié et qui est accompagnée de toutes les qualités qui peuvent la rendre agréable à Dieu. Il ne nous écoute que lorsque nous prions comme il faut, et « Si nous ne recevons pas ce que nous demandons, c'est une marque certaine, dit saint Jérôme, que nous ne prions pas de la manière que nous le devons : » *Si petenti datur, ergo cui non datur, non bene petivit.*

XVIII

La principale disposition pour l'oraison est la pureté de cœur et la pratique fervente des vertus. L'on s'approche du Seigneur dans l'oraison pour jouir de ses divins entretiens, mais il ne permet qu'aux âmes pures de l'approcher avec cette intimité qui est leur privilège. Elles doivent laver leurs vêtements et se purifier de toutes leurs souillures avant que de se présenter devant lui. L'oraison est le paradis de la terre; mais rien de souillé n'entre dans ce paradis; il faut être pur pour y avoir accès. On voit et on possède Dieu en quelque sorte dans l'oraison; mais il ne se laisse voir et posséder qu'aux âmes pures. Elles sont comme de chastes épouses qui se conservent toutes à leur bien-aimé et leur bien-aimé est aussi tout à elles dans l'oraison : *Ego dilecto meo et ad me conversio ejus.* Les serviteurs fidèles qui ont travaillé avec beaucoup de zèle pour les intérêts de leur maître en reçoivent aussi un favorable accueil dans l'oraison. Il récompense leurs services en les faisant entrer dans la participation de la joie et des consolations de son divin Esprit.

XIX

Pour pouvoir approcher du Seigneur pendant l'orai-

son, il faut s'éloigner des créatures pendant le jour, éviter la dissipation, se tenir dans le recueillement. Le Seigneur est un Dieu jaloux, qui ne peut souffrir que nos âmes, appelées à l'honneur d'être ses épouses, cherchent leur consolation ailleurs qu'auprès de lui. Lorsque nous allons la chercher dans de longs et vains entretiens avec les créatures, il nous ferme la porte et se tient caché pendant l'oraison. D'ailleurs les idées dont nous nous sommes rempli l'esprit dans les conversations l'offusquent pendant notre prière et ne lui permettent pas de s'appliquer à Dieu. Elles forment comme un nuage épais qui nous empêche de voir ce divin Soleil ou comme une nuée de mouches importunes qui troublent notre repos et ne nous permettent pas de nous appliquer à la considération des vérités divines avec la tranquillité nécessaire pour les goûter. Notre imagination est comme un cheval fougueux ; si vous la laissez échapper et courir pendant le jour, vous n'en serez pas le maître pour la ramener pendant l'oraison. Il faut la tenir attachée pendant le reste du temps, si vous voulez qu'elle ne vous échappe point pendant la prière.

XX

Ce n'est pas sans raison que l'apôtre saint Pierre nous exhorte à veiller dans nos oraisons [1], car il n'est rien de si nécessaire pendant la prière que cette vigilance ; parce que d'un côté le poids de la corruption de notre nature, qui nous entraîne toujours vers les choses sensibles, nous empêche de fixer notre esprit aux choses célestes, et que d'autre part le démon nous suggère toujours des pensées inutiles ou mauvaises. Faute de vigilance et d'attention sur nous-même, notre esprit s'égare et se perd à tout moment ; il passe

[1] I *Pet.*, IV, 7.

d'objet en objet et court après tous les fantômes qu'une imagination volage et déréglée lui présente : en sorte que tout le temps de l'oraison se passe dans des distractions continuelles et que nous n'en tirons presque aucun fruit.

XXI

La ferveur n'est pas moins nécessaire pendant la prière que la vigilance. C'est elle particulièrement qui bannit les distractions. Les mouches, dit l'abbé Pimène [1], et saint Bonaventure après lui, ne s'approchent point d'un vase qui est bouillant ; ni les distractions, d'un cœur qui est tout brûlant de ferveur dans sa prière. La ferveur donne encore à notre oraison la force de monter vers le ciel, de pénétrer jusqu'au trône de Dieu, de lui faire une sainte violence pour l'obliger de nous accorder nos demandes. « La prière est le désir du cœur, et un continuel désir est, au sentiment de saint Augustin, une continuelle prière : » *Desiderium tuum oratio tua est et continuum desiderium continua oratio* [2]. Pour bien prier, il ne faut que désirer fort ardemment les biens célestes. Nos désirs doivent être ardents et empressés, afin que Dieu les écoute. Il veut qu'ils soient en quelque sorte infinis, comme les biens que nous lui demandons sont d'une excellence infinie : *Ego expeto a te desiderium infinitum* [3]. « Il prétend, dit saint Augustin, que dans l'oraison nous excitions en nous les plus ardents désirs que nous pouvons concevoir, afin de dilater par là notre cœur et de le rendre capable de contenir les riches dons qu'il nous a préparés : » *Dominus vult in orationibus exerceri desiderium nostrum, quo possimus capere*

[1] *In vit. Patr., l.* III, *c.* 39. — [2] *In Ps.* 37.
[3] « Je veux de toi un désir infini. » *N.-S. Jésus-Christ à S. Cath. de Sien., Dial.* 30.

quæ præparat dare[1]. Il se fait un plaisir, au sentiment de saint Jean Chrysostome, d'enrichir des plus précieux dons de la grâce une âme qui les désire avec une ardeur extrême : *Animam spiritualibus inhiantem gratia donis locupletat Dominus*[2]. C'est pour cela, dit saint Augustin, que quand nous le prions, ce doit toujours être avec une volonté enflammée du désir de recevoir l'effet de nos demandes. *Inhiante voluntate poscamus*[3]. La prière est encore la voix et la parole du cœur; mais cette voix, pour se faire entendre de Dieu et l'obliger à nous accorder nos demandes, doit former un cri qui s'élève avec force jusqu'à son trône. C'est ce cri du cœur qui perce le cœur de Dieu et qui le porte à avoir compassion de nos misères.

XXII

C'est l'humilité qui nous attire les favorables regards du Seigneur pendant la prière : *Respexit in orationem humilium*. La prière de celui qui s'humilie perce les nues. Les autres vertus vont bien frapper à la porte de la grâce, mais c'est l'humilité qui l'ouvre et qui nous obtient tout ce que nous désirons. Ne vous présentez donc jamais à la prière que dans de profonds sentiments de votre bassesse, de votre misère et de votre néant. Reconnaissez-vous indigne de paraître en la présence du Seigneur et d'en recevoir aucune grâce ; avouez ingénuement que vous avez plutôt mérité les plus rigoureux châtiments de sa justice que les bénignes effusions de sa miséricorde. Plus vous vous abaisserez et vous reconnaîtrez indigne des grâces du Seigneur, plus vous vous en rendrez digne.

XXIII

Une entière et parfaite confiance aux bontés du Sei-

[1] *Ep.* 130. — [2] *Hom.* 4 *in Genes.* — [3] *Ep.* 137.

gneur est un grand moyen pour en obtenir ce que nous lui demandons. Quand on s'adresse aux hommes pour leur demander quelque chose, on a lieu de se défier d'obtenir ce qu'on désire, dans quelque pressant besoin qu'on se trouve, parce que l'on ne sait pas s'ils voudront ou s'ils pourront nous l'accorder. Mais à l'égard de Dieu, on ne peut sans lui faire injure avoir la moindre défiance. Car on ne peut pas douter qu'il ne puisse nous accorder tout ce dont nous avons besoin ou qui nous est avantageux, puisqu'il est tout-puissant; on ne peut pas non plus douter qu'il ne le veuille, puisqu'il est infiniment bon, qu'il nous l'a promis et qu'il nous a même commandé de nous adresser à lui comme à notre père pour le lui demander. Affermissez-vous donc, quand vous priez, dans l'espérance que Dieu vous accordera certainement ce que vous lui demandez ou quelque chose de meilleur.

XXIV

Nous nous rebutons trop facilement lorsque Dieu ne nous accorde pas d'abord l'effet de nos demandes. Il faut persévérer dans la prière et porter avec patience les retardements de Dieu. Isaac, dit saint Jean Chrysostome, demanda à Dieu pendant vingt années la fécondité de Rébecca, son épouse, sans jamais se rebuter, quoique Dieu différât si longtemps à lui accorder sa demande; et vous, si après une ou deux fois que vous aurez prié vous n'obtenez pas votre demande, vous perdez courage et ne priez plus. Il faut faire réflexion que Dieu veut par ce retardement humilier votre orgueil, éprouver votre foi, vous disposer par la patience et par l'ardeur de vos désirs à recevoir la grâce que vous lui demandez. Il veut encore se procurer le plaisir de vous voir souvent auprès de lui, dit le même saint Jean Chrysostome, pour le solliciter de

vous accorder l'effet de vos désirs. Car il ne vous verrait pas si souvent à ses pieds si vous n'aviez rien à lui demander. Il connaît d'ailleurs mieux que vous le temps auquel il vous est plus avantageux de vous accorder votre demande. Abandonnez-vous donc à la sage disposition de sa providence, mais ne cessez jamais de prier. « Persévérez dans la prière avec une constance invincible, quand même plusieurs années s'écouleraient sans que Dieu vous exauçât : » *Et si plures anni transierint, acriter tamen perseverato donec impetres* [1]. Que ses refus ne ralentissent point l'ardeur de votre prière, ni ne vous fassent perdre la confiance que vous devez avoir en sa bonté. Vous devez plutôt l'en remercier comme d'une grâce [2].

XXV

« La prière qui n'est pas soutenue par l'exercice des bonnes œuvres n'a pas grand pouvoir auprès de Dieu : » *Despiciuntur orationes bonorum operum fructibus infœcundæ* [3]. « Ce sont nos œuvres qu'il écoute plutôt que nos paroles : » *Opera sunt quæ exaudiuntur et recte facta* [4]. Il faut que l'oraison et les bonnes œuvres se donnent un mutuel secours ; que les bonnes œuvres soient soutenues par la prière et la prière par les bonnes œuvres [5]. Mais parmi les bonnes œuvres, la mortification et l'affliction du corps et de l'esprit

[1] *S. Basil.*

[2] Ne segniores fiamus, si statim non audiamur. Sive consequamur quod petimus, sive non, perseveremus semper in oratione. Gratias agamus, etiamsi repulsam passi fuerimus. « Ne faiblissons point si nous ne sommes pas exaucés tout de suite. Que nous obtenions ou non l'objet de notre prière, persévérons-y toujours. Rendons grâces à Dieu quand bien même nous en aurions essuyé un refus. » *S. Chrys., hom.* 49 *ad pop.*

[3] *S. Hilar. in Ps.* 58. — [4] *S. Chrys., hom.* 8.

[5] Hæc necessario sibi congruunt, ut oratione fulciatur operatio, et operatione fulciatur oratio. *S. Hier. in c.* 3 *Thren.*

conviennent particulièrement à la prière : ce qui fait dire à saint Léon que le jeûne, sous lequel sont comprises toutes les austérités, donne des ailes à l'oraison pour monter vers le ciel. Ce n'est pas assez que de demander au Seigneur pour obtenir, il faut frapper à la porte. On demande par la prière, on frappe par la mortification et la pénitence. La prière sans le jeûne et la mortification n'est pas moins impuissante dans notre bouche qu'elle le fut dans celle des apôtres, lorsqu'ils prièrent pour la santé de cet homme possédé du démon, dont il est parlé dans l'Evangile.

XXVI

La foi et l'amour divin sont les deux grandes sources de l'oraison. Elle n'est dans le fond que l'exercice de ces deux vertus, qu'un regard de la foi et qu'un mouvement ou une saillie de l'amour. Envisager Dieu et ses adorables perfections par la foi ; lui donner son cœur et se consacrer à sa gloire par l'amour ; considérer ses mystères et ses vérités, les embrasser, les goûter, s'y plaire, s'en nourrir, voilà ce que c'est que faire oraison. Pour y avoir beaucoup d'accès, il ne faut qu'avoir une grande foi et un grand amour. La foi nous doit remplir de respect et nous porter à nous abîmer dans notre néant lorsque nous nous présentons devant la majesté infinie de Dieu. L'amour doit nous embraser et nous mettre tout en feu comme des séraphins. Le manque de respect et d'amour est cause que nous n'avons point d'accès auprès de Dieu dans la prière et que nous la faisons fort mal.

XXVII

Il ne faut rien demander que de grand à un Dieu tout-puissant, infiniment riche, infiniment libéral et

infiniment grand : *Ab omnipotente petitis? aliquid magnum petite*[1]? C'est lui faire injure que de lui demander un peu de boue, un peu de poussière, des toiles d'araignées. C'est néanmoins, dit saint Jean Chrysostome, ce que vous lui demandez dans vos prières quand vous le priez de vous accorder les richesses, les honneurs, les prospérités de cette vie : *De luto, de pulvere, de telis aranearum loqueris.* Il n'y a que les biens célestes et divins qui soient dignes de lui être demandés; c'est-à-dire, sa grâce, son amour, les vertus chrétiennes, son Esprit-Saint, son royaume, la possession de lui-même. Il est d'autant plus disposé à vous les accorder, que non seulement il ne perd rien en donnant, mais qu'il devient plus riche par les dons qu'il vous fait : parce que ses biens se multiplient en vos mains et que le profit lui en revient par la gloire qu'il en retire.

XXVIII

Nous demandons à Dieu et en même temps nous rejetons ses dons. Car n'est-ce pas les rejeter que de leur fermer la porte de notre cœur et de ne vouloir pas nous mettre en état de les recevoir? Notre cœur est un vase, mais c'est un vase plein. Comment pouvons-nous y loger les dons du Seigneur si nous ne le vidons? C'est néanmoins ce que nous refusons de faire. Nous voudrions être remplis des biens du ciel sans rien perdre de ceux de la terre; posséder l'amour de Dieu, sans renoncer à l'amour du monde; acquérir les vertus que nous n'avons pas, sans nous défaire des vices que nous avons. C'est ce qui est impossible. *Exclude malum amorem mundi, ut implearis amore Dei. Vas es, sed adhuc plenus es. Funde quod habes, ut accipias quod non habes*[2]. « Il faut, dit saint Augustin, vider

[1] *S. Aug.* — [2] *Tract. 2 in ep. Joan.*

votre cœur du mauvais amour du monde afin qu'il soit rempli de l'amour de Dieu. C'est un vase qui est plein. Répandez ce qu'il a afin de recevoir ce qu'il n'a pas ; » c'est-à-dire videz-le des vices afin qu'il soit rempli des vertus que vous demandez à Dieu.

XXIX

Nous faisons oraison depuis plusieurs années; cependant nous n'y sommes peut-être pas plus avancés qu'au commencement. Quelle honte pour nous! Mais d'où vient cela? Hé! d'où cela peut-il venir, que de notre peu de ferveur et du peu de disposition que nous y apportons? Nous y sommes extrêmement froids, languissants, inappliqués, et nous ne la faisons presque jamais comme il faut. Comment prendrions-nous l'habitude de la bien faire, en la faisant si mal? Nous menons une vie lâche, immortifiée, sensuelle et remplie de péchés; comment Dieu pourrait-il pendant l'oraison prendre ses délices avec nous? Un maître caresse-t-il un serviteur paresseux et infidèle, qui néglige ses affaires et qui dissipe son bien? Comment est-ce donc que Dieu nous ferait part de ses caresses et de ses faveurs dans la prière, étant aussi négligents et aussi infidèles dans son service que nous le sommes?

XXX

La marque d'une bonne oraison est qu'elle nous rend meilleurs et qu'elle nous applique efficacement à l'accomplissement de nos devoirs, à la correction de nos défauts, à la pratique des vertus solides ; or c'est une illusion qui n'est que trop commune dans le siècle où nous sommes, de faire consister la piété dans les idées et les affections de l'oraison, sans se mettre en peine de bien régler sa conduite. L'oraison doit être

en nous le principe d'une vie sainte, comme une vie sainte doit nous servir de disposition à l'oraison.

XXXI

Prenez garde que votre oraison ne se change en péché, par la manière lâche et négligente avec laquelle vous la faites et qu'au lieu de vous attirer des grâces, elle n'irrite contre vous la colère de Dieu. Les religieux doivent s'étudier à réparer dans l'oraison les fautes que les gens du siècle ont accoutumé d'y commettre et la faire pour cet effet avec une singulière perfection. « Le moyen le plus efficace pour la bien faire, c'est, dit saint Macaire [1], de veiller soigneusement et avec une attention continuelle sur toutes nos pensées. » C'est d'être toujours en garde contre les surprises de l'ennemi, de lui fermer toutes les avenues de notre cœur et d'empêcher, comme parle saint Laurent Justinien, qu'il ne nous dérobe notre esprit. C'est, selon le sentiment de saint Nil, « de rendre en quelque sorte notre âme sourde, muette et aveugle, à l'égard des créatures », et de n'avoir ni commerce ni entretien avec elles [2].

XXXII

Ne quittez point l'oraison pour les dégoûts, les aridités, les langueurs, les inquiétudes que vous y sentez; surmontez courageusement tous ces obstacles et appliquez-vous-y avec une sainte opiniâtreté. Un bien aussi précieux qu'est l'oraison mérite bien qu'on se roidisse pour l'obtenir. Soyez sûr que si vous persévérez à vous y appliquer, vous trouverez enfin cette

[1] Verum orationis fundamentum, est cogitationibus diligenter attendere. *S. Macar. hom.* 6.
[2] Contende ut mentem tuam tempore orationis surdam et mutam reddas. *S. Nil. c.* 9 *de Orat.*

source d'eau vive qui rassasiera abondamment votre soif et ce trésor inestimable qui enrichira votre pauvreté.

XXXIII

Il y a diverses sortes d'oraison. Chacun doit suivre son attrait et faire, de l'avis de son supérieur ou de son directeur, celle qu'il sait par expérience lui être le plus utile. Quand on s'y applique comme il faut, on sent peu à peu monter son esprit à une manière d'oraison qui fait goûter Dieu d'une façon singulière et qui remplit l'âme de lumière, de douceur et de force. Mais dans le commencement il est bon de suivre la méthode ordinaire de l'oraison de raisonnement, de laquelle on retire beaucoup de fruit, pourvu qu'on pénètre bien les vérités sur lesquelles on médite et qu'on les fasse servir à la correction de ses mœurs. Si ensuite on trouve plus de goût et de profit à l'oraison d'affection, ou à quelqu'autre plus élevée, il faut se laisser conduire à l'esprit du Seigneur.

XXXIV

Le Sauveur nous ordonne dans l'Evangile de prier toujours : *Oportet semper orare et non deficere. — Omni tempore orantes* [1]. L'Apôtre y exhorte aussi les fidèles en divers endroits de ses lettres. *Sine intermissione orate. — Orantes omni tempore* [2]. C'est ce que les fidèles des premiers siècles ont tâché d'exécuter ponctuellement. « Nous chantons, dit saint Clément d'Alexandrie, les louanges du Seigneur dans les champs en les cultivant; sur mer en naviguant, et dans quelqu'autre occupation que nous soyons, sachant que Dieu est partout : » *Deum ubique adesse*

[1] *Luc.*, XVIII, 1, 21. — *Id.*, XXI, 36. — [2] I *Thess.*, V, 17. — *Ephes.*, VI, 28.

persuasi, laudantes agros colimus, laudantes navigamus, et in omni alio vitæ instituto, etc. « L'homme spirituel, dit encore le même Père en parlant d'un véritable chrétien, l'homme spirituel priera en tout lieu; toute sa vie sera une prière et une conversation continuelle avec Dieu : » *In omni loco vir spiritualis orabit. Precatio est ei universa vita et cum Deo conversatio.* Les religieux, qui se sont consacrés au Seigneur par leur profession, sont encore plus obligés que le reste des fidèles à cette prière continuelle. Mais le moyen le plus propre pour s'acquitter de ce devoir est de se tenir toujours en la présence de Dieu. C'est pourquoi vous devez cultiver avec grand soin l'exercice de cette présence de Dieu. Ayez donc, autant qu'il est possible, votre esprit toujours appliqué et votre cœur toujours uni à lui. Considérez-vous dans le sein de son essence, pénétré au dedans, environné au dehors et inondé de toutes parts de cet Etre immense, comme une éponge au milieu de la mer, comme un vase de cristal exposé aux rayons du soleil, ou comme un morceau de fer au milieu d'un grand feu. Ou bien regardez Dieu au milieu de votre cœur comme dans son temple ou sur son trône, d'où il contemple tout ce qui se passe en vous. Entretenez-vous continuellement dans le désir de lui plaire ; rendez-lui sans cesse vos devoirs par des actes d'adoration, d'amour, de louange, d'action de grâces, de contrition, de demande et consacrez-lui toutes vos actions. Pour rendre l'application à Dieu plus continuelle, on peut s'entretenir dans une simple vue de Dieu, accompagnée d'un penchant amoureux du cœur; ou bien dans une aspiration, un élancement, une pente ou inclination amoureuse du cœur vers ce divin objet, qu'on fortifie de temps à autre par des réflexions sur ses perfections adorables. Ce simple regard de l'esprit, accompagné d'une douce ardeur du

cœur, cette aspiration ou élancement du cœur, soutenu par les regards de l'esprit, se font pour ainsi dire sans multiplicité d'actes, ou du moins ils ne sont pas nombreux. On demeure collé et attaché fortement à ce divin objet, autant que la fragilité humaine le peut permettre. Cet exercice continuel de la présence de Dieu conserve admirablement la pureté de l'âme, sanctifie nos actions ordinaires, nous porte à en entreprendre d'extraordinaires pour Dieu, nous fait profiter des occasions de pratiquer la vertu, et nous élève insensiblement à une haute perfection. On ne saurait assez s'y appliquer. Il faut pourtant le faire d'une manière douce, libre, aisée, où le cœur ait bien plus de part que la tête.

XXXV

Si votre faiblesse ou vos occupations ne vous permettent point d'être toujours actuellement occupé de Dieu, tâchez du moins de garder ces quatre points : 1° De ne faire jamais aucune action, ni grande ni petite, que vous ne l'ayez offerte à Dieu par une élévation du cœur. 2° De porter votre esprit à Dieu toutes les fois que vous rentrez en vous-même, en sorte que vous ne vous entreteniez jamais volontairement dans des pensées inutiles. 3° De prendre cette bonne habitude de ne laisser jamais passer un quart d'heure sans faire quelque élévation de cœur, dans les occupations même les plus dissipantes. 4° De vous occuper de Dieu par de saintes aspirations dans les intervalles libres de la journée : comme quand on attend le commencement de quelque exercice, quand on va et vient par le monastère. Un bon religieux tourne toujours son cœur vers Dieu, dès qu'il en a la liberté, comme une aiguille touchée de la pierre d'aimant se tourne toujours vers le pôle.

XXXVI

L'oraison est une union du cœur avec Dieu; mais l'union effective du cœur est bien plus parfaite que l'union affective. On a cette union effective avec Dieu quand on fait son adorable volonté; par conséquent, quiconque fait la volonté de Dieu prie d'une manière plus parfaite que celui qui a simplement son esprit et son cœur occupé de lui par des pensées et par des désirs. C'est ainsi qu'en faisant toujours la volonté de Dieu, vous pouvez toujours prier. Il est néanmoins plus parfait de joindre l'oraison actuelle aux actions saintes qu'on fait dans l'ordre de Dieu et pour lui plaire.

XXXVII

Demandez continuellement à Dieu l'esprit de prière; c'est un don inestimable et la source de tous les autres dons. Faites pour l'obtenir tous les efforts possibles. Il n'est rien que vous ne deviez mettre en usage pour vous acquérir la possession d'un si riche trésor.

CHAPITRE XV

DE L'OFFICE DIVIN

I

Un bon religieux va à l'office divin comme à un festin délicieux. Le chœur est son centre. Il n'est jamais si satisfait que lorsqu'il y chante les louanges de Dieu; il regarde comme un honneur incomparable l'avantage qu'il y possède d'assister devant son ado-

rable Majesté, en la compagnie des anges, qui joignent leur voix à la sienne pour lui rendre hommage. Il y accourt tout enflammé d'amour et tout transporté de joie, dès qu'il entend le signal qui l'y appelle, et il quitte promptement tout pour s'y rendre. Voilà les dispositions où vous devez être pour vous acquitter dignement d'un si saint exercice.

II

L'Eglise, qui est une armée rangée en bataille, forme comme une espèce de détachement avancé, lorsqu'au signal de la cloche elle vous appelle au chœur, afin de vous opposer à la fureur de ses ennemis invisibles, qui font sans cesse de nouveaux efforts pour forcer ses retranchements et porter la mort et la désolation dans son camp. Son salut est comme entre vos mains, et si par de vives et ardentes prières, qui sont les armes que ces terribles adversaires craignent le plus, vous ne repoussez vigoureusement leurs puissants efforts, vous vous rendez responsable devant Dieu de tous les progrès qu'ils font et de tous les maux qu'en souffre l'Eglise. Il faut donc que par des aspirations pleines de feu, comme par autant de traits enflammés, vous chargiez continuellement ces dangereux adversaires pendant que vous occupez ce poste. Il faut que nous paraissions tous en la présence du Seigneur avec un cœur brûlant de l'amour divin et consumé dans les flammes de la charité; que nous composions ensemble avec nos frères, pendant le service divin, comme un mur de feu qui serve de rempart à l'Eglise, qui empêche ses ennemis de pénétrer dans le cœur de ses Etats.

III

Mais ce n'est pas seulement aux efforts des démons

que nous sommes obligés de nous opposer pendant le service divin. Il faut encore que nous désarmions en quelque sorte la colère de Dieu, qui, allumée par cette multitude infinie de crimes que les hommes commettent sans cesse, est prête à décocher sur eux les traits de ses justes vengeances. Mais comme son cœur amoureux ne frappe qu'à regret ceux pour qui il conserve toujours des sentiments de père, il aime qu'on arrête le bras de sa justice et qu'on s'oppose aux châtiments qu'elle a résolu de leur faire souffrir. D'où vient qu'il se plaint chez un prophète de ce que personne ne se présente pour l'empêcher de faire porter à son peuple la peine de ses iniquités. Nous devons, à l'imitation de Moïse, nous tenir à la brèche de la muraille, pour empêcher la colère de Dieu d'entrer et de perdre son peuple. Nous devons le porter par nos humiliations et par nos larmes à remettre dans le fourreau l'épée qu'il avait déjà tirée pour frapper; nous devons assiéger de toutes parts son trône, pour forcer en quelque sorte sa miséricorde, par nos prières, par nos respects et par nos adorations, à révoquer l'arrêt qu'il a donné pour le perdre et faire changer les foudres de ses justes vengeances en la douce pluie de ses faveurs et de ses miséricordes. Nous devons enfin nous rendre comme les médiateurs de son peuple auprès de lui, pour apaiser sa justice et pour en obtenir des grâces, au lieu des châtiments dont il le menaçait. Quoique les prières que nous faisons en particulier puissent produire tous ces effets, celles néanmoins que nous faisons en commun ont beaucoup plus de pouvoir auprès de Dieu, comme nous l'apprend saint Jean Chrysostome. *Magna sacri conventus, hoc est, Ecclesiarum vis ac potentia est. Summa vis est orationis multitudinis.* « Elles sont grandes la force et la puissance des saintes assem-

blées : c'est-à-dire des Eglises. Rien n'est fort comme la prière des multitudes[1]. »

IV

N'oubliez rien pour bien chanter ou réciter l'office divin. Comme c'est « l'œuvre de Dieu », ainsi que l'appelle notre saint Patriarche, il faut vous y appliquer avec une ferveur et un zèle dignes de Dieu. Rendez-vous digne d'y chanter ses louanges en vivant comme un ange; brillez-y comme un astre par la vivacité de votre foi et consumez-vous y comme un holocauste d'amour par l'ardeur de votre charité. Que le chœur soit pour vous une fournaise d'amour où vous vous consumiez dans les ardeurs de la charité pendant le saint office. Que chaque parole que vous y prononcez soit comme un feu ou comme une flamme qui sorte de votre poitrine et monte vers le trône de Dieu, pour lui marquer la grandeur de votre amour. Entrez bien dans l'esprit de cette action; faites-en un véritable sacrifice de louange, mais un sacrifice exquis, dont Dieu soit honoré : *Sacrificia medullata offeram tibi.* Que tout ce qu'il y a en vous concoure à louer le Seigneur, votre esprit, votre cœur, votre vie : *Deum toti laudate*[2].

V

Quand vous allez à l'office divin, bannissez entièrement de votre esprit le souvenir des créatures et portez doucement toutes vos pensées vers Dieu; laissez à la porte toutes les affaires temporelles, pour ne penser plus qu'à bien faire votre devoir. Figurez-vous que vous entrez dans le ciel lorsque vous entrez dans

[1] *Hom.* 18 *Cor. hom.*; 2. *De Proph. obsc.* — [2] *S. Aug. in Psal.* 148.

l'église[1] et tâchez de vous pénétrer des mêmes sentiments de respect dont les bienheureux sont remplis devant le trône de Dieu. Dites avec une dévotion singulière l'oraison qui est marquée avant l'office; demandez au Saint-Esprit qu'il vous apprenne à psalmodier en esprit et du fond du cœur; priez-le qu'il vienne prendre possession de votre âme, afin d'y former des sentiments conformes aux paroles que prononcera votre bouche, et que ce ne soit pas vous qui parliez, mais que ce soit lui-même qui parle en vous et par vous.

VI

Le démon s'applique de toutes ses forces à détourner les religieux de l'attention qu'ils doivent avoir durant la psalmodie, pour ravir à Dieu l'honneur qu'il en retirerait et pour les priver eux-mêmes du mérite de cette action. Appliquez-vous de votre côté, avec tout le soin possible, à rendre tous les efforts du démon inutiles: n'oubliez rien pour faire cette action avec la dévotion convenable et d'une manière digne de Dieu.

VII

Pour pouvoir éviter les distractions pendant l'office divin, il faut prendre ses mesures de loin et observer soigneusement les points suivants : 1° Vivre avec une grande pureté de cœur, mortifier bien ses passions, n'avoir de désirs ni d'attachement que pour Dieu. 2° Ne se point dissiper pendant le jour, et si on a des emplois extérieurs, s'en acquitter sans empressement et avec un cœur plus occupé de Dieu que des soins

[1] Ne quis ingrediatur templum curis onustus mundanis; verum hæc omnia foris ante ostium deponamus; ingredimur enim regnum cœlorum. « Que nul n'entre à l'église chargé de soucis mondains : laissons tout cela dehors à la porte du temple : car nous entrons dans le royaume des cieux. » *S. Chrysot., hom. 2 in c. 5. Isai.*

temporels. 3° Au commencement de l'office, tâcher de bien réveiller sa foi sur la grandeur immense de Dieu, à qui on va avoir l'honneur de parler; faire en sorte qu'on soit tout pénétré de respect et tout saisi d'une sainte frayeur de se voir devant une Majesté si redoutable, au milieu des anges qui nous environnent de tous côtés. 4° Rappeler de temps en temps cette pensée et ranimer de nouveau sa foi par des actes réitérés et pleins de ferveur. 5° Dire tout ce qu'on prononce comme de son propre fonds, en sorte que le cœur parle plus que la bouche et qu'il sente et goûte ce qu'il dit; qu'il entre vivement dans les affections qu'expriment les paroles, qu'il en soit tout pénétré. Les personnes qui ne comprennent pas le sens de la lettre peuvent s'entretenir sur les mystères de la passion de Jésus-Christ, qu'elles peuvent partager entre les heures de l'office en assignant un mystère à chaque heure. Ou bien elles peuvent s'occuper de la pensée de la Majesté infinie devant laquelle elles assistent et à qui elles offrent un sacrifice de louanges; ou enfin elles peuvent s'entretenir avec Jésus-Christ présent dans le très saint Sacrement de l'autel. 6° Faire durer le plus qu'on peut les saintes pensées que forme l'esprit et les pieuses affections que conçoit le cœur. 7° Envisager Dieu d'un regard fixe et tranquille ou soutenir réciproquement, avec de grands sentiments d'amour et de respect, son regard qu'il tient toujours attaché sur vous. 8° Quand les distractions sont fortes, à cause de quelque affaire ou de quelque objet qui a échauffé l'imagination, rompre ces distractions par divers actes d'amour, d'adoration, de contrition, d'humilité qu'on formera avec beaucoup de vivacité et de ferveur. 9° Lorsqu'on s'est écarté et qu'on revient à soi, demander instamment pardon à Dieu, s'humilier de sa faiblesse, en gémir profondément, renouveler

avec plus de ferveur son application, conjurer le Seigneur qu'il fixe notre esprit et qu'il attache notre cœur à lui, et y travailler de son côté avec grand effort. Il y en a qui, ayant l'imagination fort vive et fort volage, ne trouvent point de moyen plus propre pour l'arrêter et pour empêcher les distractions que de s'attacher à prendre le sens de chaque verset que l'on chante et de faire là-dessus plusieurs élévations vives et ardentes, particulièrement lorsque l'autre chœur chante, et de continuer ainsi pendant tout l'office. 10° Veiller continuellement sur soi-même, ne point donner occasion aux distractions par des regards légers ou par des paroles inutiles; régler son imagination, mortifier ses sens, être toujours en garde contre l'ennemi, qui rôde sans cesse autour de nous pour nous faire perdre tout à la fois et l'attention que nous devons avoir à l'office divin et le fruit que nous en pouvons retirer.

VIII

Quel sujet de crainte n'avons-nous pas de participer si mal à l'office divin, d'y avoir un si grand nombre de distractions et si peu de bons sentiments, de prendre si peu de précaution et d'apporter si peu de soin pour nous en acquitter dévotement! Ne semble-t-il pas que nous nous moquons de Dieu par l'extrême négligence avec laquelle on nous voit remplir un si saint devoir? Espérons-nous quelque récompense pour un service si mal fait et si indigne d'une majesté si auguste? N'avons-nous pas plutôt lieu d'appréhender de sévères châtiments pour tant d'insouciance? Car il ne faut pas douter qu'on ne pèche et qu'on ne se ruine en récitant l'office sans dévotion et sans respect, en s'entretenant dans des distractions volontaires ou en n'apportant pas toute l'attention et toute la diligence nécessaires

pour les rejeter. Les filles qu'on voit quelquefois dans les cloîtres fort indolentes sur ce point ont particulièrement lieu de craindre que ce malheur ne leur arrive.

IX

Hélas! si nous ouvrions un peu les yeux de notre âme pendant le service divin, nous verrions Dieu plein d'indignation nous reprocher les égarements de notre esprit, l'insensibilité de notre cœur, notre lâcheté, notre tiédeur, nos irrévérences. Nous le verrions, comme il le déclare lui-même par son prophète, nous jeter au visage l'ordure de nos sacrifices solennels et maudire nos bénédictions et nos louanges, parce qu'elles ne viennent pas du fond de notre cœur et qu'il n'y a que la langue qui les prononce : *Maledicam benedictionibus vestris, quoniam non posuistis super cor*[1]. *Projiciam in facies vestras stercus solemnitatum vestrarum*[2]. Ne semble-t-il pas en effet que nous ne faisons pendant le service divin qu'amasser des ordures, par la multitude des pensées et des désirs, non seulement vains et inutiles, mais encore criminels, auxquels nous donnons si facilement entrée dans notre esprit et notre cœur? Mais non seulement nous verrions Dieu dans cette disposition à notre égard, nous verrions encore les saints et les anges irrités contre nous de notre peu de zèle à faire le service de leur souverain Seigneur. Nous verrions les démons se moquer de notre prière et de la manière indigne dont nous honorons Dieu, nous insulter en montant comme en triomphe sur notre tête et sur notre dos et en nous foulant aux pieds, comme saint Macaire les vit faire à l'égard de quelques solitaires relâchés, marquant par là l'empire que leur donne sur nous notre négligence à repousser les distractions[3].

[1] *Malach.*, 22. — [2] *Ibid.*, *v.* 3. — [3] *Ruffin.*, *l.* III, *n.* 43.

X

Comment traitons-nous Dieu durant le service divin ? De l'hostie de louange que nous lui sacrifions, il ne reste souvent que le squelette. Les mouches et les oiseaux des distractions en dévorent toutes les chairs, sans que nous fassions presque aucun effort pour les chasser. Il n'y a que la substance seule de notre action qui demeure à Dieu, ou s'il y a quelqu'autre chose, c'est, selon l'expression d'un prophète [1], comme lorsqu'un berger arrache de la gueule du lion les pattes ou le bout de l'oreille d'une brebis qu'il a presque dévorée. A peine arrachons-nous au démon, de l'hostie de louange qu'il nous a enlevée, quelque reste de psaume ou quelque petite partie d'une heure de l'office. Il emporte tout le corps de la victime par les distractions. Quel honneur en peut recevoir le Seigneur, à qui nous l'avions offerte !

XI

Pensons un peu à ce que nous perdons par notre négligence à nous bien acquitter de l'office divin. Car tandis que notre imagination inquiète et volage se repaît de chimères et d'illusions, nous laissons échapper ce que les prières de l'Eglise catholique renferment de lumières pour éclairer l'esprit, de sentiments pour toucher le cœur, de flammes pour l'embraser, de vérités pour nous instruire, d'exemples pour nous édifier, de conseils pour nous conduire, de mystères pour adorer, de louanges pour glorifier Dieu. Et en cela nous sommes semblables à des insensés ou à des enfants sans raison et sans goût, qui méprisent des diamants et des pierres précieuses d'un

[1] *Amos.*, III, 12.

prix inestimable, pour s'attacher à une bagatelle qui les amuse et les divertit.

XII

Comme les magiciens et les enchanteurs, dit saint Jean Chrysostome, sont saisis et agités de l'esprit immonde, en prononçant ou en chantant les paroles diaboliques avec lesquelles ils invoquent le démon ; ainsi, dit ce Père : « Lorsque nous chantons les psaumes et que nous célébrons le service divin avec la piété convenable à ce saint exercice, nous sommes remplis et saisis de l'Esprit du Seigneur : » *Qui psallunt implentur Spiritu sancto, sicut qui satanica canunt cantica, spiritu immundo*[1]. Nous nous trouvons dans des ravissements et des extases, comme les enfants des prophètes, lorsqu'ils chantaient les louanges de Dieu. Ce n'est plus proprement nous qui parlons, c'est le Saint-Esprit qui parle en nous et notre langue lui sert d'organe pour publier les louanges du Seigneur. Pourquoi donc nous privons-nous par notre négligence du bonheur de posséder cet Esprit-Saint ? Que ne faisons-nous tous nos efforts pour l'attirer dans nos cœurs pendant l'office? Que ne bannissons-nous de notre esprit cette foule de pensées frivoles et inutiles qui lui en ferment l'entrée ? Que ne le lui livrons-nous, afin qu'il en soit entièrement le maître et qu'il l'applique aux choses divines ?

XIII

Nous commençons sur la terre, en chantant les louanges du Seigneur, l'exercice que nous devons continuer pendant toute l'éternité dans le ciel et nous en faisons comme l'apprentissage : *Officium futuræ*

[1] *S. Chrys., hom.* 19 *in Ep. ad Ephes.*

claritatis ediscimus[1]. Nos cantiques sont comme un essai ou comme un prélude des cantiques du paradis. Il faut donc les chanter d'une manière qui ait du rapport avec celle des bienheureux. Quels ne sont pas les transports, les extases, les ravissements des bienheureux dans le ciel, en chantant les louanges du Seigneur ! L'état de faiblesse où nous sommes ne nous permet pas véritablement d'en avoir de si forts, mais il faudrait du moins que nous en eussions quelque commencement et que nous fussions comme eux transportés, extasiés et ravis en quelque sorte pendant un si saint exercice, puisque nous avons comme eux le bonheur d'assister devant le trône de Dieu, qui écoute avec attention tout ce que nous lui disons, puisque la lumière de la foi qui nous en découvre la majesté et la grandeur est une participation de la lumière de gloire dont ils sont revêtus. Faites donc en sorte que la célébration de l'office divin soit pour vous une espèce de transport, d'extase et de ravissement, par la vivacité de votre foi et par l'ardeur de votre amour.

XIV

Ne sommes-nous pas bien malheureux et bien criminels de ne pas faire tous nos efforts pour avoir durant le service divin toute l'attention que nous devons y apporter ! Car lorsque nous sommes attentifs, nous ressentons mille douceurs et mille consolations du ciel ; nous sommes remplis de lumière et de force, nous sortons de l'office tout enflammés du feu de la charité, nous rendons beaucoup de gloire à Dieu et nous nous acquérons une grande récompense dans le ciel : au contraire, quand nous manquons d'attention, nous séchons d'ennui, les inquiétudes et les

[1] *Tertul.*

remords de conscience nous dévorent, nous faisons outrage au Seigneur et nous nous attirons des châtiments de sa part. Puis donc qu'il est si avantageux d'être attentif à l'office divin et que d'ailleurs il en coûte si cher pour y être distrait et inappliqué, pourquoi ne nous donnons-nous pas plus de soin pour avoir l'attention requise ?

XV

Quelle est notre folie de faire si peu de réflexion sur la grandeur et la sainteté de l'action que nous faisons, lorsque nous assistons à l'office divin, et d'avoir si peu de respect pour le Dieu de majesté que nous y adorons ! Les anges tremblent de crainte devant son trône et nous ne faisons que bâiller d'ennui et de lâcheté ; ils sont tout embrasés du feu de la charité, et nous ne sommes que glace ; ils tressaillent de joie et de plaisir, et nous ne faisons que sécher de langueur ; ils ne peuvent enfin détourner les yeux d'un objet si aimable, et nous ne pouvons y attacher un moment les nôtres.

XVI

Il faut convenir que la fragilité humaine ne nous permet pas d'être entièrement exempts de distractions durant le service divin. Elle le permet encore moins aux personnes qui ont l'imagination vive et à ceux qui sont chargés des soins temporels. Mais aussi il faut tomber d'accord que quand on prend bien ses mesures, qu'on passe la journée dans le recueillement, qu'on aime uniquement le Seigneur et qu'on s'applique de toutes ses forces pour bien faire cette action, l'on diminue extrêmement le nombre des distractions volontaires et Dieu pardonne facilement les autres qui viennent de pure fragilité. Faites donc tous vos efforts

pour diminuer les vôtres. Mais il faut pour cela vous proposer de n'en avoir aucune et d'imiter, aussi parfaitement qu'il vous sera possible, les anges et les bienheureux du ciel, qui sont si appliqués en chantant les louanges de Dieu, qu'ils ne le perdent jamais un seul moment de vue.

XVII

Chacun a son talent et sa grâce durant l'office : les uns ont plus de facilité à trouver de nouvelles pensées sur ce qu'ils récitent ; les autres trouvent plus d'ouverture à s'entretenir dans les pieuses affections de la volonté ; d'autres enfin ont plus d'attrait à envisager la majesté de Dieu, à s'enflammer d'amour et à s'abîmer de respect en sa présence. Chacun doit faire un bon usage du talent que Dieu lui a donné. C'est un grand secours, pour s'occuper utilement pendant la psalmodie, d'avoir étudié le sens des psaumes et d'avoir lu les ouvrages que les saints Pères et les interprètes autorisés dans l'Eglise ont fait là-dessus : c'est à quoi il est important de s'appliquer.

XVIII

Quelle différence entre un office célébré avec attention, avec ferveur, avec zèle, et un office fait avec distraction, avec négligence et lâcheté! Le premier est comme un parfum délicieux qui monte jusqu'au trône de Dieu, qui embaume tout le paradis et qui nous en attire mille grâces ; le second est au contraire comme une fumée malsaine qui irrite en s'élevant la colère de Dieu, qui provoque l'indignation des anges et nous attire des peines et des châtiments du ciel. L'un est comparé par les saints Pères au concert angélique qui forme une harmonie charmante, l'autre, au mugissement des bœufs ou au cri plus désagréable encore

d'autres animaux. Quel jugement doit-on porter de votre manière de psalmodier? Dans laquelle des deux classes mérite-t-elle qu'on vous range? Que vous dit votre conscience là-dessus? Pouvez-vous ne pas mourir de confusion de vous être jusqu'ici acquitté si indignement d'une fonction si sainte et si auguste?

XIX

On a toujours eu dans l'ordre de saint Benoît un zèle tout particulier pour bien célébrer le service divin, et ce zèle est comme un héritage que ce grand patriarche a laissé à ses enfants. Vous n'êtes pas de leur nombre si vous n'êtes animé du même zèle, si vous ne vous rendez extrêmement assidu à l'office divin, si vous n'y chantez avec ferveur et si vous n'y assistez avec beaucoup de modestie, de respect et de dévotion. On s'est aussi toujours appliqué dans les autres ordres religieux qui assistent au chœur à bien faire le service divin. Chacun s'en doit saintement piquer et s'y distinguer, par sa modestie et par sa piété, des corps séculiers, qui pour l'ordinaire commettent beaucoup d'irrévérences dans la célébration du divin office.

XX

On voit quelquefois des religieux qui ne cherchent que des prétextes pour s'absenter du service divin, qui se font un plaisir lorsqu'ils peuvent trouver l'occasion de s'en dispenser, qui n'y vont et n'y demeurent qu'avec peine quand ils sont obligés d'y assister. Que cela est indigne d'un religieux et que c'est avoir bien peu l'esprit de son état! Un bon religieux souffre une gêne intérieure lorsqu'il est obligé de s'absenter de l'office divin; il y a toujours son cœur et son esprit. Loin de se servir du prétexte des incommodités qu'il

souffre et des travaux qu'il a, pour s'en dispenser, il s'y traîne comme il peut quand il est malade, à moins qu'il ne soit tout à fait accablé par le mal. Et il prend si bien ses mesures pour s'acquitter de ses emplois extérieurs qu'il trouve toujours le temps libre pour assister au chœur.

XXI

Après l'office divin, demandez pardon à Dieu des distractions que vous y avez eues et des négligences que vous y avez commises. Purifiez-les dans le sang de Jésus-Christ. Offrez à son Père, pour réparation, toutes les louanges que son Fils lui a données et tous les mérites de sa passion. Joignez-y les louanges que lui donnent les saints et les anges dans le ciel. Tâchez par vos humiliations, par vos larmes et par vos gémissements de donner satisfaction à la Majesté divine pour les fautes que vous y avez faites, et lorsque vous sortez de l'église, que ce soit comme si vous descendiez du ciel, c'est-à-dire tout pénétré de Dieu.

XXII

Notre piété ne doit pas se borner à nous acquitter avec la dévotion convenable de l'office divin, lorsque nous le célébrons publiquement, mais il faut qu'elle s'étende encore à la récitation que divers engagements nous obligent d'en faire quelquefois en particulier. Loin donc d'imiter la conduite de ceux qui le récitent avec une précipitation, un égarement d'esprit et une immodestie, qui d'une œuvre si sainte font une action capable d'attirer sur eux la colère de Dieu, apportez encore plus de soin pour le réciter dévotement en particulier, que lorsque vous le célébrez en public. Car comme vous retranchez à Dieu plus de la

moitié du temps que vous lui donnez au chœur, vous devez le dédommager de cette perte par un nouveau surcroît de piété et de ferveur. Vous étant donc mis dans une posture décente, rappelez toute votre foi et toute votre religion avant que de commencer, pour vous bien pénétrer de la grandeur de cette action. Regardez-vous comme devant le trône de Dieu, qui va écouter tout ce que vous réciterez, sans qu'il en perde une parole, et proposez-vous de vous acquitter de votre service d'une manière qui lui soit agréable. Dirigez ensuite votre intention qui doit être la même qu'avait votre divin Sauveur en louant son Père et unissez vos louanges aux siennes. Invoquez le secours du Saint-Esprit pour la bien faire, puis commencez à réciter votre office : ce que vous devez faire avec gravité, prononçant et articulant toutes les paroles sans en couper ni passer aucune. Faites que votre esprit accompagne autant qu'il se pourra votre langue, ou du moins appliquez-vous à Dieu par une idée confuse et générale de sa grandeur ou de ses perfections. Faites de temps à autre des élévations de cœur vers lui vives et animées ; veillez avec soin sur vos pensées et écartez de votre esprit tous les objets qui pourraient vous distraire. Evitez tout regard léger et toute immodestie et n'interrompez point votre office pour vaquer à des affaires étrangères. A la fin ne manquez pas de demander pardon au Seigneur de toutes les fautes et négligences qui s'y seront glissées.

CHAPITRE XVI

DE LA CONFESSION

I

La confession est un bain mystérieux plein du sang de Jésus-Christ. Nous allons nous laver et nous purifier de nos péchés dans ce bain salutaire, quand nous allons à confesse. Ayez soin de le faire avec le respect et la confiance que vous devez ; craignez que le sang du Sauveur, au lieu de vous nettoyer de vos péchés, ne vous rende plus coupable et qu'il ne vous arrive comme à ce disciple apostat, de qui un saint Père dit que sa pénitence fut pire que son péché : *Pejus pœnituit quam peccavit*[1]. Le démon, selon saint Jean Chrysostome[2], perd les uns par le péché et les autres par la Pénitence mal pratiquée : *Alios per peccatum, alios per Pœnitentiam perdit*. Car ne perd-il pas par la Pénitence ceux pour qui elle cesse d'être pénitence pour devenir une profanation ?

II

Le dessein de Dieu dans ce Sacrement est que nous prévenions son jugement dernier, en subissant celui du tribunal de la pénitence, et que nous nous garantissions de la rigueur de ses châtiments, en nous punissant nous-même. Prévenez donc la face du Seigneur par votre confession ; faites-la dans de si excellentes dispositions, qu'elle vous mette à couvert de la sévérité de son jugement.

[1] *S. Greg.* — [2] *Hom.* 3 *in* II *Cor.*

III

Vous devez vous proposer trois choses lorsque vous allez à confesse. La première, de réparer par votre humilité les offenses que vous avez commises contre Dieu. La seconde, d'obtenir la rémission de vos péchés. La troisième, d'y puiser des grâces pour vous corriger; car Dieu en a attaché de singulières à la confession. Tâchez de vous disposer à les recevoir et d'en faire ensuite l'usage que vous devez.

IV

Les religieux manquent assez souvent à trois choses essentielles par rapport à la confession. La première est qu'ils n'y ont pas recours toutes les fois qu'ils le doivent. Ils tombent quelquefois dans des fautes considérables, comme dans des murmures, des médisances, des emportements de colère, des rancunes, des aversions contre leur prochain, etc. Et ils vont ensuite se présenter à la sainte table sans s'être confessés. Ils s'exposent par cette conduite au danger de faire des communions tièdes et peut-être pis encore. La seconde est qu'ils y vont quelquefois à la hâte ou par coutume, sans s'être examinés ni excités à une véritable contrition. Ils courent risque que leur confession ne soit point entière, ni accompagnée de la douleur requise. La troisième est qu'ils ne retirent point de fruit de ce Sacrement ; car on ne voit presque aucun amendement dans leurs mœurs, et on ne remarque dans leur conduite presque aucun zèle à expier par les rigueurs de la pénitence les péchés qu'ils ont confessés. Prenez garde d'approcher du tribunal de la pénitence dans ces mauvaises dispositions. Ne soyez point du nombre de ces religieux endurcis dans le mal, qui commettent

des péchés fort considérables sans aucun remords de conscience, et qui ensuite ne font point difficulté de s'approcher des divins mystères sans s'être purifiés dans le sacrement de la pénitence. Si vous êtes assez malheureux pour tomber dans quelque péché un peu considérable, allez vous laver dans la piscine salutaire de la confession, avant que de vous approcher du saint autel. Prenez aussi toujours un temps raisonnable pour examiner votre conscience et pour vous exciter à la contrition, avant que de vous aller présenter au saint tribunal. Travaillez de toutes vos forces à vous corriger. Tenez fidèlement la promesse que vous en avez faite à Dieu dans ce Sacrement, laquelle, par cette circonstance, devient une espèce de serment, et craignez que, si vous y manquez, il ne vous traite comme un parjure et un sacrilège. Il est vrai qu'on ne peut pas se garantir entièrement de tous les péchés véniels, mais on peut, avec le secours de la grâce, éviter ceux qui sont pleinement volontaires et diminuer beaucoup le nombre de ceux qui ne le sont pas.

V

A parler en général, il y a peu de confessions qui soient entières et où l'on s'accuse de tout, parce qu'il y a peu de gens qui aient assez de lumière pour connaître tous leurs péchés et assez de vigilance et d'application pour les remarquer. Il y en a encore moins qui soient accompagnées de la douleur requise pour recevoir tout le fruit du Sacrement ; parce que cette douleur doit être surnaturelle et souveraine, ce qui demande d'un côté une grande grâce, et d'ailleurs de grandes réflexions pour s'y exciter : ce qu'on ne trouve que fort rarement dans ceux qui s'approchent du saint tribunal. Mais il n'y en a presque point qui soient suivies de l'amendement et d'une satisfaction

telle que la Justice divine demande de nous, parce qu'il n'y a presque personne qui se mette en peine de changer de vie et de faire pénitence. Ces défauts ne sont pas tout-à-fait si communs dans le cloître que dans le monde; ils n'y arrivent néanmoins que trop souvent, et on ne saurait apporter assez d'attention à les éviter.

VI

O confessions! Qu'il y en a d'insuffisantes et qui devraient être un sujet de justes remords! On ne saurait comprendre que des gens qui sont si peu frappés de l'horreur du péché et qui y retombent d'abord sans résistance en aient une véritable douleur. Car si on en était pénétré, elle nous donnerait un éloignement infini du péché et nous mettrait dans la disposition de souffrir plutôt toutes les pertes et tous les maux imaginables, que de le commettre de nouveau. Or, qui est celui qui, avec cet éloignement infini du péché, irait de lui-même à la première occasion s'y plonger de nouveau, comme l'on fait? Qui est celui qui, avec une véritable disposition de souffrir plutôt tous les maux imaginables que d'y retomber, les commettrait avec une facilité surprenante, quoiqu'il ne soit menacé de rien? Les rechutes sans effort, sans combat et sans aucun mouvement pour résister à l'ennemi, sont des indices qu'on n'a pas eu une douleur du péché sur toutes choses, comme il est nécessaire de l'avoir pour recevoir le fruit du Sacrement.

VII

Vous devez respecter souverainement le sang de Jésus-Christ, dans lequel vous lavez les taches de votre âme au Sacrement de la pénitence. Hélas! faut-il que vous alliez profaner ce sang, en vous plongeant

de nouveau dans la fange de vos péchés, un moment après en avoir été purifié par sa vertu! Quel outrage ne faites-vous pas à Jésus-Christ, en faisant si peu de cas de la vertu de son sang! Quel déplaisir ne lui causez-vous pas de le priver du fruit qu'il en attendait? A quel danger ne vous exposez-vous pas vous-même, que ce sang adorable ne crie vengeance au ciel contre vous et ne vous attire les plus terribles effets de la colère du Seigneur? Si ce sang, loin de plaider votre cause auprès de Dieu, élève sa voix contre vous, qui sera votre avocat? Si au lieu d'effacer les taches de vos péchés, il ne sert qu'à vous souiller encore davantage, qui est-ce qui vous purifiera?

VIII

Sondez votre cœur quand vous allez vous présenter au tribunal de la pénitence et dites-vous à vous-même ce que Jésus-Christ dit au paralytique de la piscine : *Vis sanus fieri?* Veux-tu être guéri et sortir de cet état de faiblesse et de langueur où tu croupis depuis si longtemps? Si tu le veux, d'où vient qu'ayant été si souvent plongé dans la piscine du sang de Jésus-Christ, tu n'as pas encore recouvré la santé? D'où vient que ce divin Sauveur ayant tant de fois entrepris ta guérison, tu es toujours également malade? Mais d'où cela peut-il venir, sinon de ce que tu n'as pas voulu toi-même être guéri?

IX

Les religieux n'ont pas pour l'ordinaire des fautes grossières à confesser; c'est ce qui fait qu'ils n'en sont point touchés et qu'ils vont à confesse sans douleur. Mais cela n'est qu'un effet de leur aveuglement. Car il n'est point de péché, pour petit qu'il paraisse, qui ne renferme une difformité et une malice qui a quelque

chose d'infini, en ce qu'il offense la Majesté infinie de Dieu, et si nous le voyions tel qu'il est en lui-même, nous serions inconsolables et ne pourrions tarir nos larmes. Les saints, à qui Dieu faisait connaître l'énormité du péché, pleuraient très amèrement leurs plus petites fautes; nous en ferions de même si nous avions leur lumière. Afin que le manque de regret pour ces fautes ordinaires ne nous mette point en danger de faire des confessions nulles, il faut toujours dire à la fin de la confession un péché de la vie passée dont on soit bien repentant, afin que l'absolution trouve là une matière suffisante.

X

Il y a peu de religieux qui se confessent comme il faut. Les uns ne savent que dire et ont fait en deux mots. Cela vient de ce qu'ils connaissent peu leurs devoirs de chrétien et de religieux et qu'ils sentent faiblement la corruption du cœur humain. D'autres font un grand détail, jusqu'à lasser quelquefois la patience d'un confesseur, mais ne s'accusent de leurs péchés qu'en termes généraux, sans dire aucun fait particulier. Cela vient de ce qu'ils ne veillent pas assez sur eux-mêmes et qu'ils ne s'examinent pas avec assez de soin. Leur confession même n'est pour l'ordinaire qu'une pure routine, disant toujours la même chose. D'autres disent bien les faits particuliers, mais ils passent légèrement sur certaines circonstances qui mériteraient explication. Cela vient d'orgueil et de la honte secrète qu'on a d'être connu pour tel qu'on est. Evitez soigneusement ces défauts; donnez une juste étendue à votre confession, sans néanmoins être trop diffus; dites en particulier tous les faits qui sont tant soit peu de conséquence, en vous confessant de la grandeur et du nombre de vos fautes. Il suffit pour-

tant de dire en général celles qui sont légères. Faites connaître clairement à votre confesseur l'état de votre conscience, sans rien flatter ni déguiser, afin qu'il vous puisse donner les avis nécessaires et imposer une pénitence convenable.

XI

Il faut après la confession marcher avec une nouvelle joie, un nouveau courage et une nouvelle fidélité dans les voies du Seigneur. Déchargés du pesant fardeau de nos péchés, nous devons être plus contents et marcher avec plus de vitesse. Guéris de nos langueurs par la vertu du sacrement, nous devons être plus forts et faire bien plus parfaitement toutes nos actions. Lavés et purifiés dans le sang de Jésus-Christ, nous devons nous conserver plus purs, veiller avec plus de soin, de peur de nous souiller de nouveau, et dire avec la sainte Epouse[1] : *J'ai lavé mes pieds, comment pourrais-je les souiller de nouveau?*

XII

Il y a des personnes qui sont infinies dans la recherche de leurs péchés et qui n'ont jamais achevé d'en examiner les motifs et les circonstances, bien que d'ailleurs ce soient des personnes réglées et qui se présentent souvent au tribunal de la pénitence; et après s'être épuisé l'esprit et le corps dans cet examen, elles vont au confessionnal sans presque faire aucun acte de contrition, ou si elles en font quelqu'un, il est du moins fort superficiel. Ces personnes devraient faire réflexion qu'elles négligent le principal, qui est la contrition, pendant qu'elles donnent quatre et six fois plus de temps qu'il ne faut à ce qui est moins

[1] *Cant.*, v, 3.

important : je veux dire à la confession. La contrition est bien plus essentielle et bien plus difficile que la confession. Plus essentielle, parce qu'on peut par la contrition suppléer le défaut de la confession, lorsqu'il n'y a point de mauvaise foi ou de négligence grossière; mais on ne peut pas suppléer le défaut de la contrition par aucun autre moyen. Plus difficile, parce qu'il est bien plus malaisé de rompre les attachements qu'on a au péché, que de les déclarer dans la confession. C'est pour cela qu'il faut s'appliquer d'une manière toute particulière à exciter dans son cœur les sentiments d'une véritable contrition. A l'égard de l'examen, j'estime que c'est assez, pour des personnes réglées qui se confessent une fois la semaine, d'y employer un quart d'heure et qu'elles ne doivent pas s'aller embarrasser d'une plus grande recherche, particulièrement au sujet des motifs et des circonstances de leurs péchés, qui, n'étant pas fort considérables, n'exigent pas cette discussion. Pour pouvoir se rappeler plus facilement ses péchés, il faut veiller sur sa conduite durant le jour et remarquer du moins les fautes les plus considérables; mais après tout, il faut se persuader que quelque soin qu'on se donne, il échappera toujours une grande multitude de fautes vénielles qui nous sont inconnues. C'est la raison pour laquelle on s'en accuse en général, ce qui suffit lorsqu'on le fait avec humilité et avec une douleur sincère.

XIII

Il se trouve au contraire d'autres personnes qui véritablement ne sont point embarrassées sur la recherche ou sur la déclaration de leurs péchés, mais qui le sont beaucoup sur la contrition qu'elles doutent ou craignent de ne point avoir. Mais pour calmer leur

esprit, je ne voudrais que leur faire faire attention sur la nature de la contrition. Elle a deux regards : le premier sur le passé, qui consiste à souhaiter de n'avoir pas commis les fautes où l'on est tombé et à en être fâché en vue de Dieu ou de son propre salut. Le second est sur l'avenir et consiste à vouloir sincèrement ne les plus commettre, et cela aussi en vue de Dieu ou du salut. Lors donc que vous sentez un véritable regret d'avoir offensé Dieu et risqué votre salut et que d'ailleurs vous vous trouvez dans une résolution ferme et sincère d'éviter le péché, vous devez être tranquille. Il n'en faut pas davantage pour une véritable contrition. C'est pourquoi vous vous embarrassez fort inutilement de la crainte de ne l'avoir pas. Loin de vous donc ces examens inquiets, ces recherches scrupuleuses, ces perplexités gênantes qui vous font douter si vous avez ou n'avez pas la contrition. Employez le temps que vous y mettez à concevoir de vos péchés les sentiments de douleur les plus sincères et les plus vifs qu'il vous sera possible, et ne l'allez pas consumer inutilement dans des recherches qui ne servent qu'à donner la gêne à votre esprit et qui ne vous donneraient pas la contrition, si vous ne l'aviez pas. Pourquoi voulez-vous apprendre ce qu'il n'est pas possible de savoir? Personne ne peut être assuré avec évidence qu'il ait la contrition, comme il ne peut l'être qu'il soit en grâce. Il faut la demander humblement à Dieu et faire de notre côté ce que nous pouvons pour en exciter les sentiments dans notre cœur et puis demeurer en repos. La plus sûre marque qu'on a une véritable contrition est le changement de vie ou du moins l'effort qu'on fait et les soins qu'on se donne pour se corriger. Mais pour l'ordinaire il arrive malheureusement que ces personnes qui s'embarrassent si fort des recherches qu'elles font de leurs péchés ou

qui s'inquiètent avec angoisse de leur contrition sont celles qui travaillent le moins pour s'amender. C'est là une véritable illusion, puisque c'est négliger l'essentiel pour s'amuser à des inutilités.

CHAPITRE XVII

DE LA COMMUNION

I

Apportez tous les soins imaginables pour vous approcher dignement du divin mystère de nos autels. Que la pensée et le désir de cette action soit, pour ainsi dire, la seule pensée dont votre esprit soit occupé pendant le jour et le seul désir dont votre cœur soit rempli. Toute votre vie ne doit être qu'une préparation continuelle pour recevoir cet admirable Sacrement ou une action de grâces de l'avoir reçu. Mais l'une et l'autre ne se peuvent mieux pratiquer que par l'exercice des vertus qui répondent à son excellence infinie. Faites en sorte qu'en vous en approchant souvent, vous ne le fassiez point par coutume et avec tiédeur; n'oubliez rien pour le faire avec la dévotion et la ferveur convenables et pour en rapporter les fruits que Jésus-Christ prétend vous y communiquer.

II

Notre conduite à l'égard du divin mystère de nos autels n'est-elle pas la confusion de l'Eglise, l'opprobre de Jésus-Christ et notre propre condamnation? Que peut-on penser de la foi de l'Eglise et de la vérité des oracles de Jésus-Christ au sujet de ce mystère, à

n juger par la manière dont nous nous en approchons t par le fruit que nous en retirons? A voir le peu de espect que nous y apportons, nous qui sommes plus nstruits de son excellence et qui faisons profession l'avoir pour lui plus de vénération que le reste du euple, peut-on croire que nous y recevons le Dieu le la gloire et le Créateur de l'univers? A considérer le eu de changement qu'il opère en nous, nous qui araissons les plus disposés à en éprouver la vertu, eut-on s'imaginer que nous recevons dans ce Sacre-nent un Dieu d'une puissance infinie, qui par des pro-iges inouïs renverse toute la nature pour venir opérer n nous des choses admirables?

III

Le dessein de Jésus-Christ dans ce mystère est d'y enir prendre ses délices avec les enfants des hommes: nais où les trouvera-t-il, s'il ne les trouve avec les ersonnes qui lui sont toutes dévouées par état et qui nt profession d'être uniquement à lui? Faites donc n sorte, toutes les fois qu'il entre chez vous par le noyen de la communion, que vous le receviez dans otre cœur comme dans un jardin délicieux orné de eurs et rempli de fruits de toutes les vertus, où l'in-ocence, la pureté de cœur, l'humilité, la douceur, obéissance, la mortification, et surtout la charité ivine répandent une odeur suave; d'où vous ayez ris soin de bannir tout ce qui peut déplaire à notre dorable Sauveur, et où il trouve tout le plaisir et ute la consolation qu'il y vient chercher.

IV

Les religieux doivent servir de modèle au reste des dèles en toutes choses, mais particulièrement dans la

dévotion et dans la ferveur avec laquelle il faut s'ap-procher du divin Sacrement de nos autels, qui est grand mystère de la religion chrétienne. Il faut qu chacun soit édifié de voir le recueillement, le zèle, dévotion, la modestie avec laquelle ils communient soit excité par leur exemple à apporter de semblable dispositions à la sainte table, où se trouve renferm tout le culte que l'Eglise rend à Dieu.

V

Ne vous approchez jamais de la communion qu vous ne fassiez pour préparation quelque chose d'ex-traordinaire, comme quelque acte de mortification, d charité, d'humilité, d'obéissance ou de quelqu'autr vertu et que vous ne pratiquiez quelque chose de sem-blable pour action de grâces.

VI

Il faut surtout apporter à ce grand mystère une fo vive qui vous fasse voir comme sensiblement Jésus-Christ caché sous les voiles du Sacrement; un haut sentiment de son infinie grandeur, un sincère aveu de votre extrême bassesse et de votre néant; un amour tendre envers Jésus-Christ, un désir ardent de vous unir à lui, une vive douleur de vos péchés, une par-faite confiance en sa bonté. Le jour que vous avez communié vous devez être si rempli de la grâce que vous avez reçue que vous ne puissiez penser à autre chose.

VII

Il n'est point de dévotion plus agréable à Dieu, ni plus utile à notre âme que celle qu'on a pour le divin mystère de nos autels. Que ce soit donc celle-là que

vous ayez le plus à cœur. Ne manquez pas d'en donner chaque jour des marques par des exercices particuliers de piété envers ce divin Sacrement : tantôt en récitant quelques prières en son honneur, tantôt en lui allant rendre vos devoirs dans le sanctuaire, tantôt en faisant des élévations de cœur pour lui témoigner votre amour et votre respect et pour lui demander des grâces, tantôt en consacrant vos actions à sa gloire et en faisant quelque action extraordinaire de vertu pour honorer et pour imiter les exemples que Jésus-Christ vous en donne dans ce mystère.

VIII

Il n'est rien de plus propre pour nous faire avancer dans la vertu et pour nous conduire à une haute perfection que le dévotion envers le très saint Sacrement. C'est là que se trouve la source de toutes les grâces. Jésus-Christ en ouvre le trésor à tous ceux qui veulent y puiser; il s'y est renfermé pour travailler à notre sanctification et son plus grand plaisir est de trouver des sujets disposés à recevoir ses grâces. Il n'est personne de nous qui n'arrivât à une haute sainteté s'il savait se prévaloir de ses bontés et profiter de ses largesses. Vous ne devez donc avoir d'autre application qu'à vous en rendre digne. Il faut pour cela vous tenir le plus assidument auprès de lui qu'il vous est possible; lui rendre vos hommages, lui présenter vos vœux et vous unir à lui dans son état de victime avec les sentiments les plus vifs et les plus ardents dont vous soyez capable. Il faut surtout profiter du temps qu'il réside dans votre poitrine après la communion, parce que c'est celui où il opère le plus en nous et où il paraît plus disposé à nous accorder ses faveurs. Il faut le presser avec les dernières instances de vous

qui s'inquiètent avec angoisse de leur contrition sont celles qui travaillent le moins pour s'amender. C'est là une véritable illusion, puisque c'est négliger l'essentiel pour s'amuser à des inutilités.

CHAPITRE XVII

DE LA COMMUNION

I

Apportez tous les soins imaginables pour vous approcher dignement du divin mystère de nos autels. Que la pensée et le désir de cette action soit, pour ainsi dire, la seule pensée dont votre esprit soit occupé pendant le jour et le seul désir dont votre cœur soit rempli. Toute votre vie ne doit être qu'une préparation continuelle pour recevoir cet admirable Sacrement ou une action de grâces de l'avoir reçu. Mais l'une et l'autre ne se peuvent mieux pratiquer que par l'exercice des vertus qui répondent à son excellence infinie. Faites en sorte qu'en vous en approchant souvent, vous ne le fassiez point par coutume et avec tiédeur; n'oubliez rien pour le faire avec la dévotion et la ferveur convenables et pour en rapporter les fruits que Jésus-Christ prétend vous y communiquer.

II

Notre conduite à l'égard du divin mystère de nos autels n'est-elle pas la confusion de l'Eglise, l'opprobre de Jésus-Christ et notre propre condamnation? Que peut-on penser de la foi de l'Eglise et de la vérité des oracles de Jésus-Christ au sujet de ce mystère, à

en juger par la manière dont nous nous en approchons et par le fruit que nous en retirons? A voir le peu de respect que nous y apportons, nous qui sommes plus instruits de son excellence et qui faisons profession d'avoir pour lui plus de vénération que le reste du peuple, peut-on croire que nous y recevons le Dieu de la gloire et le Créateur de l'univers? A considérer le peu de changement qu'il opère en nous, nous qui paraissons les plus disposés à en éprouver la vertu, peut-on s'imaginer que nous recevons dans ce Sacrement un Dieu d'une puissance infinie, qui par des prodiges inouïs renverse toute la nature pour venir opérer en nous des choses admirables?

III

Le dessein de Jésus-Christ dans ce mystère est d'y venir prendre ses délices avec les enfants des hommes; mais où les trouvera-t-il, s'il ne les trouve avec les personnes qui lui sont toutes dévouées par état et qui font profession d'être uniquement à lui? Faites donc en sorte, toutes les fois qu'il entre chez vous par le moyen de la communion, que vous le receviez dans votre cœur comme dans un jardin délicieux orné de fleurs et rempli de fruits de toutes les vertus, où l'innocence, la pureté de cœur, l'humilité, la douceur, l'obéissance, la mortification, et surtout la charité divine répandent une odeur suave; d'où vous ayez pris soin de bannir tout ce qui peut déplaire à notre adorable Sauveur, et où il trouve tout le plaisir et toute la consolation qu'il y vient chercher.

IV

Les religieux doivent servir de modèle au reste des fidèles en toutes choses, mais particulièrement dans la

dévotion et dans la ferveur avec laquelle il faut s'approcher du divin Sacrement de nos autels, qui est le grand mystère de la religion chrétienne. Il faut que chacun soit édifié de voir le recueillement, le zèle, la dévotion, la modestie avec laquelle ils communient et soit excité par leur exemple à apporter de semblables dispositions à la sainte table, où se trouve renfermé tout le culte que l'Eglise rend à Dieu.

V

Ne vous approchez jamais de la communion que vous ne fassiez pour préparation quelque chose d'extraordinaire, comme quelque acte de mortification, de charité, d'humilité, d'obéissance ou de quelqu'autre vertu et que vous ne pratiquiez quelque chose de semblable pour action de grâces.

VI

Il faut surtout apporter à ce grand mystère une foi vive qui vous fasse voir comme sensiblement Jésus-Christ caché sous les voiles du Sacrement; un haut sentiment de son infinie grandeur, un sincère aveu de votre extrême bassesse et de votre néant; un amour tendre envers Jésus-Christ, un désir ardent de vous unir à lui, une vive douleur de vos péchés, une parfaite confiance en sa bonté. Le jour que vous avez communié vous devez être si rempli de la grâce que vous avez reçue que vous ne puissiez penser à autre chose.

VII

Il n'est point de dévotion plus agréable à Dieu, ni plus utile à notre âme que celle qu'on a pour le divin mystère de nos autels. Que ce soit donc celle-là que

vous ayez le plus à cœur. Ne manquez pas d'en donner chaque jour des marques par des exercices particuliers de piété envers ce divin Sacrement : tantôt en récitant quelques prières en son honneur, tantôt en lui allant rendre vos devoirs dans le sanctuaire, tantôt en faisant des élévations de cœur pour lui témoigner votre amour et votre respect et pour lui demander des grâces, tantôt en consacrant vos actions à sa gloire et en faisant quelque action extraordinaire de vertu pour honorer et pour imiter les exemples que Jésus-Christ vous en donne dans ce mystère.

VIII

Il n'est rien de plus propre pour nous faire avancer dans la vertu et pour nous conduire à une haute perfection que le dévotion envers le très saint Sacrement. C'est là que se trouve la source de toutes les grâces. Jésus-Christ en ouvre le trésor à tous ceux qui veulent y puiser; il s'y est renfermé pour travailler à notre sanctification et son plus grand plaisir est de trouver des sujets disposés à recevoir ses grâces. Il n'est personne de nous qui n'arrivât à une haute sainteté s'il savait se prévaloir de ses bontés et profiter de ses largesses. Vous ne devez donc avoir d'autre application qu'à vous en rendre digne. Il faut pour cela vous tenir le plus assidument auprès de lui qu'il vous est possible; lui rendre vos hommages, lui présenter vos vœux et vous unir à lui dans son état de victime avec les sentiments les plus vifs et les plus ardents dont vous soyez capable. Il faut surtout profiter du temps qu'il réside dans votre poitrine après la communion, parce que c'est celui où il opère le plus en nous et où il paraît plus disposé à nous accorder ses faveurs. Il faut le presser avec les dernières instances de vous

tirer de vos misères, de vous donner les vertus qui vous sont nécessaires, de vous changer en un homme nouveau et de vous transformer entièrement en lui.

IX

Jamais les religieux lâches et négligents ne contristent plus le cœur de Dieu qu'en s'approchant souvent du divin Sacrement de nos autels sans dévotion et par coutume. Leur indévotion, leur tiédeur, leur négligence et le peu de soin qu'ils se donnent pour se disposer à retirer du fruit de ce grand mystère constituent un abus déplorable du plus merveilleux secours que la bonté divine leur ait préparé et les confirment dans une tiédeur qui met leur vocation en péril et même leur salut. Si vous voulez vous soutenir dans l'état de la grâce et obliger le Seigneur à vous continuer ses miséricordes, il faut que votre premier et principal souci soit de vous approcher dignement des saints mystères. En les recevant dignement on s'attire une infinité de grâces, mais la négligence avec laquelle on s'en approche nous laisse sans défense contre le péché.

X

Il y a des religieux qui, persuadés du danger qu'il y a de s'approcher avec tiédeur et négligence des redoutables mystères, prennent le parti de s'en abstenir. Mais c'est là un remède qui n'est guère moins dangereux que le mal et qui n'est nullement propre pour le guérir. On ne devient pas plus dévot ni plus fervent pour s'éloigner des sacrements et on ne met pas son salut en plus grande sûreté par cet éloignement; au contraire, il ne fait qu'augmenter l'indévotion et la tiédeur et nous exposer à de nouveaux risques de nous perdre, en nous séparant de la source de toutes

les vertus et de toutes les grâces. Dieu veut que nous nous en approchions; le bon ordre de la religion le demande; l'édification de la communauté l'exige; notre intérêt nous y invite; pourquoi donc nous en éloigner? Combattons notre tiédeur et notre lâcheté par des efforts vigoureux et non pas par l'éloignement des sacrements. Ce seront les grâces que nous y puiserons qui nous tireront de cet état de langueur et de nonchalance, pourvu que nous travaillions de notre côté. Ce Sacrement, qui est la nourriture des forts et aussi l'aliment des faibles, pourvu qu'ils n'aiment pas leurs faiblesses et qu'ils en veuillent sincèrement guérir.

CHAPITRE XVIII

DE QUELQUES AUTRES EXERCICES

I

DES EXERCICES RÉGULIERS EN GÉNÉRAL

Le caractère d'un bon religieux est de se rendre assidu à tous les exercices de la Religion, d'avoir de l'attrait et du goût pour les pratiques que la règle lui prescrit, d'y mettre toute sa consolation et tout son plaisir. C'est par là qu'il se distingue de ceux qui n'aiment pas assez leur état et qui négligent d'en remplir les obligations. Aimez donc sur toutes choses les exercices de la communauté ; c'est le premier et le plus essentiel de vos devoirs; les autres occupations ne doivent tenir que le second rang. Les exercices communs valent beaucoup mieux que tout ce que vous sauriez faire de plus excellent en particulier,

comme prêcher, confesser, diriger, catéchiser, exercer les œuvres de charité, etc., et cela pour plusieurs raisons. 1° En pratiquant les devoirs communs, vous devez être assuré que vous faites la volonté de Dieu ; que le Seigneur se trouve par une protection particulière là où plusieurs sont assemblés en son nom, et qu'il a attaché aux exercices de la communauté les grâces qu'il vous a destinées pour votre salut et pour votre perfection. 2° Les pratiques communes gênent et mortifient sensiblement l'amour-propre ; elles rompent ses desseins et ses mesures ; elles le mettent dans la nécessité de se conduire par des lumières étrangères, de faire dans un temps ce qu'il voudrait faire dans un autre, de renoncer à toute heure à ses propres inclinations. D'ailleurs comme ces pratiques ne sont point de son choix, il n'y trouve rien de singulier qui le distingue, rien de recherché qui le flatte, rien d'affecté dont il puisse se repaître. 3° En suivant les exercices de la communauté l'on évite une infinité de fautes, dans lesquelles les emplois particuliers ont coutume de nous engager : car quelque saints que soient ces emplois, l'on y trouve souvent plus à perdre qu'à gagner ; et quoiqu'on y soit engagé par ordre des supérieurs, il arrive souvent que la nature, l'amour-propre et la vanité nous dérobent tout le mérite de l'obéissance. 4° Un religieux qui suit avec exactitude les exercices réguliers est assuré qu'il marche par la voie que Dieu lui a marquée pour arriver au salut ; au contraire, celui qui s'en écarte pour marcher dans ses propres voies est un religieux dérouté, qui court risque de s'égarer et de se perdre. Ne sortez donc point de cette voie en vous dispensant des pratiques communes que votre règle vous prescrit. S'il arrive que Dieu vous en tire par l'ordre de vos supérieurs, ne vous en éloignez jamais ni de cœur ni d'esprit. Un

religieux qui aime son état est dans son centre lorsqu'il assiste aux exercices de la communauté, et il se trouve dans une situation violente lorsqu'il est obligé de s'en absenter.

II

On voit quelquefois des religieux qui ont de l'esprit, de la capacité, de la droiture, de l'habileté pour les affaires, de la prudence pour la conduite et du zèle même pour l'observance régulière, qu'ils font assez bien garder aux autres, mais qui pour leur particulier ne remplissent guère bien les devoirs de leur état. Ils n'aiment dans le fond ni le chœur, ni la lecture, ni l'oraison, ni la retraite, ni le silence, ni la mortification, quoiqu'ils gardent peut-être quelque mesure au dehors, pour sauver un peu les apparences. Comment peut-on appeler des religieux de ce caractère? On peut dire qu'ils sont honnêtes gens, de la manière qu'on prend ce terme dans le monde, mais qu'ils sont mauvais religieux. L'on doit bien distinguer entre ces deux caractères et remarquer que pour faire un bon religieux il faut des qualités bien différentes de celles que demandent les gens du monde pour faire un honnête homme : il faut surtout un grand attachement et une grande assiduité à tous les exercices réguliers.

III

Certains religieux se mettent quelquefois en tête de devenir ce que l'on appelle un homme distingué, et parce qu'ils s'imaginent qu'il est nécessaire pour cela d'avoir des liaisons avec les gens de mérite, d'être civil, complaisant, poli, ouvert, agréable, de parler juste, de briller dans les conversations et de s'acquérir de l'estime, c'est de quoi ils font leur étude et à quoi ils s'appliquent le plus. Du reste ils se mettent

fort peu en peine de suivre le train de la communauté et ils se dispensent très facilement de l'office divin et des autres exercices réguliers. On peut dire de cette espèce de religieux que pour se rendre hommes du monde et gens de bon ton, ils deviennent mauvais religieux. Regardez ces grands modèles d'observance et de régularité qui ont fleuri avant nous dans l'état monastique ; faisaient-ils leur étude de plaire aux hommes, de briller dans les conversations, de s'acquérir de la réputation dans le monde ? Ils ne pensaient à rien moins qu'à cela ; toute leur étude était de plaire à Dieu et toute leur occupation de vaquer à son service, à l'office divin, à l'oraison, à la lecture, au travail manuel. Tout leur soin était de se mortifier, de faire pénitence, de renoncer à eux-mêmes, de fuir le monde et ses maximes; de pratiquer en un mot toutes les vertus chrétiennes. Telle est la voie que vous devez suivre, si vous prétendez être un véritable religieux.

IV

Soyez toujours très fidèle à faire vos méditations, vos lectures, vos examens de conscience et les autres exercices de la Religion ; et si quelque occupation indispensable ne vous permet pas de les faire aux heures marquées et avec la communauté, ne manquez point de vous en acquitter aussitôt que vous en aurez le loisir et de vous dédommager de la perte que vous avez faite. Les exercices communs étant, comme j'ai dit, les moyens que Dieu a ordonnés pour votre salut et pour votre sanctification et les canaux par lesquels il vous communique ses grâces, vous en bouchez la source et vous vous ôtez à vous-même les moyens d'arriver à la sainteté, lorsque vous vous en dispensez sans nécessité. Si vous voulez vous soutenir dans la pratique

de la vertu, conserver l'esprit de votre état, vous avancer dans les voies de la grâce, il faut contracter une sainte habitude de les faire inviolablement chaque jour.

V

Le grand défaut des religieux imparfaits est qu'ils font par routine et par coutume leur exercices et leurs autres actions et qu'ils n'ont pas soin de les animer. C'est néanmoins de là que dépend leur mérite. Les actions qui sont faites par manière d'acquit, avec tiédeur, avec négligence, avec dissipation sont quasi comptées pour rien devant le Seigneur. Ce sont des corps sans âme, des fruits sans suc, des lampes sans huile, des feux sans lumière, de la paille sans grain, du grain sans farine, comme dit un prophète : *Germen tuum non faciet farinam*[1]. On travaille beaucoup et on ne recueille presque rien, *seminastis multum et intulistis parum*. On croit avoir beaucoup amassé, pour avoir fait un grand nombre d'actions de cette espèce, et l'on se trouvera les mains vides à son réveil, c'est-à-dire au jugement de Dieu. Des actions faites de la sorte méritent plutôt des châtiments que des récompenses et sont plus propres pour nous attirer la colère de Dieu que sa bienveillance. Il veut « qu'on fasse justement ce qui est juste » : *Juste quod justum est persequeris*[2]. « Les choses bonnes par elles-mêmes cessent de l'être dès qu'on ne les fait pas de la manière qu'il convient : » *Quæ per se bona sunt, nisi bene tractentur, boni gratiam perdunt*[3]. « Dieu regarde plutôt l'affection et le cœur avec lesquels nous le servons que les services que nous lui rendons : » *Deus non intuetur quod sit, sed quo studio et qua propensione*[4]. C'est

[1] *Osee*, VIII, 7. — [2] *Deut.*, XVI, 2. — [3] *S. Greg. Naz., Orat.* 33. — [4] *S. Ephrem.*

l'esprit dans lequel on fait les choses qui leur donne le mérite, dit Sénèque : *Animus est qui commendat omnia.* Une action faite dans d'excellentes dispositions sera comme une pièce d'or ou une pierre précieuse de grande valeur ; et la même action faite dans des dispositions basses sera comme une pièce de cuivre ou comme une pierre commune qui n'est de nul prix. La première sera comme une semence qui fructifie au centuple pour le ciel, et la seconde comme une semence desséchée qui ne produit presque rien. Dieu propose diverses couronnes pour récompense de chacune de nos actions, à proportion de la perfection que nous leur donnons. Efforcez-vous d'acquérir toujours la plus riche, en donnant à vos actions toute la perfection possible. C'est assez qu'elles regardent le Seigneur et que ce soient comme autant d'offrandes que vous lui présentez, pour vous animer à les faire de la manière la plus digne de lui qu'il est possible : *Deo dignas oblationes offer*[1].

Pour vous exciter à les faire avec perfection, faites réflexion qu'il n'en est aucune, pour petite qu'elle paraisse, qui ne soit d'une importance en quelque sorte infinie par plusieurs raisons. 1° Parce qu'elle regarde Dieu, qui est infini. Ainsi elle est en quelque façon infinie dans son objet et ce rapport demande qu'on la fasse avec toute la perfection qu'on est capable de lui donner. 2° Parce que cette action peut nous mériter l'augmentation de la grâce sanctifiante, qui étant une participation de la nature divine, a quelque chose d'infini. 3° Parce qu'elle nous peut acquérir quelque nouveau degré de gloire dans le ciel ou une plus parfaite possession de Dieu et d'autres récompenses accidentelles, et tout cela est quelque chose d'infini par son excellence et par sa durée, qui

[1] *Eccl.*, I, 38.

est éternelle. 4° Parce que notre salut en dépend en tout ou en partie : en partie, parce qu'il dépend de l'ensemble de toutes nos actions dont chacune fait une partie; en tout, parce qu'une grâce décisive y est peut-être attachée et que si nous la faisons avec négligence, nous pouvons nous engager dans un chemin périlleux. 5° Parce qu'elle peut augmenter la félicité accidentelle de Dieu et celle des bienheureux. Celle de Dieu, parce que plus nous l'aimerons parfaitement dans le ciel, plus nous lui rendrons de gloire; or, nous l'aimerons plus parfaitement à proportion que nous aurons donné plus de perfection à nos actions sur la terre. Elle peut augmenter aussi la félicité accidentelle des bienheureux, parce que notre félicité est la leur par la part qu'ils y prennent, et qu'elle augmente par conséquent avec la nôtre. D'ailleurs, la gloire d'un membre particulier contribue à la gloire de tout le corps. Si une étoile, par exemple, venait à s'éclipser ou à s'obscurcir dans le ciel, tout le ciel perdrait un ornement; si au contraire elle recevait un nouvel éclat, tout le ciel profiterait de cette nouvelle lumière et en brillerait davantage. C'est ainsi à peu près que la gloire des saints augmente à proportion que par nos bonnes œuvres nous augmentons la nôtre, et nous faisons tort à tout le ciel lorsque nous en négligeons la pratique ou que nous ne les faisons qu'imparfaitement, puisque nous lui retranchons par là tout autant de degrés de gloire que nous en perdons nous-mêmes. 6° Nos actions deviennent en quelque manière infinies par le rapport qu'elles ont chacune en particulier avec les perfections divines. Car on peut dire de chacune en particulier que c'est la puissance de Dieu qui la commande, sa sagesse qui la règle, sa volonté qui la sanctifie, sa sainteté qui la consacre, sa providence qui l'ordonne pour nous conduire à notre fin;

que sa miséricorde y a attaché les grâces qu'elle nous destine, sa libéralité les récompenses qui nous sont préparées, sa justice le pardon de nos péchés; que sa bonté demande cette action comme une marque de notre retour, sa majesté comme un hommage, le sang de Jésus-Christ comme un fruit de ses mérites; que le Saint-Esprit en est le principe, Jésus-Christ le modèle et Dieu la fin; que tout l'honneur et toute la gloire que Dieu exige de nous au temps que nous la faisons s'y trouvent renfermés; qu'elle sert de spectacle à Dieu, aux anges et aux saints, qui considèrent avec attention de quelle manière nous nous y comportons. Serait-il possible que tant et de si puissants motifs ne fissent nulle impression sur notre esprit, pour nous porter à lui donner toute la perfection possible? « Faisons souvent de sérieuses réflexions pour nous en pénétrer et empêcher que nous ne fassions les choses saintes d'une manière profane, les choses sublimes d'une manière basse, les choses dignes d'honneur d'une manière indigne et, pour le dire en un mot, les choses spirituelles d'une manière terrestre : » *Demus operam fratres ne sancta impure, sublimia demisse, honore digna turpiter et ut uno verbo complectar terrene spiritualia celebremus*[1]. Allumons nos justices, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, comme une vive lumière : *Justitias quasi lumen accendent*[2]. Que nos lampes, c'est-à-dire nos actions, soient des lampes de feu et de flammes par l'ardeur de la charité dont nous les accompagnons : *Lampades ejus lampades ignis atque flammarum*[3].

Pour bien animer vos actions, ayez : 1° une intention droite; n'agissez point par humeur, par passion, par amour-propre; ne cherchez purement que Dieu; dites avec la sainte épouse : *Ego dilecto meo,* que vous

[1] *S. Greg. Naz., Orat.* 6. — [2] *Eccl.,* XXXII, 2. — [3] *Cant.,* VIII, 6.

n'avez en vue que le bien-aimé de votre cœur; ou avec le prophète : *Ad te levavi oculos meos qui habitas in cœlis;* que c'est vers Celui qui habite dans les cieux que vous portez vos yeux par le désir de lui plaire et que vous n'envisagez que sa seule gloire. Ayez un désir très ardent de lui procurer toute celle dont vous êtes capable; souhaitez de lui en pouvoir procurer autant par chaque action et dans tous les moments de votre vie qu'il en a reçu et qu'il en recevra de toutes ses créatures dans le temps et dans l'éternité. Unissez votre action aux mérites de Jésus-Christ; entrez dans les mêmes intentions qu'il avait en faisant une semblable action : dans celles du Seigneur, qui vous communique sa grâce pour la faire et qui y concourt avec vous; dans celles de l'Eglise et de la Religion, qui vous la commandent. Entrez encore dans l'esprit de chaque action, qui a toujours sa fin particulière, comme l'office divin a pour fin d'offrir au Seigneur un sacrifice de louanges; l'oraison, de nous unir à Dieu et d'en obtenir les secours nécessaires; la lecture, de nous instruire de nos devoirs et de nous apprendre à aimer et à servir le Seigneur, et ainsi du reste. Renouvelez de temps en temps votre intention, particulièrement quand vous sentez que votre cœur se laisse corrompre par quelque motif vicieux. 2° Demandez instamment à Dieu au commencement de chaque action la grâce de la bien faire. 3° Faites-la dans l'ordre prescrit : je veux dire en son temps et en son lieu. 4° Allez-y sans délai lorsque le signal vous appelle. 5° Portez-vous y avec plaisir, persuadé que vous accomplissez la volonté du Seigneur et que vous travaillez pour sa gloire : *Delectatio perficit operationem* [1]. 6° Appliquez-vous y tout entier et non à demi, et ne pensez à autre

[1] « Le plaisir que l'on prend à une action nous la fait accomplir plus parfaitement. »

chose qu'à la bien faire : *Age quod agis*[1]. 7° Souffrez avec courage toutes les peines que la nature y trouve. 8° Faites-la avec ferveur et diligence, comme si vous commenciez tout de nouveau à servir le Seigneur et que ce fût la première action de votre vie. *Et dixi nunc cœpi*[2]. 9° Faites-la encore comme la dernière de votre vie : je veux dire avec la même circonspection et la même application que si vous deviez au sortir de là aller paraître au jugement de Dieu et y voir peser dans la balance cette action pour connaître si elle est de poids. 10° Faites-la avec recueillement, vous tenant en la présence du Seigneur et vous élevant à lui par de fréquentes oraisons jaculatoires. 11° Accompagnez-la de toutes les conditions que vos règles prescrivent ou qu'elle doit avoir pour être agréable à Dieu. 12° Pratiquez-y toutes les vertus dont vous trouvez l'occasion. 13° N'y retranchez rien et persévérez jusqu'au bout, malgré les difficultés et les répugnances de la nature. 14° A la fin demandez pardon au Seigneur des fautes que vous y avez commises ; purifiez-la dans le sang de Jésus-Christ et offrez-la par ses mains à son Père en esprit d'hommage et de sacrifice.

VI

DE LA LECTURE

La lecture spirituelle doit faire vos délices. C'est un des principaux moyens pour aller à Dieu et un des plus forts remparts contre l'ennemi de votre salut. On y apprend à connaître et à servir Dieu, on s'y remplit de bons sentiments, on y nourrit la piété, on s'y fortifie dans la vertu, on s'y anime à surmonter les difficultés qu'on trouve dans les routes du ciel et

[1] « Faites ce que vous faites, » c'est-à-dire : Soyez tout à ce que vous faites.
[2] « Et j'ai dit : Voici que je commence à présent. »

les tentations du démon, on y emploie saintement le temps. Il n'est point de bon religieux qui ne l'aime. Vous devez chaque jour faire des lectures réglées de l'Ecriture sainte et de quelque autre livre de piété pour votre seule édification; et lorsque vous êtes de loisir, vous devez y employer agréablement votre temps. Il y a des religieux qui, sous prétexte d'autres occupations, ne font presque point de lecture spirituelle. C'est un grand défaut et qui tarit à leur égard une des principales sources de la grâce. Ne passez donc jamais aucun jour sans lire quelque chose pour vous animer à la piété, ou si vos occupations ne vous le permettent pas, dédommagez-vous de cette perte dès que vous le pourrez. Accoutumez-vous de bonne heure à ne lire que de bons livres, qui soient conformes à l'esprit de votre état. Il est indigne d'un religieux de s'amuser à des lectures profanes, vaines, curieuses, qui ne peuvent contribuer en rien à son avancement dans la perfection et qui ne servent qu'à lui remplir la tête d'idées capables de le distraire de l'attention qu'il doit à Dieu. Priez le Seigneur au commencement de la lecture d'ouvrir les oreilles de votre cœur, afin que les vérités du ciel y puissent entrer. Lisez avec une sainte avidité et avec une grande attention. Nourrissez-vous du suc et de la substance des bons livres, goûtez-en la douceur et remplissez-vous de la science des saints. Mêlez toujours l'oraison avec la lecture par de fréquentes élévations de cœur. Tirez-en à chaque fois un fruit présent par les bons sentiments que vous y puiserez et par les bonnes résolutions que vous y prendrez. Lire pour passer le temps, comme on ne fait que trop souvent, est une occupation fort inutile et peu digne d'un religieux. Retenez toujours quelque chose de la lecture pour votre édification. Imprimez-vous surtout bien avant

dans l'esprit ce que vous avez remarqué d'important pour le règlement de vos mœurs et demandez au Seigneur la grâce de le pratiquer.

VII

DES ÉTUDES

Quand la Religion vous emploie aux études, il faut vous y appliquer avec beaucoup de soin et ne rien oublier pour acquérir toute la littérature dont la portée de votre esprit vous rend capable. Il est extrêmement important à un religieux pour son instruction et pour sa consolation particulière de savoir quelque chose. Il ne saurait passer agréablement le temps dans la solitude, s'il n'entre dans la lecture des bons livres et il ne saurait y entrer s'il n'a de la littérature. D'ailleurs la vertu, quand elle est jointe à la science, est beaucoup plus solide, plus généreuse et plus capable des grandes choses, que celle qui n'est ni éclairée ni soutenue par la science. De plus il est du devoir de chaque religieux de rendre à la Religion tous les services dont il est capable; mais lorsqu'il est ignorant, il n'est pas en état de la servir dans plusieurs occasions importantes. Enfin la science sert de rempart contre les vices. On voit presque toujours que les ignorants sont les plus dissipés, les plus sensuels, les plus libertins. Ne perdez donc pas un moment du temps que la Religion vous donne pour l'étude. Etudiez par obéissance et dans des vues chrétiennes, comme pour mieux connaître et mieux servir Dieu. Quand vous ne réussiriez pas dans les sciences, votre étude vous tiendra toujours lieu de mérite devant lui. Vous pouvez même, pour vous exciter à l'étude, vous aider du motif de l'honneur, en le subordonnant à vos devoirs essentiels, et vous piquer saintement de savoir quelque

chose, afin d'aimer et d'honorer plus parfaitement le Seigneur. Il n'y a que les âmes basses qui n'ont point d'émulation et qui ne se mettent pas en peine d'acquérir la science. Il faut prendre garde pourtant de ne pas donner à l'étude le temps que la Religion destine à autre chose. Comme le bien mal acquis ne profite point, aussi la science acquise par la transgression des règles n'a pas un bon succès. La propre volonté, la curiosité et la vanité qui s'y mêlent, en ravissent tout le mérite et la font ensuite servir d'instrument à de nouveaux péchés. Prenez garde encore que l'étude ne vous soit un sujet de relâchement pour la piété, ainsi qu'il arrive assez souvent aux jeunes religieux. Comme votre premier devoir est la fidèle observance de vos règles et la pratique exacte de vos exercices, que ce soit aussi votre premier soin. Il est honteux qu'on cesse d'aimer et de servir Dieu, au même temps qu'on apprend à le connaître. Il n'est pas si malaisé que quelques-uns prétendent de se soutenir dans la piété et dans l'observance pendant les études : il ne faut que le bien vouloir et avoir un peu de fermeté, surtout au commencement. Proposez-vous souvent d'en sortir aussi bon religieux que vous y êtes entré.

VIII

DE LA PAROLE DE DIEU

C'est un défaut fort ordinaire dans les cloîtres de tirer peu de profit de la parole de Dieu. Comme on l'entend souvent, on en est moins frappé et on y fait peu d'attention. Prenez garde de ne pas tomber dans cette faute. Priez Dieu au commencement, qu'il dispose votre cœur à bien recevoir sa divine parole, et écoutez-la avec grand respect. Que ce soit vos supérieurs ou d'autres ministres du Seigneur qui vous

l'annoncent, c'est toujours Jésus-Christ qui parle par leur organe, et vous devez la recevoir comme de sa propre bouche. Ne vous arrêtez pas à l'extérieur du discours pour voir s'il est juste, poli, savant, éloquent ; mais considérez seulement que c'est Dieu qui parle et que sa parole est la source de la vie et du salut. Quand on a le cœur bien disposé, on trouve à profiter dans tous les sermons. Il ne faut quelquefois à une âme qui a l'esprit du Seigneur qu'une bonne parole pour la remplir de bons sentiments qui durent fort longtemps. Entrez dans les desseins de Dieu, qui veut vous instruire et vous animer à la vertu par la bouche des hommes. Chaque sentence que vous entendez est comme une pierre précieuse que vous devez recueillir avec grand soin pour en orner votre âme. C'est une semence de grâce et de gloire, que vous devez recevoir dans votre cœur pour la faire fructifier. Gardez-vous bien de la rendre infructueuse par votre négligence, car Dieu doit vous en demander un compte rigoureux. Rapportez toujours quelque fruit présent des discours que vous entendez, par quelque élévation de cœur, par quelque réflexion sur vous-même, par quelque résolution de pratiquer la vertu, ou de vous corriger de vos défauts. Et si vous avez remarqué dans le discours quelque chose de fort et de touchant, imprimez-le bien avant dans votre mémoire, pour vous en souvenir dans les occasions.

IX

DE LA RÉFECTION

Comme le plaisir de la bouche est un des plus dangereux ennemis que vous ayez à combattre, vous devez toujours être en garde contre ses surprises et éviter soigneusement les pièges qu'il vous tend lorsque

vous êtes à table. Quand donc vous entendez sonner l'heure du repas, ayez soin d'invoquer le secours du Seigneur et de votre bon ange contre ce redoutable adversaire. Pensez que le genre humain s'est perdu par un morceau et craignez que votre sensualité ne soit la cause de votre perte. Entrez dans les mêmes intentions qu'avait le divin Sauveur en prenant ses repas, qui étaient de se faire du sang, afin de le répandre un jour pour vous sur la croix. Proposez-vous de ne prendre les vôtres que pour acquérir des forces afin de les employer ensuite à son service. Renoncez à tout le plaisir de la nature et n'ayez en vue que la pure nécessité. Recommandez à Dieu les nécessités des pauvres; prenez vous-même comme une aumône et avec actions de grâces tout ce qu'on vous donne. Loin de vous plaindre lorsque ce qu'on vous présente ne contente pas vos appétits ou de souhaiter quelque chose de meilleur, songez que pour peu que vous ayez, vous êtes toujours trop bien, et que servant le Seigneur si mal, vous n'avez pas mérité ce qu'on vous donne. Confondez-vous de vous voir si éloigné de l'austérité des anciens solitaires, qui ne mangeaient sur le soir, après avoir travaillé et jeûné tout le jour et même plusieurs jours, que du pain et du sel. Pensez qu'une infinité de gens dans le monde, qui ont plus de naissance et de mérite que vous, s'estimeraient heureux d'avoir la moitié de votre ordinaire, quelque mauvais qu'il vous semble, et que c'est une chose tout à fait criante et indigne qu'un religieux, qui fait profession d'une vie pénitente et mortifiée et qui doit traiter son corps comme un ennemi qu'il est important d'affaiblir, aime la bonne chère, cherche la délicatesse et le plaisir dans la nourriture, pour rendre ensuite sa chair plus rebelle et plus forte contre l'esprit. Tâchez d'imiter saint Bernard et plusieurs autres saints, qui

allaient à la table comme au supplice et qui rougissaient de se voir assujettis à une action qui nous met au rang des bêtes. Mangez avec retenue et modestie, sans vous laisser emporter à l'avidité. Arrêtez-vous quelquefois lorsqu'elle vous presse le plus, afin de la mortifier. Réprimez le plaisir du goût par la pensée du fiel et du vinaigre dont Jésus-Christ fut repu dans sa passion ou par la considération des tourments de l'enfer. Retranchez toujours quelque chose de ce que vous aimez le plus et de ce qui flatte davantage votre sensualité. Faites-vous une loi de vous priver de quelque chose à chaque plat et d'y laisser toujours quelque morceau appétissant. Mangez plus volontiers des viandes grossières que celles qui vous paraissent plus friandes et plus délicates. Soyez fort attentif à la lecture que l'on fait pendant le repas, afin d'écarter tout ce qui pourrait ou flatter la sensualité ou blesser la tempérance. Prenez les aliments comme l'on prend les remèdes, c'est-à-dire avec mesure, sans excéder les justes bornes. Ne vous rassasiez pas entièrement, mais sortez toujours de table avec un reste d'appétit et avec la consolation d'avoir remporté plusieurs victoires sur votre ennemi, par les mortifications que vous y aurez pratiquées. Demandez pardon à Dieu à la fin du repas des excès que vous y aurez commis et entrez dans un esprit de pénitence aussi bien que d'action de grâces, en disant le psaume *Miserere* ou celui qu'on a coutume de réciter après la réfection. Enfin, animez-vous à travailler vigoureusement pour le Père de famille qui vous a si charitablement nourri.

X

DES RÉCRÉATIONS

Les récréations sont un écueil fort dangereux, soit par la dissipation qu'elles causent, soit par les fautes

où elles engagent. Il y en a qui perdent plus dans une récréation qu'ils ne gagnent en plusieurs jours de retraite et de silence. Apportez un soin tout particulier pour vous garantir de ces défauts et pour passer le temps de la récréation d'une manière religieuse. Appelez au commencement Jésus-Christ et votre saint ange pour être de la conversation et priez-les de gouverner votre langue, afin que rien ne vous échappe qui puisse déplaire à Dieu. Etudiez-vous à parler de bonnes choses; faites souvent des élévations de cœur; ne parlez pas trop, ni avec empressement ou avec attache au plaisir. Arrêtez-vous durant quelque temps quand vous y sentez trop d'inclination. Mortifiez-vous quelquefois, en taisant des choses que vous auriez envie de dire; ne soutenez pas avec opiniâtreté vos sentiments; ne vous laissez point emporter à des légèretés ni à des immodesties; veillez sur vous-même pour ne rien faire et ne rien dire qui puisse blesser votre conscience. Faites en sorte que cet exercice vous serve aussi bien pour aller à Dieu, que les autres exercices du cloître. Effacez de votre esprit à la fin de la récréation toutes les idées qui pourraient troubler votre paix et vous détourner de Dieu et remettez-vous avec une nouvelle ardeur à la pratique de vos exercices. Quand vous conférez avec les séculiers, faites-le également d'une manière conforme à votre état qui ressente son religieux et fasse honneur à votre habit; c'est-à-dire avec beaucoup d'honnêteté, de retenue, de prudence. Glissez toujours quelque discours de piété dans la conversation; qu'on connaisse à vos discours que vous êtes véritablement ce que marque votre habit, c'est-à-dire un homme de Dieu et un vrai disciple de Jésus-Christ.

XI

DU TRAVAIL MANUEL

Aimez singulièrement le travail manuel. La mortification, la pénitence et l'obéissance qu'on y pratique. L'exemple des anciens moines et la loi qu'ils en ont faite, particulièrement saint Benoît, notre saint patriarche, vous le doivent rendre vénérable. Vous ne devez pas vous regarder comme un véritable moine si vous ne travaillez des mains, puisque vous omettez un exercice qui était regardé par les anciens solitaires comme un des plus essentiels à la vie monastique. Trouvez-vous donc toujours à cet exercice avec la communauté; ne cherchez point à vous en dispenser sous de vains prétextes; au contraire, portez-vous y avec une affection toute particulière, comme à un exercice qui fait un des plus beaux caractères d'un véritable religieux, par lequel il se distingue de ces moines lâches et délicats qui fuient tout ce qu'il y a de pénible à la nature et d'opposé à leur amour-propre. Le travail manuel est peut-être ce que vous faites de plus agréable à Dieu pendant tout le jour, comme il est ce que vous trouvez de plus contraire à votre inclination naturelle, de plus pénible et de plus humiliant. Quand vous y êtes occupé, acquittez-vous en dans des dispositions religieuses, c'est-à-dire dans un esprit d'amour, d'humilité, d'obéissance, de pénitence, avec ferveur, avec courage, avec joie, avec recueillement, le cœur toujours uni à Dieu et en gardant un profond silence. Ne le quittez pas avant que le signal soit donné. Persévérez jusqu'au bout et ne perdez pas votre couronne par une lâche désertion.

XII

DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE

Rien n'est plus nécessaire pour bien régler ses mœurs que les retours qu'on fait sur soi-même ou que l'examen de conscience. Recherchons donc nos voies pour les redresser et retourner au Seigneur; repassons devant lui dans l'amertume de notre cœur toutes nos actions. On doit faire l'examen de conscience deux fois le jour : le matin avant le repas et le soir avant que de se coucher. Il faut prendre garde de ne le point faire superficiellement et par manière d'acquit, mais d'y apporter tout le soin requis. Pour le bien faire, il faut demander à Dieu qu'il fasse luire sur nous un rayon de la lumière qu'il répandra sur notre âme au moment qu'elle sera séparée du corps et présentée devant son tribunal, afin que nous connaissions nos péchés tels qu'ils sont à ses yeux. Il faut ensuite prendre à notre endroit la place du souverain juge, c'est-à-dire rechercher nos fautes depuis le dernier examen avec la même exactitude qu'il les recherchera, en remarquant soigneusement si nous avons fait tout ce que nous devions faire et avec toute la perfection que nous devions y apporter; entrer contre nous-même au sujet de nos péchés dans la même colère où Dieu entrera; nous condamner nous-même avec la même rigueur qu'il nous condamnera. Il faut ensuite nous humilier en sa présence, lui demander pardon avec une vive douleur et un ferme propos de nous amender, nous imposer quelque petite pénitence, comme de réciter quelque prière et prendre à tâche de nous corriger de là au prochain examen, surtout des fautes les plus considérables. Il y en a qui écrivent le nombre de leurs fautes pour remarquer s'ils se corri-

gent. Outre ces deux examens, il est fort utile de faire souvent durant le jour des retours sur soi pour voir comment on se conduit et si l'on est fidèle à la grâce. Il faut surtout faire ces réflexions à la fin de chaque action et lorsque les heures sonnent à l'horloge, afin de s'animer à mieux faire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME

BESANÇON. — IMP. DE J. BONVALOT.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE

DE

H^te WALZER, éditeur

Rue de Mézières, 7, à PARIS

ŒUVRES DU P. DREXELIUS

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

CONTENANT

Considérations sur l'Eternité. — Le Ciel, Cité des Bienheureux.
L'Enfer, ou les Supplices des Réprouvés

Traduites par **Mgr BÉLET**, Camérier secret de S. S. Pie IX,
et le **P. COLOMME**, barnabite.

3 vol. in-12. — Prix : **8** fr.

LES VOLUMES SE VENDENT SÉPARÉMENT : Les *Considérations sur l'Eternité* au prix de **2** *fr.; Le Ciel,* **3** *fr.,* et *L'Enfer,* **3** *fr.*

« On peut sans exagération considérer Drexelius comme un des auteurs ascétiques les plus remarquables, et il est bien éloigné de jouir de toute la réputation qu'il mérite.

« Nous ne saurions trop exhorter toutes sortes de personnes à la lecture des ouvrages du P. Drexelius. Tous ses écrits sont d'une lecture attachante et instructive. Il est rempli d'onction ; il sait alléguer à propos l'Ecriture, les Pères et même les auteurs profanes, et triompher des volontés les plus rebelles par la considération des années éternelles. Drexelius abonde tellement en réflexions profondes, en pensées touchantes, qu'il semble impossible qu'un croyant, après avoir lu ses ouvrages sur l'éternité, reste un moment dans le désordre, dans l'état d'inimitié avec Dieu. Cette lecture, utile à tout le monde, est particulièrement avantageuse à ceux dont la mission est d'instruire les autres, et les prédicateurs peuvent considérer ces écrits comme un trésor de vérités morales. » (*Encyclopédie catholique.*)

« Tout, dans ces livres, écrivait le nonce Pierre-Aloyse Caraffa, fait mon bonheur et mes délices. Je ne me rappelle « pas avoir lu en ma vie quelque chose de plus achevé et de « plus parfait. Toujours pleins d'une rare abondance d'érudi- « tion et de doctrine, d'exemples admirablement choisis, se « distinguant par un style élégant, une grande précision unie « à une clarté parfaite, ces ouvrages font sur l'esprit du lec- « teur une impression profonde, et produisent en lui une « émotion qui finit toujours par triompher de son âme. »

TABLE DES MATIÈRES

Considérations sur l'Eternité

Ire CONSIDÉRATION. Sentiments des anciens sur l'éternité. — Explication du sens mystique de l'Ecriture. — II. Indications de la nature au sujet de l'éternité. — Pourquoi l'enfer est-il éternel?

— III. En quoi les anciens faisaient consister l'éternité. — La meilleure voie pour conduire à l'éternité. — IV. Comment David méditait l'éternité. — Avis pouvant nous diriger dans la méditation de l'éternité. — L'éternité dépasse tous les calculs. — V. Comment plusieurs, même des mondains, ont médité l'éternité. — La question qui, dans ce monde, est la meilleure. — Comment Dieu punit dans ce monde, quand il veut pardonner dans l'autre. — VI. Jugements, témoignages de l'Ecriture, des Pères et de l'Eglise au sujet de l'éternité. — Du néant de toutes choses en comparaison de l'éternité. — VII. Comment les chrétiens représentent l'éternité. — VIII. Le chrétien doit plus s'occuper de la méditation de l'éternité que de sa représentation. — L'éternité met fin à tout, même à l'espérance. — Exemple illustre du prix des choses éternelles. — IX. Conclusions.

Le Ciel, cité des bienheureux

LIVRE Ier. CHAPITRE Ier. Introduction. — II. Maximes propres à mieux faire comprendre la béatitude. — III et IV. Maximes à l'usage de l'âme aspirant au ciel. — V. La pensée du ciel est un remède à tous les maux. — VI. Il faut chaque jour renouveler la pensée du ciel. — VII. Comment il faut chaque jour réveiller en nous cette pensée. — VIII. Du nom de Demeure que l'Ecriture donne au ciel. — IX. A quel prix il faut se procurer le ciel. — X. Pourquoi nos désirs du ciel sont si languissants ; motifs de combattre cette langueur.

LIVRE II. CHAPITRE Ier. Première joie des bienheureux dans le ciel : Volupté de la vue. — II. Volupté de la langue et du goût. — III. Joie de l'odorat. — IV. Volupté du tact. — V. Volupté de l'ouïe. — VI. Joie des quatre propriétés des corps glorieux. — VII. Joie de l'intelligence, de la volonté et de la mémoire. — VIII. Joie provenant du lieu de la béatitude. — IX. Joie de la société céleste. — X. Joie provenant de l'affluence de toutes les délices. — XI. Volupté qui résulte de l'accomplissement de tous nos désirs. — XII. Joie provenant de l'assurance de jouir éternellement du bonheur. — XIII. Joie des auréoles. — XIV. Joie résultant de la vision de Dieu. — XV. La vision de Dieu est le plus grand de tous les biens. — XVI. Dernière explication de la vision de Dieu. — Ce que nous verrons en Dieu. — XVII. Eternité des joies. — Conclusion.

L'Enfer, ou les supplices des réprouvés.

CHAPITRE Ier. Objet et but de cet ouvrage. — II. Premier supplice de l'enfer : les ténèbres. — III. Second supplice : les pleurs. — IV. Troisième supplice : la faim. — V. Quatrième supplice : la puanteur. — VI. Cinquième supplice : le feu. — VII. Sixième supplice : le ver de la conscience. — VIII. Septième supplice : le lieu et la société. — IX. Huitième supplice : le désespoir. — X. L'éternité. Gémissements continuels d'une âme pieuse. — XI. L'éternité. Songe épouvantable des méchants. — XII. L'éternité. Neuvième et inexprimable supplice des damnés. — XIII. Trois conséquences des chapitres précédents. — XIV. Quel sera l'aliment du feu éternel. — Grièveté inexprimable du péché mortel. — XV. Pourquoi un péché mortel est puni éternellement. — XVI. Aveuglement inconcevable et affreuse stupidité de l'esprit humain, soit dans la considération du péché, soit dans celle des peines éternelles dont il doit être puni. — XVII. Abrégé de tout ce qui a été dit dans cet ouvrage. — Conclusion.

DICTIONNAIRE
DE
DROIT CANONIQUE
OU
LE COURS DE DROIT CANON

de Mgr ANDRÉ (d'Avallon), Protonotaire apostolique ad *instar participantium*,

ENTIÈREMENT REVU, CORRIGÉ, AUGMENTÉ ET ACTUALISÉ

Par M. Pierre CONDIS,

Curé de Beauregard, au diocèse d'Agen,

Traducteur des *Institutions canoniques* de l'illustre professeur DE CAMILLIS,

Auteur du *Traité des censures d'après la* bulle *Apostolicæ Sedis.*

OUVRAGE CONTENANT

La discipline générale de l'Eglise et la législation civile ecclésiastique de France ; des explications sur les Congrégations Romaines et les usages du Saint-Siège ; de nombreux articles de liturgie et sur les dévotions catholiques; l'histoire des ordres religieux ; la situation religieuse de toutes les contrées du monde, avec le texte ou l'analyse des concordats conclus par diverses nations avec le Saint-Siège, et

sur tous les sujets, les dernières décisions des Congrégations Romaines.

3 forts vol. in-4°, de plus de 800 pages chacun, renfermant la matière d'au moins 10 vol. in-8° ordinaires. . . . . . . **45 fr.**

La revision de ce livre est faite dans un esprit tout à fait orthodoxe, dans l'esprit romain.

Comme INTRODUCTION à tout l'ouvrage, nous avons mis en tête du premier volume le *Syllabus,* la constitution *Apostolicæ Sedis,* les deux constitutions *Dei Filius* et *Pastor æternus* promulgées par le saint concile du Vatican, et l'encyclique *Immortale Dei,* sur la constitution chrétienne des Etats. Ces monuments sont des phares, des guides pour notre temps. La traduction française est en regard du texte pour chacun, sauf pour la constitution *Apostolicæ Sedis,* dont la traduction forme le fond de l'article sur les Censures.

Les autres documents émanés du Saint-Siège sont soigneu-

sement consignés à leur place respective dans l'ouvrage : ainsi l'encyclique *In plurimis* est au mot Esclavage, l'encyclique *Humanum genus* au mot Franc-Maçonnerie ; l'encyclique *Libertas* au mot Liberté ; l'encyclique *Arcanum* au mot Mariage ; l'encyclique *Diuturnum* au mot *Pouvoir politique* ; l'encyclique *Quod apostolici muneris* au mot Socialisme ; l'encyclique *Exeunte jam anno* au mot Vertus chrétiennes, etc.

De nombreuses notes au bas des pages contiennent *in extenso* les passages des Décrétales, des décrets du concile de Trente et autres documents visés dans l'ouvrage, mais qui n'ont pas trouvé place dans le texte courant. Dans tout le cours de l'ouvrage, soit dans le texte, soit en note, on rencontre souvent les appréciations des plus célèbres canonistes : Barbosa, Ferraris, Schmalzgrueber, Reiffenstuel, Giraldi, Bouix, etc.

Plusieurs journaux catholiques, entr'autres l'*Univers*, dans sa *Revue littéraire* de juin 1888, la *Gazette du Midi*, 19 avril 1888, ont donné de grands éloges à cet ouvrage. Mais nous ne rapporterons ici que la fin de l'article que lui a consacré la *Bibliographie catholique*, n° d'octobre 1888 :

« ... M. Condis s'est décidé à refondre ce Dictionnaire. Néanmoins il a maintenu tout ce que l'ouvrage primitif avait d'exact et de solide, ce qui fait, en tout temps, la substance du droit ; mais il a voulu étendre les informations, préciser les doctrines, accroître le nombre des témoignages, le chiffre des autorités. De plus, il a modifié et corrigé l'ouvrage, lorsqu'il y avait lieu ; il l'a enrichi de tous les décrets récents, de toutes les lois et décisions nouvelles. Enfin, il a ajouté tout ce dont l'absence rendrait le Dictionnaire incomplet. Comme le droit liturgique est une partie du droit canon et que la pratique liturgique est d'une actualité journalière, l'éditeur a ajouté notamment un grand nombre d'articles sur les rites, les cérémonies, les dévotions catholiques et les objets du culte. Ainsi *revu, complété, actualisé*, le nouveau *Dictionnaire de droit canonique* formera désormais comme une encyclopédie pratique, où tout prêtre, sans avoir besoin de recourir à d'autres auteurs, trouvera une réponse à toutes les questions, une solution à toutes les difficultés du ministère.

« Dans de telles conditions d'utilité, ce Dictionnaire est, pour le prêtre, un livre d'or. Selon nous, le trait qui achève sa perfection, c'est qu'il est tout romain, scrupuleusement fondé, en toutes ses parties, sur les principes, les doctrines, les décisions et les pratiques du Saint-Siège. Par là, il oriente sûrement les esprits, les aide à marcher sans péril et prépare les redressements qui doivent mettre le sceau de la durée à l'œuvre si longtemps combattue de nos nécessaires restaurations. — JUSTIN FÈVRE, vicaire général. »

« *théologique de Marie* faisant marcher d'un pas si net et si « ferme l'enseignement et la morale, établissant les principes « de la foi en termes simples et clairs, les appuyant de textes « nombreux et choisis, les fortifiant de faits variés, dont la « valeur historique est, jusqu'à un certain point, garantie par « le nom de l'auteur toujours cité, déduisant les conséquences « et s'appliquant soigneusement à montrer le côté pratique « des considérations tantôt familières, tantôt sublimes, aux- « quelles donne lieu chacun des mots du thème qu'il com- « mente... Un dernier caractère du livre du religieux polonais, « c'est qu'il est surtout militant. Il ne se croirait ni le vrai « serviteur, ni le dévot de Marie si, soldat intrépide, il ne « saisissait la plume et ne s'armait du glaive de la parole à « chaque blasphème proféré par les hérétiques ou les ennemis « de la Mère de Dieu. Qui ne voit l'à-propos d'un livre où sont « longuement exposés les invincibles arguments au moyen « desquels sont confondues des erreurs toujours renaissantes « qui appellent des réfutations toujours nécessaires.

« Quand on songe, dit la *Revue bibliographique et littéraire* « (septembre 1869), que chaque année, pour le mois de Marie « et les fêtes de la sainte Vierge, un pasteur zélé peut faire « une cinquantaine d'instructions sur cette Mère admirable; « que cela même est utile pour répondre au consolant empres- « sement qui se témoigne de tous côtés au sujet du culte de « la très sainte Vierge, on comprendra que cette mine, toute « vaste qu'elle est, ne doit point paraître trop étendue. L'en- « seignement dogmatique qui domine dans l'œuvre du P. de « Miechow, guidera les prédicateurs dans la voie la plus solide, « la plus utile pour les âmes. Ils apprendront à rattacher aux « louanges de Marie l'exposé net et complet de la doctrine « chrétienne. »

L'*Univers* (25 décembre 1871), et la plupart des *Revues* et *Semaines religieuses* de France, ont recommandé ce livre à leurs lecteurs. Nous ne pourrions dans un catalogue rapporter, même brièvement, les louanges qui en ont été faites.

une étendue qui laisse aux retraitants le libre choix dans une abondante variété.

On nous a vivement conseillé de publier ce précieux livre. Nous en donnons une traduction littérale d'une scrupuleuse fidélité, et qui, faite par un homme à la fois théologien et littérateur, joint l'exactitude de l'expression à toute la pureté du style.

OPUSCULES DES PÈRES

TRADUITS EN FRANÇAIS

6 vol. in-18, belle reliure toile, **15** fr.

Ces six volumes, d'un format de poche, contiennent :

1er VOLUME. — L'*Enchiridion* et le *Manuel* de S. AUGUSTIN.

2e VOL. — Les traités *de la Providence* et *de la Virginité* de S. JEAN CHRYSOSTOME ; le traité *de la Pénitence*, les *Discours ascétiques* et les *Discours sur la vie chrétienne* de S. EPHREM ; les lettres de S. BASILE sur la *Solitude*, et la lettre de S. EUCHER à Valérien sur les *Dangers du monde* et les *Avantages de la retraite*.

3e VOL. — Les traités de l'*Oraison dominicale* et de la *Nécessité de mourir*, de S. CYPRIEN ; les *Méditations* de S. ANSELME ; le traité *de la Componction* de S. JEAN CHRYSOSTOME ; et le traité *Que la mort est un bien* de S. AMBROISE.

4e VOL. — *Discours* de S. CÉSAIRE ; *Lettre* de S. JÉROME *à Héliodore* ; *Institution spirituelle* du B. LOUIS DE BLOIS ; *Traité de l'amour de Dieu*, par S. BERNARD ; *De la Patience, Eloge du martyre, Exhortation au martyre* ; *Prière pour le martyre*, de S. CYPRIEN.

5e et 6e VOL. — *Lettres choisies* de S. BASILE, de S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, de S. JEAN CHRYSOSTOME, de S. AUGUSTIN, de S. NIL, de S. JÉROME; Analyses des *Enarrations* de S. AUGUSTIN *sur les Ps.* XXI *et* XXVI ; et les traités de S. CYPRIEN sur l'*Aumône*, la *Pudicité* et l'*Habillement des vierges*.

DOCTRINE & MORALE

CHRÉTIENNES

OU

CHOIX DE MORCEAUX

TIRÉS DES PÈRES ET DES AUTEURS ECCLÉSIASTIQUES MODERNES

5 vol. in-18, *reliure toile*, **12** fr.

Ces cinq volumes, qui embrassent toute la doctrine et la morale chrétiennes, ne renferment que des perles et sont, comme les Opuscules des Pères, d'excellents compagnons de voyage ou d'entretiens spirituels.

